GILES MILTON

CAPTIFS EN BARBARIE

l'histoire extraordinaire des esclaves européens en terre d'islam

NOIR SUR BLANC

CAPTIFS EN BARBARIE

Du même auteur

La Guerre de la noix muscade, Les Éditions Noir sur Blanc, 2000
Le Breuvage du diable, Les Éditions Noir sur Blanc, 2001
Les Aventuriers de la reine, Les Éditions Noir sur Blanc, 2002
Samouraï William, Les Éditions Noir sur Blanc, 2003

GILES MILTON

CAPTIFS EN BARBARIE

L'HISTOIRE EXTRAORDINAIRE DES ESCLAVES EUROPÉENS EN TERRE D'ISLAM

Traduit de l'anglais par Florence Bertrand

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *White Gold. The Extraordinary Story of Thomas Pellow and North Africa's One Million European Slaves*
Hodder & Stoughton, London, 2004
© by Giles Milton, 2004

© 2006, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1007 Lausanne
pour la traduction française

ISBN 2-88250-170-6

Pour Barbara et Wolfram

Règne, Britannia, règne sur les mers.
Jamais les Britanniques ne seront esclaves !

James Thomson, *Rule, Britannia!*
(début du XVIIIe siècle)

Nous avons été forcés de tirer des charrettes remplies de plomb avec des cordes autour des épaules... [et] nous avons porté de grosses barres de fer sur notre dos. Je crois que tous les chrétiens d'Angleterre nous ont oubliés, car ils ne nous ont pas envoyé le moindre secours... depuis que nous sommes esclaves.

John Willdon, esclave anglais
(début du XVIIIe siècle)

REMERCIEMENTS

Ma fascination pour l'histoire de l'esclavage blanc a commencé il y a plus d'une décennie lors d'un séjour au Maroc chez feu le merveilleusement excentrique Clive Chandler. Sa maison de campagne, Dar Zitoun, située au cœur de la médina du village médiéval d'Azzemour, était une ancienne villa portugaise, restaurée avec amour, qui surplombait le grand oued Oum er-Rebia. Elle avait été autrefois la résidence d'un pacha local : certains disaient en plaisantant qu'un pacha continuait à y vivre.

Lorsque j'avais téléphoné à Clive pour lui demander le chemin de la maison, il m'avait répondu, de manière énigmatique : « Suis le bitume. » Je compris en arrivant. Le maire avait ordonné qu'une couche de goudron soit répandue tout le long des ruelles poussiéreuses qui menaient à la porte de Clive. Il avait tenu à faire cela en l'honneur d'un Anglais typique – le premier à s'établir dans ces régions reculées.

La collection de livres anciens de Clive me fit découvrir une période extraordinairement pittoresque de l'histoire marocaine, et son enthousiasme pour son pays d'adoption devint vite communicatif. « Écoute, dit-il un soir en écartant des rideaux dans la cour intérieure carrelée. Tout le monde ne peut pas se vanter d'avoir un saint homme maure enterré chez lui. »

La générosité et l'hospitalité de Clive se renouvelèrent lors de cinq séjours mémorables au Maroc. Gin tonic au coucher du soleil, les discours de Churchill sur le gramophone et l'écho lointain de Bou'chaïb, cuisinier extraordinaire, hachant de la menthe fraîche dans la cuisine. Dar Zitoun était un autre monde.

Mes recherches pour cet ouvrage ne furent pas toutes entreprises dans un environnement aussi détendu. Chaque voyage au Maroc fut suivi de nombreux mois passés dans les bibliothèques, où je mis laborieusement au jour une foule de lettres, journaux et documents originaux.

Je suis tout particulièrement reconnaissant au personnel des Archives nationales à Kew – où se trouvent une grande partie des lettres originales – et aux bibliothécaires de la salle de lecture des Livres rares de la British Library. Je voudrais également remercier le personnel de l'Institut des recherches historiques, Middle East Library, St Anthony's College, Oxford, et de la Cornish Studies Library.

Je dois aussi remercier Christopher Phipps et la fantastique équipe de la London Library, où a été rédigé l'essentiel de ce livre.

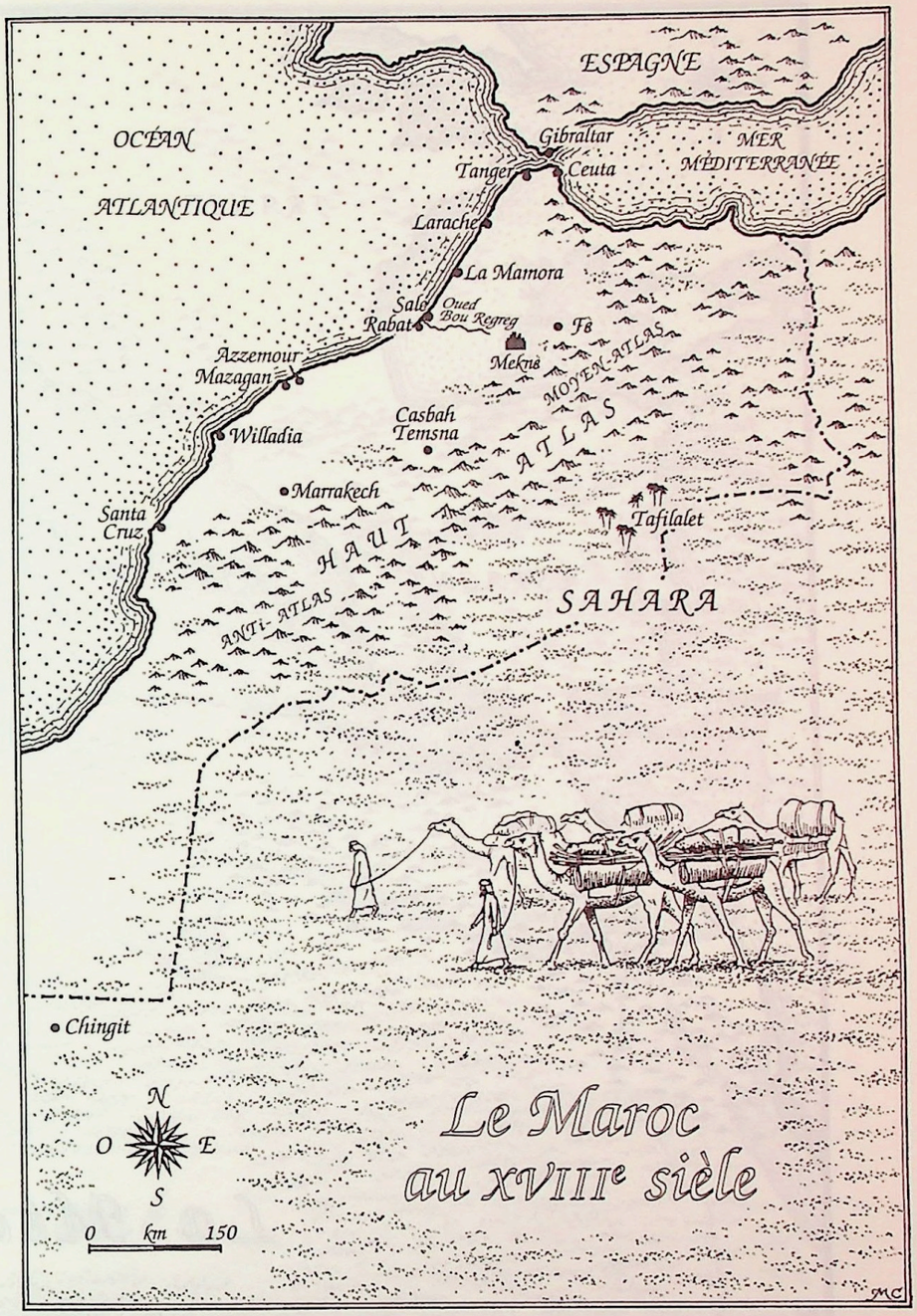
Merci aussi à Jessica Francis Kane pour avoir déniché un exemplaire du *Narrative* de Joshua Gee aux États-Unis.

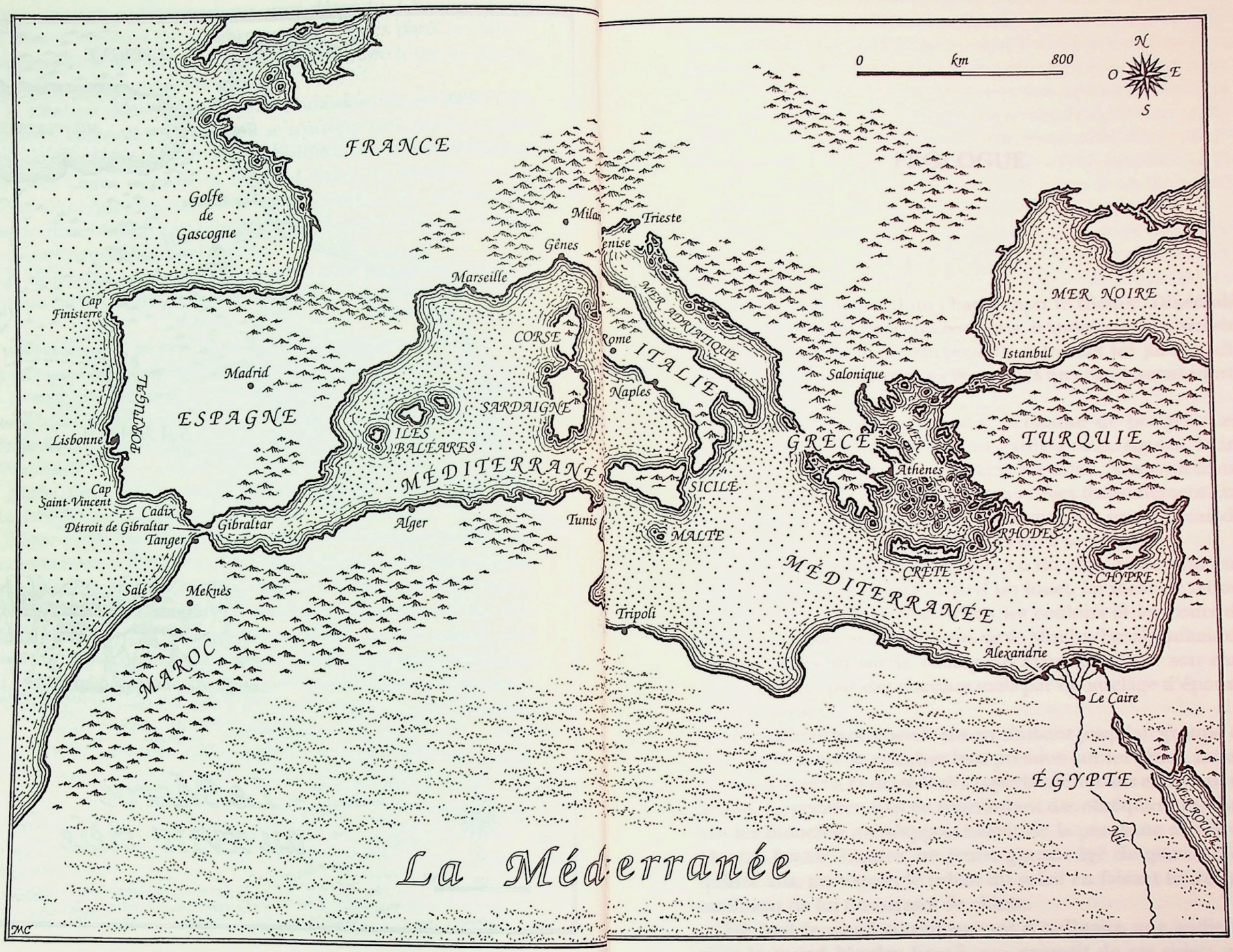
Je suis extrêmement reconnaissant à tous chez Hodder & Stoughton, notamment à mon éditeur, Roland Philipps et à Lizzie Dipple, Juliet Brightmore, Karen Geary, Celia Levett et Briar Silich.

Merci également à mon agent Maggie Noach, et à Jill Hughes et Camilla Adeane.

Remerciements particuliers à Paul Whyles pour avoir lu le manuscrit au pied levé et avoir suggéré des modifications indispensables. Merci aussi à Frank Barrett et Wendy Driver.

Enfin, un immense merci aux quatre femmes de ma vie : Alexandra, qui m'a constamment soutenu et encouragé, et a passé de nombreuses soirées à traduire des documents français du XVIIIe siècle, et nos trois boute-en-train, Madeleine, Héloïse et Aurélia.





La Méditerranée

PROLOGUE

Le bruit métallique d'un char rompit le silence. Dissimulé aux regards par les énormes remparts, il annonçait son arrivée avec force cliquetis et grincements à travers les jardins du palais, et franchit la porte des Vents dans un grondement sourd de pas et de roues.

Sur le champ de manœuvres, personne ne bougea. Les gardes impériaux se tenaient au garde-à-vous, rigides, leurs cimeterres damasquinés étincelant au soleil. Les courtisans étaient prosternés à côté d'eux, leurs robes théâtralement étalées sur le marbre. Seul le vizir, qui transpirait sous sa peau de léopard, osa essuyer la sueur qui perlait à son front.

Le silence s'intensifia à l'approche du char. Un cri furieux s'éleva, suivi par le claquement d'un fouet. Le vacarme redoubla soudain, se répercutant dans les couloirs et les cours du palais. Quelques secondes plus tard, Moulay Ismaïl, sultan du Maroc, pénétrait sur le champ de manœuvres sur son char doré, tiré non par des chevaux mais par un attelage d'épouses et d'eunuques.

Ces malheureux avancèrent en titubant jusqu'au groupe de courtisans avant de relâcher leur pression sur les rênes. Le sultan sauta à terre, et deux Noirs superbement bâtis entrèrent en action. Le premier, tout en murmurant des obséquiosités, chassait les mouches qui s'approchaient de la personne sacrée de Moulay Ismaïl. L'autre, un jeune garçon âgé de quatorze ou quinze ans, protégeait le sultan du soleil en faisant tournoyer au-dessus de lui un parasol de chintz.

Tel était le rituel accompagnant d'ordinaire une audience avec le grand Moulay Ismaïl, qui exigeait de ses sujets une

déférence absolue et un respect pointilleux de l'étiquette. Cependant, en ce matin étouffant de 1716, le sultan remarqua à peine les courtisans à plat ventre dans la poussière, car son regard était attiré par un groupe d'Européens en haillons qui se tassaient les uns contre les autres dans un coin de la cour. Cinquante-deux Anglais, pieds nus et meurtris, se tenaient là, dans une stupéfaction muette. Enlevés en mer par les corsaires de Barbarie et forcés de marcher jusqu'à la capitale impériale, ils étaient sur le point d'être vendus comme esclaves.

Leur histoire allait soulever l'indignation et l'horreur dans leur pays natal; elle témoignerait de l'impuissance totale du gouvernement et de la marine britanniques. Pourtant la capture de ces hommes n'était ni unique ni inhabituelle; depuis plus d'un siècle, le commerce des esclaves blancs venus de toute l'Europe et des colonies nord-américaines détruisait des familles et des vies innocentes.

L'un des hommes récemment capturés, le capitaine John Pellow, du *Francis*, avait été averti des périls de son voyage en Méditerranée. Pourtant, avec une audace caractéristique, il avait fait fi du danger et quitté la Cornouailles à destination de Gênes pendant l'été 1715. Son équipage de six hommes comprenait son jeune neveu, Thomas Pellow, qui n'avait que onze ans quand il avait fait ses adieux à ses parents et à ses sœurs. Bien des années devaient s'écouler avant que les parents reçoivent des nouvelles de leur malheureux fils.

Deux autres navires furent capturés le même jour. Le capitaine Richard Ferris du *Southwark* avait tenté de venir en aide à l'équipage du *Francis*, mais avait été lui aussi la proie des corsaires, de même que le *George*, qui rentrait en Angleterre. Les équipages terrifiés de ces trois navires étaient à présent rassemblés dans la cour du palais.

« *Bono, bono* », s'écria le jovial sultan en inspectant ses esclaves. Il passa devant la rangée d'hommes, palpant leurs muscles et jaugeant leurs forces. Les captifs étaient encore choqués par le traitement auquel ils avaient été soumis en arrivant dans la ville impériale de Meknès. Une foule d'habitants s'étaient bousculés aux portes du palais pour les insulter, les « abreuvant des plus viles injures [...] et de coups violents ».

Le sultan, indifférent à leurs craintes et anxiétés, fut satisfait de voir que ces marins aguerris étaient en bonne forme physique, et qu'il pouvait espérer tirer d'eux de nombreuses

années de servitude. Il s'arrêta un instant devant Thomas Pellow, intrigué par l'attitude digne du garçon. Il marmonna quelques mots à ses gardes, et le jeune Pellow fut sorti des rangs et mis à l'écart.

Tandis que ses compagnons étaient emmenés par un meneur d'esclaves noir, Pellow pria pour que son cauchemar prenne fin bientôt. En réalité, il était devenu un des esclaves blancs oubliés d'Afrique du Nord. Pour lui, vingt-trois ans de captivité commençaient.

Je me rendis à Meknès au printemps 1992, alors que la vallée de la Boufekrane était tapissée de menthe sauvage et que la petite rivière débordait d'eau glacée. Mon compagnon de voyage appartenait à un autre monde : c'était un religieux du XVIIIe siècle, dont le récit coloré décrivait la cité à son apogée. Le minuscule volume – relié, comme il convenait, en maroquin façonné – évoquait une ville d'une grandeur sans pareille, mais révélait aussi une histoire infiniment plus sombre.

À l'époque du voyage de cet homme, le palais impérial de Meknès était l'édifice le plus vaste de l'hémisphère nord. Ses remparts crénelés s'étendaient sur des kilomètres, renfermant collines et prairies, vergers et jardins d'agrément, et ses fortifications dominaient la vallée. Cette imprenable forteresse était conçue pour résister à l'armée la plus puissante de la terre. Chacune de ses portes était protégée par une division d'élite de la garde noire impériale.

Les proportions du palais étaient telles qu'il finit par être désigné tout simplement comme Dar Kbira, Le Grand. Pourtant Dar Kbira ne constituait qu'un élément d'un immense complexe. Cinquante autres palais, tous reliés les uns aux autres, abritaient les deux mille concubines du sultan. Il y avait des mosquées et des minarets, des cours et des pavillons. Les écuries du palais étaient de la taille d'une ville moyenne; les casernes logeaient plus de dix mille fantassins. Dans le vaste Dar el-Makhzen – une autre ville-palais – vizirs et eunuques tenaient leur cour et fomentaient des intrigues. Les célèbres jardins suspendus, toujours en fleurs, rivalisaient avec la folie de Nabuchodonosor à Babylone.

Le père Jean de la Faye n'avait jamais rien vu de pareil, et il décrit avec émerveillement les portes de bronze moulé en fantastiques arabesques, les colonnes de porphyre étincelant au

soleil, la perfection géométrique des mosaïques ornant les cours – un clair-obscur étourdissant de cobalt et de blanc. Il y avait des dalles de jaspe et de marbre de Carrare, des damas coûteux et des chevaux richement caparaçonnés. Le stuc mauresque était le plus extraordinaire; sculpté et façonné en nid d'abeille, il semblait dégouliner des coupoles en stalactites d'une blancheur immaculée.

Chaque centimètre carré de mur, chaque niche, et chaque ouverture était magnifiquement ornée. Les vitraux azur, vermillon et vert d'eau étaient d'une beauté époustouflante, conçus pour saisir et refléter le resplendissant soleil d'Afrique. Dans les heures qui précédaient le crépuscule, ils projetaient des hexagones multicolores sur le marbre des dalles.

Les portes du palais arboraient l'emblème du soleil, poussant les visiteurs à se demander si le sultan essayait de rivaliser avec son contemporain, Louis XIV, le Roi-Soleil. En réalité, le sultan mégalomane nourrissait un rêve bien plus ambitieux que le château de Versailles récemment édifié. Sa vision était celle d'un palais qui s'étendrait de Meknès à Marrakech – une distance de quatre cent cinquante kilomètres.

Trois siècles de soleil et de pluie ont laissé leurs marques sur cet immense édifice construit en pisé, un mélange de terre et de chaux. Les vents de l'Atlas ont balayé les murs roses, les réduisant par endroits en tas de poussière. Des arches brisées gisent sur le sol, et des tours décapitées s'élèvent çà et là. Le tremblement de terre de 1755 provoqua les plus grands dégâts, détruisant en l'espace de quelques minutes ce qu'on avait mis des décennies à construire. Des plafonds en cèdre furent arrachés à leurs poutres, le stuc s'effrita et s'effondra. Des pans entiers du palais s'écroulèrent, écrasant meubles et antiquités. La cour, prise de panique, s'enfuit pour ne jamais revenir. Les ruines impériales, réduites à un pitoyable méli-mélo d'appartements à ciel ouvert, furent rapidement colonisées par les pauvres et les déshérités de Meknès.

J'entrai dans la cité par Bab Mansour, la plus impressionnante des portes de cérémonie de Meknès. Elle s'ouvrait sur un univers de géants, où les remparts dominaient les palmiers et où les cours étaient aussi vastes que le ciel. Une deuxième arche menait à une troisième, qui débouchait sur une série de ruelles. Ces passages labyrinthiques, tapissés de câbles et de fils de téléphone, me plongèrent au cœur du palais. Encore

aujourd'hui, des gens – à vrai dire, des familles entières – vivent dans les décombres de Dar Kbira. Des portes d'entrée ont été creusées dans les remparts, et des fenêtres ouvertes dans le pisé. D'anciens appartements sont devenus des chambres à coucher; des cours sont jonchées de fragments de marbre.

Je me glissai à travers une brèche dans la muraille et me trouvai dans un nouvel enchevêtrement de ruines. Une colonne de porphyre fracassée, jetée là comme du vulgaire bric-à-brac, était à demi recouverte de détritus. Un motif d'acanthe trahissait son origine romaine. Sans doute avait-elle été pillée dans la cité voisine de Volubilis.

Je me demandai si ce quartier perdu avait été autrefois le sérail interdit, dont le plafond en verre avait justement été soutenu par de telles colonnes. Des chroniqueurs arabes parlent de ruisseaux de cristal et de fontaines chantantes, de bassins en marbre sculpté où nageaient des poissons de couleur vive. M'arrêtant un moment dans cette pièce sans toit, je ramassai une poignée de terre fraîche. La poussière glissa entre mes doigts, laissant derrière elle un résidu précieux : une multitude de fragments de mosaïque – étoilés, oblongs, carrés et en losange.

D'après le religieux qui était mon guide, ces éclats minuscules témoignaient de l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Dans ce palais monumental, toutes ces mosaïques vernissées à la main, toutes ces colonnes aujourd'hui fracassées, tous ces pans de rempart étaient le fruit du labeur d'une armée d'esclaves chrétiens. Fouettés par des gardes noirs, détenus dans d'affreuses conditions, ces captifs misérables étaient forcés de travailler à ce qui devait être le plus ambitieux projet de construction au monde. Les hommes s'échinaient quinze heures par jour et souvent la nuit aussi. Quant aux femmes, leur sort était plus affreux encore. Enfermées au sérail et converties de force à l'islam, elles avaient le douteux honneur de satisfaire les caprices sexuels du sultan.

Le Maroc n'était pas le seul endroit en Afrique du Nord où des Blancs étaient esclaves. Alger, Tunis et Tripoli possédaient eux aussi des marchés aux esclaves florissants, où des milliers d'hommes, femmes et enfants étaient humiliés avant d'être vendus au plus offrant. Ces malheureux venaient de toute l'Europe – d'aussi loin que le Groenland et la Grèce, la Suède et l'Espagne. Beaucoup avaient été capturés en mer par les

tristement célèbres corsaires de Barbarie. Beaucoup d'autres avaient été arrachés à leurs foyers lors d'attaques-surprises.

Près de six ans devaient s'écouler avant que je commence à chercher des documents écrits sur les corsaires de Barbarie. J'avais imaginé que de telles archives – à supposer qu'elles aient jamais existé – avaient disparu depuis longtemps. Mais il s'avéra peu à peu que beaucoup de lettres et de journaux avaient survécu. Il y avait des descriptions poignantes relatant l'horreur des travaux forcés, et des récits terrifiants d'audiences avec le sultan du Maroc. Il y avait des évocations angoissées de l'humour macabre des marchands d'esclaves et des pétitions de « veuves d'esclaves » qui suppliaient qu'on leur accorde pitié et réconfort. Je trouvai même des missives rédigées par le sultan lui-même – des tracts grandiloquents exigeant que les rois d'Angleterre et de France se convertissent à l'islam.

Beaucoup de ces récits n'existent que dans des manuscrits. L'extraordinaire journal de John Whitehead, esclave britannique à Meknès, n'a jamais été publié. D'autres furent imprimés en quantité si faible que seuls quelques exemplaires ont survécu. Un très rare volume par le père français Jean de la Faye se trouve au St Anthony's College d'Oxford.

Les témoignages les plus fascinants sont ceux qui ont été écrits par les esclaves eux-mêmes. L'histoire de l'esclavage blanc est celle d'individus happés par un cauchemar qui les dépasse. Le plus souvent, ils terminaient leur vie dans une atroce captivité, mais certains eurent la chance d'échapper aux griffes de leurs propriétaires. Pour ceux qui parvinrent à regagner leur pays natal, traumatisés par leurs épreuves et sans ressources, écrire et publier leur histoire les aidait à surmonter le passé, à se réintégrer dans une société dont ils s'étaient crus à jamais exclus, et leur donnait un moyen de subsister. Tous avaient connu des expériences affreuses, et ils laissèrent des récits qui sont toujours aussi émouvants aujourd'hui. La lecture en est rarement agréable, pourtant ils sont parfois éclairés par des actes d'héroïsme et de générosité. Un geste de gentillesse de la part d'un garde; l'étreinte chaleureuse d'un prêtre. De tels gestes rappelaient aux captifs qu'ils faisaient encore partie de l'humanité.

Un des récits les plus remarquables de l'esclavage blanc concerne Thomas Pellow et ses camarades du *Francis*. Pellow fut le témoin des splendeurs barbares de la cour impériale du

sultan Moulay Ismaïl et fit personnellement l'expérience de la cruauté de ce monarque rusé et terrifiant. Mais son histoire allait s'avérer bien plus extraordinaire que celle d'un simple observateur. En tant qu'esclave personnel du sultan, Pellow se trouva bien malgré lui au cœur des intrigues de la cour. Nommé gardien du sérail impérial, il mena aussi des soldats-esclaves sur le champ de bataille et prit part à une périlleuse expédition de chasse aux esclaves en Afrique équatoriale. Il fut torturé et converti de force à l'islam. Par trois fois, il tenta de s'évader; deux fois il fut condamné à mort.

Le récit de Pellow est truffé de personnages hauts en couleur, eunuques arrogants, surveillants d'esclaves brutaux, bourreaux impériaux et vils pirates. Au centre de l'histoire se trouve la figure dominante de Moulay Ismaïl, qui, au fil de son long règne, devint de plus en plus obsédé par son opulent palais.

On crut longtemps que les *Adventures* de Pellow – remaniées pour la publication par un éditeur de Grub Street – n'avaient qu'un lien ténu avec la réalité. Il est maintenant clair que tel n'est pas le cas. Les premiers chapitres sont corroborés par les lettres écrites par ses camarades du *Francis*, tandis que les derniers concordent avec les témoignages des consuls européens qui le rencontrèrent au Maroc. Les chroniques de Muhammad al-Qadiri révèlent que le récit fait par Pellow de la guerre civile marocaine est remarquable de précision. Ses révélations sur la vie à Meknès sont également confirmées par les sources marocaines. Ahmad al-Zayyani et Ahmad ben Khalid al-Nasari peignent un tableau similaire de la vie dans la capitale impériale.

À l'époque où Thomas Pellow et ses camarades furent capturés, la population esclave d'Afrique du Nord avait diminué, mais les conditions étaient toujours aussi épouvantables. Presque tous les pays d'Europe étaient affectés par ce qui devait être une des dernières grandes vagues de l'esclavage blanc, dont l'histoire avait commencé presque quatre-vingt-dix ans plus tôt, par une série de raids spectaculaires des corsaires de Barbarie au cœur même de la chrétienté.

1. Un ennemi nouveau et impitoyable

Le pâle ciel de l'aube ne laissait rien présager de la terreur qui allait s'abattre sur la contrée. Un brouillard bas, venu de la mer, enveloppait l'horizon d'un linceul humide et diaphane. Grâce à lui, la puissante flotte progressait le long des côtes de la Manche, échappant à la vigilance des pêcheurs et des gardes chargés de surveiller les ports du sud-ouest de la Cornouailles.

Le guetteur qui, le premier, remarqua les vaisseaux, fut surpris. Les pêcheurs de Terre-Neuve ne devaient pas rentrer avant quelques mois, et aucune flotte étrangère n'était attendue dans ces eaux. Quand la brume se dissipa, cédant la place au ciel clair de l'été, il devint évident que les mystérieux navires n'étaient pas venus en amis. Les pavillons hissés aux grands mâts arboraient une tête de mort sur fond vert sombre – l'emblème menaçant d'un nouvel et impitoyable ennemi. On entrait dans la troisième semaine de juillet 1625. L'Angleterre était sur le point d'être attaquée par les corsaires islamiques de Barbarie.

La nouvelle de l'arrivée de la flotte se répandit comme une traînée de poudre jusqu'à la base navale de Plymouth, où James Bagg, vice-amiral de Cornouailles, l'apprit de la bouche d'un messager hors d'haleine. D'après ce dernier, il y avait au moins « vingt voiliers sur la côte » – peut-être beaucoup plus –, armés et prêts à l'assaut.

Bagg fut atterré. Au cours des semaines précédentes, il avait reçu des dizaines de plaintes au sujet d'agressions perpétrées contre des bateaux de pêche. Les maires de la région l'avaient inondé de lettres dénonçant « l'oppression quotidienne » qu'ils subissaient aux mains d'un ennemi dont on ne savait

presque rien. Maintenant, tout portait à croire que cet ennemi préparait une attaque infiniment plus dévastatrice sur la côte sud de l'Angleterre.

Bagg adressa un courrier urgent au premier lord de l'Amirauté à Londres, requérant des vaisseaux de guerre pour parer à la menace. Mais il était trop tard. Quelques jours après avoir été repérés, les corsaires passèrent à l'action, lançant des raids sur les ports les plus vulnérables de la région. Vêtus de djellabas mauresques et brandissant des cimeterres damasquinés, ils débarquèrent à Mount's Bay, dans le sud de la Cornouailles, alors que les villageois étaient à la prière, et firent irruption dans l'église, semant la terreur. Un Anglais capturé ultérieurement les décrit comme des « créatures laides et inhumaines » qui terrorisaient tous ceux qui les voyaient. « Avec leurs crânes rasés et leurs bras presque nus, [ils] me firent une peur affreuse. » Ils se montrèrent impitoyables pour les fidèles sans défense de la paroisse de Mount's Bay. D'après un témoin, soixante hommes, femmes et enfants furent traînés hors de l'église et emmenés à bord des navires corsaires.

Le port de pêche de Looe fut également attaqué. Les guerriers s'engouffrèrent dans les ruelles pavées et entrèrent de force dans maisons et tavernes, mais la plupart des villageois, prévenus de leur arrivée, avaient fui et se terraient dans la campagne environnante. Les corsaires, furieux, parvinrent néanmoins à capturer quatre-vingts pêcheurs et marins. Ces malheureux furent enchaînés, emmenés, et Looe fut incendié en guise de représailles. Le maire de Plymouth en informa le Conseil privé, ajoutant que les corsaires étaient en train de mettre à sac toute la côte, et que le sud-ouest de l'Angleterre avait perdu « vingt-sept bateaux et deux cents personnes ».

Une nouvelle plus alarmante encore fut relayée par le maire de Bristol. Au nord de la Cornouailles, une deuxième flotte de corsaires de Barbarie avait réussi un coup d'éclat aussi spectaculaire qu'inquiétant : ils avaient investi l'île de Lundy, au large de Bristol, et hissé l'étendard de l'islam. L'île leur servait désormais de base fortifiée pour attaquer les villages sans défense de la région. Ils avaient « capturé plusieurs personnes aux environs de Padstow » et menaçaient de saccager et d'incendier la ville d'Ilfracombe.

Cette attaque sur deux fronts prit le sud-ouest de l'Angleterre totalement au dépourvu. Le duc de Buckingham envoya

dans le Devon le vieux loup de mer Francis Stuart, avec l'ordre de traquer et d'anéantir ce nouvel ennemi. Mais Stuart, consterné, découvrit que « leurs voiliers étaient meilleurs que les navires anglais ». Dans la lettre qu'il écrivit au duc, il admettait son échec et exprimait ses craintes de voir empirer la situation : « Ces pirates ne cesseront jamais de rôder autour de nos côtes, et il sera coûteux et difficile de les chasser. » De fait, les corsaires nord-africains comprirent vite qu'ils pouvaient piller en toute impunité. Jour après jour, ils s'attaquaient à des villages de pêcheurs désarmés, enlevant les habitants et brûlant les maisons. Quand arriva la fin du terrible été 1625, le maire de Plymouth estima qu'un millier d'embarcations avaient été détruites, et autant de villageois réduits à l'esclavage.

Les malheureux captifs furent emmenés à Salé, sur la côte atlantique du Maroc. Balayé par les vents, le port occupait une position dominante sur la rive nord de l'estuaire du puissant fleuve Bou Regreg. Quelques décennies auparavant, sous le règne d'Elizabeth, l'imposant spectacle des gigantesques remparts flanqués de tours, et des minarets verts étincelant au soleil avait enchanté les marchands anglais venus à Salé échanger de la laine et de l'argenterie contre des produits exotiques, apportés d'Afrique équatoriale par des caravanes de bédouins. Dans les ruelles et souks bondés, ils négociaient avec les commerçants maures en djellabas, et, après d'âpres marchandages, repartaient sur des navires chargés d'ivoire, de peaux, de cire, de sucre et d'ambre, et du miel parfumé de Meknès, réputé dans toute l'Europe.

Du côté sud de l'estuaire, en face de Salé, se trouvait la vieille ville de Rabat. Autrefois « grande et célèbre cité » qui s'enorgueillissait de palais somptueux et d'une mosquée extraordinaire datant du XIIe siècle, Rabat avait connu un lent déclin. Au début du XVIIe siècle, la ville était presque désertée, et la plupart de ses maisons avaient été abandonnées. « Elle était lugubre, écrit un visiteur anglais anonyme, délaissée par les Arabes à cause des bêtes sauvages. »

Rabat serait complètement tombé en ruine, sans un concours de circonstances imprévu. En 1610, le roi Philippe III d'Espagne – écrivant l'ultime chapitre dans la reconquête de l'Espagne des mains des infidèles – expulsa du pays un million

de Maures, qui pourtant vivaient là depuis des générations, et qui, pour beaucoup, avaient du sang espagnol dans les veines.

Parmi ces émigrés figuraient les Hornacheros, ainsi nommés d'après leur village d'origine, en Andalousie. Farouchement indépendants, n'hésitant pas à recourir à la violence, ils pillaient sans scrupule. Un Anglais les qualifiera plus tard de « peuple vil aux yeux de toutes les nations », et les autres Maures eux-mêmes les considéraient comme des voleurs et des brigands.

Chassés de leur place forte au cœur des montagnes espagnoles, ces quatre mille hommes et femmes choisirent de s'installer dans la cité en ruine de Rabat. Ils restaurèrent la casbah, ou forteresse, et s'adaptèrent avec une aisance remarquable à leur nouvelle patrie, qu'ils rebaptisèrent Salé-le-Neuf.

Cependant, ils continuaient à nourrir un profond ressentiment envers l'Espagne. Prêts à tout pour se venger, ils forgèrent bientôt des liens avec les pirates d'Alger et de Tunis qui s'attaquaient aux navires chrétiens dans la Méditerranée depuis plus d'un siècle. En l'espace de quelques années, des centaines de hors-la-loi et d'assassins – y compris des Européens – convergèrent vers Salé-le-Neuf dans le but d'initier les Hornacheros à l'art de la piraterie.

Les Hornacheros et leur cohorte de renégats constituaient une force redoutable et hautement disciplinée qu'on appela en Angleterre les « bandits de Salé ». Cependant, pour leurs frères musulmans, ils étaient des *al-ghuzat* – titre autrefois réservé aux soldats qui s'étaient battus aux côtés du prophète Mahomet –, des hommes dignes de respect et d'admiration car ils menaient une guerre sainte contre les chrétiens infidèles. « Ils vécurent à Salé, et leur *djihad* maritime est désormais célèbre, écrit le chroniqueur arabe al-Magiri. Ils fortifièrent Salé et construisirent ses palais, ses maisons et ses thermes. »

Les corsaires de Salé apprirent rapidement à maîtriser le maniement des voiles carrées, ce qui leur permit de pousser leurs raids plus loin dans l'Atlantique Nord, et ne tardèrent pas à disposer d'une flotte de quarante vaisseaux. Ils pillèrent allègrement, attaquant villages et ports le long des côtes d'Espagne, du Portugal, de France et d'Angleterre. L'un d'eux, Amurates Rayobi, à la tête de plus de dix mille guerriers, écuma sans pitié les côtes espagnoles. Enhardis par ce succès, les *al-ghuzat* d'Alger s'en prirent aux navires de commerce qui traversaient le détroit de Gibraltar. Avec le développement des échanges commerciaux, les mers regorgeaient de richesses à saisir. Entre 1609 et 1616, le nombre de navires marchands anglais tombés aux mains des corsaires atteignit le total stupéfiant de quatre cent soixante-six.

Dans toute l'Europe, rois et ministres étaient paralysés par un sentiment d'impuissance. Sir Francis Cottingham, secrétaire auprès du Conseil du roi Jacques Ier, déplore le fait que « la force et l'audace des pirates de Barbarie sont à présent telles [...] que les rapports quotidiens suscitent plus de tristesse et d'inquiétude à la cour que tout autre sujet ».

L'absence d'une stratégie défensive commune incita les bandits de Salé à élargir le champ de leurs attaques. Un des corsaires les plus féroces, le capitaine hollandais Jan Janszoon, se vantait de la facilité avec laquelle il pouvait s'emparer de navires européens. Connu de ses camarades sous le nom de Mourad Raïs, il avait déjà traversé la Manche et rejoint la Zélande au nez et à la barbe de tous, en 1622, afin de rendre visite à son épouse dont il était séparé. Quelques années plus tard, il mena une extraordinaire expédition de pillage en Islande. Les trois vaisseaux de sa flotte jetèrent l'ancre à Reykjavik et, à la tête de ses hommes, Raïs saccagea la ville. Il revint triomphant à Salé, avec quatre cents esclaves islandais – hommes, femmes et enfants.

Après plusieurs attaques au pays de Galles, et des raids dévastateurs contre les flottes de pêche de Terre-Neuve, Mourad Raïs jeta son dévolu sur les côtes d'Irlande du Sud, fortement peuplées. En 1631, il débarqua avec une armée de deux cents soldats musulmans dans le village de Baltimore, épée au poing, prenant les habitants totalement par surprise. Il captura deux cent trente-sept hommes, femmes et enfants qu'il emmena à Alger, où il était sûr d'en tirer un bon prix. Le père Pierre Dan, un Français qui se trouvait dans la ville à l'époque, obtint des autorités la permission d'offrir un soutien spirituel à ses coreligionnaires asservis. Il fut témoin de la vente des nouveaux captifs sur le marché aux esclaves. « Ce fut une chose pitoyable que de les voir exposer en vente, écrit-il, car alors on sépara les femmes d'avec leur mari et les enfants d'avec les pères. » Sous les yeux de Dan impuissant, « un mari [fut] vendu d'un côté ; sa femme, de l'autre ; et leur fille arrachée aux bras de sa mère sans qu'elles puissent espérer se revoir un jour ».

La bravade de Mourad Raïs fit sensation au Maroc, au point qu'on le nomma gouverneur du port de Safi, à environ trois cents kilomètres au sud de Salé. Sa fille lui rendit visite peu après et découvrit que la gloire lui était montée à la tête. Il était « superbement assis sur un tapis et des coussins de satin, entouré de ses serviteurs ». Il prit congé d'elle « à la manière d'un roi ».

Mourad Raïs ne fut pas le seul renégat européen à s'allier avec les corsaires fanatiques de Barbarie. L'apostat anglais John Ward se rendit à Tunis peu après que le roi Jacques Ier eut signé un traité de paix avec l'Espagne. Devant l'interdiction d'attaquer les galions espagnols chargés d'or, Ward jura « de devenir l'ennemi de tous les chrétiens, de nuire à leur commerce, et de les appauvrir ». À la tête d'un équipage recruté en Barbarie, il causa de tels ravages en Méditerranée que son nom fut fêté sur toute la côte.

Afin de le récompenser, le souverain de Tunis lui donna un château abandonné et des terres. Ward en fit sa résidence principale, « une demeure très imposante, bien plus appropriée à un prince qu'à un pirate ». D'après Andrew Barker, un de ses prisonniers anglais, il menait un train de vie « princier et fastueux ». Barker était sidéré par la fortune que Ward avait amassée et affirma qu'il n'avait jamais vu « aucun pair d'Angleterre tenir son rang avec plus de dignité, ni avoir des serviteurs plus dévoués ».

Comme beaucoup d'autres renégats chrétiens, Ward était devenu pirate pour s'emparer de trésors, mais il ne tarda pas à comprendre que les marchands de Barbarie étaient prêts à payer très cher des esclaves chrétiens qui leur serviraient de manœuvres, de serviteurs et de concubines. Il commença à concentrer ses efforts sur la capture des équipages, qu'il vendait ensuite sur le marché aux esclaves de Tunis, Alger ou Salé.

Le trafic de chrétiens profita tout particulièrement aux bandits de Salé, qui acquirent puissance et fortune grâce aux hommes, femmes et enfants qu'ils avaient enlevés. Aux environs de 1626 – l'année qui suivit leurs raids sur la Cornouailles et le Devon – ils cessèrent de feindre toute allégeance au sultan du Maroc et déclarèrent leur intention de se gouverner eux-mêmes. Pour l'esclave français Germain Moüette, être plus nombreux que les natifs de Salé les dispensait désormais d'avoir un souverain. Salé devint une république pirate et fut

dès lors gouvernée par un divan composé de douze membres – des corsaires marchands d'esclaves – supervisés par un grand amiral.

En Angleterre, on ignorait presque tout du sort des captifs saisis par les corsaires. Ils s'étaient évanouis dans la nature, et, pour la majorité, on n'entendit plus jamais parler d'eux. Robert Adams fut une exception. Capturé dans les années 1620, lors de la première vague de raids, il réussit à faire parvenir une lettre à ses parents, qui vivaient dans le Sud-Ouest. « Chers père et mère, écrit-il, [...] je suis ici à Salé, prisonnier dans des conditions épouvantables, aux mains de cruels tyrans. » Vendu sur le marché aux esclaves peu après avoir été débarqué en ville, il se plaignait d'être durement traité par son propriétaire : « [Il] m'a fait travailler à la roue, comme un cheval, disait-il, du matin jusqu'au soir, avec aux chevilles des fers qui pesaient dix-huit livres chacun. »

Adams terminait sa lettre par une supplique : « Du fond du cœur, je vous demande humblement et à genoux de prendre pitié de ma misérable situation et de chercher le moyen de me délivrer de cet affreux esclavage. »

Les parents d'Adams durent être bouleversés par cette lettre, mais les autorités firent la sourde oreille à tout appel au secours. Les lords du Conseil privé du roi témoignaient d'une froide indifférence envers les marins asservis, et les hauts dignitaires de l'Église, impuissants, ne pouvaient qu'organiser des collectes pour les familles des prisonniers. Finalement, les « veuves d'esclaves » elles-mêmes furent poussées à l'action. Elles rédigèrent une pétition, signée « les femmes désespérées de presque deux mille pauvres marins », qu'elles envoyèrent au Conseil privé. La pétition rappelait aux lords que leurs maris étaient « depuis fort longtemps retenus dans la plus abjecte des captivités à Salé », et qu'ils étaient soumis « à d'atroces supplices et privés de nourriture à cause de l'impitoyable cruauté de leurs nombreux maîtres ». Leur absence prolongée était non seulement une source d'affliction, mais menaçait la survie même de leurs familles. Beaucoup de ces femmes avaient « de pauvres petits enfants » qui « ne tarderaient pas à mourir de faim ».

La requête était simple et émouvante : « [Nous] supplions humblement Vos Honneurs, pour l'amour de Jésus-Christ [...]

d'envoyer quelque émissaire au roi du Maroc [...] pour le salut desdits malheureux captifs. »

Ces femmes ignoraient que le roi Charles Ier avait déjà commencé à s'attaquer au problème des prisonniers en Afrique du Nord. En 1625, quelques mois après son accession au trône, il avait envoyé en mission secrète à Salé un jeune aventurier nommé John Harrison.

L'expédition était périlleuse. Harrison devait gagner le Maroc sans être fait prisonnier par les corsaires, puis se rendre à Salé incognito afin d'y contacter le divan. Il avait reçu pleins pouvoirs pour négocier la libération de tous les prisonniers anglais retenus par les corsaires de la ville. Ce dernier point avait suscité des débats houleux parmi les plus proches conseillers de Charles Ier. Sir Henry Marten, homme de loi éminent et député de Cornouailles au Parlement, était atterré par l'idée d'engager des pourparlers avec les bandits de Salé, affirmant sans détour qu'ils étaient « une bande de pirates, avec lesquels on ne peut ni discuter ni traiter ». Il argua que Harrison ne devait parlementer qu'avec le sultan du Maroc, bien que ce dernier n'eût presque aucune influence sur les corsaires de Salé. Plus pragmatique, Charles écrivit certes une longue lettre au « puissant et respecté » sultan Moulay Zidane, mais suggéra à Harrison qu'il aurait peut-être plus de succès s'il négociait directement avec les corsaires qui terrorisaient les côtes anglaises.

En été 1625, Harrison débarqua en secret à Tétouan et prit la route de Salé déguisé en pénitent maure. Un homme moins courageux aurait peut-être reculé devant une telle mission, mais Harrison avait le goût du risque, et la perspective de s'infiltrer dans une des villes les plus dangereuses du monde l'emplissait d'enthousiasme. Néanmoins, le long trajet qu'il accomplit « en majeure partie à pied, nu-jambes, comme un pèlerin », l'amena au bord de l'épuisement. La chaleur était torride, l'air poussiéreux, et Harrison souffrit constamment de la soif. Il décrivit plus tard cette expérience comme « un voyage atroce », même s'il avait pris un certain plaisir à sa situation de clandestin.

Harrison ne se laissa pas intimider par les imposants remparts de Salé, protégés par une batterie de canons en bronze qui laissait présager des périls qu'il courrait dans la cité. Ses ordres étaient de pénétrer au cœur de ce repaire de corsaires

qui éprouvaient à l'égard des chrétiens le mépris le plus total. Leur chef spirituel, Sidi Mohammed el-Ayyachi, était un marabout rusé, révéré par les marchands d'esclaves de Salé. Homme pieux et habile en politique, il possédait un charisme qui inspirait une loyauté farouche à ses disciples, lesquels appréciaient tout particulièrement sa haine du christianisme. Il se vanterait plus tard d'avoir causé la mort de plus de sept mille six cents chrétiens.

Harrison abandonna son déguisement dès son arrivée à Salé et tenta un premier contact avec le divan au pouvoir. À sa grande surprise, il fut accueilli avec une extrême courtoisie. Sidi Mohammed invita Harrison chez lui et fut un hôte des plus attentionnés, « [le] recevant avec une grande gentillesse ». En dépit de son fanatisme religieux, Sidi Mohammed était un homme pragmatique. Il était prêt à libérer ses prisonniers anglais à condition d'en tirer profit, et ne tarda pas à comprendre qu'il pouvait exploiter la situation à son avantage.

Harrison rencontra Sidi Mohammed à plusieurs reprises au cours de sa première semaine à Salé. Après quelques jours de civilités, le marabout aborda le vif du sujet. Il se déclara favorable à la mission de Harrison et promit de « libérer tous les sujets de Sa Majesté faits prisonniers », y compris ceux qui avaient été « achetés et vendus de l'un à l'autre ». Mais son offre avait un prix élevé. Il attendait des Anglais qu'ils lui prêtent assistance contre les Espagnols et qu'ils lui fournissent des armements lourds, notamment « quatorze canons en cuivre, de la poudre et du plomb ». Il demanda également que certains de ses propres canons, « abîmés et inutilisables », soient transportés en Angleterre afin d'y être réparés.

L'instinct de Harrison lui soufflait de conclure un marché et de libérer les esclaves, mais il savait que la proposition de Sidi Mohammed équivalait à une déclaration de guerre contre l'Espagne, et ne pouvait être acceptée sans le consentement du roi. Il fut donc contraint de regagner Londres, où l'offre du marabout fit l'objet de longues discussions entre le roi et son Conseil privé. Ils finirent par juger que la libération des esclaves anglais était impérative, mais décidèrent de gagner du temps. On se méprit délibérément sur le nombre de canons requis – quatre furent envoyés au lieu de quatorze – et la quantité de poudre et de plomb. Harrison reçut l'instruction de se montrer

encourageant quant à une attaque contre les Espagnols, sans pour autant s'engager fermement.

En mars 1627, un Harrison bien las retourna à Salé et y fut accueilli en grande pompe. Il présenta à Sidi Mohammed les quatre canons avec toute l'emphase dont il était capable, et fut surpris de le voir les accepter sans discuter. En outre, il informa les corsaires que le roi Charles Ier était fort désireux d'attaquer les Espagnols et ne tarderait pas à se préparer à la guerre. Ravi, Sidi Mohammed promit de relâcher immédiatement les esclaves anglais.

La jubilation de Harrison fut de courte durée. Il s'était attendu à voir au moins deux mille captifs et s'inquiétait de savoir comment les rapatrier tous en Angleterre. De fait, seuls cent quatre-vingt-dix furent tirés de leurs cachots. Harrison accusa Sidi Mohammed de l'avoir trompé, mais découvrit bientôt que la majorité des prisonniers ne se trouvaient plus à Salé. Un grand nombre d'entre eux avaient été transportés à Alger – principal entrepôt d'esclaves européens – tandis que d'autres avaient été achetés par le sultan. D'autres encore avaient été « emmenés dans les campagnes » et vendus à de riches négociants. Mais la plupart, de loin, avaient « succombé à la récente épidémie » qui avait sévi au Maroc en 1626 et 1627, si bien qu'il restait à Harrison moins de deux cents personnes à ramener.

Pâles, affaiblis par la faim et la dysenterie après avoir passé des mois dans des cellules souterraines, ces survivants en haillons étaient l'incarnation de la souffrance. Selon Robert Adams, dont le témoignage est l'un des seuls à nous être parvenu, ils avaient été forcés de vivre dans une quasi-obscurité, dans leur propre saleté et excréments. La nourriture était abominable – « un peu de pain sec et d'eau » – et leurs quartiers « un cachot souterrain, où cent cinquante à deux cents d'entre nous étions couchés tous ensemble, sans le réconfort de la lumière, hormis celle d'une minuscule ouverture ». Adams lui-même était dans un état pitoyable. Ses cheveux et ses hardes étaient « infestés de vermine » – des poux et des puces – « et, n'ayant pas eu l'autorisation de les retirer [...] j'étais presque dévoré », écrit-il. Pire encore, il avait été « battu quotidiennement pour [le] forcer à devenir Turc ».

En été 1627, John Harrison retourna en Angleterre avec les esclaves libérés. Aucun récit de leurs expériences au Maroc ne

subsiste, et ce fut à la génération suivante de captifs anglais qu'il incomba de relater l'horreur de la vie quotidienne d'un esclave chrétien. Harrison donna un aperçu des tourments auxquels ils étaient soumis dans son livre, *The Tragicall Life and Death of Muley Abdala Melek* [La vie et la mort tragiques de Mouley Abdala Malek], où il affirme que les violences étaient monnaie courante. D'après lui, une grande partie des esclaves avaient été achetés par le sultan, et ils étaient traités plus brutalement encore que ceux détenus à Salé. « Il faisait battre les hommes presque à mort en sa présence, certains sous la plante des pieds, raconte Harrison, et, ensuite, il les forçait à courir sur des cailloux et des épines. » Certains des esclaves du sultan avaient été traînés par des chevaux jusqu'à être mis en pièces. D'autres avaient même été démembrés alors qu'ils étaient encore vivants, « leurs doigts et orteils coupés aux articulations ; bras et jambes, tête, etc. ».

Si le sultan était de méchante humeur, il prenait plaisir à torturer ses esclaves chrétiens. « Il a forcé des garçons anglais à devenir Maures, se souvient Harrison, en les mutilant et en faisant d'eux des *capadoes* ou eunuques. » D'autres étaient battus et humiliés. Un jour qu'un esclave anglais se plaignait de n'avoir que de l'orge à manger, le sultan ordonna que le sac à avoine de son cheval soit « pendu au cou de l'Anglais, plein d'orge [...] et le força à manger l'orge à la manière d'un cheval ».

Les esclaves du sultan dont Harrison n'avait pu obtenir la libération au cours de ses missions à Salé, parvinrent finalement à envoyer une pétition à Charles Ier, le priant de « penser [...] à notre situation, nous les malheureux sujets de Votre Majesté, esclaves du roi du Maroc ». Ils lui rappelaient qu'ils étaient prisonniers depuis si longtemps qu'ils avaient presque oublié leur patrie : « [...] depuis douze, seize, et même vingt ans, et, pour le plus chanceux d'entre eux, sept ans dans cette abominable captivité ». Le roi lut leur pétition, mais choisit de ne pas réagir. La trêve avec Sidi Mohammed était plus ou moins respectée, et les attaques sur les côtes anglaises avaient temporairement cessé. Préoccupé par d'autres questions, il abandonna les esclaves du sultan à leur sort.

Cette paix précaire allait être de courte durée. Les corsaires de Salé, qui vivaient du commerce des esclaves, plaidèrent auprès de Sidi Mohammed pour qu'il rompe la trêve. Ils

arguèrent que le roi Charles Ier avait failli à ses obligations en n'envoyant que quatre canons, et rappelèrent au marabout que le roi anglais avait fait preuve d'un manque singulier d'enthousiasme pour attaquer les Espagnols. Comprenant qu'aucun soutien militaire ne viendrait de sa part, Sidi Mohammed ordonna une série de raids spectaculaires sur la côte sud de l'Angleterre. En l'espace de quelques mois, les cachots de Salé s'emplirent de nouveaux prisonniers anglais. Au cours du seul mois de mai 1635, plus de cent cinquante hommes furent capturés « et huit d'entre eux circoncis de force au Maroc, et torturés pour devenir Maures ».

La patience du roi finit par s'épuiser. Quand il apprit qu'il y avait presque mille deux cents captifs à Salé, « parmi lesquels vingt-sept femmes », il jura d'anéantir les marchands d'esclaves une fois pour toutes. La diplomatie avait échoué. À présent, la seule solution était la guerre.

Au cours du rude hiver 1637, le capitaine William Rainsborough reçut l'ordre d'armer une flotte de six vaisseaux, de faire route pour Salé, et de bombarder la place forte jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un amas de ruines. Il avait carte blanche pour utiliser tous les moyens à sa disposition, à condition d'agir « pour l'honneur et le service de Sa Majesté, la protection de son territoire, et le bien de ses sujets ». Il devait également repérer tout vaisseau corsaire en mer. « Si vous croisez des pirates ou des bandits, disait le roi, il vous faudra faire de votre mieux pour les capturer ou les couler. »

D'un tempérament belliqueux, Rainsborough était l'homme idéal pour une telle mission, et il se réjouissait à la perspective d'en découdre avec les corsaires. Il rassembla sa flotte à Tilbury, dans l'estuaire de la Tamise, et leva l'ancre en février 1637. Moins d'un mois plus tard, déçu de ne pas avoir capturé de corsaires en route, il arrivait à Salé. Il n'aurait pu choisir moment plus propice. En effet, les corsaires « avaient préparé leurs navires en vue d'un départ pour les côtes anglaises », et leur vaste flotte était à l'ancre dans le port.

Rainsborough fut choqué par le nombre de vaisseaux dont ils disposaient. Plus de cinquante étaient déjà parés au départ, prêts à lancer des attaques sur l'Angleterre et Terre-Neuve. L'un des lieutenants de Rainsborough, John Dunton, apprit que les corsaires espéraient faire plus de prisonniers que jamais

auparavant. On lui raconta que : « le gouverneur de Salé-le-Neuf [avait] ordonné à tous les capitaines [...] de faire cap sur les côtes de l'Angleterre, [...] et de tirer du lit hommes, femmes et enfants ». Rainsborough ne doutait pas que la menace fût sérieuse. « L'an dernier, à cette même époque, ils avaient enlevé cinq cents sujets de Sa Majesté, écrit-il, et je crois vraiment que si nous n'étions pas venus, ils en auraient capturé bien plus cette année. »

La plupart des captifs de l'année précédente n'étaient plus détenus à Salé. Quand Rainsborough se renseigna discrètement à terre, il apprit qu'ils avaient été vendus aux enchères sur le marché aux esclaves.

« Tout ce que j'ai entendu dire, relate-t-il, c'est que beaucoup d'Anglais ont été transportés à Alger et à Tunis. » Ces malheureux avaient été « vendus comme esclaves, et il n'en reste pas plus de deux cent cinquante ici [à Salé] ». Bien qu'attristé par ces nouvelles, Rainsborough eut la satisfaction d'apprendre que les corsaires de la cité s'étaient scindés en deux factions rivales. Un groupe était dirigé par Sidi Mohammed, qui tentait de raffermir son autorité sur la république de Salé, et l'autre par un rebelle, Abdallah ben Ali el-Kasri, qui, d'après Rainsborough, était « un homme têtu, rendu arrogant par sa chance de voleur ». Il s'était emparé de la casbah, où il retenait trois cent vingt-huit hommes et onze femmes « dans des conditions affreuses ».

Rainsborough résolut de tirer profit de ces divisions. Craignant qu'un assaut général sur Salé n'ait pour effet d'unir les factions opposées, il préféra suggérer à Sidi Mohammed de combiner leurs forces pour attaquer la casbah et en expulser les rebelles. Cela renforcerait le prestige de Sidi Mohammed – qui, aux yeux de Rainsborough, pouvait être contrôlé – et lui permettrait de libérer les esclaves anglais retenus par el-Kasri. Rainsborough nota les avantages de son plan dans son journal : « un moyen de recouvrer les sujets de Sa Majesté, écrit-il, et de limiter le nombre d'hommes de guerre dans la ville » ; l'opération serait non seulement bénéfique aux Anglais, mais serait « une bonne nouvelle pour toute la chrétienté ».

Sidi Mohammed se rallia au plan de Rainsborough et libéra dix-sept de ses esclaves personnels comme gage de sa bonne foi. Rainsborough, quant à lui, se prépara à ouvrir les hostilités, dirigeant ses canons sur la casbah, au sommet de la colline. Le

bombardement provoqua un carnage total. « Nous tirâmes sur la forteresse, écrit John Dunton, et au-dessus et à côté, et sur la ville, et sur les Maures, et nous tuâmes un grand nombre d'entre eux. »

Une fois la poussière retombée, Rainsborough fit débarquer une partie de ses hommes et leur donna l'ordre de creuser un réseau de tranchées qui lui permit de transporter son gros canon à terre, et de faire feu sur les navires rebelles. « Nos hommes coulèrent beaucoup de leurs bateaux, écrit Dunton, tirèrent sur un grand nombre de leurs maisons, et tuèrent beaucoup d'hommes. » Si l'on en juge par les récits anglais de la bataille, les rebelles furent pris au dépourvu par la précision des canons. « Nous les avons tant tourmentés en coulant et brûlant leurs vaisseaux, raconte Rainsborough, qu'ils en perdaient la tête et ne savaient plus quoi faire. » Le capitaine anglais s'en donna à cœur joie. Prenant plaisir au bain de sang, il ne témoigna aucune pitié pour les deux caravelles de Salé qui ouvrirent le feu sur sa flotte : « [Nous] les attaquâmes [...] à l'aide de grenades. Trois hommes furent brûlés vifs, et quinze autres tués sur le coup. »

Pendant que Rainsborough coulait des bateaux dans le port, Sidi Mohammed attaquait la casbah de l'intérieur. « Il l'assiégea avec vingt mille hommes, à cheval et à pied, écrit Rainsborough, et il brûla tout leur blé. » La conquête du fort s'avéra plus difficile que prévu, mais après trois semaines de bombardement intense, les Hornacheros étaient à bout de forces. Las de combattre et désespérément à court de vivres, ils n'eurent d'autre choix que de capituler.

Les vainqueurs firent aussitôt libérer les esclaves anglais. John Dunton établit une liste de ces hommes et femmes, notant leurs noms et l'endroit où ils avaient été capturés. Ses informations révèlent que les raids de Salé avaient affecté les quatre coins du royaume. Bien que la majorité fût originaire du Sud-Ouest – trente-sept venaient de la seule ville de Plymouth – certains captifs venaient d'aussi loin que Londres, Hull, Jersey et Cardiff.

À la mi-août, William Rainsborough jugea qu'il avait fait tout ce qu'il était en son pouvoir d'accomplir. Les Hornacheros rebelles avaient été écrasés, et leurs vaisseaux entièrement détruits. L'autorité de Sidi Mohammed avait été grandement renforcée, et Rainsborough était persuadé que quelques

cadeaux d'armes et de poudre de temps en temps suffiraient à dissuader le marabout d'attaquer les villages et les navires de commerce anglais. À l'automne 1637, après avoir reçu des assurances solennelles de Sidi Mohammed, Rainsborough mit le cap sur l'Angleterre, avec deux cent trente esclaves survivants à bord.

Il fut chaleureusement accueilli à son retour en Angleterre, où la population se réjouissait de savoir Salé enfin neutralisé et le Sud-Ouest de nouveau sûr. L'annonce que le roi Charles Ier avait signé un traité avec le sultan du Maroc renforça encore la satisfaction générale. En vertu de la quatrième clause du traité, le roi du Maroc s'engageait à « interdire et à empêcher ses sujets de capturer, acheter ou accepter aucun des sujets dudit roi de Grande-Bretagne pour les utiliser comme esclaves ou serfs d'aucune sorte ».

Paradoxalement, le sort des esclaves noirs qu'on embarquait de force au départ de la Guinée, en Afrique de l'Ouest, était loin d'éveiller la même compassion dans l'opinion publique. L'Angleterre n'était pas encore la principale nation à faire le commerce d'esclaves en Europe – ce douteux honneur revenait au Portugal – mais un nombre croissant de Noirs étaient expédiés dans ses nouvelles colonies des Caraïbes et d'Amérique du Nord. Les souffrances endurées par les captifs pendant la traversée de l'Atlantique étaient véritablement épouvantables. On les entassait dans des vaisseaux insalubres où chaque individu avait à peine assez d'espace pour s'allonger. Le manque d'hygiène et de produits alimentaires frais créait des conditions propices aux fièvres et à la dysenterie. D'après les marins, on pouvait sentir un navire d'esclaves à plus d'un mille de distance.

Ce commerce, qui aboutirait à la capture et à la vente d'environ quinze millions d'Africains, ne troublait guère les consciences en Angleterre. À vrai dire, la plupart des gens considéraient l'asservissement des Africains noirs comme une branche légitime et hautement profitable de l'économie anglaise. Il faudra attendre plus d'un siècle pour qu'on établisse un parallèle entre les deux types d'esclavage et qu'on commence à se demander si le commerce négrier était moralement justifiable.

L'attitude de Charles Ier ne différait en rien de celle de ses sujets. Indifférent au sort des esclaves noirs africains, il

abhorrait néanmoins le commerce de chair blanche, et salua avec joie le retour de William Rainsborough.

Cependant, la trêve conclue avec le sultan du Maroc allait être de courte durée. Quand le roi échoua à empêcher les marchands anglais de négocier avec les rebelles marocains, le sultan déchira le traité. Par ailleurs, les bandits de Salé trouvèrent eux aussi des prétextes pour relancer leurs attaques sur les navires anglais. Quand arriva 1643, tant de nouveaux esclaves avaient été capturés que le Parlement fut contraint d'ordonner aux églises de collecter des fonds afin de racheter les esclaves à leurs geôliers. « Il est donc jugé approprié par les lords et représentants de la Chambre des communes au Parlement que des collectes soient faites dans plusieurs églises de la Cité de Londres et de Westminster, et ordre est donné d'y procéder. »

Le rachat des esclaves était fort coûteux, car les marchés s'étendaient sur toute la côte d'Afrique du Nord. Dans les années 1640, au moins trois mille Anglais, hommes et femmes, avaient été emmenés en Barbarie, où ils languissaient « dans une captivité affreuse, contraints à des corvées multiples et insupportables, telles que ramer sur des galères, tirer des charrettes, pousser la roue, des tâches si peu chrétiennes [qu'elles sont] lamentables à raconter ».

La situation était à son comble dans le port marocain de Salé, et dans les possessions turques d'Alger, Tunis et Tripoli. Dans ces trois cités maritimes, officiellement sous le contrôle du sultan ottoman, le véritable pouvoir était la plupart du temps détenu par des amiraux et commandants qui vendaient leurs esclaves européens à des négociants venus de tout le monde musulman. Les esclaves blancs passaient de main en main, et on ne tarda pas à en trouver non seulement dans les grandes cités, telles qu'Alexandrie, Le Caire ou Istanbul, mais aussi dans des dizaines de villes et ports plus petits. Certains étaient même réduits à l'esclavage dans la lointaine péninsule Arabique. En 1610, lors d'un incident tristement célèbre, sir Henry Middleton et son équipage avaient eu le malheur d'être capturés à Aden et emmenés, fers aux pieds, jusqu'à la ville de Sana'a, dans les terres. Il avait fallu une action militaire concertée pour obtenir leur libération.

En 1646, le Parlement dépêcha à Alger un marchand nommé Edmund Cason, dont la mission consistait à racheter autant d'esclaves anglais que possible. Des recherches initiales

permirent d'en localiser environ sept cent cinquante, et beaucoup d'autres dont on dit « qu'ils avaient été faits Turcs à force de violences et de dur labeur ». Cason négocia longtemps et âprement, mais fut obligé de payer un prix moyen de trente-huit livres par esclave. Les femmes prisonnières s'avérèrent encore plus chères à racheter. Il paya huit cents livres pour Sarah Ripley, de Londres, mille cent pour Alice Hayes d'Édimbourg, et la somme stupéfiante de mille trois cent quatre-vingt-douze livres pour Mary Bruster, de Youthgal, plus de trente-six fois le prix moyen. Il s'agissait là de sommes colossales ; le revenu annuel moyen d'un boutiquier à Londres était de dix livres à peine, et même les marchands les plus fortunés ne gagnaient pas plus de quarante livres dans l'année. Le coût de la rançon de chaque femme esclave dépassait de loin les revenus de toute une vie de la plupart des Londoniens. On comprend pourquoi les corsaires de Barbarie s'intéressaient plus aux équipages des navires qu'à leurs chargements.

Cason eut vite épuisé ses fonds, et il regagna l'Angleterre avec deux cent quarante-quatre captifs en tout et pour tout. Ceux qui restaient à Alger se crurent abandonnés à leur sort et envoyèrent des lettres angoissées à leurs proches. « Ah ! Père, frère, amis, écrit Thomas Sweet, faites au plus vite pour nous sauver. Que nos soupirs atteignent vos oreilles et éveillent votre pitié et compassion », priait-il, avant de conclure : « Ne nous refusez pas vos prières, si vous ne pouvez rien faire de plus. »

Les corsaires de Barbarie avaient maintenant étendu le champ de leurs méfaits à toute l'Europe, depuis la Norvège jusqu'à Terre-Neuve. Portugais et Français subissaient de nombreux raids sur leurs côtes et leurs navires. Les villes-États italiennes étaient régulièrement visées, et les côtes de Calabre, de Naples et de Toscane furent victimes de raids particulièrement agressifs. Des Russes et des Grecs furent capturés, ainsi que des nobles et des marchands du Saint Empire romain. Majorque, Minorque, la Sicile, la Sardaigne et la Corse fournissaient une moisson particulièrement riche aux marchands d'esclaves, tandis que les citoyens de Gibraltar étaient attaqués si souvent qu'ils rédigèrent une pétition désespérée au roi d'Espagne, dans laquelle ils se plaignaient de ne jamais se sentir à l'abri « ni la nuit, ni la journée, ni au lit, ni à l'heure des repas, ni aux champs, ni à la maison ».

L'Espagne elle-même subit les raids les plus destructeurs, et des villages entiers de la côte atlantique furent réduits à l'esclavage. La situation était encore plus critique sur les bords de la Méditerranée. Lors de l'attaque de la ville de Calpé, en 1637, les corsaires enlevèrent trois cent quinze femmes et enfants. La vie dans les villages côtiers espagnols ne tarda pas à être si dangereuse que de nouvelles taxes durent être prélevées sur le poisson, la viande, le bétail et la soie afin de financer la construction de remparts. Mais ceux-ci se révélèrent de peu d'utilité. En 1667, une des provinces du Pays basque avait perdu tant de marins aux mains des corsaires qu'elle ne pouvait plus fournir son quota d'hommes à la marine royale.

Les corsaires de Barbarie ne faisaient pas de distinction quant à l'origine de leurs victimes, allant jusqu'à capturer des marchands et des marins des colonies d'Amérique du Nord. En 1645, un navire à quatorze canons du Massachusetts fut le premier bateau américain à être attaqué par un vaisseau pirate musulman. L'équipage parvint à repousser l'assaut, mais nombre de leurs camarades ne furent pas si chanceux. Quand arrivèrent les années 1660, un petit nombre constant d'Américains étaient régulièrement capturés et réduits en esclavage en Afrique du Nord. Les corsaires réussirent leur plus grand coup en s'emparant de Seth Southwell, qui venait d'être nommé ambassadeur de Caroline par Charles II. Par chance, un des amiraux du roi avait peu de temps auparavant capturé deux corsaires musulmans influents, qui furent échangés contre Southwell.

En dépit des traités qu'ils avaient signés, les bandits de Salé continuèrent à piller les navires anglais au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle, provoquant le désarroi dans le Sud-Ouest, où presque chaque port était affecté d'une manière ou d'une autre par le commerce des esclaves blancs. La crise semblait insoluble.

En 1672, enfin, il y eut une lueur d'espoir. Avec la mort du sultan régnant, la guerre civile menaçait de s'emparer du Maroc. Les nations de l'Europe chrétienne espéraient profiter du chaos pour mettre un terme définitif au commerce d'esclaves blancs.

2. Sultan d'esclaves

Le messager galopa toute la nuit sur des terres arides et caillouteuses, traversant de temps à autre le lit asséché d'une rivière. Vêtu d'une ample djellaba et protégé du froid par un épais foulard, il assénait des coups de bâton à son dromadaire, l'exhortant à avancer plus vite. Peu avant l'aube du 14 avril 1672, il aperçut enfin son but. Au loin, illuminés par un mince rayon de lune, s'élevaient les remparts et les minarets de Fès.

L'homme pénétra dans les profondeurs du souk, et s'arrêta devant les portes cloutées de la résidence du vice-roi, un palais discret aux cours intérieures bordées d'orangers. Dès qu'il eut expliqué sa mission au gardien ensommeillé, il fut amené devant Moulay Ismaïl, vice-roi en exercice.

Âgé de vingt-six ans, Ismaïl n'était pas réputé pour son humeur joviale, mais il eut du mal à réprimer un sourire en entendant les nouvelles apportées par le messager. Son frère, le sultan régnant, était mort – victime de sa propre imprudence. Il avait fêté la fin du Ramadan avec son exubérance habituelle, faisant la noce avec des amis, et buvant sans retenue à la bouteille interdite. Comme il faisait la course dans les jardins de son palais de Marrakech, il était tombé de son étalon, et s'était « fracassé la cervelle contre une branche d'arbre ». Quand ses aides l'avaient rejoint, le sultan Moulay Rachid se vidait de son sang.

Moulay Ismaïl savait qu'il devait agir vite et avec ruse pour s'emparer du trône. Il n'avait pas moins de quatre-vingt-trois frères et demi-frères, sans compter d'innombrables neveux et cousins. Bien qu'Ismaïl fût l'un des plus probables prétendants au trône, la mort d'un sultan au Maroc marquait

invariablement le début d'une insurrection et d'une lutte fratricide, les différentes factions en lice cherchant à s'éliminer mutuellement. L'issue de ces bains de sang était imprévisible, et le successeur favori n'était en aucun cas certain d'en sortir vainqueur.

Moulay Ismaïl commença par s'emparer du trésor de Fès. Une fois cette tâche accomplie, il se proclama sultan et, selon les dires, fêta sa première journée au pouvoir en massacrant tous les habitants de la ville qui refusaient de se soumettre à son autorité.

Fourberie et trahison étaient une seconde nature chez cet homme qui avait grandi dans un pays fracturé, divisé en royaumes ennemis par d'amers rivaux. Les luttes intestines étaient monnaie courante; seigneurs de guerre sanguinaires, mercenaires et religieux fanatiques éliminaient continuellement leurs adversaires afin de pouvoir régner en despotes. Gouvernant depuis des casbahs entourées de murs en boue séchée, ils étaient, pour un temps, les maîtres absolus du territoire qu'ils avaient sous les yeux. Ils pillaient sans merci, et, disposant d'esclaves européens pour les servir, ils vivaient dans un luxe considérable avant d'être évincés à leur tour par un principicule plus efficace – et moins dissolu.

Balayées par le sable du Tafilalet, les terres ancestrales de Moulay Ismaïl, situées au sud du Maroc, étaient d'après Germain Moüette « un pays extrêmement sablonneux et stérile, à cause des chaleurs excessives qui y règnent pendant toute l'année ». Les natifs de ces contrées reculées et désertiques vivotaient tant bien que mal, mais restaient « un peuple primitif, sauvage et cruel ».

Pendant des siècles, la famille de Moulay Ismaïl avait gouverné le Tafilalet avec une indolence insouciante, ne sortant de sa torpeur que pour assassiner un rival ou se débarrasser d'un intrus. Son pouvoir ne s'étendait pas au-delà des oasis bordées de palmiers du désert, et rien n'indiquait qu'elle fût sur le point de se lancer à la conquête des somptueux palais impériaux de Fès et de Marrakech. Pourtant, c'était une famille de noble origine et d'ascendance illustre, qui comptait parmi ses ancêtres al-Hasan bin Kacem, un *sharif*, un descendant du prophète Mahomet. Cela leur conférait une certaine aura de sainteté que Moulay Ismaïl allait exploiter avec aplomb par la suite.

Beaucoup des dirigeants autoproclamés du Maroc étaient à la tête de petites armées d'esclaves et de renégats européens, et la famille d'Ismaïl ne faisait pas exception à la règle. Moulay Ismaïl lui-même avait reçu son premier esclave en cadeau à l'âge de trois ans. Dom Louis Gonsalez, un officier de cavalerie portugais, avait été capturé au cours d'une embuscade alors qu'il servait dans la garnison de Tanger, qui appartenait alors au Portugal. Dom Louis ne tarda pas à jouer le rôle d'un père pour l'enfant : « [...] il l'avait constamment dans ses bras, écrit un observateur, et ne tarda pas à gagner l'affection du petit prince ». Plus tard, Moulay Ismaïl « l'aurait toujours à ses côtés » et finirait par libérer dom Louis après plus de trente ans de captivité. Il fut l'un des rares esclaves à lui échapper.

Au fil du temps, le clan Ismaïl était devenu indiscipliné et querelleur, et sujet à des luttes fratricides. En 1664, le frère de Moulay Ismaïl, Moulay Rachid, avait arraché le contrôle des terres familiales à un frère rival, qu'il avait assassiné pour arriver à ses fins. Après s'être installé à la tête du Tafilalet, il avait conduit son armée au nord, et conquis les terres montagneuses du Rif, les annexant à son fief.

Peu de temps après, il s'était emparé de la cité populeuse de Fès, torturant ses gouverneurs avec tant d'enthousiasme que les habitants de Meknès tout proche en furent terrifiés, et capitulèrent aussitôt. Moulay Rachid, devinant que son heure était venue, s'était immédiatement proclamé sultan de tout le Maroc, et avait nommé son jeune frère Ismaïl gouverneur de Meknès et vice-roi de Fès. En l'espace de deux années sanglantes, le destin de la famille avait été transformé.

Moulay Rachid avait conquis son royaume par la terreur et fit le vœu de régner de même. Dans son récit, Germain Moüette évoque le tempérament instable du sultan, affirmant que s'il avait dû raconter toutes les cruautés et massacres que le sultan avait commis, y compris pour des crimes insignifiants, le récit aurait rempli un épais volume. Soucieux de repousser ses frontières plus loin encore, Rachid se procura des bandes d'esclaves européens pour livrer ses batailles. Ces malheureux prisonniers s'avérèrent d'une valeur inestimable dans sa lutte pour pacifier le pays; beaucoup d'entre eux étaient d'experts canonniers capables de réduire en poussière des casbahs en boue séchée au moyen de quelques boulets bien placés. L'armée victorieuse de Moulay Rachid déferla sur le sud du Maroc,

conquérant la ville rose de Marrakech au terme d'une résistance symbolique. Le sultan était si « grisé par le succès » qu'il commença à planifier la conquête du sud du Sahara. Mais avant qu'il en ait eu le temps, sa vie connut une fin tragique au milieu des citronniers de son palais de Marrakech.

Les esclaves européens, las de combattre, accueillirent avec soulagement la nouvelle de sa mort, espérant que les batailles constantes allaient enfin cesser. Ce sentiment était partagé par les *caïds* ou seigneurs du sultan, qui avaient perdu une bonne partie de leurs richesses au cours de son règne. Ni les esclaves ni les caïds ne pouvaient imaginer qu'un individu infiniment plus tyrannique encore attendait de s'approprier les rênes du pouvoir. D'après Moüette, c'était comme si la nature, avant de donner naissance à un être aussi exceptionnel, avait d'abord essayé d'ébaucher un modèle.

La décision de Moulay Ismaïl de se proclamer sultan fit enrager plusieurs des membres de sa nombreuse famille. Un de ses frères, Moulay al-Harrani, se déclara lui aussi sultan, ainsi que son neveu, Moulay Ahmed. D'autres factions se rebellèrent et tentèrent de s'attribuer des fiefs dans un empire qui se désintégrait rapidement.

Les forces de Moulay Ismaïl se révélèrent largement à la hauteur de ces armées novices, et il fut encouragé par plusieurs victoires décisives. Ses succès militaires – comme ceux de son frère défunt – étaient en partie dus aux services des esclaves européens qu'il avait réussi à capturer. « Avec les esclaves chrétiens qu'il avait pris aux juifs et qui savaient très bien manier le canon, écrit Simon Ockley, l'un des rares spécialistes anglais de l'islam à l'époque, il ne tarda pas à devenir un ennemi formidable. »

Moulay Ismaïl se montrait rarement généreux envers les individus faits prisonniers sur le champ de bataille. Quand la ville de Taroudant tomba aux mains de ses troupes, il captura cent vingt Français. Après les avoir examinés sur toutes les coutures, il les jugea trop gras et ordonna à ses hommes de les priver de nourriture pendant une semaine. Puis, comme ils pleuraient tant ils souffraient de la faim, il les expédia à pied à Meknès.

Un de ces esclaves, Jean Ladiré, fera plus tard le tragique récit de sa vie au père Dominique Busnot. Ladiré avait alors passé plus de trente ans en captivité, mais il se souvenait encore clairement de cette épouvantable marche. Il y avait presque cinq cents kilomètres entre Taroudant et Meknès, et beaucoup des captifs, enchaînés et entravés, souffraient d'une maladie débilitante – sans doute de la dysenterie. Plusieurs d'entre eux s'effondrèrent, morts de fatigue, et « les survivants furent contraints de porter leurs têtes que les conducteurs avaient coupées, de peur d'être accusés de les avoir vendus, ou laissés s'échapper ».

Au bout de cinq années de guerre et de désordre, Moulay Ismaïl contrôlait la majeure partie du Maroc. Les corsaires de Salé eux-mêmes, qui avaient pourtant donné du fil à retordre aux sultans successifs, comprirent qu'ils avaient trouvé un adversaire plus fort qu'eux. Inquiets du pouvoir croissant d'Ismaïl, ils décidèrent de se soumettre à lui. Mais ils s'aperçurent vite que Moulay Ismaïl n'avait pas la moindre intention de les désarmer. Au contraire, il souhaitait les utiliser à ses propres fins. Ils allaient devenir un instrument de son régime, lui procurant un flot régulier de main-d'œuvre esclave.

Quand Moulay Ismaïl jugea qu'il avait la mainmise sur le pouvoir, il retourna dans la cité provinciale de Meknès, où il s'adonna « à la douceur du luxe et à la volupté du vice ». Il commença également à porter son attention sur la reconstruction d'un pays qui était dans une situation véritablement lamentable. Depuis des siècles, le Maroc connaissait une histoire en dents de scie, oscillant entre extraordinaire prospérité et déclin catastrophique. Il traversait là une de ses périodes les plus sombres. Des champs autrefois fertiles étaient laissés à l'abandon, et les plus belles des villes impériales avaient été ravagées par la guerre et la famine.

Fès avait traditionnellement été la ville la plus riche du royaume. Quand Léon l'Africain décrit la métropole telle qu'elle était autour de 1513, la taille et la splendeur de Fès étaient encore impressionnantes. « C'est un monde à voir, écrit-il, tant cette cité est vaste, peuplée, tant elle est bien fortifiée et protégée. » À son heure de gloire, Fès était la plus belle ville de l'islam occidental. Les somptueux palais de ses marchands abritaient des cours tranquilles et des allées ombragées, et les plus prospères d'entre eux possédaient des jardins enchanteurs agrémentés de pavillons et de maisons de thé. Conçus pour satisfaire à la fois le plaisir du regard et de l'oreille, ils avaient en leur centre une fontaine cristalline

entourée de roses et d'autres herbes et plantes parfumées, de sorte qu'au printemps « un homme puisse y trouver le bonheur des yeux et la paix de l'esprit ».

À l'époque de Léon l'Africain, il y avait sept cents mosquées dans la ville, ainsi que des dizaines d'écoles et de *madrasas*, ou séminaires religieux. Fès possédait aussi des hôpitaux, des bains publics, et deux cents *fondouks*, ou auberges. L'Africain, qui avait parcouru toute l'Europe, affirma n'avoir jamais vu de bâtiments plus magnifiques, hormis peut-être le collège espagnol de Bologne, ou le palais du cardinal di San Giorgio à Rome.

Quand Moulay Ismaïl arriva au pouvoir, cependant, Fès était dans un état de délabrement épouvantable. La plupart des vastes palais étaient en ruine, et les mauvaises herbes avaient envahi les jardins en contrebas. D'après un récit anglais anonyme datant du début des années 1680, des quartiers entiers de la ville avaient été abandonnés, et les érudits et théologiens d'autrefois avaient fui depuis longtemps. « Des époques précédentes ont eu l'honneur de voir cette ville célèbre à l'apogée de sa gloire et de sa beauté, mais le passage du temps lui a été cruel, et l'a tant altérée que ses fondateurs ne pourraient la reconnaître. »

L'auteur ajoutait que, quoique les ruines témoignent de l'ingéniosité des architectes marocains, « la religion et le savoir véritables ont déserté ce peuple, ainsi que toutes les formes d'art, au point que, à cause de sa négligence et de sa paresse, elles [les ruines] finiront vite par devenir un tas de gravats ».

Tout en parcourant son royaume nouvellement conquis, Moulay Ismaïl eut le loisir d'admirer les vestiges des gloires architecturales du passé. La plupart des monuments les plus remarquables avaient été construits sous l'égide des Mérinides de l'époque médiévale et des Saadiens du XVIe siècle. Dans la ville de Marrakech, au cœur du désert, se trouvait le palais fantastique de cette dernière dynastie, dont les sultans avaient dépensé une fortune colossale pour embellir leur capitale impériale. Le résultat fut al-Badi – le Merveilleux – un palais dont l'exquise beauté allait hanter Moulay Ismaïl pendant des années. « Tous les autres palais semblent laids, écrit un visiteur. Il ressemble à un conte de fées, ses eaux sont pures, sa terre est parfumée, et ses murs s'élèvent fièrement vers les cieux. » L'intérieur du palais était incrusté de poussière d'or, apportée des

villes légendaires de Djenné et de Tombouctou à travers le Sahara. Les sols étaient recouverts de dalles de marbre poli. Un ambassadeur espagnol qui visita al-Badi en 1579, en rédigea une description stupéfiante, évoquant des damas coûteux, des tapis turcs, des bassins étincelants, et des soieries d'une valeur inestimable.

Moulay Ismaïl fut pareillement émerveillé ; al-Badi était aux antipodes de la casbah poussiéreuse où il avait été élevé. Le spectacle de ses cours et de ses pavillons ombragés se grava à jamais dans sa mémoire, lui inspirant un projet qui allait changer la vie de milliers d'Européens. À peine installé sur le trône, le sultan conçut l'idée de construire un palais impérial si vaste que même le légendaire al-Badi en paraîtrait insignifiant.

Moulay Ismaïl nourrissait aussi le rêve ambitieux de rétablir le prestige du Maroc et de faire de son pays l'égal des grandes puissances européennes. Il comprit que la capture de nombreux esclaves blancs lui donnerait précisément l'instrument de pression qu'il désirait. Il pourrait demander rançon aux monarques européens et les forcer à envoyer des émissaires à Meknès, la sébile à la main.

Le sultan comptait sur les corsaires de Salé pour l'approvisionner régulièrement en captifs de l'Atlantique Nord et de la Méditerranée. Mais il avait aussi une autre idée, infiniment plus tentante, pour se procurer de vastes quantités d'esclaves européens. La côte du Maroc était parsemée d'enclaves et de colonies fortifiées, occupées par des garnisons espagnoles et portugaises. Les Espagnols détenaient les villes de Ceuta, Larache, La Mamora et Arzila, tandis que les Portugais contrôlaient Mazagan. Leur autre fief marocain, Tanger, avait été cédé à l'Angleterre en 1661, à l'occasion des fiançailles de Charles II avec Catherine de Bragance, infante du Portugal. Au total, ces enclaves rassemblaient une population d'environ dix mille hommes – soldats et civils que Moulay Ismaïl avait l'intention de capturer et de retenir comme esclaves.

Il était particulièrement séduit par l'idée d'attaquer Tanger, qui gardait le détroit de Gibraltar. Les Anglais avaient espéré se servir du port comme d'une base pour venir à bout des corsaires de Salé. Mais cette tâche s'était avérée presque impossible, et la garnison avait spectaculairement échoué à empêcher la capture d'esclaves anglais. Loin de perpétrer des attaques sur le sol marocain, les troupes se trouvaient

désormais menacées par un sultan de plus en plus hostile et dangereux.

Vers la fin de 1677, Moulay Ismaïl ordonna à son homme de confiance, le caïd Omar, de mener une offensive contre Tanger. Il avait pour ordre de faire des prisonniers dès que l'occasion s'en présenterait, et de les envoyer enchaînés à Meknès. Il devait aussi s'efforcer de prendre la ville. Moulay Ismaïl ne doutait pas du succès, car les troupes anglaises étaient à demi affamées et frappées par la maladie. Mais le caïd Omar se rendit bientôt compte que s'emparer d'une ville était nettement plus difficile que de la défendre, et son espoir de capturer la garnison de deux mille hommes s'amenuisa peu à peu.

Par un matin glacial de janvier 1681, un jeune soldat anglais faisait les cent pas sur les remparts de Tanger. C'était un spectacle remarquable que de voir le colonel Percy Kirke dans son uniforme resplendissant : long manteau à épaulettes fendues, chemise ornée d'une fraise en dentelle et ceinture à volants, sans oublier l'accessoire le plus précieux de tous, un délicat ruban de soie noué autour de chaque genou.

En temps normal, le colonel Kirke n'aurait jamais osé risquer sa tête par-dessus le parapet dans son uniforme d'apparat. Depuis presque cinq ans les forces marocaines menaient des attaques contre la citadelle de Tanger, causant des ravages parmi les soldats. En 1678, les hommes du caïd Omar avaient réussi à détruire deux des forts les plus excentrés et avaient fait prisonniers huit de leurs défenseurs, qui avaient promptement été enchaînés et emmenés à Meknès. Ravi par ce succès, le caïd Omar avait lancé une spectaculaire vague d'assauts et capturé cinquante-sept hommes supplémentaires. Eux aussi avaient été entravés et expédiés à Meknès, à la grande joie du sultan.

Les guerriers du caïd Omar témoignaient d'une telle détermination que les Anglais avaient une peur bien réelle de voir la garnison tout entière maîtrisée et capturée. En fait, ils ne durent leur salut qu'à l'arrivée fortuite de renforts. Les forces du caïd Omar furent repoussées, et les mousquetaires anglais et écossais remportèrent une victoire décisive. « L'attaque fut violente et sanglante, écrivit l'un des soldats anglais, [...] nous dûmes les repousser avec des piques, et nous battre à mains nues à plusieurs endroits. » Après d'âpres combats, les troupes du caïd Omar furent contraintes d'abandonner leur offensive.

La garnison fut transportée de joie par cette victoire, mais la jubilation des soldats était tempérée par le fait qu'un nombre considérable de leurs compatriotes – dont environ soixante-dix membres de leur propre garnison – étaient détenus par le sultan. Le roi Charles II, désireux de libérer ces captifs dans les plus brefs délais, résolut d'envoyer un ambassadeur à Moulay Ismaïl. Son but était d'exiger la libération immédiate des esclaves et de négocier les termes d'une paix durable.

Il était généralement supposé que le retour des esclaves serait l'affaire de quelques mois. Les ministres de Charles II, revigorés par le récent triomphe sur les forces marocaines, parlaient de Moulay Ismaïl comme d'un simplet. Un vétéran de Tanger, le colonel Edward Sackville, consterné par leurs commentaires méprisants, les exhorta à ne pas sous-estimer les Marocains. « Ils discutent et débattent calmement et judicieusement, dit-il, et je ne vois pas la raison de ce mépris envers eux. »

À la tête de la délégation se trouvait sir James Leslie, un fidèle du roi, qui avait été spécialement anobli pour cette mission. Il arriva à Tanger en décembre 1680, pressé de gagner la cour de Moulay Ismaïl sans perdre de temps. Mais ses présents pour le sultan – transportés sur un vaisseau différent – avaient été retardés en mer. Puisqu'il était impensable qu'un ambassadeur étranger arrive à Meknès les mains vides, Leslie décida d'envoyer un messager au sultan afin de lui expliquer son retard.

L'homme choisi n'était absolument pas à la hauteur d'un tel rôle. Le colonel Percy Kirke, individu lâche et vantard, porté sur la boisson, fut par la suite critiqué pour sa lamentable absence de jugement. Quand Samuel Pepys le rencontra à Tanger, il fut horrifié que cet homme ait pu se voir confier pareille responsabilité. « La tyrannie et le vice de Kirke [...] sont incroyables », écrit-il, ajoutant qu'il était attristé « de voir un tel coquin occuper cette position ».

Le colonel Kirke partit pour Meknès en janvier 1681. Son expérience des Marocains avait jusque-là été limitée aux champs de bataille, où il avait été impressionné par leur adresse et leur brutalité. À présent, alors qu'il se dirigeait vers Meknès en compagnie d'une troupe recrutée sur place, il découvrait avec stupéfaction que les redoutables guerriers du sultan pouvaient se montrer tout à fait charmants en temps de

paix. « Je suis parmi les gens les plus civilisés du monde, écrit-il, et si jamais j'ai un fils, je choisirai de le faire élever ici plutôt qu'à la cour de France. » Ses hôtes l'emmenèrent à la chasse au sanglier et à l'antilope, et firent griller chaque soir de vastes quantités de viande pour le dîner. « Nous avons tant de viande que nous ne savons qu'en faire », écrit Kirke.

Il arriva à Meknès en février et fut immédiatement convié à une audience privée avec Moulay Ismaïl. Lors de cette première rencontre, le sultan fut le charme personnifié. Kirke fut « reçu par le roi dans son jardin, accompagné de quatre de ses conseillers et caïds principaux, ses pachas et ses officiers d'état-major ». Intimidé par la solennité de l'événement, il remit nerveusement les lettres d'excuse de sir James Leslie à Moulay Ismaïl. Le sultan sourit gracieusement « et répondit plus favorablement qu'on ne pouvait l'espérer d'un prince aussi hautain ».

Il se montra extrêmement accueillant envers Kirke, l'invitant à visiter sa cage aux lions, et à assister à une démonstration impressionnante du talent des Marocains pour l'équitation. « Nous lui devons de grands remerciements, écrit l'un des Anglais de l'entourage de Kirke, pour nous avoir non seulement fourni généreusement du confort nécessaire, mais avec toute la cérémonie qu'on aurait pu attendre de n'importe quel homme éduqué. »

Moulay Ismaïl flatta habilement ses invités anglais, prenant un soin particulier à manipuler le colonel Kirke. Il l'invita à prendre le thé dans son ravissant jardin d'agrément, et lui montra les orangeraies parfumées, les pavillons étincelants, les bassins d'eau fraîche. Les deux hommes « discutèrent très moralement de confiance et d'honneur », et quand Kirke évoqua timidement la question épineuse du traité de paix, Moulay Ismaïl proposa en souriant une trêve de quatre ans. Il jura à Kirke que jamais une balle ne serait tirée contre Tanger aussi longtemps qu'il s'y trouverait.

Ravi par le succès de la rencontre, Kirke se félicita de son talent de diplomate. Il était convaincu que le sultan était non seulement digne de confiance mais aussi résolu à forger des liens plus étroits. Quand Moulay Ismaïl demanda à son nouvel ami s'il pouvait fournir dix canons à l'armée marocaine, Kirke ne fut que trop heureux d'accepter, promettant de « l'aider à se procurer tout ce dont il avait besoin ».

Non seulement le colonel avait été d'une naïveté consternante dans ses négociations avec le sultan, mais il avait totalement outrepassé sa mission. Envoyé à Meknès en tant que simple messager, il avait endossé le rôle d'ambassadeur. Leslie lui aurait peut-être pardonné cette transgression si Kirke n'avait pas fait preuve d'une totale indifférence pour le sort des esclaves anglais détenus au Maroc. Il y en avait au moins trois cents, peut-être beaucoup plus, gardés dans des conditions affreuses. Il est probable que Kirke en vit certains travailler, car Moulay Ismaïl ne manquait pas une occasion d'exhiber ses esclaves aux émissaires qui lui rendaient visite. Pourtant, le colonel ne fit presque jamais mention d'eux dans ses rapports. Au contraire, il rédigea une lettre à Londres – où l'on attendait avec anxiété des nouvelles des esclaves –, vantant les vertus du sultan. « Je dois dire au monde entier, écrivit-il, que j'ai rencontré un prince généreux et un juste général. »

Sir James Leslie resta à Tanger pendant deux mois, attendant l'arrivée du vaisseau qui transportait les présents destinés au sultan. Celui-ci n'arriva qu'en mars, et il put enfin partir pour Meknès. Meilleur juge de caractère que Kirke, Leslie comprit vite que, si le sultan n'était pas avare de promesses, il était en revanche moins impatient de les tenir. Leslie fit de son mieux pour négocier la libération des esclaves, mais Moulay Ismaïl se lava les mains de toute l'affaire et demanda au caïd Omar – celui-là même qui avait été défait par les Anglais – de préparer une trêve.

Quand l'ambassadeur revint à la question du rachat des captifs anglais, Moulay Ismaïl se montra encore moins enclin à coopérer. Le premier obstacle pour Leslie consistait à établir le nombre exact d'esclaves aux mains du sultan. Moulay Ismaïl admit en avoir cent trente, dont soixante-dix étaient d'anciens membres de la garnison de Tanger. Les membres de son entourage en possédaient une soixantaine de plus, ce qui portait le total supposé à cent quatre-vingt-dix. Pourtant, Leslie savait parfaitement que le nombre véritable d'esclaves était bien plus élevé. Des dizaines de navires britanniques avaient été capturés au cours des années écoulées, et leurs équipages avaient disparu sans laisser de traces.

De moins en moins optimiste, Leslie tenta de racheter les soixante-dix esclaves capturés à Tanger. Mais Moulay Ismaïl lui rit au nez en entendant son offre, et exigea deux cents pièces

d'or par esclave. Il ajouta que les soixante esclaves possédés par ses courtisans seraient encore plus chers. Le total dépassait de loin la somme que Leslie avait à sa disposition et, après des mois de négociations infructueuses, il fut contraint de quitter la cour les mains vides. Quand l'argent fut enfin rassemblé et envoyé au sultan, Moulay Ismaïl déclara qu'il avait voulu dire deux cents ducats – une somme encore plus élevée.

Le séjour de Leslie à la cour de Meknès le laissa épuisé. Il estimait que le sultan marocain avait constamment eu le dessus sur lui, et regrettait de n'avoir pu libérer un seul esclave. « J'ai été fort malchanceux dans cette affaire, écrit-il, et mon [seul] désir est de ne pas être condamné avant d'avoir été entendu. »

Moulay Ismaïl, lui aussi, était fort mécontent. Il avait attendu avec impatience les présents de l'ambassadeur anglais, et fut exaspéré de voir que beaucoup d'entre eux étaient de qualité médiocre. Les étoffes et soies coûteuses avaient été gâtées par la pluie, et les mousquets explosèrent en faisant feu. Quant aux « six chevaux de Galway » – choisis tout particulièrement pour leur « longue queue » –, il les jugea tout juste bons pour l'abattoir.

Pendant toute l'année 1681, sir James Leslie persévéra malgré la résistance de Moulay Ismaïl, réitérant sa demande de libération des esclaves anglais. Bien que le sultan ait refusé d'accéder à sa requête, il accepta néanmoins d'envoyer un ambassadeur à Londres. Celui-ci bénéficiait de pouvoirs plénipotentiaires lui permettant de négocier les termes selon lesquels tous les captifs anglais seraient libérés.

L'homme choisi pour représenter Moulay Ismaïl était le caïd Mohammed ben Haddu Ottur, un noble marocain dont la mère était, disait-on, une esclave anglaise. Le colonel Kirke l'avait rencontré à plusieurs reprises, et le croyait « de bon caractère et compréhensif ». Il était le seul à le juger tel. L'émissaire français, Pidou de Saint-Olon, avertit les Anglais de traiter le caïd avec une extrême prudence. « Il a l'œil vif et la physionomie fine aussi bien que les manières et les discours, écrit-il, mais il est scélérat et fourbe au dernier point. » L'entourage de l'ambassadeur était jugé encore moins digne de confiance. Un de ses conseillers, Hamet Lucas, était un renégat anglais qui avait déserté la garnison de Tanger quelques années auparavant. Kirke lui-même le qualifiait de « subtil et impudent coquin » et soulignait l'importance de la discrétion quand

Hamet était à portée de voix. « Nos affaires en Angleterre [...] devraient être aussi soigneusement dissimulées à ces gens que les leurs nous le sont. »

La délégation quitta Tanger en décembre 1681 et rallia Londres après une traversée de trois semaines. L'arrivée de l'ambassadeur et de son entourage fit grand bruit en Angleterre, surtout parmi les communautés du Sud-Ouest qui avaient perdu tant de leurs hommes aux mains des corsaires de Salé. Le roi et ses ministres étaient eux aussi impatients de discuter de vive voix avec leurs homologues marocains, espérant parvenir à un traité qui aboutirait non seulement à la libération des esclaves, mais mettrait également fin à des années d'hostilité entre les deux nations.

Le 11 janvier 1682, l'ambassadeur et son entourage eurent leur première audience avec Charles II lors d'une réception en grande pompe dans la salle des Banquets du palais de Whitehall. Quand l'ambassadeur fit son entrée dans la salle, les courtisans assemblés furent enchantés par son exotisme. Seul un observateur perspicace, le chroniqueur John Evelyn, exprima un certain malaise, notant que le caïd avait une allure hautaine et s'était approché du trône « sans faire aucune sorte de révérence, n'inclinant ni la tête, ni le corps ».

Le roi Charles II lui-même ne s'en soucia pas le moins du monde. Le Gai Monarque, tel qu'il fut surnommé, était si excité par l'événement qu'il exprima sa joie avec exubérance, lançant son chapeau en l'air en signe de bienvenue, un geste qui aurait par la suite des conséquences importantes pour l'ambassadeur. Evelyn décrit le caïd Haddu Ottur et ses hommes comme « tous vêtus à la manière maure, de robes en coton ou en soie de couleur, avec des boutons et des nœuds ». Pour se protéger du froid hivernal, ils arboraient aussi une « cape blanche en laine, assez ample pour envelopper la tête et le corps ». Sur la tête, ils portaient de petits turbans, tandis que leurs bras et leurs jambes étaient nus, hormis d'épaisses chausses en cuir. L'ambassadeur était le plus élégant de tous, portant un délicat collier de perles « étrangement incrusté dans son turban ». Evelyn le trouva « beau, aux traits bien dessinés, d'aspect sage, subtil, et extrêmement civil ». Il avait apporté deux lions en cadeau pour le roi, ainsi que plusieurs autruches, dont les expressions amusantes firent rire l'assemblée.

La bonne société de Londres fit montre d'une extrême courtoisie envers l'entourage marocain, espérant que son hospitalité aiderait à obtenir la libération des esclaves. La maîtresse française de Charles II, Louise de Kéroual, duchesse de Portsmouth, fit préparer en leur honneur « un grand banquet de douceurs et de musique », auquel elle invita tous les grands courtisans de Londres. Arborant des costumes extravagants, les invités anglais étaient « aussi splendides qu'on peut l'être grâce à des bijoux et ses plus beaux atours ».

Sous l'œil perplexe de l'ambassadeur marocain et de ses compagnons, la fête dégénéra bientôt en bacchanale et batifolages égrillards. Déclinant l'invitation à se joindre aux réjouissances, ils « se conduisirent avec une extraordinaire modération et vertu, écrit Evelyn, [...] n'admirant rien et faisant mine de ne rien voir ». Ils refusèrent de se mêler aux danses tapageuses et dédaignèrent le vin qu'on leur offrait.

« Ils burent un peu de lait et d'eau, écrit Evelyn, mais pas une goutte de vin ; ils prirent aussi du sorbet et du chocolat. » Evelyn fut surpris de voir qu'ils restaient sobres toute la soirée, « et n'ouvrirent pas de grands yeux, ne dévisagèrent pas les dames, ni n'exprimèrent la moindre surprise ».

Dans les jours qui suivirent le banquet, l'ambassadeur et ses hommes passèrent une grande partie de leur temps à Hyde Park, « où son entourage et lui démontrèrent leurs extraordinaires talents de cavaliers, lançant et rattrapant leurs lances en pleine vitesse ». Le caïd fut plusieurs fois emmené au théâtre, où « devant une scène stupide ou fantastique, il ne pouvait s'empêcher de rire, mais s'efforçait de le cacher avec une extraordinaire humilité et gravité ».

Les Maures s'amusèrent beaucoup à Londres, et devinrent des invités réguliers aux soirées de la bonne société. Ils ne montraient aucune inclination à discuter des esclaves anglais au Maroc, et les ministres du roi jugèrent préférable de ne pas les bousculer avant d'être sûrs de réussir. Au lieu de quoi, ils emmenèrent les Marocains en excursion à Windsor, Newmarket, Oxford et Cambridge. Partout où ils allaient, des foules énormes s'assemblaient pour les accueillir. C'était comme si toute l'Angleterre voulait apercevoir un représentant de la nation qui attaquait depuis si longtemps sa flotte et asservissait ses marins.

À Cambridge, l'ambassadeur fut invité à un banquet présidé par le vice-chancelier et les doyens des différents collèges. Là,

pour la première fois depuis son arrivée en Angleterre, il se permit de se joindre aux festivités. Il mangea tant « d'anguilles, de saumon et d'esturgeon marinés » qu'il se sentit « un peu indisposé » et dut aller s'étendre dans les appartements du doyen de King's College.

En février, l'ambassadeur, de retour à Londres, visita l'abbaye de Westminster où le jeune Henry Purcell venait d'être nommé organiste. En avril, il fut l'invité de la Royal Society, dont le président était sir Christopher Wren. Il fut élu membre honoraire et prit un grand plaisir à écrire son nom dans le livre d'honneur « en beaux caractères arabes ». Le mois suivant, il repartit à Oxford, et fut logé à l'enseigne *The Angel*, où le vice-chancelier et plusieurs docteurs, dont certains parlaient arabe, vinrent lui rendre visite. Le Dr Edward Pocock prononça un discours en arabe, « qui le fit rire », sans doute à cause des nombreuses fautes.

L'ambassadeur charma tous ceux qu'il rencontra et se montra non moins adroit quand, après avoir joui pendant presque six mois d'une somptueuse hospitalité, il évoqua le sort des esclaves détenus au Maroc. Le roi Charles II avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'accueillir avec « plus de pompe que d'ordinaire », dans l'espoir que cela déboucherait sur une paix durable et avantageuse. Les négociations qu'il mena avec l'ambassadeur se déroulèrent à huis clos, et les détails des tractations diplomatiques ne furent jamais couchés sur le papier. Mais le traité qui en résulta – signé en mars 1682 – suffisait à démontrer que le roi avait été dupé. L'enjeu majeur avait été la libération des esclaves anglais au Maroc. Bien que le caïd ait accepté de revendre ces captifs à un prix de deux cents dollars espagnols chacun, il déclara que ce point devrait être ratifié par le sultan lui-même. Une autre priorité avait été de mettre un terme aux agissements des corsaires de Salé, qui continuaient à saccager le Sud-Ouest et à enlever des marins. Pourtant le traité signé par Charles II ne contenait « rien sur la mer, l'ambassadeur ayant professé une totale ignorance des affaires maritimes ». Il permettait également aux Marocains de continuer à acheter des armes aux Anglais – une clause qui provoqua plus d'un haussement de sourcils à Londres – et sanctionnait la libération de soixante-dix-neuf Marocains, prisonniers de guerre à Tanger. Cela fut accordé dans l'espoir que

Moulay Ismaïl ferait preuve d'une pareille magnanimité à l'égard des esclaves anglais, gallois, écossais et irlandais.

L'ambassadeur marocain regagna son pays en septembre 1682 et se rendit aussitôt à la cour de Moulay Ismaïl afin de lui relater son triomphe. Peu avant d'arriver à Meknès, son entourage et lui furent accueillis par dix membres de la garde noire du sultan. Loin de féliciter les hommes pour leur succès, ils « arrêtèrent l'ambassadeur et ses compagnons, et leur mirent aussitôt les fers ». Ils furent ensuite amenés au sultan, qui exprima une vive colère, leur reprochant leur conduite. D'après Hamet Lucas, Moulay Ismaïl les abreuva d'insultes, les traitant de chiens et leur reprochant d'avoir été excessivement amicaux envers leurs hôtes chrétiens. Il ordonna ensuite que l'ambassadeur fût « traîné par des mules sur un terrain de pierres et de ronces sur une distance de douze lieues ».

La raison de la furie du sultan ne tarda pas à être connue. Dans l'espoir d'un avancement, l'un des membres de l'entourage de l'ambassadeur avait raconté à Moulay Ismaïl que Mohammed ben Haddu Ottur avait passé son temps en Angleterre à boire et à fréquenter les femmes de mauvaise vie. L'ambassadeur rétorqua qu'il avait été la probité même, mais ajouta que les autres s'étaient adonnés « aux femmes, et avaient mêlé derrières païens et abats chrétiens ». En fin de compte, c'était la parole d'un homme contre celle d'un autre. Le sultan, enclin à croire son ambassadeur, le délivra de ses chaînes, avouant plus tard qu'il ne l'avait épargné qu'en apprenant que Charles II avait lancé son chapeau en l'air pour le saluer. Le reste de l'entourage fut condamné pour avoir fréquenté des prostituées et on leur ordonna de se dévêtir. « Leur membre principal fut coupé, relate un récit en anglais de l'incident, ce qui, pense-t-on, gâtera leurs rapports avec les femmes à l'avenir. »

L'ambassadeur ingrat ne fit aucun effort pour persuader Moulay Ismaïl de relâcher les esclaves anglais. Thomas Phelps, un des prisonniers anglais à Meknès, écrit : « Le chien est revenu à son vomi [...] et à présent améliore sa connaissance des affaires anglaises au détriment et à la ruine de tous les sujets du roi. » Il ajouta que chaque fois que Mohammed ben Haddu Ottur croisait les esclaves au travail, il « les saluait d'un juron abominable, qui, pour autant qu'il m'en souvienne, était

exprimé ainsi : *"Alli hazlebuck"*, autrement dit : "Que Dieu fasse rôtir ton père !" »

Moulay Ismaïl, lui aussi, était plus violemment anti-anglais que jamais. Il désavoua tout le travail de l'ambassadeur en Angleterre, y compris le traité, et refusa d'apposer sa signature à côté de celle de Charles II. Il refusa également de libérer ses esclaves anglais, bien que la prison de Tanger eût relâché tous ses prisonniers marocains. Quand les Anglais protestèrent, Moulay Ismaïl exigea qu'un nouvel ambassadeur fût dépêché au Maroc afin de renégocier le traité.

Le roi Charles II lui-même envoya une lettre en arabe à Moulay Ismaïl, mais le sultan s'indigna que « le ton ne soit pas plus flatteur et servile ». Il répondit par un refus cinglant, informant le roi qu'il n'aurait de cesse « d'être devant la ville de Tanger, de la peupler de Maures, et de s'en emparer par la grâce de Dieu ». Sur la question non résolue de la paix en mer, il n'aurait pas pu se montrer moins enclin au compromis : « Nous n'en avons pas besoin », écrit-il dans sa lettre, ajoutant que les corsaires marocains continueraient à harceler les navires anglais.

Le sultan ne tarda pas à tenir sa promesse de remplir Tanger de Maures, mais ce ne fut pas par le biais d'une victoire militaire. Le traité de paix en lambeaux, Charles II se désintéressa de l'avant-poste marocain. Au lieu de dépenser encore plus d'argent dans la coûteuse expérience de Tanger – qui s'était avérée un échec total –, il décréta l'évacuation et la destruction de la ville. Pendant l'hiver 1683, le port et les fortifications de Tanger – dont la construction avait coûté des sommes colossales – furent systématiquement démolis. En février suivant, les dernières troupes anglaises se retiraient.

L'abandon de Tanger ne changea en rien l'attitude de Moulay Ismaïl envers les Anglais, pas plus qu'il ne l'encouragea à libérer le moindre esclave. Le roi Charles II mourut en 1685. Pendant le court règne de Jacques II, des centaines de captifs anglais se languirent dans leurs cachots, de même que des milliers de Français, d'Espagnols, de Portugais, de Hollandais et d'Italiens. Aucune tentative ne fut faite pour obtenir leur libération, et les premières nouvelles qu'on reçut d'eux arrivèrent des années plus tard, en 1689, quand un Hollandais, Jan Smit Heppendorp, parvint à visiter une cellule contenant quatre cents prisonniers anglais et nord-américains. Il écrivit à Guillaume

d'Orange, le monarque anglais né en Hollande, l'informant qu'ils se trouvaient « dans une grande détresse et servitude, telle qu'il n'en existait nulle part ailleurs au monde ».

Troublé par ces nouvelles, le roi Guillaume III entama une série de discussions en vue de leur libération. Pendant cinq longues années, il tenta de marchander et de négocier, mais les exigences du sultan étaient continuellement revues à la hausse. Résolu à obtenir la libération des esclaves, Guillaume finit par accepter de payer la somme exorbitante de quinze mille livres et de donner mille deux cents barils de poudre, et il envoya le capitaine George Delaval au Maroc avec les deux. « Le navire était si rempli de poudre, écrit Delaval, que nous vivions dans la peur constante qu'il explose. »

Le capitaine avait à peine accosté à Tétouan que Moulay Ismaïl commença à disputer les termes de l'accord. Delaval, exaspéré, fit preuve d'un courage louable en refusant de verser l'argent avant d'avoir la preuve tangible que les esclaves seraient libérés. Sa persistance – et ses présents – finirent par porter leurs fruits. En décembre 1701, le sultan accepta de relâcher cent quatre-vingt-quatorze de ses esclaves anglais, en laissant seulement trente à Meknès.

Ces derniers captifs étaient toujours aux mains du sultan quand la reine Anne arriva au pouvoir en 1702, et semblaient condamnés à devoir passer le reste de leur vie en esclavage. Mais quand la reine laissa entendre qu'elle serait peut-être prête à se joindre à Moulay Ismaïl pour perpétrer une attaque sur l'enclave espagnole de Ceuta, ils furent subitement – et à la surprise générale – libérés.

Leur arrivée à Londres fut saluée par une foule en liesse, car la menace des corsaires de Salé semblait enfin levée. Les ministres de la reine, eux aussi, poussèrent un soupir collectif de soulagement. Pour la première fois depuis cent cinquante ans, pas un seul Anglais n'était retenu en esclavage sur le sol marocain. Mais Moulay Ismaïl n'avait pas la moindre intention de forger une paix durable avec la reine Anne. Quand celle-ci refusa finalement de fournir des troupes pour l'offensive du sultan contre Ceuta, il fit savoir à ses corsaires de Salé que les vaisseaux britanniques étaient redevenus des proies légitimes. Après une trêve de trois ans seulement, plusieurs navires de commerce furent capturés et les cinquante-cinq marins à bord se retrouvèrent incarcérés à Meknès. « Que Dieu vous pousse à nous prendre en pitié, écrit James Hill, l'un des esclaves. [Nous sommes] nus et maltraités, en prison, sans vêtements ni autre nécessités. »

La formule chère à Moulay Ismaïl – capture, rançon et libération occasionnelle – allait donner le ton pour le reste du règne de la reine Anne. Il ne libérait les esclaves que s'il pensait pouvoir tirer profit de son geste, et les utilisait comme instrument de politique étrangère. Au printemps 1714, il libéra une fois encore ses esclaves anglais, et signa un nouveau traité de paix et d'amitié. Selon les termes de cet accord, les Anglais promettaient à Moulay Ismaïl une grande quantité de porcelaine et de tissu, ainsi que douze cerfs tachetés.

Quand la reine mourut pendant l'été 1714, ces cadeaux n'avaient pas encore été envoyés. Aux yeux de Moulay Ismaïl, il s'agissait là d'un affront qu'il fallait punir à tout prix. Dès le printemps suivant, il était prêt à ordonner à ses corsaires de reprendre la mer. Au même moment, les marchands du sud-ouest de l'Angleterre – ignorants du revirement du sultan – s'apprêtaient, eux aussi, à larguer les amarres.

3. Capturés en mer

Quand le *Francis* sortit du port de Falmouth, il n'y avait ni badauds, ni épouses ni mères éplorées pour assister à la scène. Les adieux avaient été faits la veille au soir, et l'équipage accomplit ses tâches avec efficacité, hissant les cordages dégoulinants sur les ponts, dépliant les voiles qui sentaient le moisi. Un vent vif soufflait sur la Manche, et, en moins d'une heure, le petit bateau avait laissé loin derrière lui les côtes de Cornouailles.

Le départ du *Francis*, en « l'an de grâce 1715 », passa donc quasiment inaperçu, hormis des employés et débardeurs du port. Le navire appartenait à Valentine Enys, un marchand entreprenant de Falmouth qui avait établi un vaste réseau commercial s'étendant de la Baltique aux Canaries. Sa fortune reposait sur le commerce prosaïque des pilchards, qui abondaient dans les mers poissonneuses autour de Penryn. C'étaient justement des pilchards, séchés et salés, que le *Francis* emportait à Gênes, sur la côte nord-ouest de l'Italie.

L'équipage comptait juste six hommes – sept avec le capitaine –, tous marins expérimentés. Le capitaine, John Pellow, était un loup de mer bourru qui avait passé une grande partie de sa vie à naviguer. Il savait lire et écrire – ce qui lui serait fort utile dans les années à venir. Les six autres étaient bien connus dans les tavernes balayées par le vent qui s'alignaient sur les quais de Falmouth. Ils venaient de familles si humbles et si pauvres qu'on ne sait presque rien d'eux à part leurs noms : Lewis Davies, George Barnicoat, Thomas Goodman, Briant Clarke, John Crimes et John Dunnal.

Il y avait aussi un nouveau venu à bord du *Francis* pour ce voyage. Âgé de onze ans tout juste, Thomas Pellow n'était

jamais allé en mer auparavant. Il vivait avec ses parents et deux sœurs dans le prospère village de pêcheurs de Penryn, « une bourgade agréable », située à sept kilomètres de Falmouth. D'après Peter Mundy, l'un de ses plus célèbres résidents, Penryn ressemblait à une Constantinople en miniature. Comme la capitale ottomane, elle était nichée entre deux bras de mer. « De même qu'à Constantinople le sérail ou lieu de plaisir du grand seigneur se trouve à l'endroit qui les sépare, écrit Mundy, nous avons là aussi un lieu propice au plaisir [...], un beau terrain de jeu de boules sur gazon, et deux ruisseaux. »

La prospérité de Penryn était inextricablement liée à la mer, mais cela n'empêchait pas les villageois d'avoir conscience des dangers qui les guettaient par-delà l'horizon. Des vaisseaux corsaires avaient fréquemment été vus par le passé, et c'était peut-être en référence aux pirates de Barbarie que les habitants avaient choisi de placer une tête de Sarrasin sur les armoiries de leur village.

Thomas Pellow, élève de l'École latine de Penryn, était un garçon intelligent et dynamique, mais qui ne s'intéressait guère aux études. Peu enclin à se lever à l'aube chaque matin, et rétif à « la très sévère discipline de l'école », il décida de s'enfuir en prenant la mer – mais avec la permission de sa famille. Il alla rendre visite à son oncle, le capitaine John Pellow, qu'il savait sur le point de partir pour Gênes, et le supplia de l'emmener pour ce qui serait certainement une aventure des plus excitantes. « [Je] m'insinuai si bien dans la faveur de mon oncle, écrira-t-il plus tard, qu'il me promit d'obtenir le consentement de mes parents. »

Ce ne fut pas chose aisée. Les parents de Thomas tenaient à ce que leur impétueux fils poursuive son éducation, et ils lui répétèrent à quelles épreuves « [il risquait] d'être confronté, à un si jeune âge ». Ils l'avertirent que la discipline de l'école n'était rien comparée à celle qui régnait à bord, et qu'une fois qu'il aurait goûté au martinet du capitaine, il se repentirait d'avoir quitté Penryn. Quand Thomas persista dans sa demande, ses parents avouèrent « leur peur terrible qu'il tombe aux mains des Maures qui pillaient les côtes de Cornouailles depuis si longtemps ».

L'obstination de Thomas finit par l'emporter; ses parents renoncèrent à le convaincre. « J'obtins leur consentement, écrira-t-il plus tard, [...] et fus bientôt habillé en marin. » Après

de « longs, longs adieux » émus à ses parents et à ses deux jeunes sœurs, Thomas se rendit à pied à Falmouth pour embarquer à bord du *Francis*. Il espérait revenir marin au bout de six mois; en réalité, il partait pour une aventure qui allait durer vingt-trois ans.

Les parents de Thomas avaient raison de craindre les pirates maures, et ils auraient peut-être dû rappeler au capitaine et à son équipage les dangers extrêmes du voyage qu'ils étaient sur le point d'entreprendre. Ils n'ignoraient pas qu'un grand nombre de captifs avaient jusqu'à récemment été détenus en Barbarie – beaucoup d'entre eux originaires de Cornouailles – et redoutaient sincèrement de voir leur fils connaître un sort semblable. Valentine Enys, le propriétaire du *Francis*, était persuadé que de telles inquiétudes étaient infondées. Il savait que le sultan du Maroc avait signé un traité de paix et de commerce avec les Britanniques tout juste un an plus tôt, et que ce traité avait mis fin au long règne de terreur des corsaires de Salé. Il leur était désormais interdit d'attaquer les vaisseaux britanniques et de s'approcher des côtes anglaises. Le sultan lui-même avait averti que « celui qui déroge n'a que lui-même à blâmer, et ne met en danger que sa propre tête ». Il avait ajouté, de manière quelque peu sibylline, que, quand la trêve prendrait fin, tout marin pris en mer serait « privé de notre protection, à l'abri de nul pacte, et que ses espoirs seraient vains ».

Le capitaine Pellow et son équipage n'avaient aucune raison de se douter que le sultan était sur le point de violer le traité. Ils ignoraient que les cadeaux promis par la reine Anne au sultan marocain n'avaient jamais été envoyés et que Moulay Ismaïl était furieux que les Anglais n'aient pas respecté leur promesse.

D'autres marchands anglais, également ignorants du revirement du sultan, se préparaient à profiter de cette période de paix. L'effervescence régnait dans tous les ports du sud-ouest de l'Angleterre, où les navires étaient parés au départ vers l'Espagne, le Portugal et les colonies d'Amérique du Nord pour y faire du commerce. Une véritable flotte de pêcheurs, négociants et marchands était déjà en route. Le *Sarah*, avec son équipage de quinze personnes, avait quitté Bristol pour la Barbade. L'*Endeavour*, de Topsham, se dirigeait vers Terre-Neuve, avec à son bord un chargement de sel, tandis que le *David*, également de Topsham, avait appareillé pour Lisbonne. Le *Catherine*,

de Hampton, et le *George*, de Londres étaient partis pour l'Espagne, le *Rebecca and Mary*, venant de Hull, allait à Leghorn, chargé de blé.

Les Anglais n'étaient pas les seuls à avoir pris la mer pendant cette trêve. Les marchands des colonies américaines, qui avaient été eux aussi victimes d'attaques de la part des corsaires de Salé, avaient également levé l'ancre à destination des grands marchés d'Europe du Sud. Le *Prosperous* venait de quitter la Nouvelle-Angleterre avec un chargement de poisson salé. Son équipage de six hommes comprenait un garçon de l'âge de Pellow appelé Abraham Kemach. Un autre vaisseau de Nouvelle-Angleterre, le *Princes*, se préparait aussi à affronter les eaux houleuses de l'Atlantique Nord. Ses dix hommes d'équipage, auxquels s'ajoutait un passager payant, n'avaient pas la moindre idée des dangers qui les guettaient.

Les premiers temps, l'équipage du *Francis* n'eut que le ciel pour compagnie. Les hommes, heureux d'avoir repris la mer, se réjouissaient déjà à l'idée de passer de bons moments dans les bras des brunes prostituées de Gênes. Le jeune Thomas, en revanche, ne tarda pas à regretter sa décision. Son oncle s'avéra un maître extrêmement exigeant qui ne lui accordait pas de faveurs particulières. « Je n'avais pas de temps pour jouer, ou très peu », se plaignit Thomas plus tard, ajoutant que s'il n'accomplissait pas ses corvées assez vite, il ne manquait pas « d'être payé par des coups de martinet ». Pour lui inculquer la discipline, le capitaine Pellow ordonnait à son neveu « de grimper en haut du grand mât, par tous les temps ».

Le capitaine Pellow savait peut-être comment former un marin, mais il avait une attitude désinvolte quant à la sécurité de son vaisseau. Il n'avait pris aucune précaution contre le risque d'une rupture de la trêve, et n'avait pas embarqué un seul mousquet. En cas d'attaque, le *Francis* n'avait aucun moyen de se défendre.

La partie la plus dangereuse du voyage était le passage du détroit de Gibraltar. C'était un des lieux de prédilection des corsaires de Salé, d'Alger, de Tunis et de Tripoli, qui attendaient dans des anses abritées des regards que leurs victimes soient à leur portée. Cette fois-là, aucun corsaire n'apparut, et les hommes traversèrent le détroit sans aucune difficulté. Ils continuèrent vers l'est et l'Italie, et arrivèrent sains et saufs à Gênes, où l'équipage eut tôt fait de vendre le chargement de

pilchards. Avec l'argent gagné, ils achetèrent des produits qui obtiendraient un bon prix dans le sud-ouest de l'Angleterre.

Le *Francis* entama son voyage de retour, les hommes impatients de retrouver famille et amis, ignorant tout des événements qui se déroulaient à Salé, où les corsaires achevaient d'équiper leurs vaisseaux pour une saison de piraterie en haute mer.

Un de ces corsaires était le redoutable capitaine Ali Hakem. Comme tous les autres pirates, il s'était vu interdire la capture des vaisseaux anglais depuis que Moulay Ismaïl avait signé le traité de paix avec la reine Anne. Ses hommes et lui avaient continué à écumer les mers, se concentrant sur la prise de navires espagnols, portugais ou français. Tous savaient que le sultan finirait tôt ou tard par rompre le pacte conclu avec l'Angleterre, et attendaient le moment où les navires anglais seraient redevenus des proies légitimes.

Le capitaine Hakem apprit sans doute la décision du sultan par l'intermédiaire d'Abderrahman el-Mediouni, l'amiral de Salé, chef nominal des corsaires. La nouvelle provoqua une activité fébrile sur le port de Salé, où tous commencèrent aussitôt leurs préparatifs de départ. Il y avait de nombreux obstacles à surmonter. Il fallait recruter des équipages, nettoyer et réviser les armes, préparer les navires à l'action. Le vaisseau préféré des corsaires de Salé était le chébec, petit bateau à voiles latines, extrêmement rapide sur l'eau. Le capitaine Hakem et ses hommes savaient que la vitesse et l'effet de surprise étaient leurs meilleurs atouts. La coque des navires était graissée avec tant de soin que certains disaient qu'ils fendaient les vagues comme des poissons.

Il y avait aussi des rituels religieux à observer avant qu'un vaisseau puisse quitter le port. Curieux mélange de superstition et de folklore, ces cérémonies avaient lieu depuis si longtemps qu'elles étaient ancrées dans la tradition. « Le *raïs* [capitaine] ne manque jamais d'aller visiter un des plus fameux marabouts, écrit le père Pierre Dan en 1637, pour le consulter touchant ses voyages et se recommander à ses prières. » Des cadeaux étaient remis au marabout en échange, après quoi il offrait au capitaine un mouton qui serait sacrifié en mer.

Le capitaine Pellow et ses hommes ne se doutaient pas du danger qui les menaçait. Leur voyage s'était bien déroulé – mieux que quiconque aurait pu l'espérer – et ils se croyaient,

à tort, en sécurité. Ils traversèrent le périlleux golfe de Gascogne sans encombre, et leur optimisme redoubla quand ils aperçurent à l'horizon un autre vaisseau anglais. Le *Francis* se mit gaiement à sa poursuite, et il y eut de grands cris de joie quand les deux vaisseaux se retrouvèrent côte à côte. Le *George* appartenait au capitaine Robert Fowler de Topsham. Son équipage de cinq hommes, de retour de Gênes avec un important chargement d'huile, était également impatient de rentrer au bercail. En dépassant la pointe rocheuse du cap Finisterre, les deux équipages célébrèrent le succès de leur voyage : « Nos chargements vendus et achetés au plus vite, écrit Thomas Pellow dans son récit, [nous sommes], par la grâce de Dieu, en route pour l'Angleterre. »

Le capitaine Ali Hakem avait quitté Salé en compagnie de l'amiral el-Mediouni. Les deux vaisseaux corsaires suivirent les navires anglais pendant plusieurs heures. Sachant que l'effet de surprise était leur arme la plus efficace, ils observèrent longuement les mouvements du *Francis* et du *George*, certains que leurs bateaux, bas sur l'eau, étaient invisibles pour leurs proies.

Dans les heures de tension qui précédaient une attaque, il était d'usage de sacrifier le mouton donné par le marabout. C'était une opération sanglante, mais solennelle. D'après Joseph Pitts, un captif anglais qui fut témoin d'un de ces sacrifices, le capitaine commençait par décapiter l'animal. Ensuite, l'équipage « sortait immédiatement les entrailles et les jetait avec la tête par-dessus bord ». Après avoir dépecé les pattes et l'estomac, « on coupait le corps en deux ». Une partie était jetée du côté droit du bateau, et l'autre du côté gauche. Cela était effectué, écrit Pitts, « comme une sorte de sacrifice propitiatoire ».

Une fois la cérémonie terminée, les corsaires se rapprochaient de leur proie, ayant pris soin de hisser de fausses couleurs afin de tromper leurs victimes jusqu'au dernier moment. Quand le navire visé était à leur portée, les corsaires révélaient leurs véritables intentions en changeant brusquement de pavillon. Ces bannières, qui arboraient souvent un bras armé d'un cimeterre incurvé, étaient conçues pour effrayer les malheureux marins et les pousser à se rendre.

Le capitaine Pellow et ses hommes furent pris complètement au dépourvu par les deux chébecs de Salé. D'après le jeune

Thomas, aucun membre de l'équipage n'avait aperçu leurs poursuivants avant qu'il soit trop tard, et tous eurent « une très mauvaise surprise ». Il ne dit pas grand-chose de l'attaque qui s'ensuivit, peut-être parce que plus d'un quart de siècle s'était écoulé quand il fit le récit de sa capture. D'autres victimes se sont souvenues de leur terreur absolue à la vue des corsaires, dont les crânes rasés, les bras nus et les sabres rutilants les laissaient tremblants de peur. Dans le cas de Joseph Pitts, mousse comme Pellow, l'expérience se grava à jamais dans sa mémoire. « Les ennemis me semblaient être des créatures monstrueuses et affamées, écrit-il, ce qui me fit crier : "Oh ! maître ! J'ai peur qu'ils ne nous tuent et ne nous mangent." Le capitaine répondit avec une troublante prescience : "Non, mon enfant, [...] ils vont nous emmener à Alger et nous vendre." »

Ni le *Francis*, ni le bateau du capitaine Fowler, tous deux désarmés, n'avaient la moindre chance contre les forces du capitaine Hakem et de l'amiral el-Mediouni. Mais tandis que les deux vaisseaux anglais opposaient « la faible résistance dont ils étaient capables », une vigie aux yeux perçants aperçut un vaisseau imposant qui se dirigeait vers eux à toute allure. C'était un vieux loup de mer originaire de Londres, le capitaine Richard Ferris, « dans un navire beaucoup plus puissant, avec vingt hommes à son bord, huit canons pivotants et huit canons sur affûts ».

Le vaisseau du capitaine Ferris, le *Southwark*, était effectivement bien plus gros que le *Francis* ou le *George*. Ce solide navire de commerce transportait un chargement de blé de Portsmouth à Leghorn. Il n'avait pas moins de dix-huit hommes à bord, et son capitaine était un individu optimiste et courageux, qui n'avait nulle intention de laisser le *Francis* ou le *George* aux mains des corsaires, et était prêt à utiliser toute la puissance de feu dont il disposait pour sauver les équipages des deux bateaux capturés.

Les corsaires de Salé n'étaient pas habitués à ce que leurs victimes résistent. Leur stratégie consistait à attaquer avec une telle férocité qu'ils maîtrisaient leurs ennemis avant même que ceux-ci aient eu le temps de charger leurs fusils. Au cours des décennies écoulées, seuls quelques rares vaisseaux anglais avaient tenté de se défendre, bien que les marins aient su qu'une capture conduirait presque certainement à une longue période d'esclavage. Ceux qui osèrent résister aux corsaires se

trouvèrent face à un ennemi vraiment redoutable. En 1655, le colon Abraham Browne avait encouragé ses hommes à s'opposer à leurs attaquants. « J'allai chercher une bouteille, écrit-il, et je fis boire chaque homme, l'encourageant de mon mieux. » La lutte fut acharnée, mais Browne et ses hommes avaient vite été contraints de se retirer du gaillard d'arrière. « Leurs tirs de mousquet [...] étaient si nourris [que] nous ne pûmes rester là plus longtemps. »

C'était une tactique classique des corsaires de Salé qui allait bientôt se répéter sur le *Francis*, le *George*, et le *Southwark*. Elle avait coûté à Browne et à ses hommes leur liberté et presque leur vie. Le temps qu'ils rechargent leurs mousquets, les corsaires avaient abordé le vaisseau et coupé les cordages pour l'immobiliser. Ensuite, brandissant des haches, ils fracassèrent ponts et cloisons, gagnant peu à peu le contrôle du bateau.

Plus de six décennies après la capture de Browne et de ses hommes, le capitaine Ferris se trouvait dans la même situation périlleuse. Ses seize canons étaient plus que suffisants pour détruire les vaisseaux du capitaine Hakem, et son équipage était motivé par la certitude qu'il serait réduit à l'esclavage en cas de défaite. Mais la taille du *Southwark*, qui dominait les chébecs des corsaires, était aussi sa plus grande faiblesse. Ses puissants canons n'étaient pas conçus pour faire feu à fleur d'eau, et laissaient le navire du capitaine Ferris à la merci des crochets d'abordage.

Les hommes du *Francis* et du *George* assistèrent avec une anxiété fiévreuse à la bataille qui se déroulait, conscients du fait que leurs propres vies étaient en jeu. À la fois excité et angoissé, Thomas Pellow regardait lui aussi l'équipage du *Southwark* faire feu sur les corsaires. « Ils se conduisirent avec une immense bravoure, écrit-il, luttant dix heures durant, et avec une noble résolution. »

Les hommes du capitaine Hakem menèrent une attaque extrêmement audacieuse. Après avoir manœuvré leur chébec de manière à s'approcher du *Southwark*, ils parvinrent à aborder le navire anglais à l'aide de grappins. Comme ils s'exposaient ainsi au feu de l'adversaire, les hommes du capitaine Ferris tirèrent avantage de leur position, « repoussant les Maures par trois fois, et tuant nombre d'entre eux ». Tout au long de la journée, les marins du *Southwark* continuèrent à charger et à décharger leurs armes, causant carnage et chaos

sur les vaisseaux de Salé. Mais les corsaires se battirent comme des lions, apparemment indifférents au bain de sang. Des heures durant ils réitérèrent leurs attaques, gagnant à coups de hache le pont inférieur du vaisseau anglais pour la deuxième, la troisième, la quatrième fois. Finalement, leur avantage en nombre commença à se faire sentir. Les hommes du capitaine Ferris, épuisés, virent leur résolution mise à mal par les assauts répétés de l'adversaire. Au fil des heures, leurs forces s'amenuisèrent, et ils perdirent peu à peu le contrôle de leur vaisseau. Enfin, au bout d'une journée entière de combats, ils n'eurent d'autre choix que de capituler. « Dominés par des forces supérieures, écrit Pellow, ils furent contraints de se soumettre. »

Les pirates étaient généralement sans pitié pour les équipages qui résistaient à la capture, n'hésitant pas à les exécuter sur-le-champ. Le capitaine Bellamy, un Anglais, qui avait tenté de se défendre contre une bande de corsaires de Salé, rencontra une mort rapide et violente. « Le pirate le transperça de son sabre d'abordage », raconta son camarade capturé, Francis Brooks, lui déchira les entrailles en disant que « "c'était la fin d'un chien" [et] jeta son corps à la mer ».

Un tel sort fut heureusement épargné au capitaine Ferris, mais il découvrit vite qu'un avenir sombre attendait les équipages des trois vaisseaux capturés. Thomas Pellow ne donne que peu de détails quant aux terreurs endurées par les hommes au cours des heures qui suivirent leur capture, relatant seulement que les équipages « furent enfermés avec soin et traités d'une manière barbare ». Pour un enfant de neuf ans, ce dut être une expérience effroyable. « Il m'est impossible de décrire l'angoisse qui m'habitait, écrit-il, séparé de mon oncle. »

Un sentiment d'impuissance et de désespoir était en général la première réaction des marins capturés. Le capitaine Pellow et son équipage ne firent pas exception. Quelques heures auparavant, c'étaient des hommes libres. À présent, ils avaient perdu tout espoir de liberté, et leurs geôliers étaient terrifiants d'étrangeté. Abraham Browne décrivit les corsaires de Salé comme « des bêtes affamées plutôt que des hommes » – jugement partagé par de nombreuses autres victimes – et déclara qu'ils traitaient leurs captifs avec une grande sauvagerie : « [Ils] nous [firent] tous déshabiller entièrement, sans respect pour

ceux d'entre nous qui étaient blessés. » Une telle dureté n'avait rien d'exceptionnel. Quand Joseph Pitts fut capturé en 1678, ses camarades et lui furent mis aux fers et n'eurent droit qu'à de pitoyables rations : « seulement un peu de vinaigre [...] une demi-cuillerée d'huile, et quelques olives, avec une maigre quantité de biscuit noir ».

Les équipages du *Francis*, du *George* et du *Southwark* furent séparés en petits groupes. Le capitaine Pellow et trois de ses hommes furent placés à bord du vaisseau du capitaine Hakem. Le jeune Thomas fut envoyé à bord du chébec commandé par l'amiral el-Mediouni avec les trois autres membres de leur équipage. Les capitaines de Salé, comprenant qu'ils n'avaient pas assez d'espace à bord de leurs vaisseaux pour y loger tous les prisonniers, mirent certains Anglais sur ceux qu'ils venaient de capturer, et les expédièrent à Salé avec un équipage soigneusement choisi.

Dans l'espoir de faire d'autres prisonniers, les corsaires passèrent le mois suivant à « chercher des proies, et à estimer la valeur de [leur] chargement ». Leur bonne fortune ne se renouvela pas, mais d'autres chébecs de Salé connurent de nouveau le succès. Parmi les vaisseaux anglais qui avaient pris la mer en 1715, beaucoup furent pillés par les corsaires. Le navire du capitaine John Stocker, le *Sarah*, fut capturé à la fin mars, et son équipage de quinze hommes transporté à Salé. L'*Endeavour*, de Topsham, fut saisi le même jour. Son équipage de neuf membres, parmi lesquels un jeune garçon, fut lui aussi fait prisonnier. Il en alla de même pour le *Union*, de Portsmouth, et le *Rebecca and Mary*, de Hull.

Un grand nombre de marchands des colonies américaines qui avaient pris la mer ne tardèrent pas à regretter amèrement leur décision. Le navire du capitaine Benjamin Church, le *Prosperous*, de Nouvelle-Angleterre, fut capturé au printemps 1716, quelques mois à peine avant le *Francis*. Peu après, les corsaires de Salé s'emparèrent d'un butin plus important encore, le *Princes*, également de Nouvelle-Angleterre. Les équipages de ces vaisseaux allaient se rencontrer plus tard – et devenir compagnons d'infortune – dans les terribles cachots de Meknès.

Le capitaine Hakem et l'amiral el-Mediouni finirent par se lasser de sillonner l'Atlantique vide. « Ne voyant aucune probabilité d'autre butin, et commençant à être à court de provi-

sions, ils suivirent les navires qu'ils avaient capturés et les trouvèrent à l'abri, ancrés au large de la barre de Salé. » Ce banc de sable instable, causé par le limon qu'apportait le fleuve Bou Regreg, était extrêmement dangereux, surtout pour les vaisseaux chargés qui voulaient entrer dans le port. Mais il procurait aussi à Salé une défense naturelle contre la mer, et empêchait depuis longtemps toute opération militaire à grande échelle contre les corsaires. Les grands vaisseaux ne pouvaient pénétrer dans le port de Salé, et même les chébecs, plus petits – comme celui du capitaine Hakem – ne pouvaient franchir la barre qu'à marée haute.

Les deux capitaines attendirent le renversement de la marée, se félicitant de leur bonne fortune. Moulay Ismaïl ne manquerait pas d'être ravi par le butin d'esclaves de la saison, et ils étaient impatients de recevoir leur récompense. Mais les deux hommes eurent bientôt un choc. Vers midi, « [ils] furent pris d'une hâte extrême à la vue d'une voile qui arrivait sur eux ». D'après Thomas Pellow, ils craignaient que le navire ne soit celui du capitaine Delgarno, « qui, ils le savaient, commandait un vaisseau de guerre britannique de vingt canons ».

Les prisonniers britanniques osaient à peine croire à leur chance. S'il s'agissait bel et bien de Delgarno, son arrivée opportune leur offrait un véritable espoir de salut. Le capitaine s'était fait une réputation en attaquant avec succès des vaisseaux appartenant aux corsaires de Barbarie. Au cours des mois écoulés, il en avait capturé deux. L'un avait été triomphalement ramené à la base navale de Gibraltar, et l'autre avait été mis en pièces et coulé dans les eaux profondes du cap Cantin. La question était maintenant de savoir si le capitaine anglais pouvait battre la marée et neutraliser les chébecs de Salé avant que les corsaires parviennent à bon port.

Les deux corsaires agirent avec rapidité, jugeant la marée suffisamment haute pour tenter le passage. Ils se trompaient lourdement. « Mediouni leva l'ancre, Ali Hakem rompit la sienne, écrit Pellow, et ils s'échouèrent tous les deux sur la barre. »

Ce qui se passa ensuite demeure mystérieux. D'après le consul français de Salé, monsieur Le Magdeleine, qui observait la scène depuis la côte, les chébecs des corsaires furent réduits en pièces par le vent et les vagues. Thomas Pellow relate une histoire plutôt différente. Il affirme que le navire anglais – dont

l'identité ne fut jamais confirmée – se dirigea sur les vaisseaux échoués dans l'intention évidente de les couler.

Tout en approchant, l'équipage du navire ouvrit le feu avec des armes lourdes, « certains boulets tombant autour d'eux [... et d'autres] loin derrière eux, de sorte qu'ils furent bientôt tous les deux [...] mis en pièces ». Alors que le vent se levait, et que la bourrasque se muait en véritable tempête, d'énormes rouleaux se mirent à déferler sur la barre sableuse. La mer en furie se déchaîna sur les chébecs fracturés, achevant de les détruire par ses coups de boutoir. Bientôt, ils se brisèrent en deux de manière spectaculaire, et alors que les eaux envahissaient les cales, équipages et prisonniers durent nager pour survivre.

« Mais pour ma part, écrit Pellow, je ne savais que très peu nager, et si je m'y étais essayé, la mer impitoyable m'aurait sans doute emporté. » Désespéré, il supplia son camarade, Lewis Davies, de l'aider. Mais Davies secoua tristement la tête, disant à Thomas : « [...] il avait besoin de toutes ses forces pour se préserver lui-même ; et s'il me prenait sur son dos, nous péririons sans doute tous les deux. »

Pellow était encore cramponné à l'épave – tout espoir presque évanoui – quand une vague immense abattit le mât. Comprenant que c'était sa seule chance de survie, il se jeta à l'eau et agrippa le mât. Tandis qu'il se débattait dans les vagues, il fut remarqué par une vigie et « hissé par quelques personnes à bord d'un bateau venu de la côte ». À demi noyé et tremblant de terreur, il regarda avec stupéfaction les équipages maures nager calmement vers la plage. « [Ils] n'avaient nulle appréhension, ni peur de la mer, écrit-il, sautant dans l'eau et nageant vers la côte comme autant de chiens. » Ses camarades avaient aussi réussi à sauver leur vie. Les hommes des trois navires capturés parvinrent à atteindre la côte, où ils furent saisis par des gens qui travaillaient pour les corsaires. Assis sur la plage pour se remettre de leur épreuve, ils virent le vaisseau britannique s'éloigner discrètement vers le large. En quelques minutes, il n'était plus qu'une ombre dans l'épais brouillard venu de la mer.

Lorsque Thomas Pellow aperçut Salé pour la première fois, en cet été de 1716, il vit une ville bâtie dès l'origine pour se défendre. Au cours des décennies écoulées, des fortifications massives avaient été érigées sur les deux rives de l'estuaire, et

les deux citadelles étaient protégées par une batterie de canons qui, installés le long de la côte rocheuse, interdisaient l'approche d'éventuels navires ennemis. Tours et minarets s'élevaient au-dessus des remparts, tandis que, par endroits, vergers et potagers s'étendaient presque jusqu'à la mer. Quand les orangers et les citronniers étaient en fleur, Salé offrait un spectacle tout à fait enchanteur.

Pourtant, la richesse des corsaires et des marchands d'esclaves n'était que rarement apparente aux captifs qui arrivaient. Alors que d'énormes sommes d'argent avaient été dépensées pour les intérieurs opulents des marchands, rues et ruelles étaient malpropres, envahies par les immondices. Le Français Germain Moüette, amené à Salé comme esclave pendant les premières années du règne de Moulay Ismaïl, fut dégoûté de voir que les murs de la ville servaient de latrines : « [...] les dehors, en plusieurs endroits, sont comblés de fumier et de monceaux de terre, qui en rendraient l'entrée fort facile ». D'autres jugèrent les souks sales et oppressants, et « si étroits qu'une charrette pouvait à peine y passer ». De nombreux bâtiments semblaient dans un état de délabrement pitoyable. Les remparts étaient « démolis et en ruine à de nombreux endroits », d'après un témoin anglais, qui conclut que Salé était « une ville sans grande force ».

Le capitaine John Pellow, son jeune neveu et les autres prisonniers ne tardèrent pas à avoir un avant-goût de leur vie d'esclaves. Il était de coutume, dans toute la Barbarie, de river un gros anneau de fer autour de la cheville de chaque nouvel arrivant. À Alger, ces anneaux pesaient une livre et demie et ils étaient attachés à une longue chaîne que l'esclave devait traîner derrière lui. Les marchands d'esclaves de Salé imposaient souvent des conditions bien pires. Un esclave anglais dit que son ravisseur « avait donné l'ordre de fabriquer, pour chaque esclave, des entraves pesant chacune cinquante livres ».

Les captifs furent aussi forcés de défiler dans la ville dès leur arrivée, afin de permettre aux habitants de les injurier et de leur infliger des traitements hostiles et dégradants. Quand le prisonnier anglais George Elliot avait débarqué, il s'était retrouvé entouré de « plusieurs centaines de coquins oisifs et de jeunes vauriens ». Ils s'étaient rués sur ses camarades et sur lui en poussant « des cris horribles et barbares », et les avaient « chassés comme un troupeau de moutons dans les rues ».

Pour Thomas Pellow, cette humiliation publique fut extrêmement effrayante. « On peut facilement imaginer la terreur et l'appréhension que j'éprouvais dans une situation aussi dangereuse, écrira-t-il par la suite. [...] Je venais d'échapper à la mort pour souffrir les tourments pires encore de l'esclavage. » Ses camarades et lui étaient toujours sous le choc du désastre qu'ils avaient subi en mer ; dans « un état d'abattement et de faiblesse », ils furent conduits aux *matamores* de sinistre réputation.

Les *matamores* étaient des cellules souterraines contenant chacune quinze ou vingt esclaves. Une petite grille placée au plafond était la seule source de lumière et d'aération ; en hiver, la pluie tombait à seaux par cette ouverture, et inondait le sol. La grille était le seul accès au monde extérieur. Lors des rares occasions où les esclaves étaient autorisés à sortir, une corde était accrochée aux barreaux et ils devaient grimper, utilisant des muscles dont ils ne s'étaient pas servis depuis longtemps. Mais le luxe de l'air frais était fort rare. Pendant des semaines – jusqu'à la tenue du marché suivant – les malheureux captifs étaient gardés dans des cachots surpeuplés, soumis à des conditions d'hygiène épouvantables.

De nombreux esclaves ont laissé des descriptions de ces endroits affreux, mais une seule – rédigée par Germain Moüette – décrit toute l'horreur de la vie dans cet enfer souterrain. Le plus grand cachot de Salé, qui était souvent utilisé pour loger les nouveaux captifs, était soutenu par des piliers en brique. Il était si profond que l'eau et les égouts remontaient fréquemment du sol de terre battue au cours des mois humides d'hiver. « Dans cet endroit, les chrétiens, pour la plupart, ne peuvent s'étendre à même le sol comme dans les autres cachots, écrit Moüette, parce qu'il y a de l'eau à hauteur des genoux pendant six mois de l'année. » Pour éviter d'être trempés, ils fabriquaient des sortes de hamacs, ou des lits de cordes, suspendus par de gros clous les uns au-dessus des autres, de telle façon que les plus bas avaient le dos au ras de l'eau. Trop souvent, le hamac supérieur s'effondrait, « si bien que son occupant et tous ceux qui étaient en dessous tombaient dans l'eau et devaient y finir la nuit ».

Les *matamores* plus petits n'étaient pas creusés si profondément dans le sol, mais ils étaient surpeuplés et extrêmement oppressants. Selon Moüette, il y avait si peu d'espace que

les captifs étaient forcés de s'allonger en cercle, leurs pieds se rejoignant au milieu. « Il ne restait plus aucune place, écrit-il, que pour le vaisseau de terre dans lequel ils pouvaient se soulager. »

L'arrivée du capitaine Pellow et de ses hommes coïncidait avec la période la plus humide de l'été, et les nattes en jonc qu'on leur avait données en guise de paillasses étaient couvertes d'une épaisse couche de moisi. D'après Moüette, ces nattes avaient une odeur immonde à cause de l'humidité de la terre et l'endroit devenait intolérable quand tous les esclaves étaient là et qu'il faisait chaud. Dans les plus petits de ces cachots, souvent « sales, puants et pleins de vermine », la mort était trop souvent un véritable soulagement.

Thomas Pellow fut conduit dans l'un de ces petits *matamores*, où il fut enfermé avec trois de ses équipiers – Lewis Davies, Thomas Goodman et Briant Clarke – et vingt-six hommes du *George* et du *Southwark*. Ils y furent bientôt rejoints par dix-sept prisonniers français, qui avaient également été capturés en mer, et un groupe d'esclaves d'une autre partie de l'Europe. « Pendant trois jours, écrit Pellow, [nous fûmes] confinés là, et les Maures nous donnèrent du pain et de l'eau pour seule nourriture. » Les hommes eurent la chance que quelques marchands européens – qui avaient exceptionnellement reçu la permission de faire du commerce à Salé – leur apportent quelques provisions, « qui, dans [leur] état de faiblesse et de détresse, [leur] furent d'un grand service ».

Épuisés, affamés et vêtus de haillons encore raidis par le sel marin, les hommes vivaient dans la peur du jour où ils seraient tirés de leur cachot et mis en vente. Le marché aux esclaves de Salé était traditionnellement le plus grand et le plus prospère sur la côte atlantique du Maroc. Comme à Alger, Tunis et Tripoli, le commerce d'esclaves européens y était florissant, la plupart d'entre eux étant achetés par des négociants et revendus par la suite. À chaque mise aux enchères, le but principal des corsaires était de tirer autant d'argent que possible de leurs misérables captifs. Les hommes les plus vigoureux et les plus jolies femmes étaient vite achetés par des clients privés. Les vieux et les malades, qui n'avaient presque aucune valeur, étaient vendus pour une bouchée de pain et passaient les derniers mois de leur vie à faire des travaux pénibles.

Salé avait deux marchés aux esclaves, l'un sur la rive nord du fleuve – aujourd'hui le souk principal de la ville – et l'autre sur la rive sud. De ce dernier, qui se tenait à l'ombre de la magnifique porte des Oudaïas, aucune trace ne subsiste. Un arbre au tronc noueux répand une ombre maigre sur le sol irrégulier où les esclaves d'autrefois se tenaient enchaînés, et un *koubba*, dôme blanchi à la chaux, marque un lieu sacré. Il est difficile d'imaginer la scène telle qu'elle se présentait il y a trois siècles.

Les témoignages d'esclaves à travers toute l'Afrique du Nord révèlent un commerce brutal, dépourvu de tout scrupule moral. Dans les jours qui précédaient les enchères, les hommes les plus forts se voyaient souvent offrir des rations d'une générosité inhabituelle. Abraham Browne reçut « des produits frais une fois par jour et parfois deux, en abondance, avec du bon pain blanc du marché ». Il soupçonnait à raison qu'on leur donnait du pain « afin de les engraisser pour les enchères, [de sorte qu'ils soient] en bonne condition le jour où [ils seraient] vendus ». Au lever du soleil, le jour des enchères, les esclaves étaient sortis de leurs cachots et amenés au marché. « Nous fûmes amenés là comme du bétail et exposés pour la vente, écrit William Okeley, qui fut vendu à Alger. Leur cruauté est grande, mais leur avarice dépasse leur cruauté. »

Quelques jours plus tôt seulement, ces hommes avaient été maîtres de leur destin. Maintenant, ils étaient dévêtus et mis à l'épreuve. On les faisait sauter et bondir pour tester leur agilité ; des doigts étrangers étaient introduits dans leur bouche, dans leurs oreilles. C'était une expérience à la fois terrifiante et humiliante, et chaque individu avait son propre récit de souffrance. George Elliot avait été bouleversé par la façon dont il avait été bousculé par la foule de marchands. Il fut enchaîné à un meneur d'esclaves noir, « qui [le] força à courir de long en large, d'une personne à l'autre ». Joseph Pitts fut atterré de voir que le baratin des marchands d'Alger était comparable à celui des maraîchers qui vendaient oignons et aubergines sur le marché hebdomadaire. « Voyez comme il est fort ! Regardez ces membres ! Il peut faire n'importe quel travail. Et voyez comme ce garçon est joli ! Ses parents sont sans doute très riches et prêts à payer une belle rançon. »

La plupart des négociants tenaient à examiner les dents de leurs prisonniers. « Leur premier geste est de regarder dans leur bouche, écrit Okeley, et un bon râtelier fera monter le prix

de façon considérable. » Il y avait une logique claire, quoique troublante, à cet intérêt pour la dentition : « Ils [savent] que ceux qui n'ont pas de dents ne peuvent pas manger ; et que ceux qui ne peuvent pas manger, ne peuvent pas travailler ; et que ceux qui ne peuvent pas travailler, ne rapportent rien ; et que s'ils ne rapportent rien, il est inutile de dépenser de l'argent pour les avoir. »

Une fois que le marchand s'était assuré que l'esclave était en bonne forme physique, il faisait une offre. Les prix variaient énormément, et dépendaient largement de l'âge et de la condition physique. L'origine jouait aussi un rôle, car beaucoup de négociants achetaient des esclaves dans l'espoir d'obtenir une bonne rançon. D'après Browne, les simples matelots de son équipage se vendirent entre trente et trente-cinq livres, mais les deux garçons « furent vendus pour quarante livres chacun ». Browne lui-même fut estimé à quinze livres – « un prix très bas » – mais ce prix augmenta de façon spectaculaire lors des enchères. « Des juifs me firent monter à soixante-quinze livres, écrit-il, et c'est le prix que mon paterone [propriétaire] paya pour m'acheter. »

Le capitaine Pellow et ses hommes craignaient fort de subir le même sort, car ils ne connaissaient que trop bien les malheurs des esclaves achetés et vendus en Barbarie. Au cours des années précédant la capture du *Francis*, William Okeley, Thomas Phelps et Joseph Pitts avaient tous publié de longs et fascinants récits de leurs années en esclavage, tandis que d'autres histoires circulaient dans les tavernes des ports du Sud-Ouest. Ce que les hommes récemment capturés ignoraient, c'était que le grand marché aux esclaves de Salé appartenait désormais au passé. Alors que les enchères demeuraient un événement régulier à Alger, Tunis et Tripoli, le marché de Salé avait subi de grands changements depuis que Moulay Ismaïl avait accédé au trône. Une de ses premières décisions avait été de fermer le marché, non par charité ou compassion, mais parce qu'il désirait garder tous les esclaves à son propre service. Tous les hommes, femmes et enfants récemment enlevés étaient emmenés de Salé à Meknès, où ils étaient exhibés, avec toute la pompe nécessaire, devant leur nouveau propriétaire, le sultan du Maroc.

Et c'est ce qui arriva aux survivants du *Francis*, du *George*, et du *Southwark*. Après quatre jours misérables dans les *matamores*

de Salé, « nous fûmes tous, cinquante-deux en tout, sortis du cachot et envoyés à Meknès ». Les hommes redoutaient cette longue marche, car beaucoup d'entre eux avaient perdu leurs chaussures, et leurs vêtements étaient en haillons. Mais ils furent traités avec une bonté inhabituelle pendant le trajet de deux cent vingt kilomètres jusqu'à la capitale impériale, « certains furent mis à dos de mule, écrit Thomas Pellow, certains sur des ânes, et d'autres sur des chevaux; mon oncle et moi fûmes montés ensemble sur l'un d'eux ».

Le voyage les mena d'abord à travers la forêt centenaire de Salé. Thomas Pellow se souviendrait par la suite qu'il y avait « des arbres majestueux et des chênes en abondance, et une grande quantité de sangliers, de lions, de tigres [léopards] et de beaucoup d'autres créatures dangereuses ». La forêt était si dense que ceux qui ne connaissaient pas ses chemins hésitaient à y pénétrer; chaque fois que le percepteur des impôts du sultan venait dans la région, les marchands disparaissaient dans l'intérieur, dont il n'existait aucune carte, certains de ne jamais être retrouvés.

Guidés par le capitaine Hakem et l'amiral el-Mediouni, le capitaine Pellow et ses hommes traversèrent la forêt sans encombre et poursuivirent leur odyssée, « logeant tout au long du chemin sous des tentes, les seules habitations dans cette partie du pays ». Les paysans de la région, mécontents de la présence de chrétiens sur leur territoire, ne cachaient pas leur hostilité. D'après le père Dominique Busnot, qui avait emprunté le même chemin quelques années auparavant, « dès que nous étions partis, ils brûlaient des branches d'osier blanc [...] et ils faisaient de grands cris pour purifier la place ».

Le deuxième jour de leur marche, les hommes franchirent la rivière Tiflit et continuèrent vers Dar Oum es-Soltan. Au bout de quatre jours de route, les hommes épuisés arrivèrent enfin en vue de la capitale impériale, Meknès.

« À l'entrée de la ville, écrit Pellow, ou plutôt un kilomètre et demi avant que nous ne l'atteignîmes, on nous ordonna de descendre de nos montures. » Tous les hommes reçurent l'ordre de se déchausser, « c'est-à-dire, ceux d'entre nous qui avaient des chaussures », et on leur dit de mettre des babouches jaunes « qui nous furent apportés par les Maures dans ce but ».

Jusqu'alors, les hommes avaient été raisonnablement bien traités. Le capitaine Hakem et l'amiral el-Mediouni espéraient

impressionner le sultan par leur dernière prise et voulaient que leurs captifs lui apparaissent sous le meilleur jour possible. Le récit de Pellow ne fait pas état de maigres rations ni d'eau saumâtre, et ses camarades ne furent pas battus lors de leur marche forcée vers Meknès. Mais les hommes savaient qu'une fois qu'ils auraient franchi les portes de la cité, ils avaient peu de chances d'être traités de manière amicale, car il était de coutume de malmener et même d'agresser les chrétiens capturés à leur entrée dans Meknès.

Tandis que le soleil s'élevait majestueusement au-dessus des remparts est de la cité, les hommes furent menés à la porte principale, et aussitôt harcelés par des Maures railleurs et hostiles. « Nous fûmes accueillis par une grande foule, écrit Pellow, qui nous abreuvait de viles insultes. » À mesure que la nouvelle de leur arrivée se répandait à travers les souks, de plus en plus de gens se pressaient vers les portes de la ville dans le but de se moquer des chrétiens haïs. Ils s'élançaient vers les captifs effrayés et essayaient de leur donner des coups de bâton. « On pouvait à peine les empêcher de nous assommer, écrit Pellow, [... et] ils l'auraient certainement fait si les gardes de l'empereur ne s'étaient pas interposés. »

Les gardes repoussèrent les agresseurs les plus violents, mais permirent à certains de frapper le capitaine Pellow et ses hommes et de les insulter. « Ils ne firent rien pour les empêcher de nous tirer les cheveux et de nous donner des coups de poing, écrit Thomas Pellow, en nous appelant Caffer Billa Oarosole *[kafer billah wa bi er-rasul]*, ce qui signifiait que nous étions des hérétiques et que nous ne connaissions ni Dieu ni Mahomet. » Après quelques angoissantes minutes d'injures et de violence, les hommes furent introduits dans l'enceinte du palais impérial, où la foule n'avait pas le droit de pénétrer. Là, « avant d'entrer, nous dûmes retirer nos chaussons ».

Soulagés de ne plus être à la merci des hordes hurlantes, les prisonniers apprirent bientôt qu'une épreuve autrement plus terrifiante les attendait. Le matin même, peu après huit heures, ils devaient être mis en présence du sultan.

Moulay Ismaïl, le redoutable dirigeant du Maroc, désirait voir ses nouveaux esclaves.

4. Les tourments de Pellow

Moulay Ismaïl s'éveillait au premier chant du coq. Il avait le sommeil léger, facilement troublé par les bruits venant de l'extérieur du palais. Thomas Pellow noterait plus tard qu'il était tourmenté par de terribles cauchemars. « Que [ce fût] dû à sa disposition naturelle, ou à l'horreur des nombreux crimes, exactions et cruautés qu'il avait commis envers ses malheureux esclaves et sujets, je ne puis le déterminer. »

La première action du sultan au réveil était de se rendre à la prière. Une fois ses dévotions terminées, il effectuait une inspection quotidienne du chantier. Celui-ci s'étendait sur une superficie telle qu'il était impossible de le parcourir à pied, et Moulay Ismaïl se déplaçait à cheval ou dans un char tiré par ses femmes et ses eunuques. D'après Pellow, il s'acquittait des affaires de la cour tout en faisant le tour de son domaine. « Il donnait des audiences à des ambassadeurs, conversait parfois assis sur un coin de mur, marchait souvent et travaillait parfois. »

Moulay Ismaïl avait pris goût à la pompe et au décorum, et il se délectait des rituels de la vie à la cour. Il était accompagné par une garde personnelle de vingt ou trente esclaves noirs au physique imposant. Ces gardes, qui avaient suivi un entraînement rigoureux, arboraient de rutilants cimeterres et mousquets, qu'ils gardaient dégainés et armés au cas où quelqu'un aurait attenté à la vie du sultan.

Deux jeunes Noirs se tenaient derrière le sultan, dont l'un faisait tourner en permanence un parasol au-dessus de lui pour le protéger du soleil et dissuader les mouches de se poser sur sa personne. En outre, Moulay Ismaïl était escorté par une autre

phalange de gardes de cérémonie, appelés *msakhkharim*. Ces garçons, âgés de douze à quinze ans, avaient le crâne tonsuré, portaient des robes en lainage blanc, et lui tenaient également lieu de gardes du corps.

L'expérience ayant appris aux courtisans à traiter le sultan avec un respect teinté de méfiance, ils éprouvaient toujours une certaine appréhension lorsqu'ils étaient convoqués à une audience. « Ils retirent leurs chaussures, écrit Pellow, revêtent un habit particulier qui les désigne comme esclaves, et quand ils s'approchent de lui, tombent à genoux et embrassent le sol devant les sabots de ses chevaux. » Quand ses caïds le rencontraient au hasard de ses inspections, ils se jetaient immédiatement par terre et, tremblants de peur, demeuraient prostrés jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Ils avaient de bonnes raisons d'avoir peur, car le sultan ne cachait pas son mépris à l'égard des caïds et des courtisans. « Il traite non pas en sujets libres, mais en esclaves, tous ceux qui relèvent de son empire, observe le père Busnot. Il se croit maître absolu de leur vie comme de leurs biens, et en droit de les tuer pour son seul plaisir, et de les sacrifier à son caprice [...]. »

Ce matin-là avait commencé par la routine habituelle. Moulay Ismaïl fit son tour du chantier à l'aube et les courtisans se jetèrent à terre en signe d'obéissance. Mais au cours de son inspection – sans doute vers sept heures du matin – Moulay Ismaïl fut informé de l'arrivée des équipages du *Francis*, du *George* et du *Southwark*. Apprenant qu'on les avait assemblés sur le champ de manœuvres proche des remparts intérieurs du palais, il s'en alla immédiatement pour les voir.

Thomas Pellow et ses compagnons étaient en rang dans l'enceinte du palais impérial, effrayés et affamés. Ils étaient encore vêtus des hardes sales qu'ils portaient depuis des mois et qu'ils n'avaient pu laver depuis leur arrivée à la nage à Salé. La réception hostile qu'ils avaient affrontée lors de leur arrivée à Meknès les avait considérablement alarmés. À présent, privés de leurs chaussures et de leur dignité, ils craignaient un sort encore pire aux mains du tyrannique sultan.

En franchissant les deux portes intérieures du palais, les hommes avaient contemplé avec incrédulité l'interminable succession de dômes, mosquées et palais aux tuiles dorées qui s'offraient à leur vue. Le palais de Meknès était hautement fortifié et « prodigieusement solide », selon Pellow, qui estimait

que les remparts seuls mesuraient « trois mètres et demi d'épaisseur et étaient hauts de cinq étages ». La première série de palais était plus vaste qu'aucun édifice jamais vu par ces hommes, pourtant il était évident que le site s'étendait loin derrière eux. Beaucoup de bâtiments étaient encore en construction, et il y avait des dizaines de murs et de tours inachevés, qui grouillaient d'une population en haillons, à demi affamée.

Les hommes franchirent une autre porte de cérémonie et se trouvèrent sur un champ de manœuvres. C'était là, à l'ombre d'un pavillon recouvert de carreaux exquis, que la garde noire de Moulay Ismaïl avait pour habitude de défiler, de s'entraîner et d'accomplir d'audacieux faits d'armes. C'était là aussi que le sultan assistait à des tournois et à des fantasias, au cours desquels ses cavaliers émérites – parés de riches costumes – se poursuivaient dans des nuages de poussière, tirant sur des cibles tout en galopant.

Le capitaine Pellow et ses hommes reçurent l'ordre de former une file au soleil et d'attendre l'arrivée du sultan. Ils avaient entendu bien des rumeurs au sujet de Moulay Ismaïl, et pourtant rien n'aurait pu les préparer à cette première audience. Le prince des Fidèles et de la Victoire par la grâce de Dieu, tel qu'il s'était autoproclamé, avait une fière allure, très différente des gravures sur cuivre produites plus tard en Europe. Avec son menton pointu, son nez aquilin et son étonnante barbe fourchue, il ressemblait à un prophète de l'Ancien Testament.

D'après l'ambassadeur français, François Pidou de Saint-Olon, qui rencontra le sultan dans les années 1690, « son visage [était] ovale, ses joues enfoncées, tout comme ses yeux, qui [étaient] noirs, et pleins de feu ». Il ajouta que son menton en pointe offrait un contraste curieux avec ses lèvres pleines, charnues.

Lors des grandes cérémonies officielles, le sultan s'enveloppait de fabuleux tissus damassés et de soie, et il aimait à porter un volumineux turban en soie, retenu par un joyau étincelant. Sa tunique, qui descendait jusqu'à la taille, était non moins spectaculaire, « brochée de fils d'or et d'argent », d'après l'esclave britannique Francis Brooks. Ouverte à l'encolure, elle laissait entrevoir une ample chemise « avec des manches assez larges pour servir de pantalon à un homme normal ». Moulay

Ismaïl portait aussi des bas élégants, à motif éclatant, assortis à sa culotte et à ses bottes d'équitation rouge vif.

Bien qu'il tînt à sa réputation de dandy, le sultan ne s'habillait pas toujours avec autant de panache. Il était connu pour être imprévisible et apparaissait de temps à autre sur les chantiers du palais vêtu de loques dépenaillées. Quand Pidou de Saint-Olon l'avait rencontré pour la première fois, il ressemblait à ces marabouts débraillés dont il aimait tant la compagnie. « [Il avait] le visage caché d'un mouchoir à tabac assez sale, les jambes et les bras nus, et [il était] assis sans natte ni tapis. » Une autre fois, le sultan invita l'ambassadeur à une audience dans son écurie, « son bras droit et ses habits teints du sang de deux de ses principaux Noirs dont il venait de faire l'exécution à coups de couteau ».

Peu d'étrangers comprenaient que la couleur des vêtements du sultan était une indication de son humeur. Le père Busnot fut le premier à remarquer ce fait troublant. « On voit la passion qui l'agite à la couleur de ses habits, écrit-il. Le vert est sa couleur chérie ; le blanc est de bon augure pour ceux qui l'approchent. » En revanche, s'il portait du jaune, même ses courtisans les plus proches se préparaient à un accès de violence. « Quand il est vêtu de jaune, ajoutait Busnot, tout le monde tremble et évite sa présence ; car c'est la couleur qu'il prend dans les jours de ses sanglantes exécutions. » Un sens du détail aussi aigu de la part du sultan fournit un aperçu glaçant sur sa manière de gouverner. Il régnait par la peur, terrorisant ses courtisans par ses brusques colères et son extrême violence. Ces accès de rage pouvaient sembler aveugles à la plupart des visiteurs européens, mais les observations de Busnot suggèrent que chaque action du sultan – chaque mot, chaque acte, jusqu'à la couleur de son habit – visait à maintenir un contrôle absolu sur ses sujets, souvent enclins à la rébellion.

Moulay Ismaïl était en pleine forme ce matin-là – la couleur de ses vêtements n'est mentionnée nulle part – et il se réjouissait de l'arrivée de tant d'esclaves. Le capitaine Hakem se jeta à terre quand le sultan fit son apparition, et ce dernier lui ordonna de se lever, le saluant avec chaleur. « [Il] nous reçut des mains des Salétins, écrit Pellow, donnant à Ali Hakem, en échange de nous tous, cinquante ducats. » C'était une somme très modeste pour les corsaires, environ quinze livres par captif, bien inférieure à celles qu'ils avaient l'habitude d'obtenir

des marchands avant la fermeture du grand marché aux esclaves.

Le capitaine Hakem connaissait assez la roublardise du vieux sultan pour savoir qu'il aurait été extrêmement dangereux de se montrer insatisfait, et tout aussi stupide d'empocher la totalité de l'argent. « Un tiers de la somme fut rendu, plus un dixième comme courtoisie d'usage. » Satisfait de la déférence témoignée par son capitaine corsaire, Moulay Ismaïl se tourna vers l'amiral el-Mediouni pour accepter le second lot de captifs. L'amiral s'avança pour recevoir son paiement, mais quelque chose dans son attitude provoqua chez le sultan un brusque changement d'humeur. Les captifs britanniques n'auraient su dire en quoi l'amiral avait offensé Moulay Ismaïl, mais ce qui arriva ensuite fit frissonner tous les hommes debout dans la cour du palais. Le sultan dégaina son énorme sabre et fendit l'air de sa lame étincelante. L'amiral el-Mediouni fut décapité sur place.

Les hommes furent horrifiés par cette scène sanglante, et ce ne fut que beaucoup plus tard que Thomas Pellow apprit que l'amiral avait été exécuté pour n'avoir pas attaqué le vaisseau anglais au large de Salé. « Pour ne pas s'être battu contre Delgarno, écrit Pellow avec ironie, il fit à [el-Mediouni] l'extraordinaire faveur de lui couper la tête. »

L'exécution fournit aussi à Moulay Ismaïl l'occasion de démontrer son excellente forme physique. Il était âgé de soixante-dix ans lors de la capture du capitaine Pellow et de ses hommes, mais il était aussi fort et aussi vif qu'une jeune antilope. « Il semble que l'âge n'a rien diminué de son courage, ni de sa force, ni même de son agilité, avait noté Busnot quelques années plus tôt, [et] partout où il peut mettre la main, il s'élance d'un plein saut. » Il était toujours prêt à faire montre de sa dextérité à l'épée, et le père français avait été aussi choqué que les esclaves anglais de découvrir que « l'un de ses divertissements ordinaires est dans un même temps de monter à cheval, de tirer son sabre et de couper la tête à l'esclave qui lui tient l'étrier ».

Moulay Ismaïl avait reçu un grand nombre de captifs originaires de Grande-Bretagne et des colonies américaines au cours des mois précédents, mais il était néanmoins enchanté de son nouveau groupe d'esclaves. Il y en avait cinquante-deux au total, y compris trois capitaines et deux jeunes garçons, tous

en bonne condition physique, ce qui procurait au sultan une satisfaction particulière, car chacun de ces hommes représentait quinze heures de travaux forcés par jour.

Il s'arrêta en passant devant Thomas Pellow, et lui ordonna de sortir des rangs. Richard Ferris, James Waller et Thomas Newgent reçurent l'ordre de se joindre au garçon, ainsi que trois autres dont Pellow ne donne pas le nom. Quand le sultan eut décrété qu'il avait choisi tous ceux dont il avait besoin, il ordonna à sa garde noire d'emmener le reste des esclaves. Pellow regarda avec angoisse son oncle et les autres sortir de la cour du palais. Plusieurs semaines devaient s'écouler avant qu'il reçoive de leurs nouvelles.

Pellow et ses six compagnons furent à leur tour emmenés par les gardes noirs. Après avoir traversé la cour, ils arrivèrent devant une grande porte qui s'ouvrait sur un passage souterrain, lequel menait à un entrepôt appelé le « Kubbat al-Khayyatin », un labyrinthe souterrain « où les tailleurs travaillent et où sont gardées les armes ». Construit sur une échelle impressionnante, il contenait assez de matériel militaire pour équiper l'armée permanente du sultan, forte de cent cinquante mille hommes. Un visiteur anglais écrira plus tard qu'il était « long de presque quatre cents mètres » et rempli « de grandes quantités d'armes dans des caisses ».

Thomas Pellow et les autres furent « immédiatement employés au nettoyage des armes ». Moulay Ismaïl était immensément fier de son arsenal, pillé en grande partie sur des vaisseaux chrétiens, et il exigeait que chaque lance et mousquet soit maintenu dans un état irréprochable. De l'aube au coucher du soleil, Pellow et ses camarades travaillaient aux côtés de centaines d'autres esclaves européens à réparer des armes et à nettoyer des culasses. Le travail s'effectuait dans une quasi-obscurité, car l'unique lumière provenait de minuscules orifices percés dans la voûte du vaste plafond.

Pellow ne resta pas longtemps à l'armurerie. Peu après son arrivée, un garde vint lui ordonner de déposer ses outils. « Je fus retiré de l'arsenal, et donné par l'empereur à Moulay es-Sfa, un de ses fils favoris. »

C'était la pire des nouvelles. Moulay es-Sfa était un triste individu qui ne cachait pas son mépris pour ses esclaves européens. On ignore pourquoi il choisit le jeune Pellow, car il n'était certainement pas à court d'esclaves. Il lui confia des tâches futiles, le faisant « courir du matin au soir derrière son cheval ».

Moulay es-Sfa observait de près son nouveau captif et ne tarda pas à se rendre compte que c'était un enfant exceptionnellement brillant. Au lieu de le battre, comme il en avait l'habitude, il s'amusa à essayer de le convertir à l'islam. « Il m'encourageait souvent à me faire Maure, nota le jeune Thomas, et me dit que si j'acceptais, j'aurais un très beau cheval et je vivrais comme l'un de ses estimés amis. » Néanmoins, Pellow refusait fermement de se convertir. Élevé dans la foi protestante de ses ancêtres, il abhorrait la notion d'apostasie, fût-ce en échange de la promesse d'un meilleur traitement.

Irrité par l'obstination de Pellow, Moulay es-Sfa tenta d'obtenir sa conversion en le soudoyant, mais en vain. Le jeune esclave persista dans son refus et le lui dit sans détour. « Je répondais que, comme c'était là le seul de ses ordres auxquels je ne puisse me soumettre, j'espérais humblement qu'il accepterait, dans sa grande bonté, de ne plus entretenir de telles pensées. » Il ajouta qu'il était « tout à fait résolu à ne pas renoncer à la foi chrétienne » et affirma qu'il continuerait à résister à ses demandes, « quelles qu'en soient les conséquences ».

L'entêtement de Pellow aiguillonnait Moulay es-Sfa, habitué qu'il était à être obéi de ses esclaves. Un jour que Pellow avait une fois de plus refusé de se convertir, Moulay es-Sfa décida de punir son captif récalcitrant. « En ce cas, dit-il d'une voix hautaine et furieuse, prépare-toi à subir la torture que mérite ton obstination. » Craignant soudain pour sa sécurité, Pellow le supplia de lui épargner les coups. Moulay es-Sfa rejeta ses prières avec un ricanement méprisant tandis que Pellow lui demandait « à genoux, de ne pas donner libre cours à sa rage contre une pauvre créature innocente et sans défense ». Mais Moulay es-Sfa avait perdu patience avec ce mousse opiniâtre de Cornouailles, et se réjouissait d'avoir l'occasion de le faire souffrir pour sa foi. « Sans répondre, écrit Pellow, [il] m'emprisonna dans un de ses propres appartements, m'y gardant plusieurs mois aux fers, et me bastonnant chaque jour avec une extrême brutalité. »

Ce châtiment, largement utilisé en Barbarie, infligeait de terribles douleurs. Presque tous les récits d'esclaves ayant survécu en font mention, et très peu de captifs y échappèrent. Les chevilles de l'esclave condamné étaient ligotées, et il était

suspendu la tête en bas de sorte que son cou et ses épaules reposent tout juste sur le sol. « Ensuite arrive un [autre] coquin robuste et vigoureux, écrit William Okeley, captif britannique à Alger, qui lui donne autant de violents coups sur la plante des pieds que le lui ordonne le conseil. » Ailleurs en Afrique du Nord, les esclaves étaient habitués à recevoir quarante ou cinquante coups ; au Maroc, on leur en administrait souvent beaucoup plus. Une fois, Moulay Ismaïl ordonna que deux esclaves reçoivent cinq cents coups de bâton chacun. « Un eut la hanche démise, écrit le père Busnot, témoin de l'événement, mais il fut redressé quelque temps après par l'opération violente d'une autre bastonnade. »

Moulay es-Sfa appliqua lui-même le châtiment à Pellow, prenant plaisir à le rouer de coups, au point que Pellow perdait parfois connaissance. Il se mettait dans une rage terrible, « criant furieusement en langue maure : "*Shehed, shehed ! Cunmoora, Cunmoora !* Fais-toi Maure ! Fais-toi Maure !" en levant le doigt ». Ce simple signal – un doigt levé vers le ciel – était tout ce qui était requis des esclaves chrétiens pour signifier leur accord à l'apostasie. Pour beaucoup de musulmans, c'était la preuve qu'ils reniaient la sainte Trinité.

Des semaines durant, Moulay es-Sfa tourmenta son jeune esclave, le battant jusqu'à ce qu'il fût couvert de marques et de contusions. « À présent, mon maudit maître est de plus en plus enragé, écrit Pellow, et mes tortures augmentent journellement. » On le priva de nourriture pendant des jours entiers. Puis, quand il fut enfin autorisé à manger, on ne lui donna que du pain et de l'eau. « À force d'être sévèrement battu et si mal nourri, je m'attendais à ce que chaque jour soit mon dernier. » Après des mois de mauvais traitements, la mort ne l'effrayait plus. « Je serais alors certainement mort en martyr, et aurais probablement obtenu une couronne glorieuse au royaume des cieux. »

Le traitement de Pellow par Moulay es-Sfa, et son désir de le convertir à l'islam, n'avaient rien d'exceptionnel. Dans toute la Barbarie, il y avait des propriétaires d'esclaves qui faisaient pression sur ces derniers pour qu'ils renoncent à la foi chrétienne et adoptent la religion de leur nouveau pays. Ils s'intéressaient particulièrement aux plus jeunes de leurs captifs, et la possession d'esclaves convertis leur conférait un grand

prestige, surtout s'il s'agissait de maçons, de forgerons ou de soldats de métier.

Pellow avait le malheur d'avoir un maître déterminé à le convertir à l'islam, fût-ce au prix de sa mort. « Mes tortures redoublèrent encore, écrit-il, le tyran me brûlant la chair, souvent, avec une affreuse cruauté. » Enfin, Thomas Pellow ne put endurer ses souffrances plus longtemps. Roué de coups, à demi affamé, il était brisé moralement autant que physiquement. Quand Moulay es-Sfa revint le tourmenter, Pellow fondit en larmes. « Je fus enfin contraint de me soumettre, écrit-il, demandant à Dieu de me pardonner, qui sait que mon cœur n'y a jamais consenti. »

Pellow ne cesserait d'affirmer qu'il avait été forcé de se convertir, et qu'il n'avait pas voulu abjurer sa foi chrétienne. Pourtant, il devait savoir que cet événement allait marquer un tournant dans sa vie. En levant l'index vers le ciel, fût-ce à regret, il renonçait pour toujours à sa famille, à son pays et à son passé. Il abandonnait aussi tout espoir d'être racheté par son gouvernement, pour qui les apostats n'étaient pas même dignes de mépris.

Ce fut ce que Joseph Pitts, esclave à Alger, découvrit à ses dépens. « Il faut savoir que, quand un esclave chrétien se convertit, écrit-il, il ne peut y avoir aucune rançon pour lui. » Il n'était pas davantage probable qu'il fût libéré par son propriétaire, comme le croyaient à tort de nombreux convertis. « C'est une erreur que font certains, poursuit Pitts, [... s'imaginant] que dès qu'un chrétien se fait Turc, il va être émancipé ou libéré. [...] J'en ai connu qui sont restés esclaves pendant des années après s'être faits Turcs, et même jusqu'à la mort. » Rares étaient ceux qui étaient traités avec respect après leur conversion à l'islam ; Pitts cite son propre cas comme exemple et avertissement. « [Je] fus soumis à beaucoup de traitements cruels, et puis je fus vendu de nouveau. »

Il était néanmoins courant que les esclaves convertis soient traités en grande pompe le jour de leur apostasie. Germain Moüette raconte qu'au Maroc, ils « défilaient dans la ville à cheval d'une manière triomphante, au son des tambours et des trompettes ». À Alger, et ailleurs en Afrique du Nord, de telles cérémonies étaient encore plus extravagantes. Le nouveau converti était habillé de vêtements splendides et on lui prêtait

un cheval superbement caparaçonné. « Il porte aussi de riches habits et un turban sur la tête », écrit Pitts.

On lui faisait ensuite faire le tour de la ville, escorté par des gardes et des soldats qui tenaient « des sabres dégainés à la main, laissant entendre par là [...] que s'il [le converti] se repentait, et montrait la moindre inclination à revenir sur sa décision [...] il méritait d'être coupé en morceaux ». Certains esclaves convertis racontèrent qu'ils avaient dû se soumettre à une humiliante renonciation du christianisme avant la fin des cérémonies. On les força à « envoyer une flèche sur l'image de Jésus-Christ pour symboliser le fait qu'ils le reniaient comme sauveur de l'humanité ».

L'apostasie de Thomas Pellow avait été obtenue sous la contrainte, le privant de tout droit à une telle cérémonie. Le seul signe tangible de sa conversion fut qu'on lui imposa la circoncision, une opération humiliante et douloureuse qui était souvent effectuée en public. Le père Pierre Dan fut le premier à évoquer cette pratique – plus de quatre-vingts ans plus tard –, informant ses lecteurs qu'à Alger, le chirurgien « coupe le prépuce à ce malheureux renégat en présence de toute la compagnie ». Il ajoutait qu'à la différence des juifs, qui ne coupaient « qu'un peu de la peau du prépuce », les musulmans de Barbarie « le coupent entièrement, ce qui cause une extrême douleur ».

L'opération était souvent bâclée, et provoquait une hémorragie telle que le converti était obligé de garder le lit pendant plusieurs semaines. Une fois complètement rétabli, il pouvait enfin profiter de l'esclave musulmane qu'on ne manquait pas de lui donner pour femme.

Moulay es-Sfa continua à brutaliser Thomas Pellow alors qu'il se rétablissait de sa circoncision, sous prétexte qu'il ne voulait pas porter l'habit marocain. « Je fus gardé quarante jours de plus en prison, raconte Pellow, pour avoir refusé de porter l'habit maure. » Quand les nouveaux coups rouvrirent d'anciennes plaies, il décida que « son obstination stupide » était futile. « Plutôt que de subir de nouvelles tortures, j'obéis aussi, prenant l'aspect d'un mahométan. » Son crâne fut rasé, ses vieux vêtements lui furent enlevés, et on lui donna une longue djellaba en lainage.

La nouvelle de la conversion de Thomas Pellow finit par arriver aux oreilles de Moulay Ismaïl, qui était toujours ravi

d'apprendre que des esclaves avaient abjuré leur christianisme. Il donna l'ordre de libérer Pellow et suggéra qu'il fût « mis à l'école, pour qu'il apprenne la langue maure et l'écriture arabe ». Mais Moulay es-Sfa ignora sa requête et continua à maltraiter son esclave, l'injuriant pour être resté « un chien de chrétien » et le rouant régulièrement de coups. Cela fit enrager le sultan, qui convoqua Moulay es-Sfa à son palais. Ils avaient à peine échangé deux mots que Moulay Ismaïl fit signe à sa garde noire, et que Moulay es-Sfa fut « exécuté sur-le-champ, [...] le cou rompu ». Pellow suggère que cette exécution sommaire était une punition pour le traitement que Moulays es-Sfa faisait subir à ses esclaves, mais il est beaucoup plus probable que le sultan ait été exaspéré par la désobéissance de son fils, qu'il considérait certainement comme un défi direct à son autorité. Quiconque refusait de se montrer déférent envers Moulay Ismaïl courait le risque de perdre sa tête. Moulay es-Sfa ne fut pas le premier des nombreux fils du sultan à être exécuté sur un apparent caprice, et ne serait pas non plus le dernier.

Les esclaves du sultan Moulay Ismaïl venaient des quatre coins de l'Europe. Français, Hollandais, Grecs, Portugais et Italiens étaient détenus à Meknès. Quelques-uns venaient d'Irlande, de Scandinavie, et même de Russie et de Géorgie. Mais le groupe le plus nombreux était celui des esclaves espagnols, qui comprenait en général plusieurs milliers d'individus.

Ces hommes et femmes étaient aussi les plus à plaindre. Beaucoup avaient été capturés plus d'une décennie auparavant, et certains des jeunes prisonniers avaient passé la plus grande partie de leur vie à Meknès. Les plus infortunés d'entre eux étaient les rares survivants du siège de La Mamora. Les récits de leur capture – qui avait eu lieu en 1681, trente-cinq ans plus tôt – hantaient tous ceux qui furent amenés à Meknès au cours de l'été et de l'automne 1716.

Désormais connue sous le nom de Mehdiya, la forteresse de La Mamora était à l'époque l'une des colonies espagnoles établies sur la côte marocaine. Elle occupait une position stratégique sur le littoral atlantique, et gardait aussi l'estuaire du fleuve Sebou, qui prend sa source non loin de Meknès. Cependant, les troupes postées à La Mamora étaient encerclées par des forces bien armées et supérieures en nombre, qui les attaquaient régulièrement. De plus, elles dépendaient totalement

de l'Espagne pour leur approvisionnement en armes et en vivres. Parfois, la nourriture était si rare que les soldats en étaient réduits à manger chiens, chevaux, chats et rats.

Dans la chaleur écrasante de l'été, le fleuve était un terrible ennemi pour la garnison espagnole. Les lais de vase constituaient un paradis pour les essaims de moustiques porteurs de malaria, et la maladie guettait dans les flaques stagnantes et les eaux mortes marécageuses. « La chaleur excessive rend l'air très infectieux, écrit Simon Ockley, de sorte qu'en été, c'est un endroit des plus malsains et fétides. »

D'après les survivants de La Mamora, l'histoire de leur capture commença au printemps de cette année fatidique. La canicule s'était installée plus tôt que d'ordinaire et les hommes étaient déjà affaiblis à la fin du mois d'avril. Un des membres de la garnison espagnole redoutait tant de mourir à petit feu dans cet enfer pestilentiel qu'il passa dans le camp des Marocains, et confirma à Moulay Ismaïl « que la plupart des troupes étaient malades et affamées, et qu'il pourrait prendre la ville sans grand effort ». Le sultan ne perdit pas de temps. Il ordonna au caïd Omar – encore humilié par sa défaite face aux forces anglaises devant Tanger – de se diriger vers La Mamora à la tête d'un bataillon de troupes d'élite.

Le caïd Omar avait tiré maintes leçons de ses batailles contre les Anglais. À La Mamora, sa tactique consista à démoraliser l'ennemi par une attaque éclair contre les lignes extérieures de défense, puis à offrir à la garnison le choix entre la reddition ou la mort. Il s'avança sur la ville avec une grande assurance, opérant d'abord « une brèche dans la palissade en pieux pointus qui s'étendait des remparts aux rives du fleuve ». Puis, à la tombée de la nuit, il parvint à s'emparer de deux tours situées au bord du fleuve.

Espérant capturer le reste de la ville sans tirer un autre coup de feu, il fit une offre extraordinaire au gouverneur de La Mamora, don Juan Penalosa y Estrada, promettant que les soldats espagnols ne seraient pas vendus comme esclaves s'ils se rendaient sans condition. « Ils seraient certes captifs, expliquait-il, mais ils passeraient leur vie sans travailler, jusqu'à la première offre de rédemption. »

C'était là un geste rusé de la part du caïd. Quand les soldats affaiblis apprirent qu'ils seraient traités comme des prisonniers de guerre plutôt que comme des esclaves, ils optèrent à

l'unanimité pour la reddition. Le gouverneur, horrifié, les exhorta à combattre, mais ses paroles restèrent sans effet, tout comme les suppliques des moines résidants qui avertirent les troupes de ne pas se fier aux promesses d'Omar. Ils affirmèrent que tous seraient enchaînés et soit « mourraient dans les fers d'une cruelle captivité, comme ceux de Meknès, ou perdraient leur âme ». Les soldats refusèrent d'écouter, et le gouverneur n'eut d'autre choix que de hisser le drapeau blanc. Le caïd Omar entra dans la ville le jour même et réitéra sa promesse de libérer tous ses captifs dès que l'argent de la rançon arriverait d'Espagne.

Moulay Ismaïl fut ravi d'apprendre le succès du caïd Omar. Il offrit au messager la somme de cent ducats d'or, puis partit pour La Mamora à la tête de sa cavalerie. Le gouverneur espagnol fut contraint de féliciter le sultan de sa victoire militaire et souffrit l'indignité de devoir embrasser ses bottes, puis d'assister, impuissant, à l'entrée triomphale de Moulay Ismaïl dans la cité.

Ce dernier fut ébahi par l'importance de l'arsenal saisi, qui comprenait quatre-vingt-huit canons en bronze, quinze canons en fonte, des explosifs, des mousquets et de la poudre. « C'était plus qu'il n'avait dans tout le reste de son royaume », écrit Germain Moüette. Le sultan se prosterna et remercia Dieu pour sa victoire. Ensuite, il envoya le gouverneur espagnol à Larache, à cent kilomètres au nord, pour informer cette garnison qu'elle serait sa prochaine cible.

Moulay Ismaïl était particulièrement satisfait de la capture des troupes et civils espagnols, parmi lesquels se trouvaient « cinquante pauvres filles et femmes ». Il ne voyait aucune raison d'honorer les promesses d'Omar et n'avait pas la moindre intention de laisser racheter ces deux mille captifs, dont il avait grand besoin pour son chantier à Meknès. Il les envoya à la capitale impériale, et la majorité d'entre eux se convertirent à l'islam après avoir été brutalisés par leurs surveillants. Quand le capitaine Pellow et ses hommes arrivèrent en automne 1716, la plupart étaient morts, mais quelques survivants étaient toujours détenus dans les cachots.

La prise de La Mamora constituait un énorme encouragement pour Moulay Ismaïl, car elle prouvait que les grandes puissances européennes n'étaient plus invincibles. Les soldats du sultan exultaient, et, d'après un témoin anglais, devinrent

extrêmement « impertinents », s'imaginant déjà faire subir pareil sort à Larache.

La campagne de Larache fut retardée par des années de guerre civile et ce ne fut qu'en 1688 que le sultan put rassembler ses forces contre la citadelle. Espérant intimider la garnison espagnole pour la pousser à la reddition, il dépêcha des troupes massives sous le commandement du très capable caïd Ahmed ben Haddu al-Rifi. Celui-ci ordonna à ses forces de saper une section des remparts, puis fit exploser une énorme quantité de poudre. La boule de feu qui en résulta enveloppa la poudrerie espagnole, causant une effroyable déflagration. Une fois la poussière retombée, les troupes du caïd Ahmed s'engouffrèrent dans une vaste brèche ouverte dans les remparts.

Ce qui se passa ensuite demeure mystérieux. Plusieurs récits affirment que les prêtres espagnols de la ville encouragèrent la garnison à capituler. D'après l'Anglais John Braithwaite, les plus virulents appels à la reddition venaient « des moines, qui commençaient à avoir le ventre creux ». D'autres blâmèrent le père franciscain Gaspar Gonzalès, qui avait été envoyé à Meknès pour négocier avec le sultan. Il revint en disant que Moulay Ismaïl promettait de libérer toute la population de Larache si la citadelle se rendait à ses troupes.

Les mille sept cent trente-quatre soldats et civils se rendirent sans condition – ce qui en disait long sur la misère qui régnait à Larache. « C'est une vie affreuse, écrit Braithwaite, guère préférable à l'esclavage, que d'être obligé de vivre dans une garnison aussi petite, sans cesse en guerre [...] et sans être approvisionné autrement que par la mer. » Les soldats se cramponnaient à l'espoir que le sultan tiendrait sa promesse, mais ne tardèrent pas à comprendre qu'ils s'étaient lourdement trompés. Ils furent « désarmés, battus et fort maltraités », avant d'être envoyés à Meknès sous escorte armée. Les gardes marocains forcèrent les captifs à traîner derrière eux les grands canons de Larache, ainsi que toutes les autres armes, les mousquets et la poudre. Ces trophées de guerre comprenaient un canon monumental, que les Marocains avaient surnommé *al-kissab* (le roseau), lequel mesurait douze mètres de long. Il fallait quatre hommes, les bras tendus, pour encercler sa culasse.

Comme les captifs s'approchaient de la cité impériale, ils se trouvèrent au centre d'un défilé spectaculaire. Le sultan avait

rassemblé ses dix mille soldats pour fêter en grande pompe cette victoire historique, et des orchestres jouèrent toute la journée. Plusieurs des fils du sultan, exultant à la vue de tant de prisonniers chrétiens, se mirent à tirer au hasard dans leurs rangs.

Les festivités se poursuivirent jusque tard dans la nuit. Des statues de la Vierge et des saints furent apportées au sultan pour qu'il pût cracher sur elles, et il y eut une grande fantasia pour célébrer le triomphe. Moulay Ismaïl décréta une loi interdisant le port de chaussures noires, parce que les Espagnols étaient censés avoir introduit cette coutume au Maroc quand ils s'étaient emparés de Larache en 1610. Le mufti de Fès fut si transporté par la victoire qu'il rédigea un poème :

> Combien d'infidèles ont eu la tête coupée au coucher du soleil !
> Combien ont été emmenés, le râle encore dans la gorge !
> Combien de nos lances sont devenues pour eux des colliers !
> Combien de fers de lance ont été plongés dans leurs poitrines !

Une fois la fantasia terminée, Moulay Ismaïl sépara les officiers espagnols des soldats ordinaires. Il espérait obtenir une bonne rançon pour les premiers, qui furent enfermés dans des cellules. Les hommes qui restaient furent roués de coups par la garde noire du sultan avant d'être expédiés dans les cachots. « Les noirs les gardaient dans un dur esclavage, écrit le captif anglais Francis Brooks, les battant et les fouettant à longueur de journée ; les faisant dormir sous terre la nuit ; ne leur donnant pas plus de pain qu'à ses autres malheureux prisonniers, et juste assez d'eau pour les maintenir en vie. »

Ce traitement cruel ne tarda pas à faire des victimes parmi ces hommes déjà affaiblis. « Après que les malheureux Chrétiens eurent supporté ces travaux forcés et ces brutalités pendant cinq mois, écrit Brooks, beaucoup d'entre eux tombèrent malades et moururent. » Quand Moulay Ismaïl demanda pourquoi il en manquait tant sur le chantier, on l'informa que cinq cents d'entre eux avaient péri, et que sept cents autres s'étaient convertis à l'islam afin d'éviter les châtiments. Lors de l'arrivée du capitaine Pellow et de ses hommes à Meknès, il ne restait plus que quelques-uns de ces malheureux.

Encouragé par ses succès militaires, Moulay Ismaïl, jubilant, tourna son attention vers Ceuta, la plus grande et la plus puissante des colonies espagnoles au Maroc. On lui avait dit que les remparts de la citadelle étaient presque impossibles à escalader ou à miner, mais il ordonna néanmoins à ses esclaves français de creuser de profonds tunnels sous la muraille. Il fit aussi appel aux services d'un de ses renégats russes, un forgeron expert en fabrication d'artillerie lourde. Mais le canon s'avéra de peu d'utilité pour abattre les remparts en pierre de la ville, et le sultan ordonna à ses troupes de détruire les églises et les palais de Ceuta à la place.

Les attaques sur Ceuta se poursuivirent par intermittence pendant deux décennies. En 1716, la population espagnole n'était plus qu'une fraction de ce qu'elle avait été, et la plupart des bâtiments étaient en ruine. Moulay Ismaïl ordonna néanmoins un autre bombardement pendant l'été de cette année-là, et une campagne déterminée lui aurait sans doute permis de s'emparer de la ville. Mais il se désintéressa de la chose en apprenant qu'il ne restait que bien peu d'habitants à capturer. D'ailleurs, il avait une nouvelle préoccupation, à savoir trouver la meilleure façon d'employer le nombre croissant de captifs déjà détenus dans les cachots de Meknès.

5. Le quartier des esclaves

Le capitaine John Pellow et ses hommes avaient été horrifiés en pénétrant pour la première fois dans le quartier des esclaves de Meknès. Situé juste en dehors des murs de la cité, il était pourtant à des années-lumière de la splendeur du palais impérial. Construit en forme de carré et entouré de hauts remparts, l'endroit ressemblait à une prison militaire. Il possédait quatre hautes tours de garde, et sa porte principale était solidement fortifiée et protégée par d'épaisses grilles en fonte. D'après le père français Nolasque Néant, ces grilles étaient toujours fermées à clé et « étroitement surveillées par les gardes maures du roi ». Une fois à l'intérieur, les captifs du sultan se trouvaient dans une enceinte austère qui contenait quatre bâtiments semblables à des casernes. « Bien que vastes, écrit l'Espagnol San Juan del Puerto, ils étaient très inconfortables à cause du nombre croissant d'esclaves. »

Le capitaine Pellow et ses camarades furent conduits dans un de ces baraquements et logés avec d'autres esclaves britanniques. Il y avait environ cent vingt-cinq Britanniques en captivité – un nombre qui allait augmenter – et environ trois mille esclaves venant d'autres pays d'Europe. Ces hommes émaciés racontèrent leur triste histoire aux nouveaux venus, et les malheurs qu'ils avaient endurés depuis qu'ils avaient été amenés dans la capitale impériale.

L'un d'eux, John Willdon, déclara que Meknès était « l'endroit [le plus] barbare au monde ». Ses camarades et lui avaient « été forcés de tirer des charrettes remplies de plomb avec des cordes autour des épaules, comme des chevaux ». Ils avaient aussi été battus et fouettés jusqu'au sang, et obligés de porter

« de grosses barres de fer sur [leurs] épaules, les plus grosses qu'on puisse jamais porter, avec de la boue jusqu'aux genoux, si glissante qu'on pouvait à peine avancer même sans être chargé ».

Un autre captif, John Stocker, avait été le capitaine du *Sarah*, intercepté par les corsaires de Salé. Amené à Meknès peu de temps avant le capitaine Pellow et son équipage, il était déjà à demi mort de faim. « Je suis dans un état pitoyable, écrivait-il à un ami en Angleterre, et [n'ai] qu'une petite miche et de l'eau après vingt-quatre heures de travaux pénibles. » Il ajoutait que les baraquements des esclaves manquaient de la plus élémentaire hygiène, et se plaignait que ses cheveux soient infestés de poux. « [Je] vis à même le sol, et [n'ai] rien pour me couvrir, et [je] suis aussi pouilleux que possible. » Comme les autres Britanniques détenus entre ces murs, Stocker souffrait d'une profonde dépression. Il avait écouté le cœur lourd les récits des esclaves espagnols, et craignait de ne jamais être libéré. « Quand je pense à ma pauvre femme et à mes enfants, et aux épreuves qu'ils vont subir en mon absence [... cela] me rend presque fou », avouait-il, ajoutant qu'il avait écrit à sa femme « dans un autre style, sachant que son cœur fragile ne peut supporter d'apprendre les épreuves que j'endure ».

Le capitaine Pellow et ses hommes eurent tôt fait de se rendre compte qu'ils faisaient partie d'un système organisé et bien discipliné, conçu pour amener chaque esclave à la limite de ses forces physiques. À leur arrivée, on leur avait donné une vieille natte et dit de se trouver un endroit où dormir « sur le sol froid » du baraquement, infesté de puces et de cafards. Les esclaves y mangeaient et dormaient par terre, rêvant de leurs familles en Angleterre.

Chaque matin, quand le soleil déjà ardent apparaissait dans le ciel de l'aube, l'un d'eux était désigné pour surveiller trente de ses camarades pendant le reste de la journée. Parfois, ce rôle incombait au capitaine Pellow lui-même. D'autres jours, il revenait à Briant Clarke ou à Lewis Davies. Entre autres corvées, le surveillant devait vider le seau d'aisances et remplir les cruches d'eau. C'était aussi à lui d'aller chercher à la réserve la farine d'orge puante, de préparer le levain, faire cuire le pain et le répartir équitablement entre les hommes.

La ration quotidienne accordée à chacun était terriblement insuffisante – quatorze onces de pain noir et une once d'huile.

L'huile était souvent échangée contre « quelque chose pour faire du potage le soir ». Les hommes souffraient de ne jamais manger de viande, et obtenaient parfois un peu de gras et de rognures d'un des nombreux renégats européens de Meknès. Ces morceaux rances étaient utilisés pour confectionner une sorte de gruau – le seul repas chaud auquel les esclaves aient jamais droit. S'ils avaient de la chance, ils pouvaient compléter le plat avec des racines et des plantes comestibles glanées dans les environs.

Leur aliment de base était du pain fabriqué avec de l'orge qui avait passé des mois dans des entrepôts humides. Elle était souvent si moisie qu'il était impossible d'en faire une pâte. Pire encore, le pain n'était qu'à moitié cuit au milieu, parce que les fours étaient chauffés par des joncs encore imprégnés d'humidité qui ne donnaient que très peu de chaleur. John Whitehead se plaignait que « le pain dégageait souvent une odeur si nauséabonde qu'un homme ne pouvait en approcher le nez ». Parfois, l'orge venait à manquer, et le capitaine Pellow et ses hommes n'avaient rien à manger. « Nous n'avons pas eu une miette de pain depuis huit jours, sauf ce que nous avons mendié auprès des autres esclaves chrétiens », se lamentait John Willdon dans une lettre.

Moulay Ismaïl tenait à ce que les esclaves mangent pour conserver leurs forces, et il visitait parfois les cachots pour s'assurer que les hommes consommaient bien leurs misérables rations. « Un jour, écrit le père Busnot, ayant trouvé un de ces pains caché dans un trou de muraille, [il] fit venir François Le Clerc de Saint-Brieuc et le lui fit manger par force, ce qu'il nous dit avoir été un plus grand tourment que s'il avait été trois jours sans rien prendre. »

Les esclaves français étaient particulièrement révoltés par la nourriture et se plaignaient amèrement de ceux qui la préparaient. Selon Germain Moüette, ces pauvres cuisiniers subissaient les insultes de tous, parce que la soupe était trop salée, ou trop froide, ou pas assez cuite, si bien que personne ne voulait remplir cet office.

La vie était misérable pour tous ceux qui vivaient dans le quartier des esclaves, surtout pendant les chaleurs lourdes de l'été. L'odeur rance des corps non lavés et celle des seaux d'aisances contribuaient à rendre l'air malsain – d'autant que de nombreux esclaves souffraient de diarrhée et de dysenterie. À

leur arrivée, le capitaine Pellow et ses hommes s'étaient vu distribuer des djellabas en laine grossière munies d'un capuchon. Ils se plaignaient souvent de cet étrange et inconfortable vêtement, qu'ils ne pouvaient jamais laver. Il prit vite une odeur fétide, et frottait contre leurs plaies, causant des marques et des plaques. « Dans cet habit, écrit Simon Ockley, ils sont exposés à la chaleur brûlante du soleil en été, et à la violence du gel, de la neige, de la pluie et du vent en hiver. »

Il y avait de rares exceptions à ce cycle quotidien de soif et de faim dévorantes. Moulay Ismaïl avait pour habitude de déjeuner à la vue des esclaves qui travaillaient sur son chantier. Un jour que le plat de viande et de couscous était plus grand que d'habitude, le sultan ne put le terminer. Il pria ses caïds assemblés de manger les restes, mais ceux-ci se jetèrent sur la nourriture avec une gourmandise qui lui déplut. Il les fit s'interrompre, « et ordonna qu'on portât le bassin aux esclaves chrétiens qui travaillaient proche ». Les caïds pensèrent qu'il plaisantait, et se mirent à jeter des bouts de viande aux esclaves, « disant que les chrétiens étaient indignes de manger dans le même bassin que le roi ». Mais Moulay Ismaïl était sérieux, et il les força à donner le plat entier, « rempli de poules et de pigeons au riz et au safran, qu'ils mangèrent au moins d'un aussi bon appétit qu'auraient fait les alcades ».

De telles largesses étaient choses rares et pendant des mois, le capitaine Pellow et ses hommes survécurent avec presque rien. D'après Thomas Pellow, beaucoup de ses anciens camarades commirent des actes désespérés tant ils avaient faim. « Ce manque a conduit certains à prendre le risque de sauter d'un haut mur rien que pour quelques oignons sauvages qui poussent dans le cimetière maure », écrit-il.

La maigreur des rations n'était pas le seul grief du capitaine Pellow et de ses hommes. Les gardes noirs chargés de les surveiller étaient extrêmement violents. Celui des prisonniers anglais vivait dans une petite hutte près de l'entrée principale. Il était responsable de la discipline et des punitions, et tenait aussi un compte quotidien des captifs dont il avait la charge. « [Il] les enferme chaque soir [et] les compte chaque matin », écrit John Whitehead. Il réveillait les hommes à l'aube et les menait « aux divers surveillants, qui les conduisaient à leurs postes respectifs, où on les faisait travailler jusqu'à ce que les étoiles apparaissent dans le ciel ».

Les gardes noirs étaient les maîtres absolus des esclaves dont ils avaient la responsabilité et la plupart avaient été soigneusement choisis par Moulay Ismaïl lui-même pour leur force physique et leur brutalité envers les captifs. Lors de sa première rencontre avec le garde des esclaves français, qui n'hésitait pas à dire que son rôle consistait à rendre leur vie aussi misérable que possible, Germain Moüette fit de lui une description frappante : « Un Noir d'une hauteur prodigieuse, d'un regard épouvantable, et d'une voix aussi terrible que l'aboiement de Cerbère. » Partisan d'une discipline stricte, « il tenait en main un bâton, d'une grosseur et d'une longueur proportionnées à sa taille, et nous reçut par une saluée de coups dont aucun de la troupe ne se trouva exempt. Ensuite, il nous mena dans les magasins choisir des pics d'un poids extraordinaire ».

Le garde de Moüette avait pour habitude d'enchaîner les hommes la nuit et prenait un plaisir sadique à tourmenter les captifs français. « On n'entendait toutes les nuits, dans notre prison, que cris lamentables, écrit Moüette, pour les douleurs violentes qu'on ressentait de ses coups. » À l'aube, le garde apparaissait à la porte avec son bâton et appelait les hommes au travail. « Sa voix nous rendait si diligents, que, dès que nous l'entendions, le matin, crier à la porte *"Eoüa-y-alla crujou"*, qui veut dire, "Sortez vite", chacun se pressait à sortir le premier, car les derniers se ressentaient toujours de ses coups. »

Les mauvais traitements, la nourriture abominable et le logement insalubre provoquaient de nombreuses maladies. Moulay Ismaïl insistait pour que les malades continuent à travailler; seuls ceux qui étaient trop faibles pour se tenir debout étaient autorisés à reposer leur corps moulu dans la petite infirmerie située à l'intérieur de l'enceinte du quartier des esclaves. Ce bâtiment avait été construit dans les années 1690, à l'époque où Moulay Ismaïl avait accordé au roi d'Espagne la permission de financer l'établissement en ce lieu d'une petite confrérie. Il abritait jusqu'à douze franciscains, dont la sécurité était garantie par le sultan aussi longtemps que le roi d'Espagne continuait à lui verser de l'argent.

Peu de privilèges étaient accordés aux malades qui étaient envoyés à l'infirmerie. « Ils ne sont pas mieux traités malades que bien portants, écrit Moüette. Le lot commun aux esclaves du roi est seulement une portion d'avoine noire et une once d'huile. » On leur donnait des corvées et peu de temps pour se

rétablir. « Aucun repos ne leur est permis, ajoute Moüette, jusqu'au moment où on s'aperçoit qu'ils ne peuvent plus bouger la main ni le pied [... et] ne peuvent plus se lever tant ils sont faibles. » D'après lui, beaucoup d'esclaves étaient terrifiés à l'idée d'être soignés par des médecins marocains, dont les remèdes maison étaient primitifs et douloureux. « Si les esclaves se plaignent d'aucune douleur, écrit-il, ils ont des barres de fer, avec des boutons du même métal au bout, gros comme des noix, qu'ils chauffent à blanc et avec lesquels ils brûlent le malheureux patient à différents endroits. »

Moulay Ismaïl ne témoignait que rarement de la compassion envers les esclaves qui tombaient malades, n'hésitant pas à les rouer de coups pour les punir de ne pas travailler aussi dur que leurs camarades en bonne santé. Un jour, il explosa de rage en apprenant que son chantier était retardé du fait que de nombreux esclaves étaient souffrants. « Par ordre de l'empereur, écrit Francis Brooks, ses Noirs se mirent à crier et à les sortir de force de cet endroit [l'infirmerie]. » Les esclaves malades furent amenés au sultan, qui ne montra aucune pitié pour eux. « Quand [il vit] que, dans cet état de faiblesse, ils ne pouvaient tenir sur leurs jambes quand on les traînait devant lui, il tua aussitôt sept d'entre eux, transformant leur dernière demeure en abattoir. »

Le capitaine Pellow et ses hommes étaient en captivité depuis quelques semaines seulement quand trois membres du groupe furent frappés par la maladie. Il était clair qu'ils avaient peu de chances de survivre, et leurs camarades furent les témoins anxieux de leur longue descente vers la mort. John Willdon envoya une missive désespérée en Angleterre, avertissant qu'à moins qu'un ambassadeur ne soit envoyé au plus vite pour essayer d'obtenir leur libération, il n'y aurait plus d'esclaves anglais vivants à Meknès. « S'il ne vient pas bientôt, qu'il reste où il est, car nous avons une maladie appelée la calenture et nos hommes meurent presque chaque jour par manque de nourriture. »

Les paroles de Willdon ne s'avérèrent que trop prophétiques. Le capitaine Richard Ferris du *Southwark* fut le premier à mourir. Il rendit son dernier souffle en septembre 1716. John Osborne et John Foster moururent peu après, et Matthew Elliot du *George* succomba à une sévère maladie au printemps 1717. Le camarade de Thomas Pellow, Briant Clarke, mourut

vers la même époque. Six jours plus tard exactement, il fut suivi dans la tombe par le capitaine Robert Fowler du *George* et John Dunnal, du *Francis*.

John Dunnal était un homme populaire parmi les marins et sa mort les affecta énormément. Le capitaine John Pellow, sans doute conscient du fait que beaucoup d'autres captifs anglais allaient connaître leur dernière heure dans le quartier des esclaves de Meknès, prononça un discours émouvant lors des obsèques. Thomas Pellow, qui avait obtenu la permission d'assister à la petite cérémonie, fut touché par les paroles de son oncle. « Je n'oublierai jamais l'émotion de mon oncle à l'enterrement, écrit-il. Le corps fut porté à la tombe, et puisque personne en particulier n'avait été désigné pour lire la cérémonie chrétienne de l'inhumation, mon oncle s'en chargea. »

Le capitaine Pellow commença à dire les prières, mais ne tarda pas à être submergé par le poids de son émotion. Au milieu de sa lecture, « un flot de larmes l'empêcha de terminer », et il était si bouleversé qu'il dut passer la Bible à un membre d'équipage. « Jamais je n'ai vu une assemblée aussi triste, commenta Thomas Pellow, chacun à son tour gagné par la contagion et tous restant debout en silence pendant un long moment, accablés par la douleur. »

Une fois la petite cérémonie achevée, le corps de Dunnal fut lentement descendu dans la fosse, dans un lieu à quelque distance des remparts de la cité. Ce site n'était utilisé que depuis quelques années, car les chrétiens de Moulay Ismaïl avaient auparavant été inhumés près des remparts. Mais, ayant décidé d'incorporer le cimetière des chrétiens dans les jardins de son palais, le sultan « fit creuser [la terre] à une profondeur de six pieds, et transporter toute la terre jusqu'à trois quarts de lieue plus loin ». Selon le père Busnot, « de cinq mille esclaves chrétiens employés à ce travail, qui ne dura que neuf jours, il y en eut cinquante qui moururent de l'infection des corps nouvellement enterrés ».

Les gardes noirs tenaient quotidiennement un compte méticuleux des esclaves, prenant soin de noter tout décès. Ces documents ont été perdus, et les archives qui ont survécu sont malheureusement très incomplètes. Les récits d'ambassadeurs, de prêtres et de captifs eux-mêmes suggèrent que, pendant toute cette période, il y eut jusqu'à cinq mille esclaves à Meknès. Mais les sources arabes sont plus troublantes encore.

D'après l'historien marocain du XIXe siècle, Ahmad al-Zayyani, qui étudia les archives de la collection royale, il y en avait au moins vingt-cinq mille. Si ce chiffre est exact, la population d'esclaves de la cité était à peu près égale à celle d'Alger.

Le quartier des esclaves se remplissait rapidement dès qu'une citadelle espagnole était conquise, mais les rangs des esclaves étaient tout aussi vite décimés par la maladie. La peste faisait couramment des ravages parmi les hommes qui souffraient déjà de dysenterie et de malnutrition. D'après Moüette, il y eut une année particulièrement néfaste, où elle tua un esclave français sur quatre, et il ajouta qu'ils étaient quasi impuissants face à ce fléau. « Nous redoublâmes, en ce temps-là, nos prières ordinaires et, au lieu de la troisième partie du rosaire que nous avions accoutumé de dire au retour de nos travaux, nous le récitâmes tout entier pendant huit jours. »

Tant d'esclaves mouraient de maladie et d'épuisement que même Moulay Ismaïl commença à s'en inquiéter. Quand il consulta ses caïds, ils lui dirent qu'il y avait une bonne raison à ce taux de mortalité élevé. « Dans leur pays, dirent-ils, les chrétiens étaient accoutumés à boire du vin et de l'eau-de-vie. » Si Moulay Ismaïl désirait abaisser le taux de mortalité et encourager ses esclaves à travailler plus dur, « il n'avait qu'à leur faire donner trois ou quatre tassées de vin à chacun ».

Le sultan prit les caïds au mot. « Il envoya chercher le cheik des juifs, auquel il commanda de faire venir quatre grandes cruches de vin » qu'il fit distribuer parmi les captifs. Quand il retourna au chantier un peu plus tard dans la journée, « [il] fut surpris de voir que les chrétiens avaient plus avancé en deux heures [...] que dans les trois quarts de la journée ». À compter de ce jour, il ordonna aux juifs de donner aux esclaves chrétiens « dix quintaux de raisins secs et autant de figues, pour faire de l'eau-de-vie ». Il approuva même l'ouverture d'une taverne de fortune dans l'enceinte du quartier, fournissant ainsi, non sans une certaine ironie dont il était probablement inconscient, de l'eau-de-vie aux malades et aux mourants.

Le capitaine Pellow et ses hommes continuèrent à souffrir de maladie et de malnutrition, mais les maigres rations n'étaient pas leur seul grief. La véritable source de leur malheurs – et la source d'incessantes récriminations – était la dureté de leur routine quotidienne. C'était sur le chantier du palais de Meknès, où ils passaient jusqu'à quinze heures par jour, que

les hommes découvrirent pleinement l'horreur de la vie d'un esclave du sultan Moulay Ismaïl.

Quand Moulay Ismaïl accéda au pouvoir, Meknès était une ville de province ordinaire. Elle n'avait jamais été capitale impériale, comme les grandes cités de Fès, Rabat, ou Marrakech, et n'avait pas de passé illustre. C'était précisément cela qui la rendait si attirante pour le nouveau sultan. Moulay Ismaïl avait une conscience aiguë de sa place dans l'histoire et désirait qu'on se souvînt de lui comme du fondateur d'une dynastie dont la capitale impériale serait d'une grandeur surpassant toutes les autres.

Le programme monumental de construction commença peu après son installation sur le trône. « Il fit démolir les maisons proches de la casbah, écrit Ahmad al-Zayyani, et obligea les habitants à dégager les gravats. » Quand cela fut terminé, il fit raser tout le quartier est de la ville. Non content de la taille de la surface ainsi déblayée, il ordonna la démolition de beaucoup d'autres bâtiments restants.

L'extraordinaire assemblage de fortifications et de palais qui commença à s'élever des décombres stupéfia tous ceux qui le virent. Les remparts seuls devaient s'étendre sur des kilomètres, car Moulay Ismaïl désirait que l'imbrication de palais et d'appartements se poursuive sans interruption tout autour de Meknès. Il devait y avoir de vastes cours et des galeries à colonnades, des jardins d'agrément, et des mosquées recouvertes de tuiles vernissées. Il décréta la construction d'un vaste sérail maure, d'écuries, d'armureries, de fontaines, de bassins et de folies, et donna l'ordre à ses architectes de piller la cité romaine de Volubilis pour s'y procurer des colonnes de marbre et des dalles de pierre taillée. Il s'empara aussi des plus précieux ornements du palais al-Badi à Marrakech, emportant des charrettes pleines de colonnes en marbre et de jaspe finement sculpté. D'autres pierres précieuses furent importées spécialement de Pise et de Gênes.

Les visiteurs de Meknès affirmeront plus tard que l'ambition de Moulay Ismaïl était de construire un palais plus imposant et plus somptueux que le Versailles du roi Louis XIV. Les deux monarques – qui régnèrent en même temps – avaient certainement de nombreux points communs. Chacun des deux supervisa personnellement son chantier, traitant les travailleurs avec

le même mépris. Mais Meknès était déjà en chantier quand Moulay Ismaïl entendit parler des splendeurs de Versailles, et son enfilade de palais maures n'avait rien à voir avec le château de Louis XIV.

Cependant, d'après le prêtre français Nolasque Néant, le sultan avait bel et bien exprimé le désir de surpasser en tout le Roi-Soleil. Un visiteur européen à la cour de Moulay Ismaïl eut même l'audace de dire au sultan que s'il voulait imiter le roi de France, il ne devrait pas faire tuer ses sujets et ses esclaves en sa présence. « Cela est vrai, fut la réponse tout prête du sultan, mais le roi Louis commande des hommes, tandis que je commande des animaux. » Ces « animaux », condamnés à travailler au projet interminable de Moulay Ismaïl, s'épuisaient à construire des murs, à mélanger du mortier et porter des blocs de pierre. Le sultan avait beau avoir des milliers d'esclaves à sa disposition, il était toujours à court de main-d'œuvre, et il dut publier un décret en vertu duquel chaque tribu marocaine était obligée de lui fournir un nombre déterminé d'hommes et de mules.

Dar Kbira fut le premier des palais de Moulay Ismaïl à être achevé. En 1677, après trois ans de travaux, il fut inauguré lors d'une impressionnante cérémonie nocturne à laquelle assistèrent tous les caïds et gouverneurs du sultan. À minuit précises, Moulay Ismaïl sacrifia un loup à la porte principale, le tuant de ses propres mains. La tête de l'animal fut coupée et incorporée au centre de la porte.

La taille de Dar Kbira était sans précédent. « [Il] paraissait terminer la ville vers le nord », écrit le père Busnot en 1714, frappé par « la grandeur de son enceinte, la blancheur de ses murailles fort hautes, l'élévation de quantités de pavillons ». La première section de jardins s'étendait elle aussi sur une superficie impressionnante. Moulay Ismaïl ordonna à ses esclaves de transporter des arbres centenaires « d'une taille extraordinaire » pour orner Dar Kbira et commença aussi à planifier la création d'un jardin suspendu pour faire écho à celui de la légendaire Babylone.

Dar Kbira était immense, et pourtant Moulay Ismaïl ne l'avait conçu que comme le premier d'une complexe succession de palais. Au sud-ouest de ses appartements privés, il se mit à poser les fondations d'une véritable cité de plaisir, Dar el-Makhzen, qui devait relier non moins de cinquante palais les

uns aux autres, chacun comprenant sa propre mosquée et ses thermes. Le tout devait être entouré de trois remparts défensifs, le dernier flanqué de tours crénelées. Il devait y avoir une réserve – le *heri* – assez vaste pour contenir une année entière de récoltes provenant de tout le Maroc. Moulay Ismaïl ordonna également la construction d'un énorme réservoir et lac d'agrément, et ses écuries étaient censées pouvoir abriter jusqu'à douze mille chevaux.

Loin d'être intimidé par l'ampleur du projet, le sultan établit aussi des plans pour un vaste quartier diplomatique, Madinat al-Riyad, qui serait le lieu de résidence de ses vizirs et officiers, et une énorme caserne, qui logerait cent trente mille membres de sa garde noire. L'édifice le plus fabuleux de tous serait Dar al-Mansour, un palais haut de cinquante mètres et surmonté de pavillons décorés de tuiles vernissées.

Moulay Ismaïl était le principal architecte, ingénieur et conseiller du chantier. Il arrivait chaque matin longtemps avant l'aube, et donnait ses instructions pour le travail de la journée, prenant plaisir à voir les surveillants rouer de coups les esclaves pour les inciter à travailler plus dur. « Le sultan Moulay Ismaïl s'occupa ensuite de surveiller lui-même la construction de ses palais, écrit Ahmad al-Zayyani. À peine en avait-il terminé un qu'il en faisait commencer un autre. » Quand les murs de la Meknès impériale commencèrent à barrer l'horizon, les visiteurs furent impressionnés par l'échelle du projet. « Jamais semblable chose ne s'était vue sous aucun gouvernement, affirme al-Zayyani, arabe ou étranger, païen ou musulman. » Les remparts seuls s'étendaient si loin dans la vallée qu'il fallait douze mille soldats pour les garder.

Le chantier était en cours depuis plus de quatre décennies quand le capitaine Pellow et ses hommes furent amenés à Meknès, mais rien ne suggérait qu'on approchât de la fin du projet. Au contraire, les plans du sultan devenaient de plus en plus fantastiques à mesure que le palais s'agrandissait. Thomas Pellow avait été stupéfait en découvrant pour la première fois l'immensité du site, et choqué par la manière dont ses camarades britanniques étaient battus et brutalisés par leurs surveillants noirs. « Au lever du jour, écrit-il, les gardes des cachots où les esclaves chrétiens sont enfermés la nuit, les réveillent par des insultes et des coups. » Le capitaine Pellow et ses hommes furent escortés jusqu'à la dernière section des remparts et ils

passèrent les quinze heures suivantes à travailler sous un soleil brûlant. « Certains sont employés à porter de gros paniers de terre, raconte Pellow. D'autres conduisent des charrettes tirées par six bœufs et deux chevaux. » Ceux qui avaient un métier se voyaient confier le travail spécialisé – il leur fallait « scier, couper, cimenter, et élever des colonnes en marbre ». Les autres « étaient chargés des corvées plus rudes, telles que soigner les chevaux, balayer les écuries, porter des fardeaux [et] moudre avec des moulins à main ».

Sans qualification particulière, les équipages du *Francis*, du *George* et du *Southwark* furent assignés aux tâches les plus éreintantes. Mélanger le mortier à la chaux était l'une des plus pénibles, et beaucoup d'esclaves évoquèrent dans leurs récits les dangers qu'elle présentait. D'après Thomas Phelps, ils devaient d'abord construire de gros caissons en bois sans couvercle. Ceux-ci étaient remplis de « terre tamisée, de chaux et de gravier bien mélangés ». Puis les hommes ajoutaient de l'eau et brassaient le tout jusqu'à obtenir la consistance d'une soupe épaisse. On laissait sécher ce mortier liquide, « qui acquiert alors une incroyable dureté, et est très durable ». Une fois les caissons retirés, le mortier était recouvert de plâtre blanc ou de marbre poli.

Mélanger le mortier était extrêmement dangereux. Les esclaves étaient souvent brûlés par la chaux et souffraient le martyre quand elle s'infiltrait dans leurs plaies et crevasses. Le père Busnot fut consterné de voir que les esclaves n'étaient pas même autorisés à prendre les plus élémentaires précautions, et qu'ils étaient « souvent brûlés vifs, comme il est arrivé depuis peu à six Anglais et à un Français ». Leur tâche était rendue d'autant plus pénible que la plus grande partie de leur travail était entreprise sur des murs déjà hauts de trente ou quarante pieds. D'après Germain Moüette, on ne leur donnait ni échelles, ni échafaudage, et ils devaient hisser le mortier à l'aide d'une poulie et d'une corde, « qui brûle et coupe les doigts de ceux qui la tirent. Si ceux qui travaillent en haut cessent un moment de tasser avec de gros pilons cette terre qui se met entre des planches, les commandants, qui ont l'oreille subtile à cela, les obligent à coups de pierres à recommencer ce mouvement perpétuel. »

Il était clair aux yeux du capitaine Pellow et de ses hommes que le chantier continuerait aussi longtemps que Moulay

Ismaïl serait en vie. Le sultan, rarement satisfait des bâtiments achevés, ordonnait souvent à ses esclaves de démolir tout l'édifice. Selon le père Busnot, l'humeur changeante du roi du Maroc « les rendait semblables à des décorations de théâtre, qui changent presque à chaque acte ». Les esclaves lui avaient affirmé « qu'après dix ans d'absence, on ne les reconnaît plus, tant ce prince y apporte chaque jour de changement ». En l'espace de quatre mois, Moulay Ismaïl força ses esclaves à démolir dix-huit kilomètres de remparts et puis leur ordonna de « les réduire en poudre ». Une fois cette tâche accomplie, il leur fit reconstruire le mur exactement à la même place. Quand on demanda au sultan pourquoi il démolissait constamment ses nouveaux bâtiments, il expliqua qu'il considérait ses esclaves comme de la vermine fourbe qu'il fallait occuper sans relâche. « J'ai un sac plein de rats, dit-il, [et] si j'arrête de remuer ce sac, ils le mangeront. »

Les surveillants noirs se montraient d'une extrême cruauté envers les hommes qu'ils gardaient. « [Ils] punissaient immédiatement le moindre arrêt ou la moindre distraction, écrit Thomas Pellow, et souvent ne donnaient pas à ces pauvres créatures le temps de manger leur pain. » Les surveillants se relayaient, et, en quittant leur poste, signalaient à leur remplaçant les esclaves qui avaient été paresseux. Le nouveau venu prenait son bâton et battait les esclaves sans défense, « prenant soin de frapper là où il croyait faire le plus mal ». Selon Moüette, le surveillant tapait le plus souvent sur la tête « [...] et, quand il en avait cassé quelqu'une, il contrefaisait le chirurgien pitoyable, en y appliquant de la chaux vive pour arrêter le sang qui en sortait ». Lorsque l'esclave avait reçu tant de coups qu'il ne pouvait plus travailler, le surveillant « avait un terrible secret pour en donner le moyen, qui était de les redoubler et de faire oublier les premiers par les seconds ».

Les surveillants s'amusaient souvent à réveiller les hommes la nuit. « Il est fréquent, écrit Pellow, [qu'] on les fasse sortir la nuit pour aller faire quelques sales corvées, en les appelant par ces mots en espagnol : *"Vamos a travacho cornutos"*, c'est-à-dire "Au travail, bande de cornards". » Les hommes épuisés étaient battus jusqu'à ce qu'ils se lèvent et obligés à faire encore plusieurs heures de travaux pénibles.

Les gardes des esclaves français étaient connus pour punir leurs hommes en réduisant leurs rations déjà pitoyables et en

leur ordonnant parfois de récurer les égouts de la ville. « On nous fit nettoyer tous les lieux communs et tous les fumiers de la ville, dont nous portions les ordures dans des paniers de jonc où presque tout passait au travers et se répandait sur nous. » Après plusieurs jours d'un tel traitement, les esclaves français étaient dans un état lamentable. « Nous avions les jarrets tout coupés de la pesanteur de nos chaînes, et j'en ai vu qui avaient, aussi bien que moi, un doigt de chair entamée. »

D'après Simon Ockley, Moulay Ismaïl était accompagné de trois serviteurs du palais au cours de ses visites quotidiennes sur le chantier : « un [...] pour porter sa pipe à tabac (dont le fourneau est aussi gros qu'une tête d'enfant) [...], un autre pour porter son tabac, et un troisième un vase d'airain plein d'eau chaude ». Les esclaves tremblaient à l'approche de l'entourage, car ils savaient que quiconque serait jugé paresseux recevrait aussitôt une sévère correction. « Ses serviteurs portaient de courts bâtons de bois du Brésil, écrit Pellow, des cordes à nœuds pour fouetter, une tenue de rechange à enfiler s'il se couvrait de sang, et une hache. »

Les inspections de Moulay Ismaïl étaient pointilleuses et extrêmement approfondies. Il criait des ordres, proférait des conseils, suggérait de nouveaux projets à entreprendre. Si le chantier n'avançait pas à sa satisfaction, il lui arrivait de grimper sur les murs et de commencer à mélanger le mortier lui-même. Il ne tolérait pas le travail mal fait et n'hésitait pas à punir les responsables en conséquence. Un jour qu'il inspectait des briques, il se rendit compte que certaines étaient très minces. Il appela le maître maçon, et, après l'avoir réprimandé, ordonna à sa garde noire de lui casser cinquante briques sur la tête. Une fois le châtiment administré, l'esclave ensanglanté fut jeté en prison.

Un autre jour, le sultan demanda à un de ses esclaves ce qu'il pensait du mortier. Quand l'homme tremblant admit qu'il était de piètre qualité, Moulay Ismaïl « le pria de tenir sa tête droite pour qu'il pût la frapper ; l'ayant frappé, il renversa tous les autres de ses propres mains et leur fractura le crâne si bien que tout l'endroit était aussi sanglant que l'étal d'un boucher ».

Les esclaves espagnols se voyaient infliger un traitement particulièrement dur. Un jour que l'un d'entre eux passait devant Moulay Ismaïl sans retirer son chapeau, le sultan « lui jeta sa lance ». Elle s'enfonça profondément dans la chair de

l'homme, et lui causa une douleur considérable. Il arracha la pointe hérissée et la rendit au sultan, qui s'empressa de lui donner un nouveau coup à l'estomac.

Le châtiment le plus redouté est décrit de la façon suivante par Pellow : « Celui que l'empereur veut voir puni est saisi par trois ou quatre Noirs robustes qui, le prenant par les cuisses, le jettent en l'air de toutes leurs forces, le faisant tourner sur lui-même en même temps, afin qu'il atterrisse la tête la première. » Les gardes noirs qui administraient cette punition étaient « si adroits à force d'entraînement qu'ils pouvaient lui rompre le cou dès la première fois, lui disloquer l'épaule, ou le laisser tomber en lui faisant moins mal ». Ils continuaient à lancer l'esclave jusqu'à ce que le sultan leur ordonne d'arrêter.

La cruauté permanente qui régnait à Meknès faisait des ravages parmi les esclaves, mais ils savaient que toute résistance était vaine. Les captifs espagnols avaient bien tenté d'assassiner le sultan, mais cela avait failli se solder par un désastre. D'après Pellow, l'un d'eux vola un mousquet et tira sur la poitrine du sultan alors qu'il inspectait le chantier. Cependant, il était si nerveux « que les deux balles dont il avait chargé son fusil se fichèrent dans le pommeau de la selle de l'empereur ». Moulay Ismaïl, fou de rage, fit saisir l'homme, « [et] tous s'attendaient à ce qu'il fût soumis à une mort cruelle ». Mais le sultan – imprévisible comme toujours – fut pris de compassion. Il demanda à l'Espagnol « ce qu'il avait fait pour être traité ainsi, s'il n'était plus aimé, et si les gens étaient las de lui ». Puis, faisant preuve d'une rare clémence, il « le renvoya calmement au travail parmi les autres chrétiens ».

La violence du sultan était une source constante de grief pour les esclaves de Meknès, qui craignaient que leurs amis et parents en Grande-Bretagne ne fussent ignorants de leur détresse. Thomas Goodman, de l'équipage du *Francis*, écrivit à sa famille en novembre 1716, l'informant des cruels traitements auxquels il était soumis.

« J'ai traversé beaucoup d'épreuves, disait-il, car nous sommes maintenus à la tâche nuit et jour ; et menés comme des moutons. » Il ajouta que le travail était si pénible qu'il en était presque insupportable. « Quand nous allons travailler, dit-il aussi, nous ne savons pas si nous reviendrons vivants ou non, car ce sont des gens très barbares et ils ne nous donnent que du pain et de l'eau. » Après avoir supplié sa famille de prier pour

ses camarades survivants et lui-même, il termina sa lettre en révélant son sentiment de désespoir et d'oppression. « Rien ne peut être pire pour moi que de songer à la vie heureuse que j'ai connue, et de vivre à présent pire qu'un chien, et nu ; sans un haillon pour couvrir notre nudité. »

Un autre captif, Thomas Meggison, suppliait qu'on leur vienne en aide avant l'arrivée de l'hiver, qui, croyait-il, tuerait beaucoup de ses amis malades. « Dieu sait que nos pauvres hommes sont dans un état lamentable, et meurent presque chaque jour de dénuement, écrit-il. Ils mourront de faim cet hiver sans la grande pitié de Dieu, et toutes les nations reçoivent de l'aide hormis les pauvres Anglais qui n'ont qu'histoires et mensonges. »

Meggison avait vu juste, et l'hiver fit des ravages parmi les hommes affaiblis. Au début de 1717, Thomas Pellow apprit que son oncle était gravement malade, sans grand espoir de se rétablir.

Quelques jours plus tard, Thomas reçut la terrible nouvelle de la mort du capitaine Pellow, emporté « par une violente fluxion ». Il avait survécu six mois en captivité, plus longtemps que quatre des sept membres d'équipage du *Francis*. Mais les cruels traitements et le manque de nourriture l'avaient brisé, et la dysenterie avait eu raison de ses dernières forces.

Les survivants, terrifiés à l'idée que leur tour viendrait bientôt, écrivirent des lettres désespérées en Angleterre, suppliant qu'on fasse quelque chose. Mais ils craignaient fort que leurs appels au secours ne restent vains. « Je crois que tous les chrétiens d'Angleterre nous ont oubliés, écrit John Willdon, car ils ne nous ont pas envoyé la moindre aide depuis que nous sommes devenus esclaves. »

6. La garde des concubines

Par une radieuse matinée du printemps de l'année 1717, un gentleman au teint pâle traversait Whitehall d'un pas décidé. Avec son habit de velours et sa perruque blond cendré, il ressemblait à un dandy, mais son visage était grave. Joseph Addison, un des deux ministres des Affaires étrangères, se rendait à une réunion de crise du gouvernement, où ses collègues et lui devaient aborder un des problèmes les plus persistants de l'époque.

Un nombre croissant de vaisseaux étaient capturés par les corsaires de Salé, sans qu'on ait trouvé le moyen de contrer cette menace. Le *Constant John*, le *Desire*, le *Henry and Mary*, le *David*, l'*Abigail*, le *Catherine*, le *George*, le *Sarah*, l'*Endeavour*, le *Prosperous* et le *Union* avaient tous été saisis au cours des derniers mois, et leurs capitaines et équipages envoyés à Meknès, les fers aux pieds. La Grande-Bretagne, comme le reste de l'Europe, était prise en otage.

Il fallait agir.

Le roi George Ier, qui venait d'être couronné, avait jusque-là fait preuve d'une remarquable indifférence quant à la situation tragique des esclaves britanniques au Maroc. Né en Allemagne, le roi de Hanovre s'était vu offrir le trône à la mort de la reine Anne, qui n'avait pas de descendants. Il maîtrisait mal l'anglais et n'était venu dans son nouveau royaume qu'avec une grande réticence. « Nos coutumes et nos lois étaient pour lui des mystères, écrit lady Mary Wortley Montagu, qu'il ne voulait ni ne pouvait comprendre. »

Le roi avait fait sensation en arrivant à Londres, trois ans plus tôt, accompagné d'un important entourage de courtisans

allemands, dont son Premier ministre, son principal conseiller et ses domestiques personnels. La capitale avait été particulièrement choquée que le souverain ait amené deux conseillers turcs, Mehemet et Mustafa. Les ministres britanniques de George étaient eux aussi consternés de voir le roi accorder sa confiance à deux « musulmans » – ils s'étaient, en fait, convertis au christianisme – dont l'un avait été nommé gardien de la cassette royale. Quelques mois à peine après son installation à Whitehall, le roi avait été raillé dans de méchants couplets et des chansons xénophobes. On l'accusait d'avoir amené ses Turcs « à des fins abominables », et de laisser ses courtisans allemands s'enrichir aux dépens de la Grande-Bretagne.

> Il a amené ici son illustre maison
> C'est-à-dire lui-même, sa pipe, son pot de chambre et ses poux;
> Deux Turcs, trois putains, et une demi-douzaine d'infirmières
> Cinq cents Allemands, tous sans le sou.

Au printemps 1717, le roi George Ier reçut une pétition désespérée des femmes et veuves des marins asservis, y compris celle du capitaine Pellow, qui le suppliaient de les aider à obtenir leur libération. Cette bouleversante requête appelait le roi à agir sans tarder, « [le] priant humblement et sincèrement d'apporter un réconfort rapide à [ses] sujets affligés ». Elle le suppliait aussi de fonder « une institution charitable » pour les veuves des esclaves, dont beaucoup, sans ressources, risquaient de mourir de faim.

La pétition fut présentée au roi par Jezreel Jones, clerc auprès de la Royal Society. Il informa le roi que les esclaves britanniques étaient dans un état affreux et risquaient de « périr de misère, de travaux pénibles, nus, battus sévèrement et trop affaiblis pour travailler ». George Ier montra si peu d'intérêt pour le sort des captifs que Jones se tourna vers Joseph Addison, récemment nommé au poste de ministre, dont les responsabilités incluaient les relations de la Grande-Bretagne avec l'Europe et la Méditerranée.

La nomination d'Addison à ce poste avait surpris tout le monde. Député depuis 1708, il avait été singulièrement peu brillant à la Chambre. Il n'avait tenté qu'un seul discours devant la Chambre des communes, et avait été si terrifié par les huées qu'il était bien vite retourné à son banc. Pourtant, il

éblouissait depuis longtemps l'intelligentsia de la capitale par son intellect, et les essais qu'il publiait dans le *Spectator*, le *Tatler* et le *Guardian*. Au printemps 1717, quand James Stanhope, le célèbre Whig, fut nommé premier lord du Trésor et chancelier de l'Échiquier, il offrit à Addison le poste de ministre pour les affaires du Sud.

Depuis sa plus tendre enfance, Addison était fasciné par le Maroc. Son père avait servi dans la garnison de Tanger, et le jeune Joseph avait été abreuvé d'anecdotes sur la vie au pays des Maures. En 1671, il avait publié *The Tales of Old Lancelot* [Contes du Vieux Lancelot], récits sombres et romantiques traitant de vaillants seigneurs de guerre, où les Maures étaient décrits comme des traîtres, « implacables dans leur haine ». En revanche, il voyait leurs délicieuses femmes sous un jour plus charitable, leur trouvant « le teint agréable, les formes voluptueuses, et bien faites », et laissant entendre qu'il avait essayé de voler quelques moments d'intimité avec ces beautés, mais qu'il en avait été empêché par leurs maris méfiants qui « [les] gardent dans une grande soumission et à l'écart du monde de sorte que l'adultère est étranger à leurs lits ».

Le personnage de Moulay Ismaïl lui inspirait à la fois horreur et fascination. L'année précédant sa nomination au poste de secrétaire d'État, il avait écrit un essai sur la tyrannie pour le *Freeholder*. Il citait Moulay Ismaïl comme la pire sorte de souverain, et comparait son despotisme brutal au gouvernement parlementaire éclairé de la Grande-Bretagne. D'après lui, les sujets du sultan vivaient dans la peur constante de ses accès de colère imprévisibles et devaient manifester un asservissement absolu chaque fois qu'ils se trouvaient en sa présence. Ses conseillers eux-mêmes ne pouvaient exprimer franchement leur point de vue. Addison affirmait que le sultan avait l'habitude de conduire ses affaires alors qu'il était « à cheval dans une cour, avec plusieurs de ses caïds, ou gouverneurs, autour de lui, debout, pieds nus, tremblants, courbés vers la terre, chantant ses louanges à chacune de ses paroles ».

Dans le même essai, Addison informait ses lecteurs que Moulay Ismaïl forçait ses esclaves chrétiens à construire un palais de taille monumentale, qu'il employait « des milliers d'hommes à des travaux de ce genre », et « qu'il avait pour habitude de prouver la délicatesse de son goût en faisant démolir le bâtiment et mettre à mort tous ceux qui y avaient contribué ».

Addison avait longuement réfléchi à la meilleure façon d'aborder Moulay Ismaïl. Toutes les tentatives précédentes de négociation avec le sultan s'étaient soldées par un échec, et il était clair qu'il n'y avait pas de solution simple à la crise. Quelques mois seulement auparavant, l'amiral Charles Cornwall avait été envoyé au Maroc avec l'ordre de « demander satisfaction » pour les méfaits des corsaires de Salé, et « d'obtenir la libération de tous les sujets de Sa Majesté captifs en Barbarie ». L'amiral Cornwall avait présenté sa requête au sultan, qui avait répondu que son seul désir était « d'établir une paix durable et profonde entre les deux royaumes ». Pourtant, il avait refusé de libérer ses esclaves, et Cornwall avait réagi en tentant d'établir un blocus des principaux ports du Maroc. Bien qu'inefficace, ce blocus était encore en vigueur quand Addison assista à la réunion du Conseil des ministres le 31 mai 1717.

Addison était venu bien préparé, et il avait apporté un document intitulé « Les Affaires de l'État de Barbarie », qui contenait une foule d'informations sur le sultan, car il était convaincu que le blocus des ports du Maroc n'était pas la solution. En effet, l'amiral Cornwall avait capturé plusieurs vaisseaux corsaires, mais il n'avait pas réussi à libérer un seul esclave. À vrai dire, le blocus avait si peu inquiété le sultan du Maroc qu'Addison déclara : « Il est permis de se demander si Moulay Ismaïl est bel et bien informé de la perte de ses vaisseaux. »

Le ministre était persuadé que le seul moyen d'amener le sultan à négocier la libération de ses esclaves était d'envoyer un ambassadeur à la capitale impériale. Moulay Ismaïl lui-même avait admis dans une lettre à l'amiral Cornwall qu'il était las de conduire des négociations à distance. « Cela n'est pas ainsi que vous parviendrez à obtenir quoi que ce soit de moi, écrivit-il. Si vous désirez me parler, et si vous avez quelque chose à me demander, vous pouvez venir dans mon Grand Palais de Dieu. » Il avait ajouté avec dédain : « Moi, serviteur de Dieu, je ne peux vous parler par courrier et par lettres. »

Addison exposa sa théorie, affirmant à ses collègues qu'il était impératif d'envoyer sans délai un ambassadeur accrédité au Maroc. « Les captifs anglais ne seront pas libérés à moins qu'un ministre ne se rende à Meknès chargé d'un présent de valeur pour l'empereur, et de pots-de-vin pour ses favoris. » Cependant, il n'ignorait pas qu'il était délicat de dépêcher à

Meknès un ambassadeur de haut rang. Moulay Ismaïl traitait les visiteurs avec mépris, et Addison avait été consterné par certains récits. Un émissaire français à qui on avait accordé une audience fut reçu par le sultan « dans un habit taché d'une exécution récente [...], les bras maculés du sang de deux Maures, qu'il avait exécutés de ses mains impériales ».

Addison comprenait que la perspective d'un traitement aussi humiliant ferait hésiter ses collègues. « Il y a des obstacles à l'envoi d'un représentant à Meknès, tels que le risque qu'il soit détenu, le coût de l'entreprise, et la faible probabilité de conclure un traité avec les Maures », admit-il. Néanmoins, il pressa le gouvernement d'accepter. Il fallait envoyer quelqu'un dans la tanière du lion, et le ministre argua « que la perspective de racheter tant de compatriotes valait bien le sacrifice d'un homme ».

La présentation d'Addison fut suivie d'un long débat. Ses collègues comparèrent le coût de l'envoi d'un ambassadeur à celui du maintien de la flotte de l'amiral Cornwall. Ils réfléchirent aussi aux avantages d'un traité de paix avec le Maroc, qui pourrait déboucher sur l'ouverture de nouveaux marchés d'exportation pour la laine anglaise. Finalement, l'éloquence d'Addison eut raison de leurs réticences. Ils accédèrent à ses demandes, et le secrétaire d'État, ravi, nota sur son carnet : « envoyer un émissaire à Meknès ».

Un certain Coninsby Norbury, capitaine de la flotte de Cornwall, fut nommé à la tête de la délégation britannique. Homme arrogant, rebelle, et étonnamment doué pour offenser les gens partout où il allait, c'était un choix des plus regrettables pour une telle mission. Les circonstances de sa sélection demeurent opaques. Il est fort possible qu'aucun de ses collègues n'ait voulu risquer sa vie en se rendant à Meknès, et que Norbury ait été le seul volontaire. En l'espace de quelques heures après son débarquement à Tétouan, au nord du Maroc, il avait réussi à insulter plusieurs des dignitaires les plus importants de l'entourage de Moulay Ismaïl, dont le caïd Ahmed ben Ali ben Abdallah, le commandant en chef de l'armée du sultan.

Le caïd Ahmed était habitué à être traité avec déférence, surtout par les émissaires européens. Le capitaine Norbury, qui n'avait pas la moindre intention de s'abaisser devant lui, se conduisit avec une telle arrogance que le caïd envoya une lettre aux ministres de Londres pour se plaindre de son attitude.

Rédigée en arabe, celle-ci fut promptement traduite et circula au sein du Conseil. « À l'arrivée du capitaine Norbury, écrivait le caïd, je suis allé l'accueillir, accompagné d'un millier de gens, ordonnant qu'une tente fût dressée pour ledit capitaine et une autre pour moi, de manière à le recevoir en lui donnant des signes d'amitié. » Le caïd Ahmed appréciait fort la pompe des visites officielles, mais s'aperçut vite que cette ambassade allait être plutôt différente des autres. « Je fus surpris de le voir [Norbury] fâché de la forme de notre réception, écrivit-il, estimant que la cérémonie n'avait pas été conduite avec assez d'humilité. » Norbury fit la grimace, exprima son déplaisir, « tourna le dos et regagna sa tente ».

C'était là un affront grave, et le caïd fut profondément blessé. Il prétendait avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour recevoir le capitaine Norbury avec les honneurs dus, et avoir fourni à la délégation anglaise les plus beaux chevaux de la région. En revanche, quand il avait demandé à voir les présents que Norbury avait apportés pour Moulay Ismaïl, il s'était heurté à un refus catégorique. « Il a refusé, écrit le caïd, disant que personne ne devait les voir avant qu'il n'arrive à Meknès. » Malgré son exaspération, le caïd Ahmed était prêt à faire preuve de magnanimité. Il attribua l'affront de Norbury à « de mauvaises manières et de piètres conseillers », pourtant il ne put s'empêcher de noter que « depuis le début, jusqu'au jour où il a quitté Meknès, il a fait tout son possible pour se fâcher et avoir des différends non seulement avec moi, mais avec les ministres là-bas ».

Le caïd Ahmed accompagna le capitaine Norbury à la capitale impériale et le présenta au sultan. Impatient de recevoir ses cadeaux, Moulay Ismaïl fut courtois lors de la première rencontre, mais le capitaine britannique se montra brusque au point d'être impoli. « [Il] exigea qu'on lui rende les esclaves, affirmant qu'il ne ferait pas la paix sans eux, et qu'il ferait le blocus de leurs ports et détruirait leur commerce, et d'autres menaces du même genre. »

Norbury nia farouchement avoir enfreint le protocole de la cour. À vrai dire, il aurait pu arguer que les critiques proférées à son encontre étaient profondément hypocrites, puisque Moulay Ismaïl et ses ministres rompaient constamment les accords de paix qu'ils avaient signés. Le sultan fut atterré par le manque de respect de Norbury, mais le capitaine n'en avait pas

terminé. Furieux que le sultan retînt tant de ses compatriotes esclaves, il se mit à crier et à « taper du pied trois ou quatre fois en présence de l'empereur ». Quand Moulay Ismaïl s'efforça de l'apaiser, le capitaine Norbury laissa échapper : « "Que Dieu vous maudisse", des mots que les courtisans comprirent. »

Thomas Pellow fut témoin de cet extraordinaire incident et rapporta que la conduite du capitaine Norbury « mit Sa Majesté dans une terrible colère ». Il était si furieux qu'il se déchaîna sur ceux qui étaient les plus proches de lui. « Beaucoup des hommes qui l'entouraient portent les marques de son épée, de sa lance ou de son bâton, ajouta Pellow. Le visage et les bras du Noir qui portait son parasol quand le capitaine Norbury était là étaient couverts de cicatrices à cause des coupures que l'empereur lui avait faites. »

On ignore si Moulay Ismaïl avait eu ou non l'intention de libérer ses esclaves, mais après la démonstration d'arrogance de Norbury, il n'était certainement pas d'humeur à le faire. Il informa le capitaine « qu'il s'était fort mal conduit », et ajouta que « les étrangers ne devaient pas essayer de s'attirer le mépris des gens là où ils sont ». L'un des courtisans du sultan, le caïd Abdallah, attribua entièrement l'échec de la mission britannique à l'attitude du capitaine Norbury. « Si ledit capitaine s'était conduit comme il aurait dû le faire, écrit-il, [...] il aurait pu obtenir ce qu'il désirait. » En l'occurrence, son extrême « avarice et appât du gain » causèrent l'échec de sa mission. Norbury fut escorté à Tétouan les mains vides, et rejoignit peu de temps après la flotte de l'amiral Cornwall.

La mission avait été un désastre. Joseph Addison avait espéré conclure une trêve permanente avec Moulay Ismaïl et en même temps libérer tous les esclaves britanniques. Au lieu de quoi, son ambassadeur n'avait réussi qu'à exaspérer le sultan par ses menaces et ses vantardises. Le seul aspect positif de l'affaire était que Moulay Ismaïl avait accepté la nomination d'un consul britannique au Maroc, sans doute parce qu'il voyait là un moyen d'augmenter le flux de cadeaux à sa cour. L'homme choisi pour cet office fut Anthony Hatfeild, un marchand entreprenant qui, grâce à ses contacts au Maroc, avait pu maintenir quelques liens commerciaux avec le port de Tétouan. Le consul Hatfeild allait s'avérer un serviteur diligent au cours des années suivantes et ferait tout son possible pour obtenir la libération des esclaves britanniques. Mais, comme Joseph Addison

et l'amiral Cornwall, il allait trouver quasiment impossible de traiter avec le fier et imprévisible sultan.

Pendant que les captifs britanniques s'épuisaient à la construction des murs et remparts de Meknès, la situation de Thomas Pellow s'était améliorée. Âgé d'une quinzaine d'années à présent, il avait quitté sa famille depuis plus de trois ans. Peu après la mort de Moulay es-Sfa, il fut donné à un des courtisans du sultan, Ba Ahmed es-Srhir, « dont le rôle était de former les jeunes et de leur enseigner comment s'adresser à l'empereur et se comporter en sa présence ». Pellow apprenait à être domestique au palais – au sein de l'armée d'esclaves-serviteurs qui étaient en contact quotidien avec Moulay Ismaïl.

Six cents jeunes avaient été sélectionnés pour cette formation, mais rares étaient ceux qui témoignaient aptitude ou enthousiasme. Pellow fut vite jugé le plus compétent du groupe. Deux semaines après avoir rejoint la maison de Ba Ahmed, il fut nommé capitaine, et se vit confier la charge de huit autres renégats. Ils furent envoyés au palais impérial avec l'ordre de « nettoyer les allées du jardin de l'empereur, où sa favorite et lui [...] avaient pour habitude de se promener ».

Le travail n'était pas sans danger. Moulay Ismaïl avait décrété que ses femmes ne devaient être vues de personne hormis des eunuques du palais, et les habitants de Meknès avaient ordre de rester chez eux quand le sultan et son entourage faisaient leur promenade quotidienne. Le père Busnot avait observé de loin ce spectacle, et s'étonnait du soin que prenait le sultan à dissimuler ses épouses aux regards. Chaque fois qu'ils sortaient de l'enceinte du palais, « les eunuques [couraient] devant, tirant plusieurs coups de fusil, afin que tout le monde se retire sur peine de la vie ». Il ajouta que « quand quelqu'un est surpris en sorte qu'il ne puisse fuir, il évite cette peine en se couchant, le visage contre terre, car s'il levait les yeux sur une de ces femmes, il serait puni de mort ».

Pellow surveillait prudemment l'entrée du jardin, mais il ne tarda pas à commettre une erreur qui aurait pu lui coûter la vie. Il balayait les allées en gravier quand une des quatre femmes principales du sultan, Halima el-Aziza survint inopinément. « La reine, écrit Pellow, arrivant un jour dans l'allée avant que j'aie pu me cacher dans la petite maison située là à cet effet [...], se trouva à me voir. » L'attitude courageuse de Pellow

éveilla sa curiosité. Au lieu de le dénoncer au sultan – et d'exiger qu'il fût puni –, elle demanda à l'avoir comme serviteur dans son entourage.

Moulay Ismaïl, soucieux de satisfaire sa femme préférée, donna son accord. « [Il] nous ordonna immédiatement de sortir, un par un, jusqu'à ce qu'elle voie la même personne. » Dès que Pellow apparut, la reine le reconnut et, dit-il, « on me donna aussitôt à elle ». Sa nouvelle situation était tout à fait extraordinaire et allait lui faire courir un bien plus grand danger. Il fut nommé portier en chef de la série de portes intérieures du palais de la reine – menant à l'un des sérails du sultan. Ces appartements intérieurs étaient contrôlés par une phalange de gardes noirs et d'eunuques, et l'entrée n'était permise qu'à un nombre restreint d'élus. Dans ces cours cloîtrées, en plein cœur du palais, se trouvaient les appartements privés de la reine. C'était là qu'elle « était étroitement enfermée, avec trente-huit des concubines de l'empereur, et plusieurs eunuques ».

Le sérail était un lieu somptueux dont les cours étaient ornées de colonnes en marbre poli. D'après Francis Brooks, un des esclaves qui avait participé à sa construction, un bassin en marbre sculpté était situé au centre de la cour. Il était rempli « d'une eau de source étrange [... qui] bouillonne au milieu, et vient d'une fontaine située à environ trois kilomètres du palais ».

Le nombre de femmes dans les divers harems de Moulay Ismaïl était une source constante de fascination pour les visiteurs européens au palais impérial. Pellow affirme que le sultan avait plus de quatre mille concubines pendant la période où il était à Meknès, toutes « soigneusement confinées aux appartements qui leur étaient attribués ». Ce chiffre est impossible à vérifier, même si on sait que Moulay Ismaïl a engendré un nombre considérable d'enfants. La naissance de chaque enfant était marquée par un impôt spécial levé parmi les juifs du pays, de manière à ce que des cadeaux appropriés puissent être achetés. Le registre de cet impôt suggère que le sultan eut au moins mille deux cents enfants au cours de son long règne.

Pellow ne vit jamais l'intérieur du harem, car un tel geste lui aurait coûté la vie. Mais une esclave hollandaise, Maria Ter Meetelen, a laissé un témoignage unique de la vie dans le lieu que Pellow devait maintenant garder. « Je me trouvai face au

sultan, écrit-elle, dans sa chambre, où il était allongé avec au moins cinquante femmes. » Elles avaient « le visage maquillé et étaient habillées comme des déesses, extraordinairement belles, chacune munie d'un instrument ». Maria écouta avec stupéfaction tandis qu'« elles jouaient et chantaient, car [elle] n'avai[t] jamais entendu de plus délicieuse mélodie ».

Les dames du harem présentaient un spectacle extraordinairement somptueux. Les épouses principales du sultan étaient parées de gouttes d'or et de perles, « qui pendaient à leur cou et étaient très lourdes ». Elles portaient des diadèmes en or incrustés de perles, et des bracelets d'or et d'argent tintaient à leurs poignets. Leurs cheveux eux-mêmes étaient tressés avec du fil d'or, qui étincelait au soleil, tandis que leurs colliers étaient si lourds de joyaux « que je me demandais comment elles pouvaient garder la tête droite avec tout cet or, ces perles et ces pierres précieuses ».

Les concubines du sultan passaient le plus clair de leur vie enfermées à l'écart du monde extérieur et quittaient rarement cette partie interdite du palais. Certaines s'ennuyaient tant qu'elles soudoyaient leurs eunuques afin qu'ils achètent du vin aux esclaves chrétiens. D'autres se faufilaient à l'extérieur pour aller voir des amies, ailleurs dans le palais. Quand le père Busnot était à Meknès, il dit que Moulay Ismaïl « [avait] fait arracher toutes les dents à quatorze d'entre elles pour s'être visitées en secret ».

Dans le sérail se trouvaient souvent de jeunes esclaves européennes capturées en mer par les corsaires de Salé. Francis Brooks avait été témoin de l'arrivée de quatre Anglaises enlevées à bord d'un vaisseau à destination de la Barbade. Le chef eunuque informa le sultan qu'il y avait « une vierge chrétienne parmi le reste des femmes », et un Moulay Ismaïl ravi la pressa de renoncer à sa foi, « lui faisant miroiter de riches récompenses si elle acceptait de se convertir et de partager son lit ». La jeune fille refusa, provoquant la rage du sultan. « [Il] la fit déshabiller et fouetter par ses eunuques avec des cordes minces jusqu'à la laisser pour morte. » Il ordonna ensuite à ses femmes noires de l'emmener et de ne lui donner que du pain moisi à manger. La détermination de la pauvre fille finit par s'effondrer et elle n'eut d'autre choix que de « se résigner à soumettre son corps, bien que son cœur la portât ailleurs ». Satisfait, le sultan « la fit laver et habiller [...] et coucha avec elle ». Une fois

son désir assouvi, « il s'empressa de la chasser hors de sa présence, de façon inhumaine ». L'acte sexuel fut rapide, mais fécond. La jeune fille tomba enceinte et donna naissance à un enfant bien portant destiné à une vie de servitude dans le grand palais de Meknès.

Les règles qui gouvernaient le harem étaient observées d'une manière stricte, et personne hormis le sultan et ses eunuques n'était autorisé à pénétrer dans ce saint des saints. Moulay Ismaïl lui-même devait se plier à un protocole qui exigeait qu'il annonce sa visite avant de pouvoir être introduit à l'intérieur. Pellow fut informé de ces règles et averti que son rôle consistait à empêcher tout visiteur de pénétrer dans ces appartements entre le coucher et le lever du soleil.

Sa fermeté n'allait pas tarder à être mise à l'épreuve. Un soir, peu après le coucher du soleil, on frappa bruyamment à l'une des portes qu'il gardait. Pellow savait que la plupart des courtisans s'étaient déjà retirés dans leurs appartements; il comprit aussi que celui qui se tenait derrière la porte avait réussi à tromper l'attention de plusieurs autres gardes. Il craignait que le sultan lui-même ne se trouvât à l'extérieur, mais il avait reçu l'ordre strict de ne pas ouvrir la porte. « J'avais l'ordre de n'admettre personne passé une certaine heure, écrit-il, sans en avoir reçu d'avertissement préalable, et sans que certains signaux soient donnés en conséquence. » Ses ordres ne se limitaient pas à refuser l'accès. « Au cas où quelqu'un tenterait d'entrer à une telle heure, et ne s'en irait pas immédiatement [...], je devais faire feu à travers la porte. »

On frappa de nouveau, et Pellow demanda à savoir qui était là. Il obtint la réponse qu'il redoutait le plus. Moulay Ismaïl lui-même exigeait l'accès au sérail et était furieux qu'un esclave du palais se dresse sur son chemin. Pellow hésita un instant, conscient du fait qu'il serait certainement puni, quoi qu'il décide de faire. S'il refusait d'ouvrir, il s'exposait à la torture et à la mort pour avoir désobéi aux ordres du sultan. S'il ouvrait, contrairement aux ordres, il serait exécuté pour s'être révélé indigne de confiance.

Les gardes de l'entrée extérieure s'étaient affolés en comprenant que le sultan en personne exigeait d'entrer, et craignaient tant de lui désobéir qu'ils avaient docilement ouvert la porte. Mais Pellow avait toujours montré une grande indépendance d'esprit et il était rarement prêt à faire des compromis. C'était

cette obstination qui lui avait permis de quitter l'Angleterre contre le désir de ses parents. C'était elle aussi qui – par voie de conséquence – avait conduit à sa capture. À présent, elle allait avoir un tout autre résultat.

Le coup de maître de Pellow fut de dissimuler, de dire au sultan « qu'[il] doutait fort que ce soit [lui], car [il] n'avait jamais vu Son Excellence venir à une heure aussi tardive sans qu'[il] en fût informé au préalable ». Il ajouta que quiconque se tenait derrière la porte « devait partir au péril de sa vie, ou qu'[il] lui enverrait une demi-douzaine de balles à travers la porte ».

Moulay Ismaïl ordonna à Pellow de ne pas tirer, et aboya que s'il ne le laissait pas entrer, il lui couperait certainement la tête le lendemain. Puis, changeant de ton, il ajouta : « [...] si j'acceptais, il me donnerait un cheval superbe [...] et les plus beaux meubles de l'empire ».

Pellow se méfia instinctivement du sultan, et, convaincu que celui-ci le mettait à l'épreuve, affirma qu'il n'ouvrirait pas la porte, « pour tous les chevaux et tous les meubles de l'empire ». Il expliqua que la raison de son refus était simple : « Moulay Ismaïl, le plus glorieux empereur du monde, m'a confié la tâche de garder ce poste contre tous les imposteurs et intrus quels qu'ils soient. » Il ajouta qu'« il était vain pour lui de persister davantage ». Moulay Ismaïl, furieux, se mit à tambouriner à la porte.

Pellow savait qu'il était trop tard pour faire marche arrière. Il savait aussi qu'il avait reçu l'ordre de faire feu à travers la porte si un indésirable persistait à vouloir entrer. En outre, le sultan avait peu de chances d'être blessé. La porte était fabriquée dans un bois solidement clouté, et il y avait quantité d'alcôves où Moulay Ismaïl pouvait s'abriter. Pourtant, il avait du mal à croire que lui – un esclave du palais – était sur le point de retourner son mousquet contre le sultan du Maroc. Nerveusement, et à demi malade de peur, il commença à charger son arme.

Quand il tira, une formidable détonation résonna dans le palais. « Je tirai à travers la porte toutes les balles qui se trouvaient dans un tromblon à ma portée », écrit-il. Les balles fendillèrent le bois et le criblèrent de trous, persuadant enfin le sultan de battre en retraite. « Voyant que ma résistance était si résolue, et qu'il n'avait aucune chance d'entrer, il s'en alla comme il était venu. » En partant, Moulay Ismaïl proféra de terribles menaces

contre Pellow, tout en couvrant d'éloges les gardes des portes extérieures qui l'avaient laissé entrer.

Pellow attendit le lendemain matin avec angoisse. Les autres gardes et lui furent réveillés de bonne heure, et reçurent l'ordre de se présenter devant le sultan. Il était certain qu'il serait exécuté, mais ne tarda pas à se rendre compte que la fureur du sultan était dirigée contre les autres gardes. « Tous ceux qui lui avaient donné accès, écrit Pellow, eurent la tête coupée ou subirent de cruelles tortures. » Quant à Pellow, il fut l'objet de louanges dithyrambiques de la part de Moulay Ismaïl. « Après avoir été hautement félicité pour ma loyauté, écrit-il, [je fus] récompensé par l'octroi d'un cheval beaucoup plus beau que celui qu'il avait promis de me donner si j'avais accepté de trahir la confiance placée en moi. »

Le courage de Pellow face au sultan eut pour effet de le mettre en contact quotidien avec le cercle des favoris de la cour. Il fut tout d'abord attaché au service d'un des fils de Moulay Ismaïl, l'imprévisible Moulay Zidane. « Il était par nature assez cruel », écrit Pellow, qui fut horrifié de le voir « tuer son Noir favori de ses propres mains ». L'homme avait été exécuté parce qu'il avait accidentellement dérangé un couple de pigeons auxquels Moulay Zidane donnait à manger.

Ensuite, Pellow devint domestique de la mère de Moulay Zidane, une dame aimable qui le jugea « attentif et diligent ». Peu après, alors que Pellow avait environ seize ans, Moulay Ismaïl le prit directement à son service. Comprenant que le jeune esclave de Cornouailles était exceptionnellement intelligent et travailleur, le sultan voulait exploiter ses talents. Pellow reçut l'ordre « de [se] mettre à son service dans son palais pour accomplir les tâches dont il voudrait bien [le] charger à l'avenir ». Le nouveau serviteur était confiné dans l'enceinte du luxueux palais, où il était « toujours prêt à obéir à ses ordres, à le recevoir tête nue et pieds nus à son entrée, ou à sa sortie ». En très peu de temps, le sultan fit de Pellow son domestique personnel. « [J'étais] strictement chargé de n'observer que les ordres de l'empereur, écrit-il, et de le servir en toute occasion. » Quand Moulay Ismaïl quittait son palais à cheval afin d'aller inspecter le travail de ses esclaves blancs, Pellow chevauchait à ses côtés. « Je montais généralement le magnifique cheval qu'il m'avait offert pour ma loyauté à tenir mon

poste à la porte. » En de telles occasions, il devait porter « un gourdin d'environ un mètre de long, en bois du Brésil, que [le sultan] utilisait, à la moindre occasion, pour frapper les gens sur la tête, comme [il eut] plusieurs fois le plaisir de le voir ».

Tandis que Pellow accompagnait le sultan lors de ses affaires à la cour, il était contraint de regarder en silence son maître maltraiter les esclaves. « Il était d'une nature si capricieuse, si cruelle et si emportée, écrit-il, que personne ne pouvait être assuré de sa vie, même pour une heure. » Impuissant, Pellow vit Moulay Ismaïl ordonner à ses bourreaux noirs de tuer les esclaves trop lents, leur expliquant par gestes la manière dont il voulait qu'ils fussent tués. « Quand il voulait que quelqu'un ait la tête coupée, ajouta Pellow, [il en faisait la démonstration] en ramassant les épaules tant qu'il pouvait, puis en redressant brusquement la tête. » Son signe pour qu'un esclave soit garrotté à mort était « la torsion rapide du poignet, tandis qu'il gardait l'œil fixé sur les victimes ».

La loyauté de Pellow envers le sultan lui valut un meilleur logement. Bien que ses quartiers fussent minuscules, la cellule possédait un toit de tuile et était abritée des pires chaleurs de l'été par les hauts murs du palais. Il eut aussi le droit de participer au festin quotidien qui était préparé pour le cercle favori du sultan.

Tout dans le palais de Moulay Ismaïl était à grande échelle, et les repas n'étaient pas une exception. La première fois qu'il mangea à la cour, Pellow put à peine en croire ses yeux. Un énorme plateau, contenant assez de couscous pour nourrir neuf cents personnes, fut amené sur un chariot dans la cour du palais. La compagnie assemblée était divisée en groupes de soixante-dix ou quatre-vingts hommes, « [et] tous nos repas étaient servis de la charrette dans de grands plats, et posés au milieu de nous ». Pellow n'avait jamais mangé de couscous auparavant et fut surpris de trouver cela délicieux. Imbibé de beurre fondu et légèrement parfumé de safran et d'épices, il était « très bon, agréable et nourrissant [...] et d'un goût excellent ».

La plupart des compagnons de Pellow avaient été esclaves pendant plusieurs années avant de se convertir à l'islam et d'obtenir un poste à la cour. Accoutumés à un régime de pain et d'huile, ils furent incapables de se restreindre quand on leur présenta pour la première fois la nourriture du palais. Les

hommes se jetèrent sur les plats, saisissant de gros morceaux de viande et les fourrant dans leur bouche. Les gardes de service en furent atterrés, surtout quand certains faillirent s'étrangler. Après cela, ils furent surveillés « par plusieurs personnes qui portaient des gourdins, au cas où quelqu'un avalerait un morceau trop gros et s'étranglerait – ce qui, à cause de leur gourmandise, arrivait souvent ». Si on commençait à s'étouffer, « un des gardes donnait à l'individu concerné un bon coup dans la nuque, par quoi le morceau était généralement expulsé par le bas ou par le haut ».

Un meilleur régime alimentaire et un logement fermé provoquèrent une amélioration remarquable de la santé de Pellow. Il était arrivé au Maroc souffrant des privations occasionnées par plusieurs mois en mer, et avait été affaibli davantage par son séjour à bord du vaisseau du capitaine Hakem et les mauvais traitements subis aux mains de Moulay es-Sfa. À présent, après quelques mois au service du sultan, il était « plutôt en bonne forme ». Le danger principal n'était plus la maladie ni la faim, mais le capricieux sultan et ses épouses. « J'étais obligé, raconte Pellow, de marcher comme quelqu'un [...] au bord d'un précipice, qui, s'il commet le moindre faux pas, est sûr de basculer et de se rompre le cou. » La situation devint encore plus inquiétante quand une des femmes de Moulay Ismaïl témoigna un intérêt amoureux pour Pellow, qui n'avait aucun désir de retourner ses affections. « Je jugeai prudent de surveiller tous mes gestes de très près », écrit-il.

Moulay Ismaïl était souvent fantasque et il n'était pas rare qu'il exigeât de passer son entourage en revue à l'improviste. Un jour, Pellow remarqua que le sultan était d'humeur fort gaie et désireux de se distraire. Avec un sourire malicieux, il ordonna que huit cents des esclaves à son service – y compris Pellow – soient amenés devant lui. Quand ils furent assemblés sur le champ de manœuvres du palais, il fit venir un nombre égal de femmes. Il prononça ensuite un bref discours, informant les hommes qu'il avait « à plusieurs occasions, observé leur diligence et leur adresse à le servir ». Comme récompense pour leur comportement loyal, ajouta-t-il, il avait décidé de leur offrir à chacun une épouse. Les hommes pensèrent que Moulay Ismaïl plaisantait, mais il était on ne peut plus sérieux. Il pénétra dans la foule avec grand enthousiasme et commença à former des couples, « pour certains d'un geste de la main

[...], pour d'autres d'un signe de tête, ou d'un regard jeté au hasard ».

Pellow fut horrifié par le spectacle qui s'ensuivit, surtout quand il comprit qu'il n'était pas à l'abri des grotesques mariages du sultan. « Je fus aussi appelé devant lui, et prié de regarder huit Noires qui étaient là, et d'en prendre une pour femme. » Pellow les regarda des pieds à la tête, mais n'en trouva aucune à son goût. Ce n'était pas leur physique qui lui déplaisait. Pétri des préjugés de son époque, Pellow n'aimait pas la couleur de leur peau. Les femmes avaient été amenées comme esclaves d'Afrique tropicale et elles étaient noires comme de l'ébène.

« N'aimant pas du tout leur couleur, écrit Pellow, [je] fis aussitôt deux révérences, me jetai au sol et le baisai, puis le pied de l'empereur [...], le suppliant humblement de me donner une femme qui soit de la même couleur que moi, s'il fallait que j'aie une femme. »

Pellow prenait un grand risque en formulant une telle requête. Pourtant, Moulay Ismaïl, perplexe, ordonna que sept esclaves de sang mêlé soient amenées du palais. Aucune ne plut à Pellow. « Sur quoi je me prosternai encore vers le sol, le suppliant toujours de m'en donner une de ma propre couleur. » Le sultan ne connaissait que trop l'obstination de Pellow, et sa bonne humeur l'emporta. « [Il] envoya chercher une femme, tout habillée, qui apparut peu après entourée de deux jeunes gaillards. » Quand Pellow reçut l'ordre de prendre sa main, il eut un choc. « Je vis qu'elle était noire, et aussitôt après, je vis que ses pieds l'étaient aussi. » L'effet produit était précisément ce que le sultan avait espéré. Il « [m']ordonna de soulever son voile [...] et de regarder son visage ».

Pellow s'exécuta et se rendit compte avec surprise que la jeune fille était beaucoup plus pâle que la plupart des autres, et que ses mains et ses pieds avaient été teints au henné. « [Je] lui trouvai le teint fort agréable », avoua-t-il, pour le plus grand plaisir de Moulay Ismaïl. « Le vieux coquin cria, de manière très plaisante, *"Bono! Bono!"* ce qui signifie "Bien! Bien!" en espagnol », puis il ordonna que Pellow et la jeune fille fussent mariés sur-le-champ.

Le sultan aimait marier ses esclaves, et c'était là un de ses plus grands plaisirs. Il officiait souvent, debout devant la foule, désignant un homme et une femme esclaves. D'après Pellow, il

criait « Ça prend ça », et le couple s'en allait « aussi solidement marié que par le pape ». Moulay Ismaïl accordait une attention toute particulière à la couleur de la peau des enfants qu'ils engendreraient. Aimant particulièrement les mulâtres, ou métis, « [il] associe toujours un Noir aux plus pâles de ses sujets, de sorte qu'une jeune Blanche doit prendre un nègre ».

Moulay Ismaïl avait eu l'idée d'élever des esclaves au tout début de son règne. Parmi les esclaves à son service, il trouvait que les mulâtres étaient les plus dignes de confiance et forçait souvent ses esclaves blancs à épouser des Noires afin de réapprovisionner son stock de loyaux métis. « Il prenait soin d'établir un élevage de métis, écrit Pellow, pour fournir son palais comme il le voulait. » Les enfants issus de ces unions forcées étaient élevés par les propres officiers de Moulay Ismaïl, et on leur « enseignait à vénérer ce successeur de leur Prophète et à lui obéir, et, ayant baigné dans le sang dès leur plus tendre enfance, à devenir les justiciers et ministres de son courroux ».

Ces étranges programmes d'élevage n'étaient en aucun cas propres au Maroc. Des esclaves de sang mêlé étaient aussi élevés à Alger, de manière à augmenter le stock de serviteurs métis du régime. Le captif français Chastelet des Boyes fut acheté par un propriétaire d'esclaves qui gardait quinze ou seize Noires dans une ferme près d'Alger. Il envoyait régulièrement ses esclaves blancs s'accoupler avec elles, et une fois, son choix se porta sur Chastelet des Boyes. Le Français fut emmené à la ferme par un eunuque, qui ordonna à quatre des femmes de le déshabiller et de se mettre au travail. « Après leur avoir parlé, il referma la porte derrière nous, écrit des Boyes, me laissant de la nourriture [... et] une bouteille d'eau-de-vie de datte. » L'eunuque resta dans les parages, gardant un œil sur les activités sexuelles à l'intérieur. « Il ne manquait pas, écrit des Boyes, [...] de nous jouer une sérénade au tambour, matin et soir. » Après six jours d'activité sexuelle, l'eunuque entra dans la pièce et libéra des Boyes. « Il parla en privé à chacune des Noires, et me ramena chez le patron en ville. »

Thomas Pellow s'aperçut que sa nouvelle épouse contribuait encore à améliorer sa situation. Le beau-frère de la jeune fille était « un homme d'autorité considérable », qui avait environ mille cinq cents personnes sous sa responsabilité. D'autres membres de la famille étaient également bien placés; ils se montrèrent, eux aussi, généreux pour Pellow et sa femme, et

« [les] reçurent de façon très courtoise ». Ils lui recommandèrent de « toujours se comporter envers elle comme un mari aimant [...], l'exhortant en même temps au même devoir envers [lui] ».

Pellow reçut quinze ducats du sultan – comme les autres serviteurs récemment fiancés – mais dut en dépenser une partie pour acheter son certificat de mariage. Une fois le certificat signé par le secrétaire de la cour et présenté au couple, « nous fûmes tous renvoyés pour nous amuser avec nos amis, écrit-il, et célébrer nos noces ».

La famille d'adoption de Pellow fit de son mieux pour organiser une fête. Un des frères de sa femme fournit de la nourriture, tandis que Pellow lui-même empruntait assez d'argent pour acheter « un bœuf bien gras, quatre moutons, deux douzaines de grosses volailles, [et] douze douzaines de pigeonneaux ». Le festin du mariage dura trois jours, au milieu de « beaucoup de rires et de satisfaction joviale ». Mais pour Pellow lui-même, un ingrédient important manquait : il lui était impossible d'acheter du vin ou des liqueurs pour animer la fête. « Ce [fut] la noce la plus sobre qu'on ait jamais vue, écrit-il, car nous n'avions pas, parmi toute cette compagnie, une seule personne ivre. »

Le mariage inattendu de Pellow le liait de plus en plus à son pays d'adoption. Sa conversion à l'islam signifiait qu'il ne serait sans doute jamais racheté par son gouvernement, et il avait maintenant une famille au Maroc. Avec un désespoir grandissant, il comprenait qu'il avait peu de chances de jamais retourner dans son village natal de Penryn.

7. Les rebelles du Haut-Atlas

Peu de documents subsistent concernant la situation à Meknès entre les années 1717 et 1720. Les esclaves britanniques survivants avaient presque abandonné tout espoir d'être arrachés à leurs malheurs. Une longue lettre anonyme, qui semble avoir été écrite au printemps 1717, suggère que les conditions de vie étaient toujours aussi épouvantables.

« Les pluies ont presque cessé à présent, de sorte qu'il commence à y avoir de longues et chaudes journées », écrit l'auteur, ajoutant que « la seule pensée de rester debout seize heures durant ou plus, nu-tête sous un soleil brûlant, suffisait à transpercer le cœur d'un homme », et que quarante et un prisonniers britanniques étaient récemment morts de faim, de maladie ou de fatigue à cause des épuisants travaux quotidiens. Les hommes travaillaient toujours sur le chantier du palais impérial : « [Forcés de] porter d'énormes chargements de terre et de pierres du matin au soir, sans pause, sur notre tête nue, quelle que soit notre origine sociale, [...] nous sommes tous pareillement misérables, et je cours souvent le risque d'une bastonnade pour les instants que je vole ainsi », poursuit l'auteur de la lettre.

Les esclaves étaient sans doute occupés à la construction du Dar el-Mansour, un édifice monumental situé aux confins de l'enceinte du palais. Certains travaillaient peut-être aussi à l'agrandissement des écuries, dont la taille avait déjà impressionné le père Busnot quelques années plus tôt. Les murs intérieurs mesuraient presque un kilomètre et demi de long, et soutenaient plusieurs rangées de galeries voûtées. Chaque arcade était équipée d'eau courante, et il y avait des fontaines,

des pavillons et d'exquises loges en forme de dôme réservées au rangement des selles et brides des chevaux. Aux yeux du père Busnot, les écuries étaient « ce qu'il y a de plus beau dans tout [le] palais ». En 1719, elles étaient devenues une des parties les plus vastes de l'édifice.

Les récits varient quant au nombre de chevaux qui s'y trouvaient en même temps. Certains visiteurs en comptèrent mille; d'autres affirmaient en avoir vu plus de dix mille après les travaux d'agrandissement. D'après le chroniqueur marocain, Ahmad ben Khalid al-Nasari, le total était en réalité proche de douze mille.

Obsédé par le bien-être de ces chevaux, Moulay Ismaïl choisissait parmi ses esclaves les hommes les plus dignes de confiance pour s'en occuper. Il devait y avoir deux esclaves pour soigner dix étalons et leur fournir tous les luxes possibles. Les chevaux favoris du sultan étaient nourris de couscous légèrement parfumé et de lait de chameau. Les autres recevaient des herbes délicates ramassées par les esclaves chaque matin. Les chevaux qui étaient allés à La Mecque étaient traités royalement : ils étaient dispensés de travail, et le sultan lui-même ne les montait pas. Les esclaves chargés de ces animaux sacrés obéissaient à des ordres draconiens et étaient sévèrement punis s'ils manquaient à leurs devoirs. Chaque fois qu'un cheval urinait, ils devaient lui présenter un vaisseau afin d'empêcher l'urine sainte d'entrer en contact avec la terre. Quelques années plus tôt, l'ambassadeur français Pidou de Saint-Olon s'était trouvé là alors qu'on amenait en grande pompe à Moulay Ismaïl un cheval récemment revenu de La Mecque. D'après lui, la queue de l'animal était tenue par un esclave chrétien, qui portait un pot et un linge pour recevoir ses excréments et l'essuyer. Et il avait entendu dire que le roi, de temps en temps, allait embrasser la queue et les sabots de ce cheval.

Un groupe d'esclaves triés sur le volet prenait soin de la vaste ménagerie du sultan. Beaucoup de ces animaux, parmi lesquels figuraient loups, léopards, lions et lynx, lui avaient été offerts par des souverains africains. Il était particulièrement attaché à deux de ses chameaux, qui étaient « blancs comme neige » et ordonnait à ses esclaves de les laver au savon tous les deux jours.

Fasciné par les chats, Moulay Ismaïl en possédait une quarantaine « qu'il distinguait tous par leur nom ». Il allait toujours

les voir quand les esclaves leur donnaient à manger, et avait l'habitude de leur jeter « des quartiers de mouton entiers ». Un jour, le sultan fut horrifié de voir qu'un de ses chats favoris avait arraché un lapin à son terrier et l'avait tué. Au lieu de punir l'esclave responsable, comme chacun s'y attendait, le sultan décréta « qu'un exécuteur prendrait le chat, qu'il le traînerait dans les rues de Meknès, la corde au cou, le fouettant rudement et criant à haute voix : "C'est ainsi que mon maître traite les chats fripons." » À la fin de cet abominable spectacle, l'infortuné félin eut la tête coupée.

Les esclaves étaient terrifiés par les caprices du sultan – tout comme celui-ci l'espérait – car ils ne savaient jamais qui serait sa prochaine victime. Souvent, les captifs avaient recours à la prière pour trouver la force intérieure de survivre aux horreurs quotidiennes de leur condition. Quand le prédicateur de Boston, Cotton Mather, rencontra un groupe d'esclaves américains libérés d'Alger en 1681, ils lui dirent que les prières collectives avaient grandement contribué à soutenir leur moral. « [Ils] constituèrent une société, écrit-il, et, dans leur esclavage, apprécièrent la liberté de se retrouver le soir du jour du Seigneur. » Les hommes se mirent en garde mutuellement contre la tentation d'abjurer et établirent même un code de conduite « pour prévenir et supprimer les différends entre eux ». Beaucoup des esclaves venus des colonies américaines avaient été élevés dans des foyers puritains très stricts et c'étaient des hommes profondément religieux. Joshua Gee, un puritain de Boston, Massachusetts, avoua que seule la prière lui avait permis de surmonter ses épreuves. « J'ai toujours trouvé le réconfort en Dieu, quand je ne pouvais le trouver nulle part ailleurs, écrit-il. Ce fut une grande consolation pour moi d'avoir appris tant de textes sacrés par cœur quand j'étais enfant. »

Les esclaves britanniques de Meknès puisaient également des forces dans la prière. D'après Francis Brooks, ils priaient « pour la sauvegarde de leur roi et de leur pays, et pour que Dieu les fasse se souvenir d'eux dans leur triste et déplorable situation ». Ils priaient pour leurs familles, pour leurs camarades, et, surtout, pour être libérés de leurs terribles épreuves et souffrances.

Les captifs protestants étaient toujours envieux de leurs homologues catholiques. Moulay Ismaïl – comme le dey d'Alger

et le bey de Tunis – accordait à ses esclaves catholiques une certaine liberté de culte, et il autorisait parfois les moines de la confrérie à célébrer les fêtes religieuses. La plus pittoresque de toutes était la Fête-Dieu, où les moines soudoyaient les gardes pour qu'ils permettent à tous les esclaves catholiques d'y participer. Au printemps 1719, le père Francisco Silvestre fut un de ceux qui aidèrent à organiser les célébrations. « Ce jour-là, écrit-il, les murs de la cour de la *sagena* [le quartier des captifs] où commence la procession, sont décorés de rameaux verts. » Les arches étaient couvertes d'herbes et de fleurs, et tous les esclaves portaient des bougies. » « Un moine mène la procession [... et] tous défilent en chantant des cantiques appropriés à la journée. » C'était un des rares moments de l'année où les esclaves catholiques pouvaient temporairement oublier les misères de leur vie.

Moulay Ismaïl ne permettait pas toujours aux religieux de célébrer de telles fêtes. Il fit administrer cinq cents coups de bâton à un esclave qui avait demandé si les hommes pouvaient fêter la Saint-Jean-Baptiste, et se montrait encore moins enclin à offrir des concessions aux prisonniers britanniques et américains. « Quelques-uns d'entre eux lui avaient demandé la permission de célébrer leur Pâques, écrit le père Busnot, comme il l'avait accordé dix jours auparavant aux esclaves catholiques français. » Le sultan réfléchit un instant, puis demanda s'ils avaient jeûné. Quand ils secouèrent la tête, il leur dit : « S'il n'y a pas [...] de carême, il n'y a pas de Pâques. » Et il les envoya au travail. C'était une remarque typiquement cruelle, bien que rationnelle.

Thomas Pellow avait changé du tout au tout au cours des cinq années qui s'étaient écoulées depuis son départ de Penryn, et ses parents et ses sœurs l'auraient sans doute à peine reconnu. Il n'était plus un enfant – comme le prouvait sa barbe naissante – et il portait une longue djellaba à capuchon pointu. En dépit de son indolence au lycée de Penryn, c'était un garçon vif et intelligent, qui avait appris l'arabe sans difficulté.

Pellow avait traversé plus d'épreuves que la plupart des jeunes de seize ans. Non seulement il avait été témoin d'atroces souffrances, il avait aussi été maltraité et torturé par son défunt maître, marié contre son gré, et forcé d'abjurer sa religion. Il avait subi la douleur et l'humiliation de la circoncision en

public. Ses expériences avaient fait de lui un jeune homme courageux, qui était admiré parmi ses collègues renégats pour avoir osé interdire à Moulay Ismaïl l'accès à son propre harem.

À un moment donné durant l'année 1720 – la date exacte n'est pas établie – Pellow reçut des nouvelles inattendues. Moulay Ismaïl décréta que six cents apostats devaient être envoyés défendre Casbah Temsna, un camp fortifié à environ trois cents kilomètres au sud-ouest de Meknès. Pellow lui-même devait être un des capitaines de la troupe – un groupe polyglotte constitué d'anciens esclaves français, espagnols et portugais, ainsi que d'hommes venant de plusieurs cités-États italiennes.

Terrifié par les caprices du sultan et déprimé par le climat de violence qui régnait à Meknès, Pellow avait désespérément envie de quitter la capitale impériale. Pourtant, il craignait que ce nouveau poste n'apporte ses propres dangers. Depuis longtemps, Moulay Ismaïl utilisait les renégats européens dans ses batailles, les obligeant souvent à mener la première vague d'assaut contre les seigneurs de guerre rebelles. « Il les mène avec lui à la guerre, écrit Pidou de Saint-Olon, et les fait toujours marcher à la tête de ses troupes. S'ils témoignent la moindre envie de reculer, il les met en pièces. »

Après un entraînement sommaire, Pellow et ses hommes reçurent l'ordre de faire leurs bagages et de se préparer au départ. C'était une troupe d'apparence négligée mais bien armée qui s'assembla à cheval devant les remparts de Meknès. Leurs femmes attendaient à côté d'eux sur des mules, tandis que des dizaines d'autres bêtes de somme portaient provisions et matériel. L'armée de renégats était dirigée par un des commandants du sultan, Hammo Triffoe, qui avait en outre deux mille soldats sous ses ordres. Il avait pour mission d'accompagner Pellow et ses hommes à Casbah Temsna et de les y laisser avec assez de vivres pour six mois.

La vue de cette longue colonne de soldats en marche terrorisa les habitants des villages situés sur leur chemin. Souvent brutales et indisciplinées, les troupes de Moulay Ismaïl avaient toute latitude pour piller comme bon leur semblait. Des régions entières pouvaient être dévastées par leur passage, des fermiers ruinés, des paysans dévalisés. Ceux qui refusaient de donner leurs provisions « étaient dépouillés de leurs biens et mis en pièces ».

La présence du commandant Triffoe, un homme qui croyait à la discipline, aida à maintenir l'ordre lors du voyage, et Pellow ne fait aucune mention d'insubordination. Après quatre jours de trajet sans histoire, les hommes arrivèrent en vue des remparts de Salé, où Triffoe espérait s'approvisionner en vivres.

La vue de Salé rappela à Pellow de pénibles souvenirs. C'était là que sa captivité avait commencé cinq années plus tôt ; c'était là qu'il avait été enchaîné et entravé à l'intérieur des *matamores*. Au loin, il apercevait les eaux scintillantes de l'océan, mais aucun vaisseau européen n'était à l'ancre. La plupart des marchands étrangers respectables avaient depuis longtemps abandonné leurs échanges avec Salé, et seuls ceux qui avaient des contacts fiables en ville osaient encore faire un commerce illégal avec les corsaires. Pellow savait qu'aucun de ces marchands ne risquerait son gagne-pain pour l'aider à s'enfuir.

Son séjour à Salé fut nettement plus confortable cette fois-là que lors de sa première visite. Pendant que les hommes du commandant Triffoe installaient leur campement devant l'enceinte de la cité, « nous autres gens mariés, raconte Pellow, eûmes la liberté d'aller en ville, y fûmes logés, et somptueusement nourris sur les ordres de l'empereur ». Néanmoins, leur plaisir fut teinté d'amertume, car ils savaient que d'autres captifs européens – capturés en mer par les corsaires de Salé – étaient détenus dans les tristement célèbres cachots de la ville.

Le commandant Triffoe fit lever le camp à l'aube. Il s'inquiétait pour l'étape suivante du voyage, qui devait les mener à travers les plaines inondables de l'oued Cherrat, recouvertes de forêts où pullulaient lions, léopards et sangliers, et il ordonna aux hommes de surveiller avec attention les sous-bois tout en avançant. Le commandant était à la tête des troupes quand il fut surpris par un grand fracas sur le côté. Avant qu'il ait eu le temps de faire faire demi-tour à son cheval, un énorme sanglier le percuta, enfonçant ses défenses dans le ventre de son étalon et « tuant son cheval sous lui ». Pellow eut un haut-le-corps en voyant la taille de l'animal, qui avait « de très longues défenses aussi pointues que des couteaux [...], capables de déchirer n'importe quoi ». Ses hommes se précipitèrent sur leurs armes et tirèrent sur le sanglier « qui perdit aussitôt la vie ». Ils en virent beaucoup d'autres durant leur chevauchée à travers la forêt et « en tuèrent des centaines ». Ils contemplaient leurs proies avec des yeux affamés, espérant un festin à la fin de la

journée, mais le commandant Triffoe leur interdit d'en manger la viande. Il rappela à ces convertis malgré eux que les sangliers étaient impurs et que « leur chair est interdite par la loi mahométane ».

Les troupes poursuivirent leur chemin vers le sud, le long des rives de l'oued Cherrat, s'arrêtant de temps à autre pour pêcher. À un moment, la rivière se rétrécissait suffisamment pour permettre à l'armée de traverser à gué. Le lendemain, Pellow atteignit enfin Casbah Temsna où, sur les ordres du commandant, il entra immédiatement avec deux cents de ses hommes.

Située au sommet d'une colline, la casbah dominait toute la campagne environnante. Les pentes boisées étaient parsemées de chênes et de genévriers, tandis que la vallée en contrebas était arrosée par les sources et petits affluents de l'oued el-Aricha. La casbah elle-même – qui allait être la résidence de Pellow pendant six ans – n'existe plus. Ses murs en pisé rose se sont effondrés il y a bien longtemps, et toute trace de construction a été effacée par les pluies hivernales. Elle était construite selon un modèle qui variait peu à travers tout le Maroc. Les murs extérieurs étaient dotés de tours qui servaient de plateforme à l'artillerie lourde. L'entrée, elle aussi, était protégée par des canons. À l'intérieur, il y avait sans doute une rangée de maisons basses, et une petite mosquée au toit de tuiles vert malachite.

Pellow, qui avait espéré que la casbah serait pour lui et ses hommes un lieu de vie confortable, fut d'abord amèrement déçu. « En entrant dans la forteresse, écrit-il, je trouvai le plus grand désordre, et un manque presque général de tout. » Le commandant Triffoe prit la situation en main, « [leur] donnant assez de provisions et de fournitures pour subsister pendant six mois ». Après avoir installé les hommes dans la casbah, il partit pour Marrakech avec ses propres troupes, laissant Pellow, âgé tout juste de seize ans, avec trois cents renégats sous ses ordres. C'était un revirement de fortune remarquable pour un esclave qui, quelques années plus tôt, avait été torturé au point qu'il avait failli y perdre la vie.

Il s'aperçut vite que la vie à Temsna était de loin préférable à celle de Meknès. Il n'avait plus à redouter la brutalité du sultan, et il n'avait pas non plus de batailles à livrer. « Mes camarades et moi [... n'avions] rien à faire, écrit-il, hormis trouver

des moyens de nous distraire [...], vivant en bonne entente et passant le temps très agréablement. » Loin de la capitale impériale et au cœur de la forêt, les hommes passaient une bonne partie de leur temps à chasser « de vastes quantités de gibier, tel que les perdrix, les lièvres et les chacals ». À chaque coup de feu, l'air se remplissait d'oiseaux, qui étaient abattus par les meilleurs tireurs.

Pellow lui-même passait quatre jours par semaine à chasser « et avec grand succès, tuant de nombreux animaux de toutes sortes, revenant à la tombée de la nuit, ne manquant jamais de reprendre des forces avec un bon souper ». Maintenant que le commandant Triffoe n'était plus là, les hommes dégustaient avec délice les sangliers qu'ils avaient tués. « À notre retour le soir, écrit Pellow, il n'y avait jamais moins de trois ou quatre cochons rôtis entiers. » Ses hommes et lui furent encore plus satisfaits quand ils parvinrent à se procurer du vin auprès de la population locale. « Les habitants de la région alentour [presque certainement des juifs] nous en apportaient plusieurs outres par semaine, avec d'autres cadeaux, pour nous remercier de tuer les bêtes sauvages. » Pellow ajouta que le sanglier et le vin étaient « deux arrogantes infractions à la loi de Meknès » – où elles seraient punies de mort – mais que là, à la campagne, ils pouvaient agir comme bon leur semblait. Bien que toute fuite eût été impossible, car la région grouillait d'espions, il n'y avait personne pour les surveiller à l'intérieur de la casbah.

Pellow et ses hommes redoutaient le jour où on leur demanderait de se battre pour le sultan, et l'appel vint finalement, trois mois après leur arrivée à Casbah Temsna. « Je reçus du pacha [Triffoe] l'ordre péremptoire de le rejoindre avec deux cents de mes hommes, écrit Pellow, [...] et de laisser les cent autres garder mes garnisons. » Cette nouvelle, qui causa chez tous un profond abattement, dut être un coup particulièrement dur pour Pellow, qui venait d'apprendre que sa femme était enceinte de leur premier enfant. À présent, il savait qu'il ne serait pas là pour la soutenir pendant sa grossesse. Il devait aussi craindre de ne jamais voir son enfant, puisque presque toutes les campagnes menées contre les rebelles se soldaient par un grand nombre de blessés et de morts. Ce fut donc le cœur lourd que Pellow dit adieu à son épouse, choisit ses hommes et partit pour Marrakech.

Les nouvelles qui l'attendaient étaient aussi sombres qu'il l'avait soupçonné. Plusieurs tribus de l'Atlas avaient juré de se rebeller, et lancé un défi à Moulay Ismaïl en refusant de lui verser leur impôt annuel. Une telle désobéissance ne pouvait rester impunie, et le sultan avait ordonné que ces tribus fussent détruites par les armes. Pellow et sa compagnie avaient pour mission de rapporter l'impôt impayé à Meknès, avec les chefs des rebelles capturés.

Après cinq ans de captivité, Pellow était atterré de constater qu'il n'était plus seulement une victime du régime de Moulay Ismaïl, mais qu'il devait contribuer à le faire respecter. Il était plus horrifié encore à l'idée de se battre contre les rebelles. Plusieurs des tribus vivaient dans le Haut-Atlas, retranchées dans leurs forteresses montagnardes. Leurs casbahs étaient entourées de glaciers et de précipices, et leurs guerriers habitués à cette terre inhospitalière. En revanche, quoique souvent issus des rangs de l'armée, les renégats de Pellow connaissaient mal le terrain et pouvaient seulement espérer que leur supériorité en armes – et le commandement de Triffoe – leur donnerait l'avantage qui leur faisait si cruellement défaut.

« Nous nous reposâmes sept jours à Marrakech, écrit Pellow, et le huitième, nous reçûmes l'ordre de nous joindre à l'armée. » Après avoir franchi à gué les eaux rapides de l'oued Nfis, les hommes se dirigèrent vers le village misérable d'Amizmiz – au pied des montagnes – où un petit groupe de rebelles était censé se cacher. Leur chef prit bientôt contact avec le commandant Triffoe, et le supplia d'avoir pitié de lui, affirmant qu'« il n'avait pris aucune part à la rébellion, contrairement aux rumeurs mesquines et malicieuses qui avaient été répandues à son sujet ». Il offrit quatre beaux chevaux et « une bourse d'or bien remplie » ainsi que des turbans exquis. Le commandant Triffoe accepta ces présents et en fut plutôt content. D'après Pellow, « [il] n'eut pas le cœur de refuser ». Après avoir réapprovisionné ses troupes, le commandant ordonna à ses hommes de lever le camp et de se diriger vers les sommets.

« Nous grimpâmes la montagne à pied, écrit Pellow, [...] car, le terrain étant pentu, boisé et rocheux, nos chevaux ne pouvaient nous être d'aucun service. » Les hommes souffraient des nuits glaciales et de l'air humide de la montagne, et regrettaient le confort de la casbah de Temsna. « C'était le mois de

février, [il faisait] très froid, humide, et les nuits étaient plutôt longues. » Ils continuèrent leur progression jusqu'à la casbah de Yahyâ ben Bel'ayd, qui se rendit au terme d'une lutte violente, mais brève. Le moral des troupes fut encore revigoré quand elles apprirent que beaucoup des tribus environnantes offraient de se rendre, et que seules quatre casbahs persistaient dans leur rébellion contre le sultan.

Ces casbahs étaient presque inaccessibles, accrochées comme des nids d'aigle à des escarpements rocheux « situés au sommet ou tout près du sommet de la montagne ». Elles étaient perdues dans des bancs tourbillonnants de brouillard glacial, et les éboulis qui les entouraient étaient « recouverts de neige et très difficiles à escalader ». Les hommes se demandaient avec angoisse s'ils pourraient atteindre les sommets et en même temps conserver assez d'énergie pour attaquer les quatre mille guerriers qui s'y trouvaient. Deux semaines durant, un temps épouvantable empêcha toute offensive contre les rebelles. Mais le seizième jour, le vent changea et le froid céda la place à un temps doux et humide, « avec une grande quantité de pluie [...] qui fit fondre la neige ». Les troupes s'empressèrent de lever le camp et d'escalader la montagne, grimpant tant bien que mal à travers les éboulis et les plaques de neige sale. À la tombée de la nuit, les hommes épuisés arrivèrent à la première des casbahs, « mais la trouvèrent tout abandonnée, ses habitants s'étant tous réfugiés dans la ville voisine, à environ huit cents mètres de là ». Les hommes pillèrent tout ce qu'ils purent et puis mirent le feu. Ensuite, ils se retirèrent à quelque distance, et s'installèrent à la belle étoile pour la nuit.

Le commandant Triffoe passa une nuit agitée et s'éveilla de bonne heure. Il envoya un message intransigeant aux rebelles, exigeant l'obéissance immédiate au sultan. La réponse qu'il reçut fut sans ambiguïté : « Les habitants ne se rendraient sous aucune condition, mais étaient résolus à se battre, même jusqu'au dernier. » Pellow fut extrêmement angoissé par cette nouvelle. Il n'avait pas la moindre idée de la force des rebelles, mais savait que ses hommes étaient las, qu'ils avaient froid et souffraient de la faim. Pire encore, le terrain dans le Haut-Atlas était extrêmement accidenté et dépourvu de végétation. Son seul espoir était que Triffoe, qui s'était jusque-là avéré un chef compétent, ne les mette pas inutilement en danger.

Triffoe avait beaucoup réfléchi à la meilleure façon d'attaquer la casbah. Conscient du fait que ses troupes seraient exposées au tir des mousquets pendant qu'elles avanceraient sur la forteresse, il leur ordonna de fabriquer d'épais boucliers de broussailles. Cette tactique permit à un petit groupe de sapeurs d'atteindre les murailles extérieures du bastion. « Environ une douzaine de nos meilleurs mineurs et un ingénieur avancèrent avec leurs pioches et d'autres outils nécessaires, écrit Pellow, [...] et se mirent aussitôt au travail pour saper les murs. » Pellow et ses hommes les couvraient, « faisant continuellement feu [de leurs mousquets], de sorte que l'ennemi n'osait pas même jeter un coup d'œil aux endroits où [les] hommes avaient entrepris de miner ». Pendant trois jours, les sapeurs creusèrent des tunnels sous les remparts de la casbah. Quand ils eurent réussi à atteindre les fondations, les tunnels furent bourrés de poudre.

L'explosion qui en résulta fut si puissante qu'elle fit non seulement trembler toute la casbah, mais causa une énorme brèche dans les remparts, permettant à Pellow et à ses hommes de s'engouffrer dans la forteresse. Choqués par ce soudain revers de fortune, les rebelles se défendirent néanmoins avec ténacité trois heures durant, « pendant lesquelles il y eut de part et d'autre beaucoup de sang versé ». Les deux armées luttèrent au corps à corps, abandonnant les mousquets au profit des sabres et des poignards. Finalement, Pellow et ses hommes eurent le dessus. Au terme d'un carnage, les forces rebelles étaient enfin écrasées.

Au cours des précédents affrontements, Triffoe avait ordonné que les survivants soient faits prisonniers de guerre. Cette fois, il ne leur accorda pas sa clémence. Tous les hommes furent passés au fil de l'épée, tandis que les femmes et les enfants, considérés comme butin, étaient ramenés à Meknès. Les plus belles des femmes finiraient dans le harem impérial, et les enfants deviendraient des serviteurs. La casbah elle-même fut pillée, détruite et incendiée. Le soir, il n'en restait que quelques décombres calcinés.

La nouvelle du succès de l'expédition arriva rapidement aux oreilles de Moulay Ismaïl, qui annonça son désir d'inspecter les prises. Outre une grande quantité de pièces d'argent, Pellow et ses hommes avaient saisi plus de deux cents chevaux, ainsi que de très belles brides et selles. L'une de celles-ci – que les

troupes avaient l'intention d'offrir cérémonieusement au sultan – était exceptionnellement façonnée, « renforcée par des plaques d'or et curieusement incrustée de nombreux joyaux de valeur ». Les hommes avaient aussi saisi des cimeterres, des dagues, des cornes à poudre et des crosses de fusil, ainsi qu'une grande quantité de miel et de dattes, et des dizaines de barils de poudre. Mais tous savaient que le cadeau le plus apprécié serait les deux cents esclaves noirs capturés pendant la campagne.

Le commandant Triffoe ramena ses troupes à Meknès et ordonna à Pellow de rester en dehors de la ville pendant qu'il allait faire son rapport à Moulay Ismaïl. « Le lendemain matin, vers huit heures, l'empereur ordonna au pacha [Triffoe] de présenter les prisonniers dans la cour. » Chargé de les conduire au palais, Pellow assista à l'interrogatoire que le sultan fit subir aux rebelles. « Le vieux tyran, les regardant d'un air furieux [...], leur dit avec colère qu'ils étaient des traîtres insolents et qu'ils récolteraient bientôt les fruits de leur rébellion. »

Moulay Ismaïl n'avait pas la réputation de se montrer clément envers ceux qui s'opposaient à sa volonté, et cette occasion ne fit pas exception. « Il ordonna à trois des plus connus d'entre eux de se mettre dos au mur. » Le bourreau reçut ensuite l'ordre de leur couper la tête, « ce qu'il fit aussitôt en deux fois, deux têtes étant tranchées proprement d'un seul geste ».

Pellow fut stupéfait de ce qu'il découvrit sur le bourreau en chef du sultan : « [C'était] un natif d'Exeter, dont j'ai oublié le nom, quoique je me souvienne clairement que son prénom était Absalom. » Une fois le bain de sang terminé, ce dernier lui confia – sans ironie apparente – « [qu]'il était boucher de son métier ».

Moulay Ismaïl menaça d'exécution les autres rebelles, mais décida finalement de les épargner à condition qu'ils « ne retournent jamais sur les lieux de leurs anciennes résidences respectives, mais occupent celles qu'il leur attribuerait ». Il leur restait une épreuve à endurer avant d'être emmenés hors du palais. Afin qu'ils soient pour toujours reconnus comme des rebelles envers le sultan, ils furent « marqués au fer rouge sur le front ».

Après avoir réglé leur sort, Moulay Ismaïl ordonna à Pellow de lui montrer les trophées et le reste du butin. Le sultan examina les selles et brides en pestant contre les chefs rebelles, et

accusa Pellow et ses hommes d'avoir laissé trop de richesses derrière eux.

L'énorme quantité de biens saisis « n'était qu'une [...] petite partie de ce qui lui appartenait auparavant », affirma-t-il, ajoutant que s'il ne recevait pas d'autre butin, il « enverrait ses messagers le chercher, avec leurs têtes par-dessus le marché ». Ces paroles résonnant encore à ses oreilles, Pellow fut congédié.

Thomas Pellow et les autres renégats européens opéraient dans un univers opaque de servitude et d'esclavage. Rarement soumis aux fers et aux travaux forcés, ils étaient néanmoins contraints de servir le régime qu'ils méprisaient. Pour le Français Pidou de Saint-Olon, les renégats du sultan vivaient certes séparément des autres captifs, mais « ils n'en [étaient] pas moins esclaves ». L'évasion était impossible et la liberté ne pouvait être qu'un rêve.

Ces hommes, dont on ignore le nombre exact, figuraient rarement dans les listes de prisonniers établies par les ambassadeurs et les religieux. Méprisés pour avoir renoncé à leur foi chrétienne, ils étaient abandonnés à leur sort par leurs gouvernements respectifs.

C'était là une erreur stupide de la part des prêtres européens, car les renégats étaient certainement beaucoup plus nombreux que les captifs détenus dans les cachots, et ils jouaient malgré eux un rôle crucial dans le maintien au pouvoir de Moulay Ismaïl. Sans les services de ces apostats – dont certains brûlaient de s'enfuir –, le sultan aurait eu du mal à contenir les fréquentes rébellions. Quelques années auparavant, le consul français Jean-Baptiste Estelle avait noté que l'armurerie de Moulay Ismaïl comptait quarante mille mousquets, fondus en grande partie par des renégats. « Bientôt il en aura davantage, ajoutait-il, puisqu'à Fès, les esclaves chrétiens fondent quatre cents canons par mois, très beaux et de très bonne qualité. »

Un des renégats les plus réputés pour la fonte des canons était un Irlandais du nom de Carr. Contemporain de Pellow, Carr avait été capturé enfant et s'était volontairement converti à l'islam. « La tentation était trop forte », écrit l'Anglais John Braithwaite, qui devait rencontrer Carr à la fin des années 1720. « On lui offrit cinq femmes, et toute la richesse et la grandeur de ce pays, alors que, s'il n'acceptait pas, il n'avait pour

perspective que l'esclavage, la détresse et la plus grande misère. » Moulay Ismaïl témoignait à Carr un respect inhabituel en raison de son talent de fondeur. « [Il] l'appelait son frère, lui donnait ses vêtements, le traitait avec affection et lui offrit les plus importantes positions du pays. » Il le nomma même caïd et, pendant une brève période, le promut gouverneur, avec le contrôle sur « les frontières de la Guinée ».

Carr était un individu fourbe, particulièrement habile à défendre son propre intérêt. « Un très bel homme, écrit Braithwaite, [et] très habile [...], il nous donna l'impression de beaucoup regretter sa situation et s'affirma plus chrétien que jamais. » Marqué par des années de servitude au Maroc, il cherchait souvent le réconfort dans l'alcool. « Il buvait beaucoup avec nous, ajoute Braithwaite, et nous déclara que, s'il ne s'enfermait pas de temps à autre avec une bonne dose de vin, il ne pourrait supporter ses malheurs, quand il se voyait perdu à jamais pour son pays et ses amis. » Comme la plupart des renégats, Carr était consumé par le mal du pays, mais savait qu'il n'avait presque aucune chance d'y retourner un jour.

Peu d'autres apostats gagnèrent la confiance de Moulay Ismaïl. Ceux qui s'élevèrent à des positions d'importance furent rapidement corrompus par leur nouveau pouvoir. Un chirurgien espagnol appelé Laureano se retourna contre ses anciens compagnons après être devenu domestique personnel du sultan. Il se convertit à l'islam, prit le nom de Sidi Achmet et devint un individu fort peu sympathique. « Sa physionomie est très désavantageuse, son cœur double, ses manières brutales et impies, et [c'est un] grand ennemi des chrétiens », écrit le père Busnot. Les renégats les plus endurcis se voyaient confier la responsabilité des esclaves chrétiens, qu'ils traitaient avec un grand mépris. Leur comportement violent s'explique peut-être par un sentiment de culpabilité quant à leur abjuration, ou par le fait qu'ils avaient assisté à des scènes d'une extrême cruauté. D'après un esclave anonyme, le pire destin pour un captif européen était d'être « trompé, trahi et brutalisé par certains parmi eux qui sont appelés chrétiens ». Ces « chrétiens » – des apostats – avaient obtenu leur position par la flatterie et la tromperie, en dénonçant d'anciens camarades pour avoir manqué d'ardeur au travail. Sachant qu'ils ne garderaient leur poste « qu'à condition de forcer les autres esclaves à travailler plus dur », ils devenaient cruels et sadiques,

et « surpassaient les barbares eux-mêmes en cruauté, battant leurs pareils sans pitié ».

La complicité des apostats avec le régime leur apportait des privilèges, mais ils n'eurent jamais autant de liberté que leurs homologues à Alger. Un consul britannique, Joseph Morgan, rapporta que « rien n'était plus commun que de voir dans les rues d'Alger des groupes de renégats, assis publiquement sur des nattes, tapis coûteux et coussins, occupés aux cartes et aux dés, à jouer de la guitare en chantant *a la christianesca*, ivres comme des cochons ». On murmurait parmi la population locale que « ces renégats ne sont ni chrétiens, ni musulmans, ni juifs ; ils n'ont ni foi ni religion du tout ».

Au Maroc, une conduite aussi étrange aurait pu leur valoir la mort, la torture ou le bannissement dans les vastes étendues des sables du désert. En 1698, Moulay Ismaïl exila trois mille renégats indisciplinés au Tafilalet, où ils survécurent péniblement en travaillant dans les palmeraies. Une autre fois, il envoya mille cinq cents renégats au Draa – une région désertique voisine du Tafilalet – où ils furent « employés à construire une ville pour eux-mêmes ». Fouettés par les surveillants, brûlés par le soleil, ces convertis malgré eux se trouvèrent à peine mieux traités que leurs anciens camarades de captivité.

Moulay Ismaïl dépendait de ses renégats pour écraser les rébellions, mais il ne leur témoigna jamais la confiance qu'il accordait à sa garde noire, les tristement célèbres *abid al-Bukhari*. Cette force formidable constituait un des piliers du règne d'Ismaïl ; de ses rangs venaient ses gardes du corps personnels, ses troupes d'élite et ses surveillants d'esclaves. Farouchement loyale, hautement entraînée, la garde noire était totalement dévouée au sultan. Ces hommes étaient originaires de Guinée, où la plupart avaient été capturés au cours de batailles ou achetés comme esclaves en échange « de sel, de fer, de petits miroirs et autres babioles qui venaient de Venise ». Ils étaient amenés enchaînés à Meknès, où on les entraînait à agir avec la loyauté aveugle qui avait autrefois été le signe distinctif des janissaires turcs. Leur nom venait de leur serment d'allégeance à Moulay Ismaïl, qu'ils prêtaient sur un exemplaire du *Sahih* d'al-Bukhari, théologien du IXe siècle.

Ceux qui formaient la garde personnelle du sultan étaient très jeunes – entre douze et quinze ans – et leurs mères étaient généralement logées dans le harem. « Il les choisit ainsi, écrit

Pidou de Saint-Olon, pour ne vouloir pas confier la garde de sa personne à de plus âgés, par crainte de quelques entreprises. » Ces jeunes gardes hautains et brutaux étaient vêtus d'habits coûteux – des caftans de belle coupe de couleur violette, indigo ou écarlate – et portaient d'exquis bas en soie, offrant un spectacle superbe quand ils défilaient fièrement sur le champ de manœuvres du palais impérial. Ils étaient armés d'un cimeterre et d'un lourd mousquet, que, d'après un esclave anglais, « ils devaient garder, sous peine de mort, aussi étincelant que le jour où il était sorti des mains de l'armurier ». Contrairement à la plupart des sujets du sultan, ils n'étaient jamais autorisés à porter un couvre-chef. « Leur tête était rasée et toujours exposée au soleil, écrit Pellow, car il affectait de les élever à la dure. »

Pellow observa ces gardes en action et fut sidéré par leur impitoyable efficacité. « Ils étaient si prêts à tuer et à détruire, écrit-il, [...] que les caïds tremblaient rien qu'à les voir. » Obéissant toujours à la lettre aux ordres du sultan, ils prenaient un plaisir particulier à maltraiter les condamnés à mort. Si le condamné ne devait pas être tué immédiatement, ils le rouaient de coups jusqu'à ce qu'il demande pitié. Pellow les vit martyriser ainsi une victime, qui fut presque mise en pièces avant d'arriver au lieu de son exécution. « Par la furie de leurs regards, et leur attitude violente et sauvage [... ils] ressemblaient à des diables tourmentant les damnés. »

Ils servaient de gardes du corps à Moulay Ismaïl, patrouillaient dans Meknès et aidaient à surveiller les esclaves chrétiens. C'étaient des maîtres très stricts, habitués à fouetter et à flageller les captifs dont ils avaient la charge. Francis Brooks fut un des esclaves britanniques qui eut souvent droit au fouet. « Les pauvres chrétiens étaient terriblement bousculés et punis par ces coquins infernaux, écrit-il. [Ils] avaient à peine le temps de prendre un peu de nourriture ou de manger leur mauvais pain [...] sans une foule de menaces, d'injures et de coups administrés par les nègres, qui les pressaient de se convertir. » Les *abid al-Bukhari* aidaient aussi à faire appliquer la loi du sultan dans les régions montagneuses rebelles. On estimait à environ cent cinquante mille les troupes noires stationnées dans divers endroits du Maroc – vingt-cinq mille à Meknès et soixante-quinze mille de plus dans la ville de garnison de

Mahalla, au sud-est de Salé. Les autres étaient postés dans des casbahs aux frontières du pays.

Leur nombre était constamment nourri par les « pépinières » que Moulay Ismaïl avait établies à l'extérieur de Meknès. Une fois par an, il visitait ces établissements et ramenait tous les jeunes de dix ans à Meknès. On apprenait aux filles à cuisiner, à laver et à faire le ménage dans la maison impériale, tandis que les garçons recevaient une formation militaire. La première année, ils servaient d'apprenti à un artisan; la deuxième, ils apprenaient à monter sur des mules. Les années suivantes, on leur enseignait la fabrication du pisé – le mélange de terre et de chaux qui était utilisé pour construire le grand palais de Meknès. Ensuite, on leur faisait faire des travaux pénibles pour développer leur physique. « Ils retiraient leurs vêtements, écrit Pellow, et les posaient tous en tas, puis chacun prenait un panier et enlevait de la terre, des pierres ou du bois. » La cinquième et la sixième année, ils apprenaient l'équitation, et quand ils atteignaient leurs seize ans, ils étaient enrôlés dans l'armée.

Convaincu qu'un régime sévère les endurcirait et les rendrait insensibles à la pitié, Moulay Ismaïl traitait ces apprentis d'une façon barbare. « Il les battait de la plus cruelle manière imaginable, écrit Pellow, pour voir s'ils étaient durs. Parfois, on en voyait quarante ou cinquante, tous baignant dans leur sang, aucun n'osant se relever avant qu'il ait quitté l'endroit où ils gisaient. » Les plus loyaux et les plus fanatiques étaient récompensés par le sultan, qui faisait d'eux des caïds auxquels les autres devaient obéir au doigt et à l'œil. Ce pouvoir leur montait souvent à la tête. « Il était stupéfiant de voir l'indolence, la pompe et la prétention de ces jeunes coquins, écrit-il. Ils donnaient des ordres d'un ton hautain, tout en parlant de trancher des gorges, d'étrangler, de traîner dans la poussière, etc. »

Certains *abid* devenaient des cavaliers – « le plus grand honneur imaginable » – et étaient nommés aides des plus grands caïds du pays. Ils étaient aussi employés comme émissaires, « pour porter les lettres de remerciement de l'empereur à tout officier qui l'avait bien servi, ou pour le traiter de cocu, lui cracher à la figure, lui frotter les oreilles, l'étrangler ou lui couper la tête ».

Parfois aussi, des membres de la garde noire étaient chargés d'exécuter des assassinats politiques. Moulay Ismaïl utilisa un

de ses gardes du corps pour assassiner le juif le plus riche du Maroc, Joseph Maimaran, dont la vaste fortune l'avait aidé à s'emparer du pouvoir. Maimaran commit l'erreur de rappeler sa dette au sultan, qui le fit promptement assassiner. « Le nègre fit ce qu'on lui avait demandé », écrit Francis Brooks, qui explique que Maimaran avait été suivi alors qu'il se promenait à cheval. « [L'assassin] a vite vu l'occasion qui s'offrait à lui, a éperonné son cheval, l'a renversé et lui a piétiné la cervelle. »

Les relations de Moulay Ismaïl avec la vaste communauté juive du Maroc furent toujours ambivalentes. Il traitait la majorité avec mépris, mais donna à une poignée des plus fortunés – des descendants de juifs expulsés d'Espagne – des postes importants à la cour. L'un d'eux, Moses ben Hattar, devint trésorier de la cour et joua un rôle prééminent dans le maintien de Moulay Ismaïl au pouvoir. Un autre qui obtint les faveurs du sultan fut Abraham Maimaran, le fils de Joseph, nommé contrôleur des finances de la maison impériale peu après le meurtre de son père. Homme laid, mais habile survivant, il amassa une immense fortune et ne fut que trop heureux de prêter de l'argent au sultan. Le père Busnot pensait qu'il avait « une présence maléfique », mais admit qu'il possédait « beaucoup d'esprit et une longue expérience ».

Ni l'un ni l'autre de ces courtisans ne montrèrent le moindre intérêt pour la cause des esclaves chrétiens. D'après le père Busnot, Maimaran était « un de ceux qui pourraient le plus servir, s'il le pouvait faire par inclination, à des chrétiens ». Cependant, Maimaran détestait les chrétiens avec presque autant de passion que le sultan lui-même et n'avait pas le moindre désir d'améliorer le sort des esclaves. Les autres juifs du Maroc non plus. L'un d'eux avait coutume de se vanter de posséder presque autant d'esclaves européens que Moulay Ismaïl. Quand on lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire d'eux, il eut une grimace narquoise et dit « qu'il en sacrifierait un tous les vendredis soir jusqu'à ce qu'ils soient tous brûlés ».

Même les juifs aisés n'étaient pas à l'abri de la colère du sultan. Un jour, il convoqua un groupe d'entre eux au palais et se mit à les haranguer d'une manière fort déplaisante. « Chiens, commença-t-il, je vous appelle devant moi pour que vous ayez tous à prendre le bonnet rouge et embrasser ma Loi. Il y a plus de trente ans que vous m'amusez avec la venue de votre Messie

[... et] si vous ne me marquez positivement l'an et le jour qu'il viendra, il n'y a plus ni biens ni vie pour vous. »

Sincèrement alarmés, les juifs assemblés demandèrent huit jours pour réfléchir à leur réponse. Quand ils revinrent la semaine suivante, ils l'informèrent avec aplomb que leur Messie apparaîtrait dans trente ans. Moulay Ismaïl fronça les sourcils et dit qu'ils avaient répondu cela parce qu'ils savaient qu'il serait mort. « Je vous tromperai à mon tour, dit-il. Je vivrai plus qu'il ne faut pour vous convaincre d'imposture. » Il aurait sans doute fait exécuter les juifs pour impertinence s'ils n'avaient pas eu la présence d'esprit de lui offrir une énorme bourse remplie de pièces d'or.

Alors qu'une poignée de juifs fortunés se satisfaisaient de soutenir Moulay Ismaïl – et ils étaient raisonnablement bien traités –, la majorité d'entre eux étaient pauvres et opprimés. Ils étaient confinés aux ghettos, connus sous le nom de *mellahs*, ou quartiers du sel, car les bouchers juifs étaient obligés de conserver dans la saumure les têtes tranchées des rebelles et des traîtres. Tous étaient forcés de porter des capes et bonnets noirs, et devaient parcourir pieds nus les rues insalubres de Meknès, Fès et Marrakech. Souvent à peine mieux traités que les esclaves du sultan, ils étaient en butte à des violences et des injures constantes. « Ils ne peuvent pas se promener dans les rues sans que le dernier des gamins les insulte et leur lance des pierres, écrit l'un, alors qu'ils n'osent pas, sous peine de mort, se défendre ou opposer la moindre résistance. »

Étonnamment, l'une des rares personnes à exercer une influence sur Moulay Ismaïl fut une femme. La première épouse du sultan, Laïla Zidana, avait sur lui une autorité considérable et était experte dans l'art d'imposer sa volonté. Aux dires de tous, c'était une véritable haridelle, « noire, et d'une grandeur et d'une grosseur énorme », écrit le père Busnot en 1714. Elle avait des yeux ronds et un ventre éléphantesque, et avait été autrefois l'esclave du frère du sultan, qui l'avait vendue à ce dernier pour soixante ducats. Comment Moulay Ismaïl avait pu s'enticher d'elle à ce point était un mystère. Beaucoup à la cour la croyaient être une sorcière qui retenait l'affection du sultan au moyen de sorts et d'incantations. Elle gouvernait le harem d'une main de fer et – comme Mme de Pompadour à Versailles – s'assurait que son amant eût toujours une jeune vierge à sa disposition. Mais, contrairement à son

homologue française, Zidana n'avait ni grâce, ni charme. « Quand elle sort, écrit Simon Ockley, elle porte une épée à son côté, et une lance à la main ; et elle est aussi cruelle et aussi impérieuse que le roi lui-même. »

Zidana exerçait son pouvoir avec une habileté machiavélique. Elle fit en sorte que son premier-né, Zidane, fût nommé héritier du sultan, et maintint un contrôle étroit du harem. Sa principale rivale auprès du sultan n'aurait pu être plus différente : c'était une jeune fille mélancolique qui avait été une esclave chrétienne avant d'être amenée au sérail. Géorgienne ou Anglaise, la vierge apostate donna bientôt à Moulay Ismaïl un fils, appelé Moulay Mohammed. Craignant pour sa propre position, Zidana se retourna contre la jeune femme avec un cruel aplomb. Elle affirma au sultan que sa jeune amie avait été infidèle et soudoya des gens pour qu'ils témoignent contre elle. Furieux, le sultan la fit étrangler sans délai.

Instigatrice du meurtre de nombreuses autres rivales, Zidana fit aussi assassiner Moulay Mohammed, et joua un rôle dans l'exécution d'un des caïds du sultan, qui fut scié en deux. Les bourreaux eux-mêmes étaient révoltés, car ils reçurent l'ordre de commencer à scier entre les cuisses, plutôt que par la tête, comme c'était l'usage. D'après le père Busnot, ils étaient tout ensanglantés, et parfois comme paralysés sur place par le spectacle insoutenable de leurs scies qui déchiraient des morceaux de chair.

Zidana était l'une des seules personnes dans l'entourage de Moulay Ismaïl qui fût capable de fomenter un coup d'État, mais elle lui resta résolument loyale, préférant jouer son rôle en coulisses. Tant que son fils était l'héritier officiel du sultan, elle se contenta de limiter ses machinations aux murs tapissés de joyaux du sérail.

Moulay Ismaïl se montra extrêmement habile à maîtriser les renégats européens, la garde noire et les juifs les plus riches. Chacun de ces groupes aurait pu menacer son pouvoir, pourtant il ne leur laissa jamais l'occasion de le remettre en cause. Ceux qui étaient soupçonnés de comploter contre le sultan étaient instantanément expédiés dans l'au-delà d'un coup de couteau ou d'épée. « Son gouvernement est plus que despotique, écrit le père Busnot. Il traite non pas en sujets libres, mais en esclaves, tous ceux qui relèvent de son empire. » Le père ajoutait que Moulay Ismaïl se considérait comme l'incar-

Les corsaires de Salé tiraient à feu nourri sur les vaisseaux ennemis avant de les aborder. « Avec leurs crânes rasés et leurs bras presque nus, ils me firent une peur affreuse », écrivit l'un des captifs.

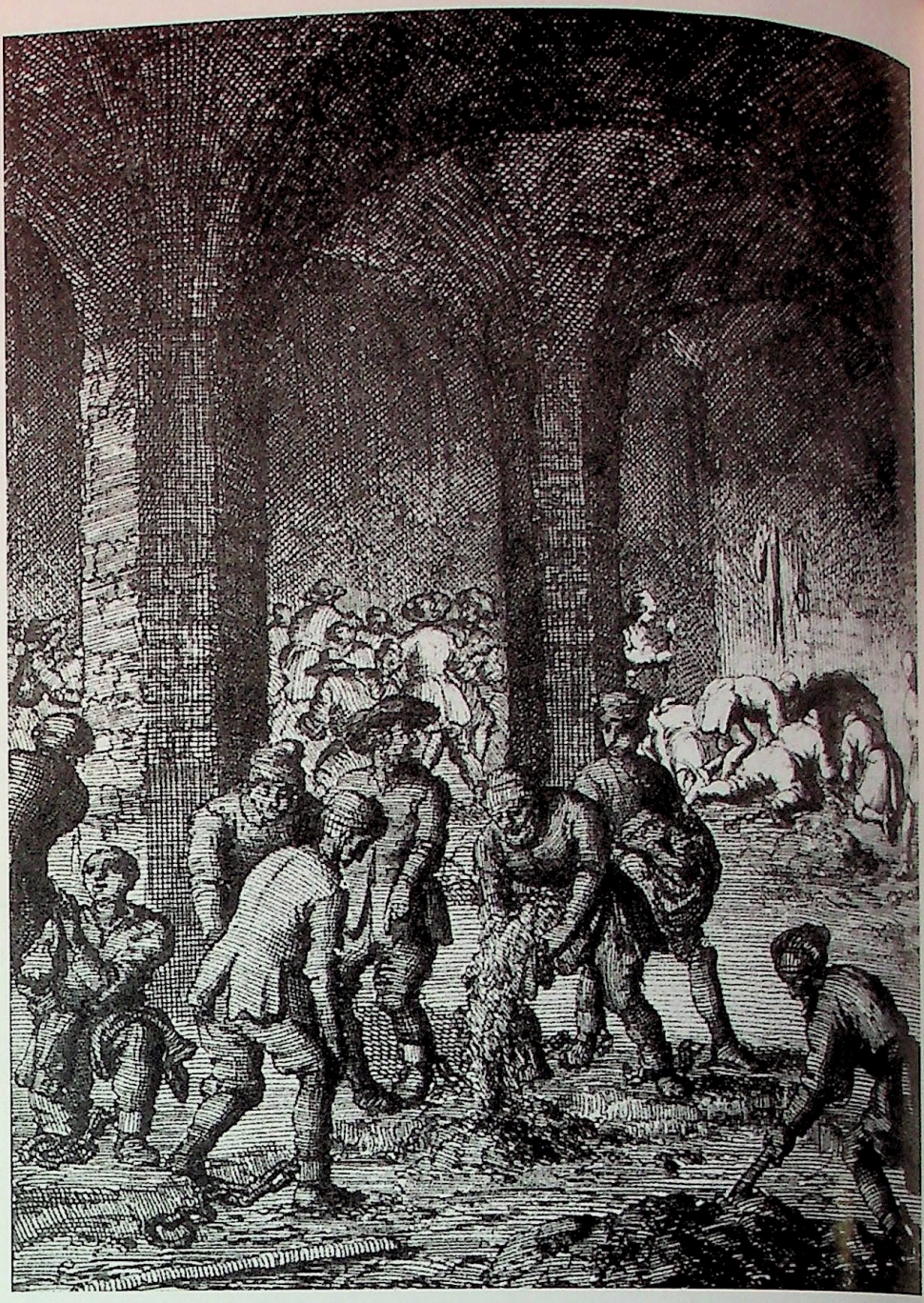
Les officiers anglais à Tanger portaient des uniformes voyants qui faisaient d'eux des cibles faciles pour les tireurs marocains.

Le caïd Mohammed ben Haddu Ottur vint à Londres en 1681. Il traitait ses esclaves avec mépris, les saluant d'un « Que Dieu fasse rôtir vos pères ».

Les esclaves étaient conduits à pied jusqu'à Meknès. Ceux qui mouraient en route étaient décapités ; les survivants devaient porter les têtes pour prouver qu'ils ne s'étaient pas échappés. Les esclaves représentés ici sont britanniques.

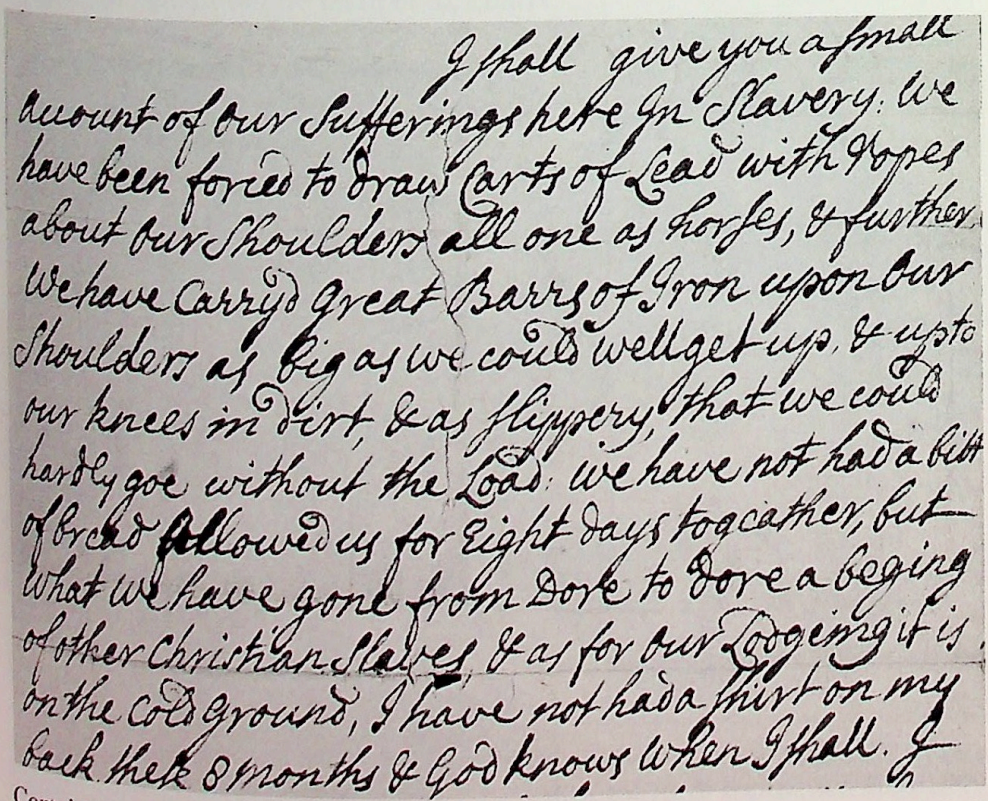
Le marché aux esclaves hebdomadaire terrifiait les nouveaux prisonniers. Les hommes les plus forts étaient engraissés les jours précédant la vente.

Les esclaves étaient palpés, pincés et soumis à un baratin de foire : « Voyez comme il est fort ! Regardez ses membres ! »



Les esclaves étaient logés dans des *matamores*, ou cachots souterrains, qui étaient « sales, puants et infestés de vermine ». Ils avaient la cheville entravée par une chaîne.

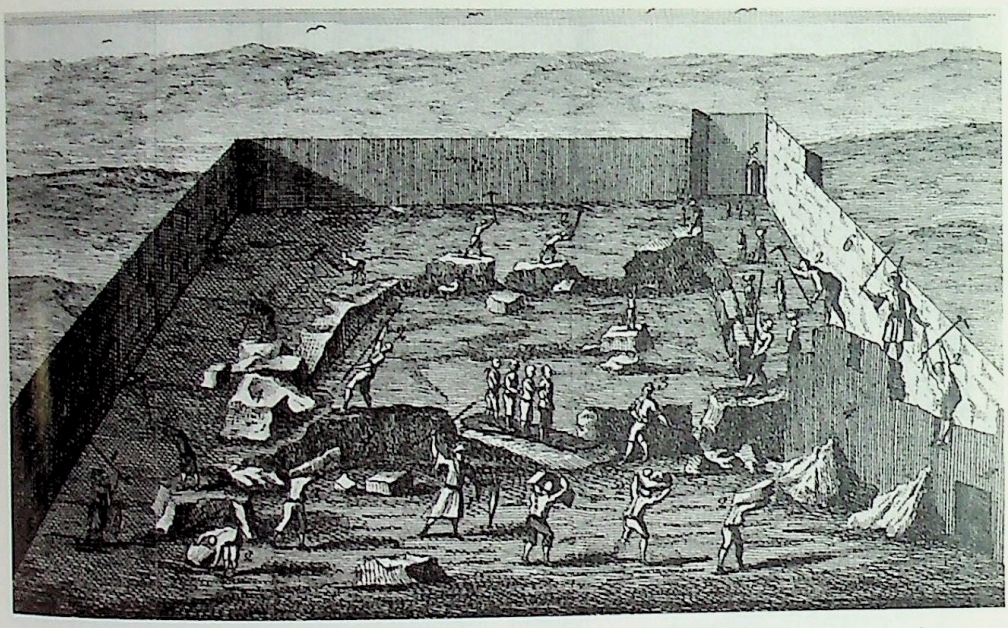
Le sultan Moulay Ismaïl exigeait de ses sujets comme de ses esclaves une déférence absolue. Ceux à qui il accordait une audience devaient se jeter à plat ventre dans la poussière à son approche.



I shall give you a small
account of our Sufferings here in Slavery. We
have been forced to draw Carts of Lead with Ropes
about our Shoulders all one as Horses, & further
We have Carry'd Great Barrs of Iron upon our
Shoulders as big as we could well get up, & upto
our knees in dirt, & as slippery, that we could
hardly goe without the Load. we have not had a bitt
of bread allowed us for Eight days togather, but
What we have gone from Doore to Doore a begging
of other Christian Slaves, & as for our Lodging it is
on the Cold Ground, I have not had a shirt on my
back this 8 months & God knows when I shall. I

Certains esclaves écrivirent des lettres à leurs proches, décrivant en détail les souffrances qu'ils enduraient. Cette lettre, rédigée par John Willdon en 1716, révèle qu'il était harnaché comme un cheval et forcé de tirer des chargements de plomb.

Portraits européens de Moulay Ismaïl. Le sultan avait les joues creuses, des lèvres épaisses et une barbe en pointe. La gravure en bas à droite est sans doute la plus fidèle.

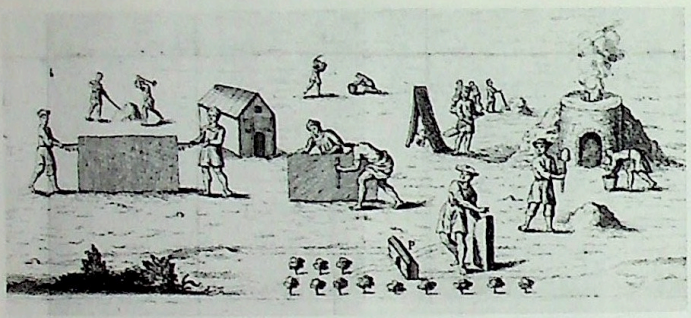


Les esclaves travaillaient quinze heures par jour. Parmi les corvées épuisantes auxquelles ils étaient soumis se trouvaient la taille des pierres et le mélange du pisé, un ciment fait de terre et de chaux.

Les esclaves étaient traités avec une grande cruauté et les exécutions publiques étaient monnaie courante.

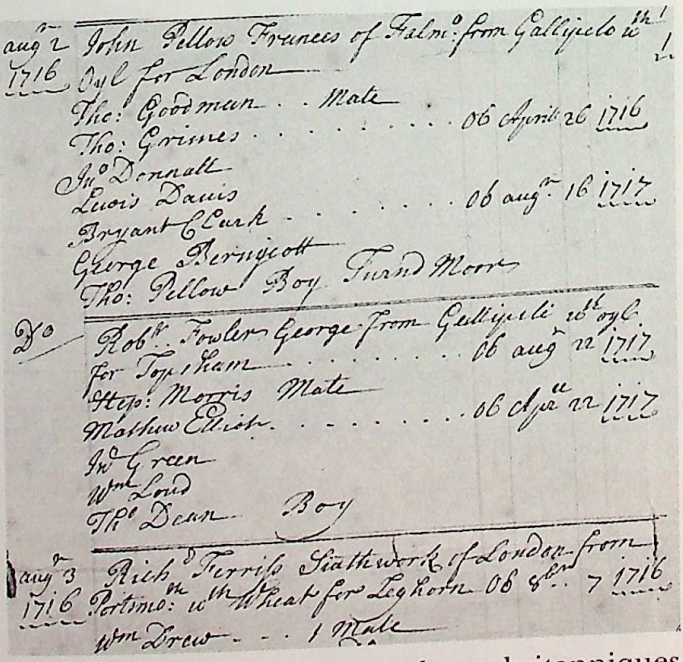
Les gardes noirs du sultan étaient les maîtres absolus des esclaves européens. Élevés dès l'enfance dans des écoles spéciales, ils étaient arrogants et farouchement loyaux.

La torture des esclaves était courante. Les bastonnades (en bas à droite) étaient souvent appliquées. L'esclave était maintenu à terre pendant que la plante de ses pieds était frappée jusqu'au sang.



L'immense palais de Meknès fut construit entièrement par les esclaves. Le sultan inspectait chaque jour le chantier.

Des dizaines de gens collectaient des fonds pour les esclaves en Barbarie ; la profession est mentionnée dans l'édition de 1688 de *Cryes of the City of London* [Cris de la Cité de Londres].



aug^r 2 1716 John Pellow Frances of Falm^o from Gallipolo wth Oyl for London
Tho: Goodman . . Mate
Tho: Grimes . . . . . 06 April 26 1716
Jno Donnall
Lewis Davis
Bryant Clark . . . . . 06 aug^r 16 1717
George Bernycott
Tho: Pellow Boy Turnd Moor

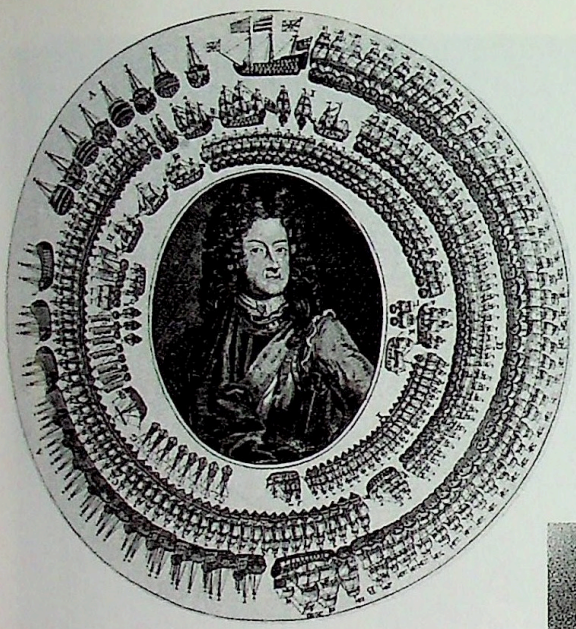
D^o Robt Fowler George from Gallipoli wth oyl for Topsham . . . . . 06 aug^r 22 1717
Step: Morris Mate
Mathew Elliot . . . . . 06 Apr^ll 22 1717
Jno Green
Wm Loud
Th^o Dean Boy

aug^r 3 1716 Richd Ferriss Stathwork of London from Portsmo^th wth Wheat for Leghorn 06 8^br 7 1716
Wm Drew . . . 1 Mate

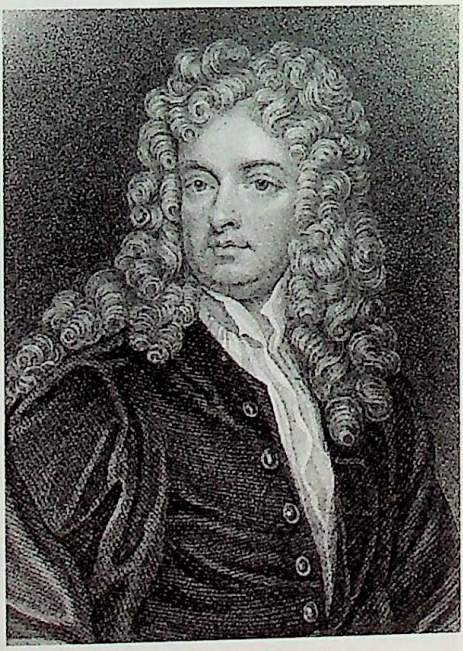
En 1719, une liste des esclaves britanniques encore vivants au Maroc fut envoyée à Londres. Le huitième nom sur la liste est celui de « Tho. Pellow, garçon, converti ».

Les esclaves étaient forcés de porter de lourdes chaînes. Un captif à Salé affirma que ses entraves pesaient cinquante livres.

Les religieux européens tentaient souvent de racheter des esclaves. Le sultan acceptait leurs présents avec empressement, mais relâchait rarement ses captifs.

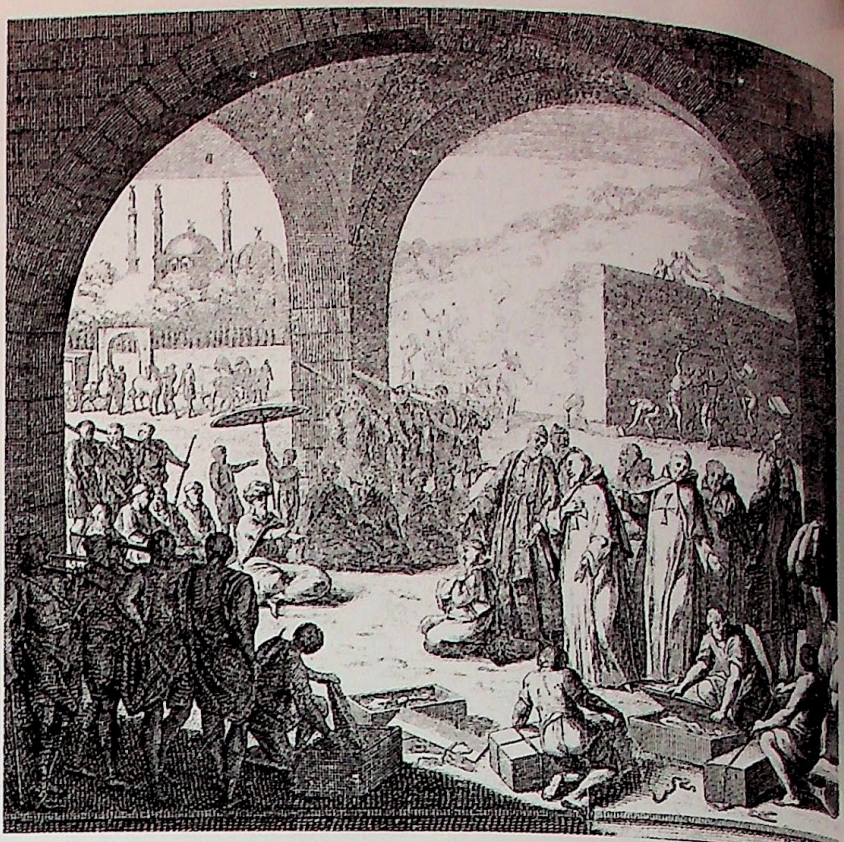


Le roi George Ier possédait une vaste flotte, montrée ici entourant son portrait, mais elle s'avéra inefficace contre les corsaires de Salé.



Le secrétaire d'État Joseph Addison tenta d'obtenir la libération des esclaves en 1717. La mission échoua quand son émissaire insulta le sultan.

Le commodore Charles Stewart était un homme du monde charismatique, qui sut négocier avec Moulay Ismaïl. Sa main droite avait été emportée lors d'une bataille navale contre les Français.

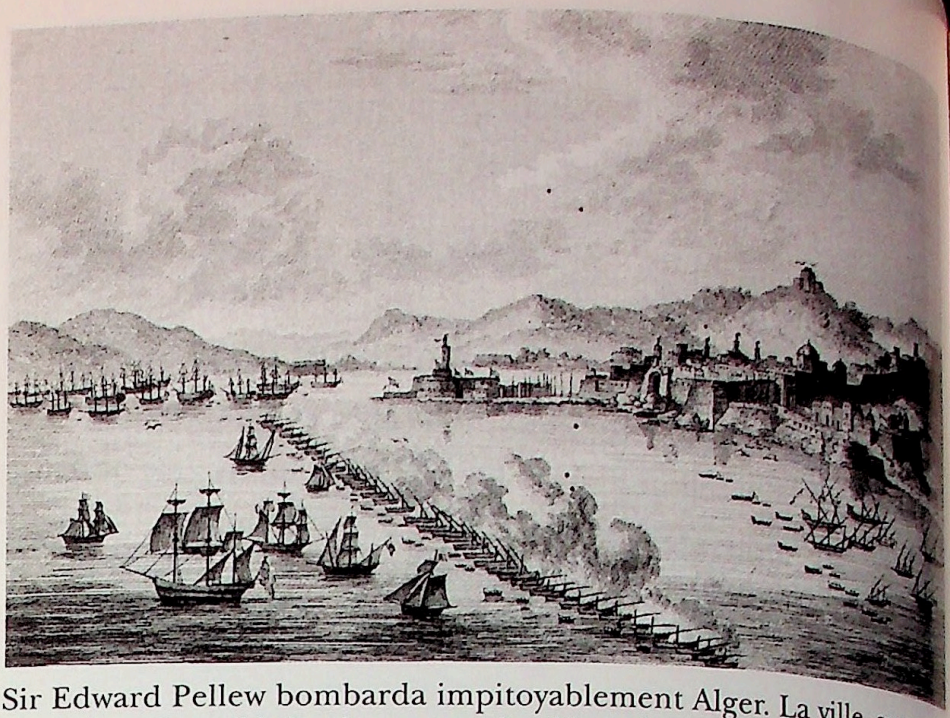


Moulay Ismaïl traitait avec mépris les émissaires étrangers. Il faisait de longs discours sur l'islam et mettait en scène des exécutions publiques pour l'édification de ses visiteurs.

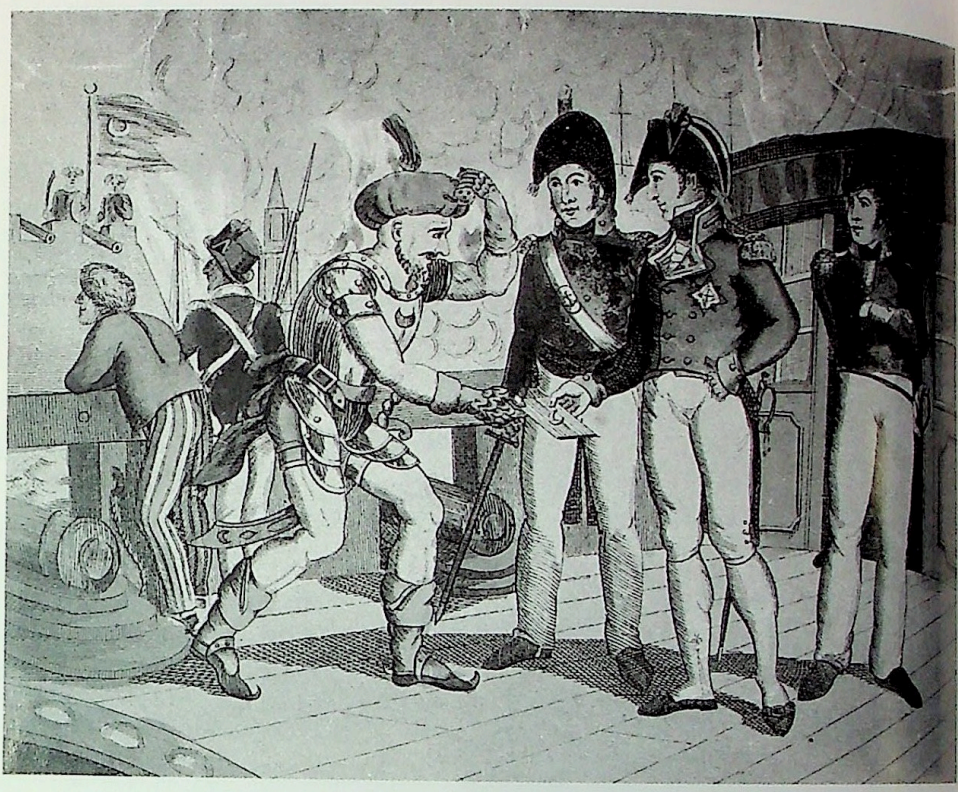
Des processions triomphales étaient organisées pour célébrer le retour des esclaves libérés. Des milliers de Londoniens vinrent voir les captifs relâchés en 1721.

Les esclaves qui s'évadaient couraient de nombreux dangers : les espions, la garde noire et le manque d'eau potable. La présence d'animaux sauvages constituait un risque supplémentaire ; ces deux fugitifs tuent un lion endormi.

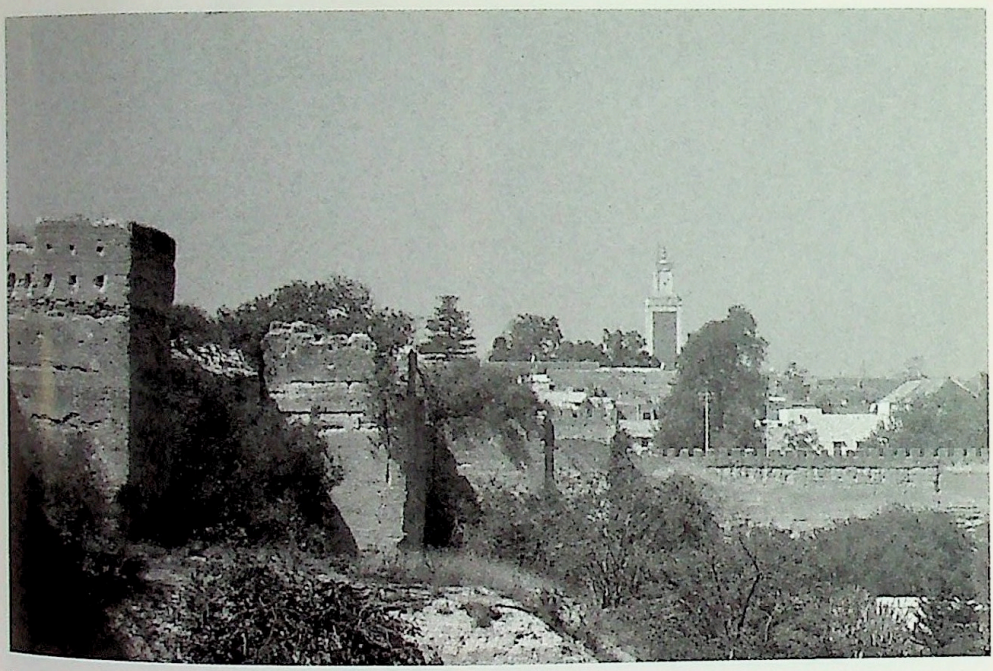
Les esclaves qui s'enfuyaient par bateau étaient à la merci du vent et du temps. William Okley et d'autres (sur le tableau) construisirent un esquif et gagnèrent Majorque à la voile. Pellow espérait lui aussi s'enfuir par bateau.



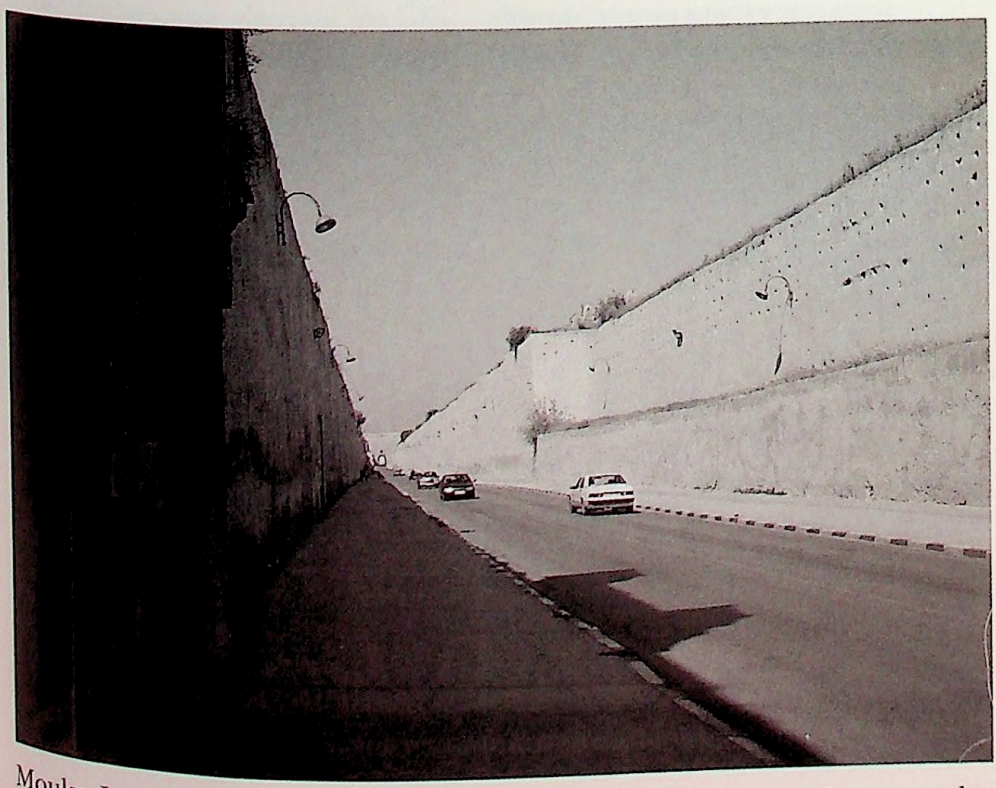
Sir Edward Pellew bombarda impitoyablement Alger. La ville, autrefois prospère, fut réduite à un tas de décombres et le dey au pouvoir demanda la paix.



Le dey d'Alger se rendit à Pellew et libéra tous ses captifs. L'événement marqua la fin de l'esclavage des Blancs.



Les murs en ruine du palais de Meknès donnent une idée de l'échelle du projet du sultan. Ils furent sévèrement endommagés par le tremblement de terre de 1755.



Moulay Ismaïl aimait parcourir sur son char cette large voie longeant les murs du palais. Le char était tiré par ses épouses et ses eunuques.

Le grenier monumental du sultan – le *heri* – est aujourd'hui en ruine. On le disait assez vaste pour contenir la récolte annuelle de tout le Maroc.

Le gardien du tombeau de Moula Ismaïl montre l'arbre généalogique du roi actuel, descendant de la même dynastie alaouite.

On trouve de tout au souk el-Kebir de Salé. Mais il y a trois siècles, on n'y vendait que des esclaves européens – au prix de trente-cinq livres pièce.

nation même de la loi, et tuait afin de prouver qu'il était impitoyable. « [...] sans aucun remords il coupe des têtes pour montrer son adresse, ou oblige ses sujets à se précipiter au premier signe qu'il leur fait, pour faire parade de son pouvoir absolu. »

Les visiteurs à la cour étaient surpris de voir à quel point Moulay Ismaïl avait la mainmise sur le pouvoir. Il paraissait rarement inquiet, même quand il y avait un réel danger de rébellion. La visite du père Busnot à la cour coïncida avec une période de troubles, où plusieurs seigneurs de guerre menaçaient de renverser le sultan. Pourtant, Moulay Ismaïl ne semblait pas s'en soucier le moins du monde, « donnant audience aux étrangers; se plongeant dans les plaisirs de son sérail [et] employant le reste de son temps à presser les travaux de ses esclaves ». Persuadé qu'il était sur le point d'assister à la destruction de Moulay Ismaïl, le père ignorait que le vaste réseau d'espions du sultan surveillait le moindre aspect de la rébellion. « On croyait tout perdu, écrit-il, quand, par des ressorts secrets, sans armes, sans conseils, sans efforts, on a vu ces orages dissipés, les mutins abattus, les chefs livrés en ses mains, et éprouver les terribles supplices de sa vengeance. »

Moulay Ismaïl avait de plus en plus tendance à faire des comparaisons entre le roi Louis XIV et lui, mais il ne montrait que mépris envers les autres dirigeants européens. Il dit à Pidou de Saint-Olon que « l'empereur d'Allemagne n'était que le compagnon de ses électeurs; que le roi d'Espagne était moins le maître de ses États que ses ministres; que le roi d'Angleterre était dépendant de son Parlement ».

Il y avait une certaine vérité dans ces propos, ce qui explique en partie pourquoi les chroniqueurs marocains voyaient Moulay Ismaïl sous un jour si différent de celui de leurs homologues européens. Au Maroc, son règne impitoyable et autocratique était admiré tout autant que craint. Le sultan avait écrasé de nombreuses mutineries et rébellions, et unifié le pays d'une poigne de fer. D'après le chroniqueur marocain Mohammed al-Ifrani, ce seul fait était cause de célébration. « Le prince des croyants, Moulay Ismaïl, ne cessa de lutter contre ses ennemis que quand il eut dompté tout le *Maghrib* [Maroc], et conquis toutes les plaines et les montagnes. »

Moulay Ismaïl avait déclaré une guerre sainte contre les enclaves chrétiennes au Maroc et, fidèle à sa parole, avait repris la plupart de ces citadelles infidèles. La vaste population

d'esclaves chrétiens – qui était si odieuse à tous les chroniqueurs européens – était une source supplémentaire de vantardise marocaine. « Il se fait aussi une gloire, écrit le père Busnot, dont il se vante devant les captifs, de commander à toutes les nations d'Europe en la personne de ses esclaves. » Il ne fallut pas longtemps pour que l'enthousiasme du sultan à tenir l'Europe en otage soit ouvertement célébré par les poètes de la cour de Meknès :

Ô, Moulay Ismaïl, ô soleil du monde,
Ô toi pour qui toute la création ne suffirait pas comme rançon,
Tu n'es rien moins que l'épée de Dieu,
Que Dieu a tirée de son fourreau
Pour te distinguer parmi les califes
Quant à celui qui ne sait pas comment t'obéir,
C'est parce que Dieu l'a rendu aveugle
Et que ses pas l'ont éloigné de son vrai chemin.

*

La correspondance qu'entretenait le souverain avec les monarques d'Europe ravissait la cour. Il apostrophait le roi Louis XIV au sujet du christianisme et lui envoya une lettre – copie de la missive du prophète Mahomet à l'empereur romain Héraclius – pressant le monarque français de se convertir à l'islam. « Faites-vous musulman, disait-il, soumettez-vous à la religion de Mahomet, et vous serez sauvé [... mais] si vous vous dérobez, vous commettez un grand crime. »

Fervent adepte de l'enseignement coranique, Moulay Ismaïl veillait à témoigner de son orthodoxie religieuse chaque fois qu'il était vu en public. « Il fait toujours porter devant lui l'Alcoran par son taliban comme la règle de ses conseils [...], écrit le père Busnot. En quelque lieu qu'il se trouve, il lève fréquemment les mains au ciel, et très souvent encore teintes du sang humain. » Le sultan ordonna la construction de lieux de prières partout dans le palais et prêchait souvent dans les mosquées, « d'une manière [...] à effacer tous les talibans ». Il rappelait constamment à ses courtisans qu'il descendait du Prophète et que chacun de ses mots et de ses actes était sanctifié par Dieu.

Une dévotion aussi fanatique était fort admirée au Maroc, mais elle était la source d'une consternation grandissante dans l'Occident chrétien. « Elle ne réprime aucune de ses passions et justifie tous ses excès, écrit le père Busnot, [... et] consacre les cruautés qu'il exerce envers les chrétiens et les Maures. » Aux yeux de Busnot et de beaucoup d'autres Européens, Moulay Ismaïl avait détourné la religion à ses propres fins diaboliques. Et, si cette attitude renforçait son pouvoir et son autorité au Maroc, elle suscitait au contraire une hostilité croissante envers l'islam dans presque chaque nation européenne.

8. La conversion

Communauté unie, Penryn ne connaissait que trop les périls de la mer. Nombre de familles avaient des fils qui travaillaient dans la Manche sur les barques à pilchards, et quelques commerçants aventureux avaient entrepris d'audacieux voyages jusqu'aux Antilles, aux Moluques, et aux Amériques. Les dangers de telles traversées étaient considérables. Tempêtes, récifs à fleur d'eau et pirates de Barbarie avaient fait de tristes ravages tout au long du siècle précédent. Chaque fois qu'un naufrage ou un acte de piraterie coûtait la vie à des marins de Penryn, les habitants de la ville se rassemblaient pour prier dans la vieille église de Saint-Gluvias. C'était là aussi qu'ils remerciaient le ciel à l'annonce de meilleures nouvelles. Quand, en 1717, l'armée turque avait été défaite par le prince Eugène de Savoie, tout le village s'y était réuni pour fêter la victoire. Les sonneurs de cloches de la paroisse avaient accompli leur tâche avec un tel enthousiasme que l'assemblée des fidèles les avait récompensés du cadeau appréciable de deux shillings six pence.

Elizabeth et Thomas Pellow n'avaient reçu aucune nouvelle directe de leur fils depuis qu'il avait quitté Falmouth en 1715, et qu'ils l'avaient mis en garde contre le danger des corsaires de Barbarie. Ce fut seulement après le départ du *Francis* qu'ils apprirent que Moulay Ismaïl avait déchiré le traité de paix conclu avec la défunte reine Anne.

Pellow, quant à lui, n'avait pas pu envoyer de lettre à sa famille, mais il est presque certain que des rumeurs faisant état de sa capture et de sa survie avaient atteint Penryn. Une missive au moins, écrite par le compagnon de Pellow Thomas

Goodman, était parvenue en Angleterre. Il y confirmait que le *Francis* avait bel et bien été capturé et que les hommes d'équipage avaient été emmenés à Meknès afin d'y être vendus comme esclaves, ajoutant qu'ils étaient soumis à des travaux forcés et que les conditions dans les geôles étaient véritablement épouvantables.

Les Pellow, des gens modestes, n'avaient pas les moyens de payer une rançon. Aucune lettre ni appel rédigé de leur main ne subsiste – sans doute étaient-ils illettrés – et ils n'avaient guère la possibilité d'aller à Londres pour plaider leur cause auprès du secrétaire d'État. En revanche, ils connaissaient une personne à même de les aider : Valentine Enys, le propriétaire du *Francis*, un marchand riche et entreprenant qui affrétait fréquemment des vaisseaux à destination de Madère et de la Méditerranée, et avait amassé une immense fortune grâce au commerce du vin, du bois et des étoffes. Il s'était encore enrichi en spéculant sur les mines d'étain de Cornouailles, une affaire qui lui avait valu des contacts et amitiés importantes au sein de la communauté mercantile de Londres.

Enys avait de bonnes raisons d'aider les Pellow à interpeller le gouvernement. La capture de l'équipage du *Francis* avait aussi amené la perte de son navire, et il ne manquerait pas de tirer profit de négociations éventuelles avec le sultan du Maroc. Mais Enys était un homme d'affaires endurci qui avait connu des situations similaires et n'avait pas hésité à limiter ses pertes, faisant preuve d'une froide indifférence envers le sort des hommes qui servaient sur ses bateaux. En 1704, un de ses vaisseaux avait été capturé par des corsaires français qui, en apprenant que le capitaine, Anthony Dewstoe, était un voisin d'Enys, avaient demandé l'importante rançon de soixante-cinq livres. Détenu dans d'affreuses conditions à la prison de Brest, le capitaine Dewstoe s'attendait à ce que son ami paie, mais Enys s'y refusa, arguant que la somme était trop élevée. Il eut même le toupet de justifier sa décision à Dewstoe lui-même. « Personne au monde, écrit-il, ne verserait jamais une rançon plus élevée que la valeur du bateau. » Enys avait fini par payer – libérant ainsi les hommes – mais son attitude n'était guère encourageante pour la famille Pellow.

Elizabeth et Thomas virent bientôt l'histoire se répéter. La correspondance d'Enys révèle qu'il n'était pas indûment troublé par la capture d'un petit bateau tel que le *Francis*. Il ne fit

pas non plus le moindre effort pour réunir l'argent de la rançon qui aurait peut-être permis de libérer l'équipage. Il considérait le *Francis* comme perdu, et ne voyait pas l'intérêt de consacrer temps ou argent à une cause vouée à l'échec. Les Pellow concentrèrent néanmoins tous leurs espoirs sur Enys, espérant malgré tout qu'il solliciterait pour eux l'aide du gouvernement. Quand il mourut en 1719, ils pensèrent certainement qu'ils avaient perdu le plus influent de leurs interlocuteurs.

Après 1717, les familles avaient cessé d'avoir des nouvelles directes des esclaves de Meknès, mais recevaient des bribes d'information émanant du consul Anthony Hatfeild. Pendant les deux premières années qui avaient suivi son arrivée à Tétouan, ce dernier n'était pas parvenu à obtenir le moindre élément substantiel concernant les captifs. À l'automne 1719, il obtint enfin la liste de ceux qui étaient encore vivants. Elle confirmait que vingt-six vaisseaux britanniques avaient été capturés au cours des cinq années écoulées, y compris deux de Nouvelle-Angleterre et un de Terre-Neuve. Elle donnait aussi le nom de cent quatre-vingt-huit hommes encore détenus à Meknès. Beaucoup d'autres étaient morts, avaient apostasié, ou simplement disparu sans laisser de traces.

Le consul Hatfeild expédia le document à Londres dans l'espoir qu'il encouragerait un regain d'efforts pour obtenir la libération des esclaves. Il n'y a pas d'archives prouvant qu'une copie ait été acheminée dans le Devon et la Cornouailles, mais on peut imaginer que tel fut le cas, et que la famille Pellow eut une fort mauvaise surprise. En face du nom de Thomas figuraient les mots les plus redoutés par les parents d'un marin capturé : « converti à l'islam ».

On ignore quelle fut leur réaction, mais il est probable que cette nouvelle les inquiéta grandement. Apprendre qu'un fils ou un mari avait abjuré était toujours un choc, et les rares lettres qui subsistent de l'époque donnent un aperçu fascinant des craintes et prières d'hommes et de femmes tels que les Pellow. Quand l'esclave d'Alger, Joseph Pitts, informa son père de sa conversion forcée à l'islam, le vieillard en fut profondément affecté. « J'avoue, écrit-il, que lorsque je l'ai appris, j'ai cru que j'allais mourir de chagrin. »

John Pitts était tellement bouleversé qu'il supplia les ministres de l'Église de l'aider à surmonter son chagrin. Ceux-ci

montrèrent plutôt plus de compréhension face à la situation de son fils, arguant que l'apostasie provoquée par la torture lui donnait le droit au pardon, et que l'Église elle-même avait conçu un service de repentir pour les rares renégats qui parvenaient à s'échapper de Barbarie. Le rite Laudien, comme on l'appelait, commençait par une humiliation publique de l'individu, qui était forcé de s'agenouiller à l'entrée de son église, vêtu « d'un drap blanc, une baguette blanche à la main ». Pendant trois semaines, le pénitent devait rester dans cet habit, et garder « une mine abattue ». Puis, après s'être frappé la poitrine et avoir embrassé le socle des fonts baptismaux, il pouvait enfin recevoir l'absolution et le saint sacrement.

Le vieux Pitts n'était pas convaincu qu'un apostat – fût-il son propre fils – méritât le pardon mais il écrivit à regret une lettre, le pressant de regagner les rangs des chrétiens dès que possible. « Je pleure tant que je peux à peine écrire, dit-il, [...] que puis-je dire de plus. [...] Je mettrai en gage la perte de mon âme pour obtenir le salut de la tienne, si tu te repens sincèrement tous les jours. »

Il est possible qu'Elizabeth et Thomas Pellow aient partagé ce sentiment en apprenant qu'eux aussi avaient perdu un fils à l'islam. Ils savaient qu'il n'avait plus aucune chance d'être racheté par le gouvernement, puisqu'on considérait que les apostats avaient renoncé à leur nationalité britannique. Les Pellow pouvaient aussi craindre la réaction de leur voisinage. La conversion de leur progéniture était une source de honte – une honte qui aurait pu les stigmatiser dans la petite communauté de Penryn. Pourtant il n'en avait pas toujours été ainsi. Quelques décennies plus tôt seulement – à l'époque des grands-parents des Pellow – une histoire d'apostasie et d'islam avait toutes les chances de provoquer l'hilarité.

Les rires s'entendaient à l'autre bout de la rue. Ils s'amplifièrent en un rugissement bruyant avant de s'estomper dans la rumeur de la ville. On était au printemps 1623, et le théâtre du Phoenix à Londres était plein à craquer de spectateurs souriants et édentés. Ils s'étaient rassemblés pour voir *The Renegado* [Le Renégat], une farce ribaude dont l'action se situait dans les souks et les marchés aux esclaves de Barbarie. Avec sa troupe d'eunuques, de vizirs et de vice-rois concupiscents – et ses plaisanteries égrillardes sur la circoncision –, il représentait un

monde à la fois comique et étranger. Quand on demande à l'un des personnages s'il va se convertir à l'islam, il plaisante qu'il est trop attaché à son prépuce :

> ... je perdrais un morceau
> De cette partie que ma chérie m'a dit
> De ramener comme elle l'avait laissée ; c'est son domaine,
> Et je n'oserais pas négocier cette commodité
> Sans sa permission expresse.

La pièce fut jouée devant des salles combles, en même temps que d'autres farces situées en Barbarie, telles que *A Christian Turned Turk* [Un chrétien converti]. Cependant, dès les années 1640, cet humour lubrique paraissait déplacé. Les attaques répétées sur le Sud-Ouest – et les horreurs perpétrées par les marchands d'esclaves – laissaient à penser que le monde de l'islam n'était plus tout à fait aussi amusant. Des milliers de Britanniques avaient été contraints d'apostasier à Alger, Tunis, Tripoli et au Maroc, et les plaisanteries classiques sur la circoncision, la castration et la sodomie ne faisaient plus rire, surtout depuis que les épouses des esclaves avaient appris que leurs propriétaires « sodomisent souvent lesdits captifs ».

L'inquiétude de ces femmes, et la crainte générale qu'inspirait le monde musulman, finirent par pénétrer les plus hauts niveaux du gouvernement. Le 19 mars 1648, un jeune et pieux colonel du nom d'Anthony Weldon apporta des nouvelles alarmantes au Conseil d'État. Il informa les lords que le Coran – longtemps considéré comme blasphématoire et séditieux – avait été traduit en anglais pour la première fois. Plus préoccupant encore, son traducteur, Alexander Ross, avait l'intention de publier sa traduction.

Les ministres de la Couronne furent horrifiés d'apprendre qu'un tel ouvrage serait bientôt accessible au grand public, redoutant notamment qu'il provoque une vague d'abjurations. Ils ordonnèrent aussitôt au sergent d'armes de « chercher la presse où l'Alcoran turc est imprimé, de saisir celle-ci, avec les feuilles », ainsi que « d'arrêter l'imprimeur et de l'amener devant le Conseil d'État ».

L'imprimeur fut arrêté sans tarder, et tous les exemplaires de la traduction furent saisis et placés sous clé. Toute publication à venir fut interdite, et Ross lui-même fut convoqué

devant le Conseil d'État « pour s'expliquer de l'impression de l'Alcoran ».

Les archives relatant cette rencontre avec les censeurs ont malheureusement été perdues. Cependant, Ross écrivit par la suite un essai expliquant les raisons de sa démarche, et il est probable qu'il utilisa des arguments semblables lors de ses démêlés avec les conseillers d'État. Il affirmait que son édition « nouvellement mise en anglais » – intitulée *The Alcoran of Mahomet* – avait été produite « pour la satisfaction de tous ceux qui désirent s'informer sur les vanités turques ». Il admit que la publication causerait sans doute un flot de controverses, mais considérait son *Alcoran* comme une lecture essentielle pour ceux qui souhaitaient comprendre les motifs des marchands d'esclaves fanatiques de Barbarie. « [En] voyant ses ennemis dans leur intégrité, écrit-il, on peut mieux se préparer à les affronter, et, je l'espère, à les défaire. » Les méfaits des corsaires de Salé étaient son principal souci. « Il y a eu des guerres continuelles, et il y en aura d'autres entre nous, écrit-il. Chaque chrétien qui agit selon sa conscience se doit d'examiner la cause et les raisons de cette guerre. »

Les conseillers accusèrent Ross d'encourager l'apostasie, ce qu'il nia en arguant que le Coran avait « déjà été traduit dans presque toutes les langues de la chrétienté [...] sans jamais avoir obtenu aucun prosélyte ». Mais il convint que l'ouvrage pouvait être dangereux s'il était placé entre de mauvaises mains et que sa circulation devait être strictement contrôlée. « Il ne convient pas à n'importe qui de manipuler les drogues d'apothicaires, écrit-il, [car] il est possible qu'il trouve le poison aussi vite que l'antidote. »

L'opinion unanime du Conseil d'État était que la traduction de Ross était un ajout fâcheux au nombre croissant de livres sur le monde musulman. Pourtant, ils furent surpris par la force de son argumentation. Ross avait plaidé sa cause de manière très convaincante, et peut-être même signalé aux conseillers que leur suppression de son Coran était sans doute illégale. Tout juste quatre mois plus tôt, deux conseils distincts de Whitehall avaient voté pour la tolérance de toutes les religions en Angleterre, « sans exception des Turcs, des Papistes, ni des Juifs ».

Quand les membres du Conseil en vinrent à délibérer, ils admirent que la loi était du côté de Ross. N'offrant ni excuse ni explication, ils revinrent sur leur décision d'interdire le livre et

informèrent Ross que son *Alcoran* pouvait finalement être publié. Le 7 mai 1649, les presses furent réinstallées, et la première édition du Coran en anglais parut peu après.

Ross avait raison d'affirmer que sa traduction du Coran n'inciterait pas à l'apostasie. Au contraire, elle fournit matière à d'innombrables sermons et diatribes contre le monde musulman. Son *Alcoran* fut pillé et abâtardi, et des sections entières du livre furent citées comme preuves de la fausseté de l'islam et des dangers de l'apostasie. L'un des plus écoutés de ces fanatiques antimusulmans était Humphrey Prideaux, un théologien de Cornouailles dont le village natal de Padstow était depuis longtemps habitué aux terreurs des corsaires de Salé. Son livre, *The True Nature of Imposture, Fully Displayed in the Life of Mahomet* [La vraie nature de l'imposture, illustrée par la vie de Mahomet], était une attaque virulente de l'islam, où il exploitait toutes les craintes populaires concernant l'apostasie en les mêlant à une vigoureuse défense du christianisme.

Quand Prideaux avait essayé de faire publier son manuscrit, en 1697, l'éditeur avait d'abord regretté, dit-on, « qu'il n'y ait pas un peu plus d'humour dedans ». Cependant, en examinant de plus près ce cocktail étourdissant de bile et de sectarisme, il comprit qu'il tenait entre ses mains une mine d'or potentielle. À la veille de la publication, Prideaux lui-même eut soudain peur d'avoir dépassé les bornes. Dans une lettre d'introduction à ses lecteurs, il les pressait de rejeter toute notion selon laquelle il aurait malicieusement déformé la vérité pour présenter l'islam « sous les couleurs les plus viles ». Il leur assurait que son livre était un document juste et objectif, le fruit d'années d'études. « J'ai pris soin de noter toutes mes sources dans la marge, écrit-il, et, à la fin du livre, j'ai donné une liste de tous leurs auteurs. »

Prideaux n'avait pas à s'inquiéter de la réaction du grand public : *The True Nature of Imposture* fut un immense succès. La première édition fut immédiatement épuisée, et une seconde parut bientôt. Lorsque celle-ci fut épuisée à son tour, une troisième, puis une quatrième suivirent. Alors que la tension grandissait sur les côtes de Barbarie, Prideaux prépara quatre éditions supplémentaires entre 1712 et 1718 ; le livre allait être réimprimé une fois de plus en 1723.

La peur de l'islam suscitait des débats tout aussi houleux dans les colonies de la Couronne en Amérique du Nord – surtout en Nouvelle-Angleterre, qui avait perdu un certain

nombre de marchands et de marins aux mains des corsaires de Barbarie. Un des ministres du culte puritain à Boston, Cotton Mather, était particulièrement préoccupé par la question de l'apostasie. Il admettait que les captifs étaient soumis à de terribles privations au Maroc, mais croyait fermement que ces épreuves physiques, loin d'excuser la faiblesse spirituelle, devaient au contraire les aider à renforcer leur foi chrétienne.

En 1698 – l'année qui suivit la publication du livre de Prideaux –, Mather écrivit *A Pastoral Letter to the English Captives in Africa* [Lettre pastorale aux captifs anglais en Afrique]. Le ton en était intransigeant, et Mather offrait peu de paroles de réconfort à ces hommes meurtris et maltraités. « Qui vous a livrés aux pirates africains? demandait-il sévèrement. C'est le Seigneur, contre qui vous aviez péché. » Il affirmait que c'était leur manque de foi qui avait mené à leur capture et leur rappelait que leurs amis ne pouvaient pas faire grand-chose pour obtenir leur libération. « Vous ne pouvez à présent vous plaindre auprès de vos épouses, de vos parents, de vos parents au cœur tendre [...], mais vous devez vous adresser à Dieu à travers le Seigneur Jésus-Christ. »

Mather assurait les esclaves qu'il écrivait « pour [leur] réconfort ». Pourtant, peu doutaient de la véritable raison de cette lettre. L'ecclésiastique avait été choqué par les récits d'apostasie, et plus atterré encore d'apprendre qu'un grand nombre d'hommes s'étaient convertis à l'islam. « Nous devons vous dire, écrit-il, que nous tenons beaucoup à ce que vous restiez fidèles jusqu'à la mort à cette foi chrétienne que vous avez professée jusque-là. » Il suppliait ces malheureux de « ne pas renoncer à la religion chrétienne dans le vain espoir d'être délivrés de [leurs] épreuves, aussi pénibles soient-elles ».

L'esclavage et l'apostasie continuèrent à préoccuper Mather pendant des années, et l'âge ne tempéra en rien son point de vue. Dans son sermon, « La gloire du bien », il eut des mots cinglants pour ceux qui avaient abjuré le christianisme. « Les renégats, pour la plupart, furent ceux qui avaient le moins souffert de l'adversité, écrit-il. Ces individus connaissaient plus de prospérité, et vivaient dans des demeures de gentilhommes, dans l'oisiveté, le luxe et la liberté; ce furent eux qui, pour la plupart, se laissèrent tenter par les vilains. »

Rares étaient ceux qui, en Amérique du Nord, et même en Grande-Bretagne, s'intéressaient au monde de l'islam. Une

voix solitaire tenta de contrer la rhétorique antimusulmane. Simon Ockley, un linguiste brillant, avait été dès son plus jeune âge « naturellement enclin à l'étude des langues orientales ». Pasteur à Swavesey, dans le Cambridgeshire, Ockley passait beaucoup de son temps à étudier des manuscrits arabes dans les bibliothèques des universités de Cambridge et d'Oxford. « [Il] consulta divers de nos manuscrits arabes, écrit Thomas Hearne, basé à Oxford, langue dans laquelle il est jugé par certains comme l'homme le plus compétent d'Angleterre. »

Ockley était fasciné par la culture musulmane et horrifié par l'ignorance et les préjugés qui prévalaient en Angleterre. Il qualifia – généreusement – le livre de Prideaux de « très imparfait », et argua que mieux comprendre l'islam était « plus nécessaire que de connaître l'histoire de n'importe quel peuple ».

Ockley fit de son mieux pour combler ses lacunes en la matière. Il traduisit des dizaines d'ouvrages de théologiens et de philosophes arabes, après quoi il se lança dans sa monumentale *History of the Saracens* [Histoire des Sarrasins], achevée en 1718. Dans sa préface, il critiquait en passant ceux qui se contentaient « de mépriser les nations orientales, et de les considérer comme des brutes et des barbares ». Ayant admonesté ceux qui se laissent guider par leurs préjugés, il expliquait, avec une simplicité touchante, son amour pour la langue arabe. Son livre comprenait les *Sentences of Ali* [Maximes d'Ali], un recueil de maximes écrites par le gendre du prophète Mahomet, que Ockley jugeait à la fois sages et instructives. « Les maximes sont pleines de sens et d'à-propos, écrit-il. Elles insufflent un esprit de dévotion, une discipline de vie, et sont empreintes de la plus grande gravité. » Après avoir exposé les raisons pour lesquelles il fallait prendre la peine de lire de telles théologies, il s'attaquait à tous ceux qui persistaient à condamner le monde de l'islam. « Il y a assez de matière, même dans cette poignée de textes, pour défendre [...] les pauvres Arabes de ces accusations de grossière ignorance dont les accablent les novices modernes. »

Mal récompensé de son dur labeur, Ockley était toujours à court d'argent. Il était affreusement timide – surtout en compagnie de gens distingués – et gâcha son unique chance d'améliorer son sort quand il fut invité à dîner chez le comte d'Oxford. Assis à côté d'un des plus grands lords du royaume, Ockley était si nerveux qu'il parvint à offenser presque tous les

invités présents, y compris son protecteur. Il s'excusa par écrit auprès de ce dernier, se lamentant d'avoir été « rendu muet et presque paralysé » par l'assemblée réunie. « Tout homme bien intentionné ne possède pas nécessairement le talent de converser comme il se doit avec ses supérieurs », expliqua-t-il. Le comte fit la sourde oreille à ses excuses et refusa d'avoir d'autres contacts avec lui. Condamné à la pauvreté, le principal défenseur de l'islam mourut en 1720, laissant sa femme et ses enfants dans la misère.

Thomas Pellow resta à Meknès pendant les quelques semaines qui suivirent l'exécution des chefs rebelles de l'Atlas. Il avait été profondément troublé par son audience avec Moulay Ismaïl, qui avait menacé de le tuer s'il ne rapportait pas plus de butin de la récente campagne. Pellow avait quitté le palais en craignant pour sa vie, mais les menaces du sultan étaient souvent des paroles en l'air, et cette occasion ne fit pas exception. Sa fureur apaisée par l'exécution des rebelles, il se montra ravi des esclaves noirs et des brides richement brodées. Après quelques journées tendues, Pellow et ses hommes reçurent l'ordre de retourner à Casbah Temsna.

« Quand nous approchâmes des remparts de la forteresse, toutes les femmes et quelques-uns des hommes vinrent à notre rencontre. » Pellow ajouta que ce furent « des retrouvailles pleines de joies et de lamentations ». Soixante des femmes se retrouvaient veuves, tandis que les autres se réjouissaient de revoir leurs maris sains et saufs. Curieusement, Pellow évoque rarement sa relation avec son épouse dans son récit. Il ne note ni son nom, ni son âge, et ne révèle que très peu de choses sur les mois qu'ils passèrent ensemble à Casbah Temsna. Peut-être était-il gêné d'être marié à une musulmane, fût-elle issue d'une famille influente à la cour. Pourtant les anecdotes qu'il raconte suggèrent qu'il y avait de l'affection – voire de l'amour – entre eux. « Je rentrai joyeusement avec ma femme, écrit-il, au point d'en oublier, sachant qu'elle était enceinte avant notre départ, de lui demander si l'enfant était un garçon ou une fille. » Son épouse, bouleversée qu'il semble s'en soucier si peu, lui joua un tour. Elle lui expliqua qu'elle avait mis au monde une fille environ six semaines plus tôt, mais qu'elle désespérait tant de le revoir un jour qu'elle avait abandonné le nouveau-né.

Pellow fut horrifié et « fort en rage », jusqu'à ce que sa femme laisse échapper un rire étouffé. Elle lui avoua qu'elle plaisantait et ajouta qu'elle espérait qu'il serait plus attentif à l'avenir. « La maligne gitane ordonna qu'on amène l'enfant », écrit Pellow, qui prit pour la première fois son bébé dans ses bras. Il fut enchanté par sa fille – dont il oublie de noter le nom – et « fort amusé par la plaisanterie, riant et embrassant l'enfant de bon cœur ». Au cours des années à venir, elle allait devenir la source de ses plus grands plaisirs et bonheurs. Chaque fois que Pellow était envoyé en campagne, il rêvait du jour où il retrouverait sa fille. « À mon retour, [elle] mettait toujours ses petits bras autour de mon cou, étreignant et plaignant son pauvre père et me disant que je ne devrais plus partir à la guerre. » Un jour, elle lui posa des questions sur sa famille à Penryn, et annonça « que sa mère et elle viendraient avec [lui] en Angleterre et vivraient avec sa grand-mère ».

Pellow et ses hommes purent enfin se détendre après leur éprouvante campagne dans le Haut-Atlas. « Maintenant, nous sommes de nouveau libres de nous divertir, écrit Pellow, et de passer le plus clair de notre temps à chasser dans les bois. » Ils reprirent leur sport favori, dégustant le soir les sangliers abattus dans la journée. Cependant, quelques mois à peine après leur retour à Casbah Temsna, ils reçurent l'ordre d'aller écraser une autre rébellion. Une tribu du sud du Maroc s'était soulevée contre Moulay Ismaïl, « tuant seize des Noirs de l'empereur, envoyés par lui pour recevoir et rapporter à Meknès leur tribut habituel ». Sachant qu'un tel acte revenait à une déclaration de guerre, ils avaient commencé à construire des fortifications, « entourant la ville de solides remparts, et y accumulant de vastes quantités de provisions et de matériel de guerre ».

Moulay Ismaïl ordonna à un de ses fils, Moulay ech-Cherif, de mener une armée de quarante mille hommes contre les rebelles. Cette nouvelle campagne allait être très différente de celle que Pellow et ses hommes avaient menée dans le Haut-Atlas. À présent, ils se trouvaient dans des terres désertiques où la chaleur de midi était oppressante. Ils tentèrent de construire des positions défensives dans les environs arides de la ville rebelle de Guzlan, mais s'aperçurent que c'était une tâche quasi impossible, « le sable se dérobant sous nous ». Pire

encore, leur canon n'avait aucun impact sur les défenses en sable.

À demi désespérés par leur situation, ils tirèrent directement sur Guzlan, dans le but de causer autant de carnage et de chaos que possible. Après plusieurs semaines de bombardement intense, les rebelles désemparés furent forcés de tenter des sorties dans l'espoir de détruire ou de capturer le canon du sultan.

Leur seconde sortie faillit être un désastre pour Pellow. S'éloignant trop loin de son bataillon, il se trouva soudain débordé et terriblement exposé au danger. Bien que vêtu d'une djellaba, comme les Maures rebelles, sa peau blanche dénonçait en lui un renégat européen. En l'espace de quelques secondes, ses ennemis l'avaient repéré.

Pellow entendit un tir de mousquet et sentit l'odeur âcre de la poudre. Un centième de seconde plus tard, une douleur fulgurante lui transperça la jambe et il s'effondra. Il aurait certainement été tué par les rebelles si ses compagnons n'étaient pas venus à son secours. Il fut ramené au camp avec « une balle de mousquet logée dans la cuisse droite ».

Heureusement pour lui, l'armée était accompagnée de médecins renégats dont les compétences étaient de loin supérieures à celles des charlatans maures. « [La balle] fut rapidement extraite par un chirurgien allemand, écrit-il, un homme de grands talents et diligence, qui me soigna avec beaucoup d'attention. » Pellow dut néanmoins attendre quarante jours pour se servir de sa jambe, et entre-temps, les rebelles avaient été vaincus. « [Ils] demandèrent à parlementer, écrit Pellow, implorant humblement le général de leur laisser la vie sauve. »

La réponse du général Moulay ech-Cherif fut ambiguë. Satisfait de voir les rebelles jurer « leur obéissance la plus dévouée » à Moulay Ismaïl, il refusa néanmoins de leur accorder sa clémence. Au lieu de quoi, il les fit enfermer pour s'être conduits « d'une manière extrêmement insolente et méprisante », et leur dit qu'ils ne pouvaient s'attendre « à devenir leurs propres décideurs ».

Le massacre commença dès qu'ils eurent déposé les armes. Moulay ech-Cherif n'avait pas la moindre intention de laisser les rebelles en vie, et il ordonna que chaque homme à Guzlan fût tué et décapité. Son plan était de ramener les têtes des rebelles à Meknès, où il les présenterait en grande pompe à Moulay Ismaïl. Mais le général n'avait pas compté avec la terrible chaleur de l'été, et les têtes commencèrent à se putréfier quelques heures à peine après avoir été coupées. « Elles devinrent puantes au point qu'il fut obligé de se contenter des oreilles, raconte Pellow, qui furent toutes séparées des têtes et mises dans des tonneaux avec du sel. » D'après Pellow, il n'était que temps de se débarrasser des morbides trophées. « Car si nous avions porté tant de têtes puantes sur un si long chemin, cela aurait certainement irrité toute l'armée, et causé une infection. »

Un accueil fastueux attendait les troupes à leur retour à Meknès. « [Moulay Ismaïl] fut très content des oreilles », écrit Pellow, ajoutant que « la vue des têtes lui aurait donné beaucoup de plaisir, mais, comme elles puaient [...] il jugea préférable de les avoir laissées ». Le sultan ordonna qu'on ouvre les barils de sel, afin qu'il puisse examiner les oreilles de plus près. Il avait eu l'intention de les conserver et de les envoyer en guise de sombre avertissement à tout chef soupçonné de rébellion, mais elles lui plurent tant qu'il décida de les garder pour lui. « Elles furent toutes enfilées sur des cordes, écrit Pellow, et suspendues le long des remparts. »

9. À la cour de Moulay Ismaïl

Le consul Anthony Hatfeild était las du Maroc. Il était quotidiennement en butte aux insultes des caïds de Moulay Ismaïl et à leurs railleries concernant son incapacité à libérer les esclaves britanniques. Pis encore, il manquait cruellement d'argent. Pour les ministres à Londres, il était censé subvenir à ses besoins grâce à une taxe spéciale qu'il était autorisé à lever sur toute marchandise britannique importée à Tétouan. L'idée était généreuse, mais la réalité beaucoup moins. Peu de vaisseaux britanniques osaient faire halte à Tétouan, et le consul de Sa Majesté ne tarda pas à se retrouver avec des coffres vides, ridiculisé par les dignitaires de Moulay Ismaïl parce qu'il avait à peine de quoi se nourrir.

Quand d'autres pays envoyaient des émissaires au Maroc, ceux-ci vivaient dans une splendeur proportionnée à leur rang. Pourtant les Britanniques semblaient se satisfaire d'envoyer leurs représentants les plus insignifiants, puis de les abandonner à leur sort, sans leur donner les moyens de soudoyer les gouverneurs de la région. Le caïd de Tétouan était particulièrement méprisant envers Hatfeild, écrivant à Joseph Addison que le consul britannique avait « un caractère rustre qui était nuisible, et n'apportait rien de bon ».

Hatfeild riposta en envoyant sa propre série de lettres à Londres : « [Il nous faut] informer vos honneurs des difficultés concernant notre maison. » Mais en vain. Le roi George Ier n'avait jamais manifesté d'intérêt pour le Maroc et n'avait certainement pas la moindre intention d'envoyer des fonds à son consul, qui ne put que continuer à se plaindre de la difficulté quotidienne de vivre à Tétouan. Passant devant la prison de la

ville un matin – la date n'est pas mentionnée –, il fut horrifié de voir un homme « pendu par les talons, les jambes dans des fers, des pinces sur le nez, la chair entaillée par des ciseaux, et deux hommes en train de le rouer de coups continuellement ». Les assaillants continuèrent à torturer l'homme jusqu'à ce qu'il ait perdu connaissance.

En dépit de ses déboires, le consul Hatfeild s'efforçait de glaner des renseignements sur les mouvements des corsaires de Salé. Depuis sa nomination en 1717, ceux-ci s'étaient enhardis et sillonnaient librement l'Atlantique Nord à la recherche de vaisseaux européens. « Les hommes de Salé [...] vont où bon leur semble », écrit-il dans une lettre envoyée à Londres. Peu après, il rapporta la capture de quatre navires, et de cinquante marins. Les corsaires s'étaient aussi emparés d'un vaisseau irlandais, qui comptait une femme parmi ses passagers. « On m'informe de Meknès que la femme [...] a été torturée presque à mort pour la forcer à se convertir, écrit-il. Elle a dit qu'elle ne le ferait pas, mais elle s'est évanouie alors qu'on la torturait, et puis, ils ont affirmé qu'elle s'était convertie ; elle est au sérail, et donc perdue. »

Les rapports du consul Hatfeild étaient lus par les ministres de Whitehall avec un mélange d'anxiété et de désespoir. La situation était devenue si critique qu'un groupe de marchands du Sud-Ouest avait écrit au Parlement pour réclamer l'intervention du gouvernement. « Beaucoup de personnes sont en captivité à Salé, disaient-ils, [...] où ils endurent d'inexprimables calamités. » Les marchands de Londres, qui craignaient aussi la ruine, se plaignaient que leur commerce lucratif avec Terre-Neuve fût menacé. Les nouvelles d'Alger étaient encore plus troublantes. Le consul récemment nommé, Charles Hudson, avait été pris à partie par le dey au pouvoir, qui s'était vanté de vouloir réduire en esclavage tous les sujets britanniques servant sur des vaisseaux ennemis d'Alger. Comprenant enfin qu'il était nécessaire d'agir, les ministres commencèrent des préparatifs en vue d'une nouvelle mission à Meknès.

Joseph Addison avait pris sa retraite au printemps 1718 ; son successeur au poste de secrétaire d'État fut James Cragg, un politicien talentueux qui fut jugé « plus compétent pour occuper [ce poste] que n'importe qui en Angleterre ». Cragg jura que cette nouvelle mission réussirait coûte que coûte, et

que tous les esclaves britanniques et nord-américains du Maroc seraient libérés et rendus à leurs familles.

L'homme choisi pour être à la tête de l'ambassade était le commodore Charles Stewart, un capitaine habile dont le charme raffiné se teintait d'une assurance naturelle. Stewart n'avait que trente-neuf ans, pourtant il portait les cicatrices d'une turbulente carrière en mer. Son premier voyage, en 1697, avait aussi failli être le dernier. Son vaisseau avait été attaqué par un navire de guerre français au large de Douvres, et Stewart avait eu la main arrachée. Il ne se laissa pas décourager par ce coup du sort, mais reprit la mer et se distingua en Méditerranée. À présent, après cinq ans de service au Parlement irlandais, il se trouvait à la tête d'une délégation britannique auprès de Moulay Ismaïl.

Stewart était parfait pour le rôle de plénipotentiaire au Maroc. Éloquent et charismatique, il pouvait facilement adopter les manières hautaines d'un ambassadeur. Pourtant, c'était aussi un diplomate accompli, capable de désarmer ses ennemis par un flot d'obséquiosités. À la cour impériale du Maroc, où la flagornerie était la condition *sine qua non* du succès, Stewart allait s'avérer un maître entre tous.

Son navire, le *Winchester*, quitta Portsmouth par un matin venteux de septembre 1720. Il offrait un spectacle magnifique en sortant du port vers le Solent, voiles gonflées par la brise, et fanions flottant au mât de misaine. Bien qu'il ressemblât à la plupart des autres vaisseaux de guerre qui faisaient route vers la Manche, son chargement témoignait du caractère pacifique de sa mission. Dans la pénombre de la cale, enveloppés dans de la toile de jute et des copeaux de bois, se trouvait un assemblage hétéroclite de jouets coûteux destinés à Moulay Ismaïl. Il y avait entre autres une belle horloge musicale au carillon délicat, des plats en faïence, quatre bougeoirs en verre, trois chandeliers, « une grande corbeille à fruits » et un parasol de fabrication raffinée. Il y avait aussi un assortiment de conserves de fruits et d'épices – y compris du gingembre, des clous de girofle et des noix muscades – et une grande quantité de porcelaine de Chine. Chaque cadeau avait été choisi avec la plus grande attention ; il y avait même un énorme pain de sucre, dont on espérait qu'il ferait grand plaisir au sultan, qui aimait les douceurs.

Le commodore Stewart rallia Gibraltar au cours de la troisième semaine d'octobre et ne perdit pas de temps. Il envoya

aussitôt une lettre au pacha Hamet de Tétouan, qui exerçait ses fonctions sur une grande partie du nord du Maroc. « Je me permets d'informer Votre Excellence de mon arrivée dans ces contrées, écrivit Stewart, avec les pleins pouvoirs pour négocier la paix. » Le ton de la lettre était poli, mais ferme. Il y menaçait à mots couverts Moulay Ismaïl d'une action militaire, mais, si le sultan acceptait un traité de paix, il lui faisait la promesse suivante : « Je serai prêt moi-même à me jeter aux pieds de Sa Majesté Impériale. »

La réponse du pacha Hamet fut aussi courtoise que surprenante. Il exprimait sa « grande inclination » à signer une trêve avec Stewart – sans donner ses raisons – et, en l'espace de quelques jours, il envoya une ébauche de traité. Celui-ci décrétait que les vaisseaux et marins britanniques « ne seraient pas arrêtés, capturés, rançonnés ni pillés », mais en contrepartie, le pacha exigeait que le document fût signé par le roi George Ier en personne. Cela prit plus de six mois, et ce ne fut qu'en mai suivant – presque huit mois après avoir quitté Londres – que Stewart put enfin débarquer à Tétouan le traité signé à la main, de plus en plus confiant quant à la libération des esclaves britanniques.

Son optimisme fut encore renforcé quand il découvrit que le pacha Hamet lui avait préparé un accueil somptueux. « Nous trouvâmes un nombre suffisant de tentes dressées à notre intention, écrit John Windus, membre de l'entourage de Stewart. Parmi elles [il y avait] une belle et grande tente que l'empereur avait envoyée de Meknès. » Le pacha Hamet avait aussi ordonné à ses cuisiniers de préparer un délicieux festin pour accueillir le commodore Stewart au Maroc. Ils arrivèrent chargés « de couscous, de volailles, et d'un mouton rôti entier, sur une broche aussi grosse que la jambe d'un homme ».

Le pacha lui-même arriva au milieu de l'après-midi, accompagné d'une troupe de cinq cents cavaliers et soldats. Les Britanniques furent très impressionnés par l'autorité qui émanait de sa personne. « Son expression est grave et majestueuse, écrit Windus, il a un profil romain, de beaux yeux et un visage agréable. » Pour les nouveaux venus au teint pâle, sa peau semblait « légèrement basanée », et Windus le trouvait « enclin à l'embonpoint », mais cela n'affectait en rien « son apparence très virile ».

Le pacha Hamet était l'un des principaux lieutenants de Moulay Ismaïl, et un des rares hommes à pouvoir faciliter le

voyage de Stewart à la cour impériale. Après avoir officiellement souhaité au commodore la bienvenue en Barbarie, il promit de faire « tout ce qui était en son pouvoir pour lui rendre le pays agréable », ajoutant avec un léger sourire « qu'il aimait les Anglais mieux que toute autre nation ». Soucieux d'établir un rapport de confiance, Stewart s'abstint de lui demander pourquoi, si tel était le cas, il avait joué un rôle déterminant dans la capture de tant d'esclaves britanniques. Il se contenta de quelques platitudes polies, auxquelles le pacha répondit de la même manière.

Après quelques jours passés à festoyer, le pacha suggéra qu'ils retournent à Tétouan et dînent dans la charmille récemment plantée dans le jardin de sa villa. Stewart et Windus étaient curieux de voir un jardin maure, et ils ne furent pas déçus. « Il y avait de magnifiques oranges et citrons, et de petits abricots au très bon goût, écrit Windus. Les allées étaient recouvertes d'un treillage délicat, soutenant fleurs et arbustes grimpants. « De grandes quantités d'œillets poussent à travers le cannage et aux fenêtres, et rendent la charmille absolument ravissante. » Bien qu'il fît très chaud, une température fraîche et plaisante régnait sous la charmille. « Nous dînâmes sous un caroubier, écrit Windus, qui donnait une bonne ombre. »

Le commodore Stewart et son entourage de domestiques en livrée et de musiciens goûtèrent pendant plusieurs semaines l'hospitalité du pacha à Tétouan, et ne partirent pour Meknès qu'à la mi-juin. Du fait des retards accumulés, ils cheminaient maintenant dans la chaleur de l'été – le pire moment de l'année pour accomplir un tel trajet. « [Nous] commençâmes à avoir très chaud en voyageant [...], écrit Windus, et la chaleur augmentait de jour en jour. » La richesse de Tétouan céda rapidement la place à des villages misérables et des campements de fortune, où des nomades à demi affamés mangeaient ce qu'ils pouvaient trouver. « Les habitants [...] semblent vivre dans la misère [...], leurs maisons faites de branches, avec un toit en jonc ou en tissu. » Les souvenirs de Tétouan encore frais à son esprit, Windus fut choqué, notant qu'ils semblaient vivre « d'une affreuse manière ».

Les voyageurs eurent bientôt laissé loin derrière eux les eaux scintillantes de la Méditerranée, et se trouvèrent au milieu d'une plaine « aussi plate qu'un terrain de boules ». La température devint insupportable, et tous avaient du mal à respirer

dans la poussière sèche. « Ce jour-là, il fit si chaud et lourd, écrit Windus, que tous les objets en métal furent chauffés à un tel point par l'air [...] que nous pouvions à peine les toucher. »

Néanmoins, les hommes éprouvèrent une excitation considérable en atteignant les ruines romaines de Volubilis, à vingt-cinq kilomètres au nord-est de Meknès. Windus, qui s'intéressait particulièrement à ce vaste site, sauta de son cheval pour fouiller dans les décombres, et trouva quelques fragments d'inscriptions et un grand buste, mais presque rien d'autre. Moulay Ismaïl avait déjà pillé les lieux à la recherche d'ornements pour son palais, et les signes de son vandalisme n'étaient que trop visibles.

Un messager fut envoyé à Meknès afin d'informer le sultan de l'arrivée imminente du commodore Stewart et de son groupe. Le pacha Hamet semblait redouter la réponse de Moulay Ismaïl et exprima son inquiétude d'être puni pour quelque mystérieuse broutille. « Aucun homme ne paraît devant lui sans une peur absolue, écrit Windus, doutant de revenir vivant. » Cette fois-là, les nouvelles n'auraient pu être meilleures. Le messager fut chaleureusement accueilli par Moulay Ismaïl, et sa réception fut jugée prometteuse pour le commodore Stewart. L'optimisme régnait parmi les Britanniques quand, le dimanche 2 juillet, ils dormirent à la belle étoile pour la dernière fois. Après presque trois semaines d'un voyage épuisant, ils étaient sur le point d'entrer dans la capitale impériale de Meknès.

Le pacha Hamet s'éveilla à l'aube et les pressa de lever le camp en toute hâte, de sorte qu'ils arrivent tôt en ville et « évitent les foules prodigieuses que nous eussions rencontrées si la journée avait été plus avancée ». Les hommes traversèrent au galop la vallée de la Boufekrane et se retrouvèrent dans les faubourgs de la cité, où, dans la demi-pénombre de l'aube, ils furent conduits à des quartiers temporaires.

Le pacha, immédiatement convoqué au palais, trouva Moulay Ismaïl de fort méchante humeur. Ce dernier l'accusa d'avoir été négligent face à la garnison espagnole de Ceuta, et commença « à le menacer sévèrement et à lui dire qu'il était indigne de commander une armée ».

Il se fit apporter la liste des principaux officiers dans l'entourage du pacha et se mit à les punir pour des crimes réels ou imaginaires. Un des hommes fut « lancé en l'air » par quatre membres de la garde noire, qui firent en sorte qu'il se brise le

cou en heurtant le sol. Un autre des officiers, Larbe Shott, fut accusé d'avoir couché avec des chrétiennes. Son châtiment fut d'être « ligoté entre deux planches et scié en deux, commençant par la tête et descendant jusqu'à ce que son corps se sépare ». Windus, à qui des témoins horrifiés racontèrent l'exécution, ajouta que le cadavre aurait été dévoré par les chiens « si l'empereur ne l'avait pas pardonné; c'est une coutume extravagante que de pardonner à un homme après sa mort, mais à moins qu'il le fasse, personne n'ose enterrer le corps ».

D'après Windus, Moulay Ismaïl fut envahi par le remords le lendemain de l'exécution, car Shott lui était apparu en rêve et avait révélé que Dieu le punirait pour sa brutalité. Cela inquiéta tant le sultan « qu'il envoya chercher sur les lieux de l'exécution un peu de la poussière où son sang avait coulé, et qu'il s'en frotta tout le corps en expiation de son crime ».

Le commodore Stewart et ses hommes passèrent deux jours dans leurs quartiers, attendant les ordres du sultan. Le 5 juillet, on les informa qu'ils étaient transférés dans des lieux plus luxueux. Le lendemain matin, on leur dit que Moulay Ismaïl désirait voir l'ambassadeur britannique immédiatement et envoyait une escorte pour le conduire au palais.

L'escorte arriva presque aussitôt – un groupe bigarré de courtisans et de domestiques, auquel s'ajoutait la propre garde d'honneur de Stewart. « L'ambassadeur [avait] ses hommes en livrée des deux côtés, écrit Windus, et derrière lui les hommes de notre entourage. [Ils étaient précédés par] notre fanfare » – sans doute une troupe de joueurs de trompettes – et plusieurs officiers maures à cheval. Comme Stewart partait pour le palais, il remarqua avec surprise un petit groupe d'hommes en haillons, l'air épuisé, à l'arrière. Il tressaillit lorsqu'il comprit que c'étaient des captifs britanniques, sortis de leur geôle pour prendre part à la procession. Peut-être songea-t-il à aller saluer ces malheureux, mais les caïds du sultan tenaient à atteindre le palais sans retard. Ils ne toléraient pas non plus que leur progression fût ralentie par la foule des habitants de la cité. Quand le chemin de Stewart fut bloqué par des badauds curieux, ils « les frappèrent sans pitié, les renversant parfois ».

L'ambassadeur et son entourage descendirent de leurs montures en arrivant aux portes extérieures du palais. Ils traversèrent « trois ou quatre vastes cours, [puis] s'assirent

sous une colonnade pendant environ une demi-heure ». Les esclaves étaient toujours en queue du groupe, mais ni Stewart ni Windus ne purent leur parler. Chacun attendait l'arrivée imminente du sultan, et les hommes reçurent l'ordre de ne pas quitter l'endroit où ils avaient été placés.

Une autre demi-heure s'écoula avant qu'il y ait enfin des signes d'agitation de l'autre côté de la cour. Plusieurs courtisans entrèrent, suivis par des gardes. Quelques secondes plus tard, Moulay Ismaïl lui-même fit son apparition. Stewart et ses hommes, bien qu'éblouis par le soleil, cillèrent pour essayer de mieux le voir. « Nous l'aperçûmes de loin, écrit Windus, un parasol au-dessus de la tête, ses gardes en demi-cercle derrière lui, tenant la crosse de leurs armes dans la main droite, et la serrant près de leur corps. » Ces *abid al-Bukhari*, soldats de la célèbre garde noire, offraient un spectacle impressionnant, formant une phalange protectrice autour du sultan.

Le commodore Stewart ne fut pas intimidé du tout; au contraire, l'entrée du sultan lui confirma le besoin de mettre en scène sa propre cérémonie. D'une voix de stentor, il ordonna à ses hommes d'avancer au pas. « Nous marchâmes vers l'empereur, écrit Windus, au son de notre fanfare, jusqu'à ce que nous soyons à une soixantaine de mètres de lui. » Les membres du contingent britannique avaient espéré impressionner Moulay Ismaïl par leur musique et leur défilé. Au lieu de quoi, ils se virent voler la vedette par l'imprévisible sultan. Comme Stewart s'approchait, Moulay Ismaïl sauta à bas de son étalon et se jeta la tête la première dans la poussière. « Il fut stupéfiant de voir le vieux monarque descendre de son cheval et se jeter par terre pour prier, écrit Windus, et demeurer plusieurs minutes dans cette position sans bouger. » Le visage du sultan était si près de la terre « qu'il lui restait de la poussière sur le nez quand nous arrivâmes vers lui ».

Le commodore Stewart était sur le point de saluer le sultan quand celui-ci bondit sur ses pieds, remonta sur son cheval et arracha sa lance à son garde du corps. Puis, quand il eut recouvré son souffle, il fit cérémonieusement signe à l'ambassadeur d'avancer. « Nous formâmes une seule file, écrit Windus, et nous inclinâmes en nous approchant, et il hocha la tête [et] dit *bono* plusieurs fois. »

Windus observa Moulay Ismaïl avec beaucoup d'attention, fasciné par son face-à-face avec cet extraordinaire individu. Il

estima qu'il devait avoir environ quatre-vingt-sept ans – il n'en avait que soixante-quinze en réalité – et nota que les ravages du temps commençaient enfin à être visibles. « Il a perdu toutes ses dents, écrit Windus, et il a le souffle court, comme si ses poumons étaient malades; il tousse et crache assez souvent. » On ne laissait jamais les mucosités du sultan tomber par terre, « des hommes étant toujours prêts à les recevoir dans des mouchoirs ».

Son nez aquilin, autrefois si noble, était maintenant accentué par ses joues creuses, et sa longue barbe était mince et clairsemée. « Ses yeux ont dû être pétillants, écrit Windus, mais leur éclat [s'est] terni avec l'âge, et ses joues sont très enfoncées. » Pourtant le sultan faisait encore belle figure, resplendissant sur un étalon d'un noir de jais, entouré de domestiques serviles. « Ses nègres l'éventent continuellement et chassent les mouches de son cheval avec des chiffons, écrit Windus, et le parasol tourne constamment au-dessus de sa tête. » L'esclave chargé de tenir ce parasol de chintz prenait grand soin d'avancer au même rythme que le sultan, de sorte que le soleil ne tombe jamais sur sa peau sacrée. Une telle prudence venait de l'expérience; certains de ses prédécesseurs avaient été exécutés sommairement pour avoir échoué dans leur tâche.

La seule déception de Windus fut que le sultan ne prêtait guère attention à sa tenue. Il portait des vêtements similaires à ceux de ses courtisans, les seules différences étant que son cimeterre était orné de pierreries, et la selle de son cheval, richement caparaçonné, décorée de pompons et de rubans. « Elle était couverte d'or, et magnifiquement incrustée de grosses émeraudes. »

Le commodore Stewart ne montra pas la moindre nervosité en présence de Moulay Ismaïl. Il joua avec aplomb son rôle d'ambassadeur, murmurant des obséquiosités quand l'occasion se présentait, mais faisant preuve de fermeté polie dans sa détermination. « [Il] délivra la lettre de Sa Majesté, enveloppée d'un mouchoir en soie, dans la main de l'empereur. » Puis, d'une voix claire, il informa le sultan qu'il avait été envoyé par Sa Majesté britannique, le roi George Ier, « pour parvenir à la paix, l'amitié et une bonne compréhension entre les deux couronnes ». Il ajouta, non sans ironie, qu'« il espérait que le sultan accepterait » les présents coûteux qu'il avait apportés à la cour.

Lors de sa première rencontre avec un ambassadeur étranger, Moulay Ismaïl avait coutume d'entamer les discussions par un long discours sur l'islam. Mais cette fois-là, le sultan se contenta de sourire largement à Stewart, lui disant « qu'il aurait tout ce qu'il était venu chercher, car il adorait les Anglais ». Le commodore répondit en mettant le sultan au défi de libérer ses esclaves britanniques, soulignant que seul ce geste « serait une preuve convaincante de la grande estime en laquelle il tenait la nation britannique ».

Stewart tenta aussi d'informer Moulay Ismaïl des forces accrues de la marine britannique, mais le sultan n'était pas d'humeur à l'écouter. « L'empereur avait du mal à prêter attention à ce que l'ambassadeur avait à dire, écrit Windus, étant enclin à parler lui-même. » Stewart intervint à plusieurs reprises, et demanda au sultan d'apposer sa signature au bas du traité élaboré à Tétouan. Moulay Ismaïl répondit que cela n'était pas nécessaire, car « sa parole était aussi conséquente que sa signature ». Mais, devant l'insistance de Stewart, il accepta sa requête et donna à l'ambassadeur « un cadeau de neuf chrétiens ».

L'audience du commodore Stewart avec Moulay Ismaïl coïncida avec l'arrivée à la cour de Thomas Pellow, qui avait peut-être été convoqué de Casbah Temsna afin de servir d'interprète. Pellow était maintenant âgé de seize ans environ et n'avait pas eu de nouvelles de ses parents depuis six ans. Il savait que Stewart était la seule personne susceptible de faciliter sa libération et fut encouragé par le fait que l'ambassadeur était un homme droit et digne de confiance. « Je ne peux [...] m'empêcher de dire, écrit-il, qu'il s'est conduit en tous points d'une manière extrêmement polie, chrétienne et digne. » Pourtant Pellow était conscient du fait que la tâche principale de Stewart était d'obtenir la libération des esclaves retenus dans les geôles. L'ambassadeur ne pourrait s'occuper de la question des centaines de renégats qui vivaient au Maroc qu'après avoir accompli cette mission.

Pellow regrettait amèrement que Stewart ne fût pas venu « chargé de la même mission quatre ans plus tôt », ce qui, dit-il, aurait « empêché bien des détresses ». Il ajouta que si le gouvernement britannique avait agi plus promptement, « mon pauvre oncle, et beaucoup d'autres esclaves chrétiens [...] seraient sans doute encore vivants ».

Le commodore Stewart espérait entamer des négociations immédiates concernant la libération des esclaves survivants, mais Moulay Ismaïl tenait à montrer à l'ambassadeur les merveilles de son palais impérial. Des affaires d'État l'empêchant de le guider lui-même, comme il avait coutume de le faire, il chargea son trésorier juif, Moses ben Hattar, de faire visiter à Stewart et à Windus les cours et appartements du palais.

L'immensité des lieux et la beauté exquise de la décoration allaient laisser une impression durable sur les deux hommes. Windus fut émerveillé par ce qu'il vit et rédigea une des plus belles descriptions du palais à son apogée. Jamais auparavant il n'avait vu d'édifice aussi monumental, ni d'aussi délicates arabesques de stuc maure, façonné comme de la crème fouettée par des esclaves d'Andalousie. Moses ben Hattar commença par montrer aux hommes les ajouts au palais proches de Dar Kbira. « Les arches arboraient des motifs floraux en plâtre, à la manière arabe, écrit Windus, et étaient soutenues par des colonnes en pierre polie, dans une cour extrêmement spacieuse. » Tout aussi remarquable était le sol en mosaïque scintillante des vastes cours intérieures, « damé de petits carreaux de diverses couleurs, d'environ cinq centimètres carrés ». Pour Windus, ces carreaux géométriques, ou zelliges, avec leurs motifs rayonnés en étoiles ou en hexagones, conféraient à l'immense bâtiment une impression globale d'harmonie et de proportion. « Les damiers se retrouvent dans les appartements, allées, magasins, passages et sous les arches, écrit-il, [...] ce qui [rend] la perspective des bâtiments, qui sont tous d'une grande longueur, extrêmement grandiose, élégante et magnifique. »

Moses ben Hattar mena les hommes vers le sud-est, en direction du monumental Dar el-Makhzen. Les lieux semblaient étrangement déserts; on n'entendait que l'écho étouffé des travailleurs qui s'éreintaient au loin. Le tintement d'un pot en cuivre, le cognement d'un burin – c'étaient les seuls bruits trahissant une présence humaine dans le palais.

Chaque édifice semblait plus vaste que le précédent, et même les entrepôts étaient plus grands que tout ce que Windus avait pu voir à Londres. « Nous fûmes conduits dans un magasin qui mesurait presque quatre cents mètres de longueur et pas plus de dix mètres de large, écrit-il; dedans, étaient suspendues de nombreuses caisses d'armes et trois rangées de barres

couvertes de selles. » Moses ben Hattar désigna avec un petit air de triomphe les portes de Larache – prises aux Espagnols lors du siège – et « une grande quantité de ferronnerie, des *espadas* [épées] et autres épées chrétiennes ».

Après avoir admiré les armes, Stewart et Windus furent conduits à travers des arcades désertes vers l'un des sérails, dont l'entrée était interdite. Là aussi, tout était silencieux. L'odeur épicée du cèdre révélait un plafond de construction récente et celle de la fumée suggérait la proximité des cuisines.

« De là, traversant de belles et longues allées, et des passages au sol à damiers, nous pénétrâmes dans un autre bâtiment, avec un grand jardin au milieu, et de hauts cyprès plantés tout autour. » Cet enchevêtrement de verdure luxuriante avait été conçu pour ressembler aux jardins suspendus de Babylone. Il avait été creusé à une vingtaine de mètres sous le niveau du sol et possédait une allée en surplomb, suspendue au-dessus des arbres et des buissons, qui s'étendait sur plus de huit cents mètres. « Le sommet en est ombragé sur tout le long par des plantes grimpantes et autres espèces de verdure, écrit Windus, soutenues par des treillages solides et bien faits. » Au crépuscule, en été, l'air était lourd du parfum languide des fleurs.

Les vastes appartements du palais situés de l'autre côté des jardins étaient encore en construction, et Windus fut horrifié de voir des équipes d'esclaves chrétiens accablés de chaleur sous le soleil torride de juillet. « [Nous] vîmes les chrétiens en haut de grands murs, écrit-il, travaillant et tassant le mortier avec de lourds morceaux de bois qu'ils lèvent tous ensemble pour frapper au même rythme, comme nos paveurs le faisaient autrefois pour tasser les pierres. » Windus voulait s'approcher, et voir de ses propres yeux les conditions dans lesquelles étaient détenus les captifs. Mais Moses ben Hattar jugea que les deux hommes en avaient assez vu. Il les ramena à Moulay Ismaïl, qui inspectait un entrepôt « administré par vingt-huit garçons anglais ».

Moulay Ismaïl fut ravi de voir le commodore Stewart : « [Il] cria comme avant, *bono, bono*, et lui demanda s'il aimait son palais. » Stewart, véritablement sidéré par les proportions et le luxe de ce qu'il avait vu, « lui dit que c'était un des plus nobles de la terre ». Le sultan, satisfait, remercia le ciel de la réaction de Stewart. « Puis, écrit Windus, certains des garçons, se jetant à ses pieds, [lui] donnèrent la salutation d'usage : *"Allah ibarik*

phi amrik Sidi", c'est-à-dire : "Dieu bénisse ton pouvoir." » Moulay Ismaïl demanda aux jeunes esclaves à quelle nation ils appartenaient. Quand ils répondirent qu'ils étaient anglais, « il leur permit de raccompagner l'ambassadeur et d'assister à son coucher ».

Stewart et Windus passèrent la soirée à discuter des événements de la journée, échangeant leurs impressions tout en mangeant des plats préparés dans les cuisines du sultan, que Windus trouva un peu « trop assaisonnés ». Le palais de Moulay Ismaïl était bien plus grand qu'aucun bâtiment en Europe. Même Versailles, le plus vaste et le plus opulent de ses contemporains, était tout à fait minuscule en comparaison de ce qu'on leur avait montré. Pourtant leur visite n'avait couvert qu'une petite partie du complexe entier, et ce ne fut que le lendemain matin qu'ils eurent une idée plus précise de l'immensité des lieux.

On les emmena d'abord voir les ateliers impériaux, où les esclaves européens fondaient et moulaient les armes de la puissante armée de Moulay Ismaïl. Les ateliers étaient « pleins d'hommes et de garçons au travail, observa Windus. Ils fabriquaient des selles, des fûts pour les fusils, des fourreaux pour les cimeterres et d'autres choses encore ». Ils semblaient avoir été avertis à l'avance de la visite de Stewart, car ils commencèrent à déployer une extraordinaire énergie quand les hommes entrèrent dans le bâtiment. Les oreilles des visiteurs furent assaillies par une véritable cacophonie, dont les échos se réverbéraient de mur en mur. Des forgerons aplatissaient du fer martelé sur d'énormes enclumes ; d'autres actionnaient des soufflets et fendaient du bois pour le feu. La diligence des hommes et la qualité de leur travail impressionnèrent Windus. « À la vue de l'ambassadeur, ils se mirent tous à travailler en même temps, ce qui faisait un bruit agréable et montrait la perfection de l'industrie dans le palais de cet empereur. »

Après avoir admiré les talents des esclaves, Stewart et Windus furent conduits au palais Dar el-Makhzen – un ensemble de bâtiments qui couvrait une surface bien plus vaste que le Dar Kbira. Cette partie du palais grouillait de ministres et de courtisans qui, tous, étaient curieux d'apercevoir le commodore Stewart et son entourage. « Nous traversâmes de grands et élégants édifices, passant de temps à autre devant des portes gardées par des eunuques, qui refoulaient tous les visiteurs hormis

nos guides. » Ils traversèrent un autre jardin en contrebas « très profond, contenant beaucoup de trèfle, pour les chevaux du palais ». De l'autre côté se trouvaient encore des palais, « soutenus par d'élégantes colonnades », ainsi que des escaliers ornés qui descendaient dans le jardin.

Stewart et Windus étaient tout à fait désorientés. Ils devinèrent qu'ils avaient été ramenés au cœur du palais impérial, car la décoration était de plus en plus somptueuse et ostentatoire. Du stuc d'un blanc immaculé était sculpté en arabesques sophistiquées; tympans et corbeaux étaient ornés de motifs en étoile et de fioritures. Les mosaïques, elles aussi, devenaient de plus en plus complexes – un jeu géométrique qui trompait l'œil et étourdissait les sens. « Nous entrâmes dans la partie la plus magnifique et la plus centrale du palais, écrit Windus, au milieu de laquelle se trouvait aussi un jardin, planté de cyprès et d'autres arbres sur son pourtour. » Cet édifice avait dû coûter une véritable fortune, car « tous les piliers du bâtiment, qui est d'une longueur immense, sont en marbre, et les arches et les portes des appartements finement travaillés ». Windus fut informé que les piliers étaient romains et avaient été apportés à Meknès de Salé, mais il est plus probable qu'ils avaient été pillés sur le site romain de Volubilis, que les hommes avaient visité tout juste quelques jours auparavant.

Leur visite durait à présent depuis plusieurs heures, et ils commençaient à se sentir las. Il faisait une chaleur torride au soleil de midi, et ils avaient la gorge sèche et des ampoules aux pieds. Ils furent donc soulagés quand leur guide leur proposa de se reposer un moment avant de poursuivre leur visite. « Une des reines nous envoya une collation de dattes, raisins, melons, amandes et raisins secs, figues et sucreries de leur confection, écrit Windus, en s'excusant auprès de l'ambassadeur parce qu'il n'y avait rien de mieux, cette période étant celle de Ramadan. »

Les hommes étaient plus que satisfaits de ces plateaux de fruits juteux : « [C']était fort bienvenu, car la marche nous avait donné soif, et nous nous assîmes donc sous les colonnades, et fûmes servis par les domestiques du palais. » Windus fut charmé par ces jolies femmes – des esclaves – dont les bijoux en filigrane tintaient à chacun de leurs mouvements. « [Leur] peau noire était mise en valeur par des bracelets étincelants et des babioles en argent, qu'elles portaient en quantité aux

jambes et aux bras. » Elles avaient aussi des chaînes en or autour du cou, ainsi que « des boucles d'oreilles énormes et autres ornements africains ».

Après s'être reposés quelques heures, Stewart et Windus reprirent leur visite. On les emmena voir des citernes souterraines, des salles de trésors et des armureries, où la quantité et la variété des armes étaient stupéfiantes. « Dans ces entrepôts, on peut voir des haches d'armes, des instruments de guerre de toutes sortes; beaucoup de tromblons de tailles différentes, avec des canons en cuivre jaune, des casques dans des coffres, et enveloppés dans du papier. » Il y avait des fusils à pierre, des arquebuses, des hallebardes et des hachettes. Windus nota que beaucoup provenaient de fabricants européens et en conclut qu'elles avaient dû être prises sur les champs de bataille ou vendues au sultan par des marchands peu scrupuleux. « Après avoir vu des réserves d'armes bien plus vastes que ce que nous imaginions, écrit-il, nous fûmes conduits dans un appartement. » C'était celui de Moulay Ismaïl. En voyant les dimensions de l'énorme lit, Windus jugea « qu'il y tiendrait une vingtaine de personnes ».

La visite du palais se poursuivit pendant le plus clair de la journée. Chaque fois que les hommes pensaient avoir terminé, ils tournaient un coin et se retrouvaient dans une nouvelle succession de palais. Windus trouva les *koubbas*, petits pavillons recouverts d'un dôme, particulièrement beaux. Un des plafonds était « délicatement peint de la couleur du ciel, avec des étoiles dorées représentant le firmament et un soleil doré au milieu, curieusement ouvragé ». Un autre *koubba* était rempli de cadeaux offerts par les monarques européens, « parmi lesquels sept ou huit carrosses [...] et ses plus belles possessions; dans l'un d'entre eux étaient suspendues les belles appliques en verre que Sa Majesté le roi George Ier lui avait envoyées par l'intermédiaire de l'ambassadeur ».

Les hommes passèrent devant un bâtiment « massif » dont la façade inachevée était dépourvue d'ornements. Windus fut informé que c'était là que Moulay Ismaïl souhaitait reposer. « À l'intérieur, dit-on, il y a une chaîne qui descend du milieu du plafond, d'où il veut que son cercueil soit suspendu. »

Le site regorgeait de terrains encore vierges, où la construction n'avait pas commencé. L'un d'eux grouillait de « gros rats [... qui] couraient çà et là, si nombreux que le sol en était

presque couvert ». De l'autre côté de cet espace s'étendait un odorant jardin de grenadiers, relié au palais par un pont solide, lequel débouchait aussi sur une allée longue de cinq kilomètres – toujours à l'intérieur du complexe – qui menait aux écuries.

John Windus estima que les quartiers principaux de Moulay Ismaïl et de ses femmes occupaient une surface « d'environ sept kilomètres de circonférence », située sur les hauteurs. Les murs extérieurs étaient construits en mortier « partout très épais ». D'après lui, chaque section de rempart – il y en avait trop pour les compter – mesurait plus d'un kilomètre et demi de long et était épaisse de presque huit mètres, renfermant de nombreux « carrés oblongs bien plus vastes que Lincoln's Inn Fields[1] », dont certains étaient entièrement décorés de carreaux de mosaïque. Plusieurs contenaient des jardins en contrebas, d'une profondeur étonnante, et étaient plantés « de hauts cyprès, dont les sommets, apparaissant au-dessus des rambardes, offrent une perspective magnifique du palais et des jardins ».

Au-delà des appartements privés se trouvait le chantier en construction du Madinat al-Riyad, qui devait abriter les vizirs et courtisans de Moulay Ismaïl, ainsi que sa garde noire, ses chevaux et ses énormes réserves de céréales. Windus essaya de calculer la surface totale des terres couvertes par le palais, mais trouva la tâche impossible car des sections entières étaient continuellement refaites ou agrandies par le sultan. Il estima néanmoins que, si tous les bâtiments étaient mis bout à bout, ils s'étendraient « par un calcul modeste » de Meknès à Fès – une distance d'environ soixante kilomètres.

Son incrédulité face à l'immensité du palais fut tempérée par le fait que ce dernier avait été entièrement bâti par des esclaves européens, aidés de groupes de criminels marocains. « On dit que trente mille hommes et dix mille mules ont été employés chaque jour sur le chantier », écrit Windus. Il ajoute que de tels chiffres n'étaient « pas du tout invraisemblables, étant donné que le palais est presque totalement construit à

1. La plus grande place de Londres, autrefois lieu d'exécutions publiques, aujourd'hui transformée en jardin.

la chaux, et que chaque mur exige énormément de main-d'œuvre ».

Après avoir passé deux jours à visiter le site, le commodore Stewart jugea qu'il était temps d'essayer de libérer les esclaves britanniques et américains. Il avait apporté des dizaines de présents qu'il commença à distribuer aux courtisans du sultan. Plus de cinquante serviteurs reçurent des cadeaux, dont « l'égorgeur en chef du roi », et un renégat anglais du nom de John Brown, employé à la surveillance des esclaves chrétiens. Stewart avait même apporté un cadeau pour « les hommes qui portent le parasol du roi », et « ceux qui tiennent les vêtements de rechange du sultan ». Tous ces présents coûteux furent remis au sultan, dans l'espoir d'accélérer la libération des esclaves. Cependant, on était en pleine période de Ramadan, et, en dépit de leur frustration grandissante, Stewart et Windus durent attendre le bon plaisir de Moulay Ismaïl, qui passait le plus clair de ses journées en prière. « C'est l'âge le plus religieux qu'on ait jamais vu en Barbarie », commenta un John Windus exaspéré.

Le Ramadan s'acheva enfin le 15 juillet, et l'événement fut célébré par de grandes fêtes et cérémonies. Le sultan conduisit des prières publiques pour marquer la fin du long jeûne, et il y eut des processions bigarrées auxquelles l'entourage britannique fut cordialement invité. Le défilé principal devait se dérouler à l'extérieur des murs de la cité, et on suggéra à Stewart et à Windus d'observer les célébrations depuis l'infirmerie espagnole, où « le prieur [leur] avait édifié une belle tribune ».

À dix heures précises, ils entendirent la procession approcher, « un grand nombre de soldats à pied et une multitude de cavaliers, certains munis de lances et d'autres de fusils à pierre ». Les soldats déchargèrent leurs armes avec une insouciance qui choqua Windus : « Parfois, ils mettent le feu à leur turban, et se brûlent horriblement le visage. » Tandis qu'un nuage de poudre s'élevait du champ de manœuvres, un rayon de soleil illumina les manifestations. Stewart et Windus aperçurent « huit ou neuf Noirs en rang, portant de grands drapeaux, avec d'énormes boules dorées au bout de leur bâton ». Derrière ces *abid* aux costumes de couleurs vives venait une troupe encore plus frappante de gardes et de caïds, avec à leur tête un des fils de l'empereur, flanqué d'une sentinelle à cheval.

Ils étaient suivis d'une somptueuse calèche, conduite par six Noires, et un garde impérial portant « un grand étendard rouge avec une demi-lune au milieu ». Immédiatement après venait une magnifique troupe de fantassins, « tous vêtus de peaux de tigres et de léopards » et « une garde de jeunes Noirs portant des lances et des armes à feu ». Tous tiraient en l'air, emplissant le champ de manœuvres de l'odeur âcre de la poudre.

Finalement, le sultan lui-même arriva sur la place. Il serrait dans sa main un fusil, « son parasol tournoyant sans arrêt au-dessus de sa tête, et les nègres éventant et chassant continuellement les mouches de son cheval ». Comme il s'approchait de Stewart et de Windus, qui étaient debout sur leur plate-forme, il leva son pistolet et visa la tête d'un spectateur marocain qui se tenait trop près. Windus fut horrifié, mais avant que le sultan ait pu tuer l'homme, « les gardes s'emparèrent de ce dernier, l'entraînant à l'écart, peut-être afin de l'exécuter pour son outrecuidance ».

Moulay Ismaïl était entouré de ses cavaliers les plus fidèles, qui portaient « des casques et parfois des armures entières recouvertes de dorure ». Ils étaient suivis par un déploiement impressionnant de fantassins, portant lances et bannières, haches d'armes et hallebardes.

Windus était stupéfié par le spectacle qui s'offrait à lui; la pompe et la cérémonie ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait pu voir à Londres. Il fut encore plus sidéré en voyant les chevaux du sultan, « et leurs selles d'or martelé incrusté d'émeraudes et d'autres pierres, dont certaines étaient fort grosses ». Caparaçonnés de paillettes, de guirlandes et de pompons, ils offraient un spectacle à la fois tape-à-l'œil et extraordinaire.

La procession était loin d'être finie, mais comme tous les dignitaires étaient déjà passés, le commodore Stewart décida de partir. La cérémonie de la matinée lui avait ouvert l'appétit, et il attendait avec impatience le festin promis par le prieur espagnol. Il fut amèrement déçu. « Le prieur [...] fit de son mieux, écrit Windus, mais ses cuisiniers étant espagnols, les victuailles étaient tristement assaisonnées à notre goût, et son vin fort mauvais. » Une fois le déjeuner terminé, et la procession s'achevant, Stewart et Windus retournèrent dans leurs quartiers et attendirent d'être convoqués par le sultan.

Moulay Ismaïl avait longuement réfléchi à la question des esclaves britanniques. Il savait qu'il lui serait difficile de refuser de les libérer à présent qu'il avait signé le traité. Il avait également besoin de l'argent de la rançon, qui était déjà en route pour le Maroc. Il annonça donc à la cour son intention de les libérer, mais se heurta à une résistance inattendue quand la nouvelle atteignit les geôles. La plupart des autres esclaves chrétiens de Meknès, et surtout les Espagnols, « n'étaient pas désireux que tant d'Anglais soient emmenés ». Ils craignaient d'avoir à prendre leur place sur le chantier « et d'avoir deux fois plus de travail ».

Il y avait aussi une raison supplémentaire à leur réticence. Les autres esclaves étaient « jaloux de voir les efforts que faisait le roi d'Angleterre pour libérer ses sujets, alors qu'eux-mêmes étaient négligés et avaient abandonné tout espoir d'être rachetés ». Ils envoyèrent une lettre au sultan expliquant leurs griefs, et – à leur grande surprise – apprirent que Moulay Ismaïl était d'accord avec eux. De plus en plus inquiet à la perspective de perdre plusieurs centaines de maçons et de charpentiers, il envoya un message à Stewart, lui ordonnant de repartir immédiatement pour l'Angleterre. Sa seule concession était que l'ambassadeur pouvait ramener avec lui les neuf esclaves dont il lui avait déjà fait cadeau. Cet extraordinaire revirement atterra Stewart, révolté d'être ainsi traité, d'autant plus que ses cadeaux étaient maintenant entre les mains du sultan. Pourtant une telle attitude n'avait rien d'étonnant de la part de Moulay Ismaïl. Capricieux et fantasque, il aimait se jouer de ses visiteurs.

Stewart, qui doutait désormais du succès de sa mission, consulta Moses ben Hattar. Ce dernier lui suggéra de demander à l'une des épouses favorites du sultan, Umulez Ettabba, d'intercéder en sa faveur. Stewart suivit son conseil et écrivit à la reine une longue lettre où il expliquait la situation et la suppliait d'exposer ces choses auprès de l'empereur, et d'user de son influence afin qu'il puisse obtenir ce qu'il avait demandé.

La reine alla droit à Moulay Ismaïl et le pressa d'accepter les demandes du commodore Stewart. Elle trouva le sultan d'humeur chevaleresque; il exprima son désir absolu d'accéder aux requêtes de l'ambassadeur et lui dit que « jamais chrétien aussi sensé et aussi bon » n'était venu à sa cour. Son seul souci était qu'il ignorait totalement combien de captifs britanniques

étaient détenus, puisqu'un grand nombre d'entre eux avaient apostasié ou étaient morts.

La troisième semaine de juillet, le commodore Stewart fut informé qu'on était sur le point de sortir de l'impasse. « L'empereur ordonna que tous les esclaves anglais soient rassemblés dans son palais, écrit Windus, et en même temps, il envoya chercher l'ambassadeur. » La mission avait connu tant de retards et de revers de fortune que Stewart avait craint de devoir rentrer en Angleterre les mains vides. Maintenant, il y avait un nouveau retournement de situation et, pour la première fois, l'ambassadeur croyait à son succès. « Nous y allâmes en musique comme avant, écrit Windus, et trouvâmes l'empereur assis sous des colonnades. »

Comme Stewart s'approchait du sultan, Moulay Ismaïl grimpa sur son cheval et dit *« Bono, Bono. »* Il était toujours aussi insincère, mais fut un modèle de courtoisie. Il s'excusa auprès de Stewart pour tout malentendu et lui assura qu'il n'était pas question que les esclaves britanniques et américains restent à Meknès. Il pointa le doigt vers un groupe d'hommes misérables, les seuls à avoir survécu à leurs longues et terribles épreuves. Puis, « faisant un geste de la main en direction des captifs, il les pria de rentrer dans leur pays avec l'ambassadeur ».

Les hommes osaient à peine en croire leurs oreilles. Depuis six longues années, ils attendaient ce moment, et priaient pour être libérés avant de mourir de faim ou de maladie. Certains de leurs collègues avaient été massacrés par le sultan lui-même. Beaucoup d'autres avaient été battus à mort par ses monstrueux gardes noirs. Ces survivants avaient pleuré bien des morts pendant leurs années de captivité. Capitaines, maîtres et matelots, tous avaient succombé aux rigueurs des travaux forcés; quatre hommes du *Francis*, le bateau de Thomas Pellow, étaient morts. Seuls Lewis Davies, George Barnicoat et Thomas Goodman avaient survécu. Les équipages des autres vaisseaux avaient connu des pertes encore plus grandes. Des centaines de marins britanniques avaient été capturés au cours des six années écoulées, et pourtant, seuls deux cent quatre-vingt-treize vivaient encore.

Les paroles de Moulay Ismaïl produisirent un effet curieux sur chacun des hommes assemblés dans la cour du palais. Soudain, spontanément, « ils se jetèrent à ses pieds, criant "Dieu bénisse ton pouvoir" ». Ils restèrent dans la poussière quelques minutes, n'osant croire que leur captivité était bel et bien à son terme. Il y avait eu trop de faux espoirs; maintenant, enfin, leur existence infernale semblait s'achever.

Quand ils se relevèrent, ils furent chaleureusement étreints par le commodore Stewart. Désireux de quitter Meknès le plus tôt possible, ce dernier prit congé du sultan et mena les captifs libérés vers les grandes portes du palais. Comme ils s'en approchaient, Moulay Ismaïl cria « qu'il aimait l'ambassadeur et tous les Anglais, parce qu'il savait qu'ils l'aimaient, lui et sa maison ». Il ajouta qu'il « n'y aurait pas d'Anglais esclave dans son empire, car il leur donnerait à tous la liberté où qu'ils soient ». Puis, avec un geste théâtral, « il s'en alla au galop, une lance à la main, suivi de près par ses gardes ».

Quand Moulay Ismaïl fut hors de vue, le commodore Stewart salua les hommes et les examina. Il avait toutes les raisons d'être content de lui, car il était parvenu à libérer tous les esclaves anglais et américains retenus dans les prisons de Meknès. En revanche, il n'avait pu faire libérer aucune des femmes captives au sérail – à supposer qu'elles fussent encore en vie –, pas plus que les esclaves retenus ailleurs au Maroc, ni aucun renégat anglais, bien que beaucoup de ces esclaves-serviteurs aient apostasié contre leur volonté et soient désespérément désireux de retrouver leur pays et leur famille.

Parmi eux se trouvait Thomas Pellow, qui avait été présent pendant tout le séjour de Stewart à Meknès et lui avait servi de traducteur et de conseiller. Les détails exacts sont malheureusement vagues; Pellow « en parla peu dans son journal », car il savait que Stewart avait l'intention d'écrire son propre récit de la mission. Mais il conseilla certainement le commodore quant à la manière d'aborder le sultan, et joua un rôle de poids dans le succès de l'opération. Sa récompense fut d'être abandonné à son sort – laissé au caprice d'un souverain imprévisible et dangereux. Pellow se sentit totalement désemparé, car il avait espéré, et prié pour sa libération. S'il voulait un jour retrouver sa famille à Penryn, il ne lui restait plus désormais qu'une seule solution : s'enfuir.

10. L'évasion ou la mort

Le 1er décembre 1721, une rumeur se répandit dans les rues et marchés de Londres, causant un certain émoi. Un navire – le navire amiral du commodore Charles Stewart – avait été vu dans l'estuaire de la Tamise, avec à son bord des centaines d'hommes pâles et décharnés.

Il ne fallut pas longtemps aux journalistes de Grub Street pour conclure qu'il devait s'agir des esclaves anglais récemment libérés du Maroc. Le *Daily News* fut le premier à imprimer la nouvelle. Un de leurs reporters, envoyé en aval pour vérifier les faits, revint avec la confirmation que le vaisseau était bel et bien celui du commodore Stewart : « [Les captifs] doivent débarquer lundi prochain [...] et défileront le même jour tous ensemble à travers la ville à partir des quais. »

Les autorités de Londres, déjà averties de leur arrivée, avaient prévu une cérémonie soigneusement chorégraphiée. Il devait y avoir une messe solennelle, suivie d'une impressionnante procession dans les rues de la capitale. Le lundi 4 décembre était le jour choisi pour les festivités, qui devaient prendre la majeure partie de la matinée. En réalité, elles durèrent beaucoup plus longtemps.

Le commodore Stewart fit de son mieux pour préparer les hommes à l'accueil enthousiaste d'une foule en liesse, qui promettait d'être bouleversant. On les avait priés de ne pas se raser ni se laver, et de garder les djellabas sales qu'ils portaient depuis leur départ de Meknès : Stewart voulait qu'ils aient l'air aussi abattus et opprimés que possible. Leur retour donnait aux ministres et au roi l'occasion idéale de mettre en valeur leur rôle – aussi minime fût-il – dans l'obtention de leur libération.

Plus les esclaves paraîtraient pitoyables, plus les citoyens de Londres auraient de raisons de féliciter leur monarque.

Que ressentaient ces hommes alors que défilaient devant leurs yeux les champs inondés et les marécages de l'estuaire de la Tamise ? La plupart étaient illettrés et ceux qui savaient écrire étaient trop émus pour relater leur excitation ou leur angoisse. Sans doute mouraient-ils d'envie de retrouver leurs familles, mais ils devaient aussi éprouver une certaine appréhension – peut-être même de la peur – face à cette perspective. Rares étaient ceux qui savaient si leurs femmes et leurs enfants étaient encore en vie, ou comment leur retour, malades et sans ressources qu'ils étaient, serait accueilli. Les hommes ignoraient aussi que leur libération était devenue une cause célèbre en Angleterre, et qu'une foule immense attendait leur arrivée.

Le changement radical de climat fut le premier signe annonçant qu'ils approchaient du but. La chaleur torride de Meknès avait peu à peu fait place au froid vif de la mer du Nord, et les ciels de cobalt avaient cédé le pas à des nuages bas et couleur de plomb. Maintenant, alors qu'ils approchaient de Londres, un vent mordant les faisait frissonner dans la cale. Le vaisseau du commodore Stewart avançait lentement dans les eaux ocre et boueuses de l'estuaire, et il finit par s'amarrer au-dessous du London Bridge le matin du 4 décembre.

Les autorités avaient prévu d'emmener les hommes directement à la cathédrale Saint-Paul, où une action de grâces solennelle devait avoir lieu en leur honneur. Mais la foule était si dense sur les quais qu'il fut décidé de leur faire faire un long détour à travers les rues de la capitale, de façon à ce qu'ils soient vus d'autant de gens que possible. Leur route devait les plonger dans certains des quartiers les plus pittoresques de Londres, où docteurs et charlatans se disputaient les clients au milieu de libraires, d'épiciers et d'escrocs en tout genre.

Les journaux de l'époque fournissent un aperçu remarquable des événements de cette journée. Dans Fetter Lane, le chirurgien John Douglas procédait en public à une intervention visant à démontrer et à expliquer « la nouvelle méthode pour retirer un calcul ». Muni seulement d'un petit couteau et de grandes pinces, il affirmait que sa technique était « la plus sûre et la plus efficace ». Dans Abchurch Lane tout proche, l'apothicaire J. Moore exhibait fièrement « un ver très épais, long de trois mètres », qui avait émergé du postérieur de

l'épouse d'un maçon. Elle « souffrait depuis longtemps d'évanouissements, de coliques et d'accès de fièvre », sans savoir d'où venait sa maladie. La poudre vermifuge noire de Moore lui donna bientôt la réponse. Elle en consomma quelques cuillerées et le parasite coupable fut immédiatement expulsé.

Comme les hommes approchaient de Cannon Street, ils purent voir un certain Richard Hayes perché sur un podium, vantant les mérites d'une nouvelle méthode d'apprentissage de l'écriture et de l'arithmétique. D'autres donnaient des cours « d'italien et de français ». À Red Lyon Fields, des biens ayant appartenu « au défunt sergent Hae » – comprenant de belles pièces en porcelaine fine – avaient été mis aux enchères tandis qu'à St Clement's Coffee House, se déroulait une vente impressionnante de livres anciens. Aucune de ces diversions ne pouvait rivaliser avec le spectacle de deux cent quatre-vingt-treize esclaves malades et misérables qu'on faisait défiler dans la capitale vêtus « de leurs habits maures ». Les foules se bousculaient pour voir ces hommes hagards, qui avaient de plus en plus de mal à se frayer un chemin vers le distant édifice de St Paul.

La cathédrale conçue par sir Christopher Wren était le monument le plus imposant de la capitale. La construction en avait été achevée juste onze ans auparavant, et la pierre blanche scintillait sous le pâle soleil hivernal. Avec son architecture symétrique et son dôme baroque, St Paul était aux antipodes des mosquées et palais labyrinthiques de Meknès. Les esclaves libérés furent introduits tant bien que mal dans la pénombre de la vaste église où se pressaient citoyens et marchands qui les dévisageaient avec curiosité. Alors qu'ils étaient en captivité, beaucoup d'esclaves s'étaient plaints de ne pas avoir le droit de prier ensemble. À présent, ils avaient le douteux privilège d'assister à une messe aussi interminable que monotone, qui allait durer une bonne partie de la matinée.

Elle avait été organisée par le révérend William Berryman, chapelain auprès de l'évêque de Londres, qui ne put résister à la tentation de faire un sermon épouvantable sur le sujet de la captivité. « L'heureuse occasion de notre présente réunion, commença-t-il, [est] de vous féliciter, chers frères, de votre retour d'esclavage sous le joug des infidèles. » Berryman concéda que les anciens esclaves étaient sans doute impatients de savourer « la liberté de [leur] pays natal ». Mais il les avertit sévèrement « des devoirs qui leur incombaient désormais ».

Beaucoup de ces devoirs étaient de nature religieuse, et Berryman fournit aux hommes quantité d'exemples tirés du Nouveau et de l'Ancien Testament.

Enfin, après un sermon qui avait duré une bonne heure, Berryman leur rappela en souriant qu'ils revenaient dans un pays doté d'un gouvernement éclairé et qu'ils « étaient rendus à l'air et à la liberté propres à l'Angleterre, libérés du règne despotique de seigneurs arrogants ».

Les esclaves libérés avaient dû espérer que la messe de St Paul marquerait la fin des événements de la journée. Beaucoup d'entre eux, originaires du Sud-Ouest, étaient impatients de retourner au port afin de chercher un navire à destination du Devon ou de la Cornouailles. Mais il s'avéra vite que les réjouissances n'étaient pas terminées, loin de là. Pendant le service, de vastes foules s'étaient rassemblées à l'extérieur de la cathédrale, espérant apercevoir les esclaves rachetés. De plus, le roi George Ier lui-même avait émis le désir de les rencontrer. D'après le *Daily Post*, ils reçurent pour instruction de se rendre au palais de St James, « afin de remercier Sa Majesté d'être intervenu en leur faveur ». Mais ils trouvèrent leur chemin bloqué. « En raison des grandes multitudes de gens qui se bousculaient pour les voir, ils furent forcés de se séparer en plusieurs groupes et de s'y rendre par des chemins différents. » Les hommes furent réunis en arrivant enfin au palais.

La résidence du roi – que seuls quelques hommes avaient jamais vue – était infiniment plus petite que le palais impérial de Meknès. L'austère façade était vieille et décrépite. « Bien qu'elle soit le lieu de toute la pompe et la gloire de la Grande-Bretagne, écrit Daniel Defoe, [elle] est vraiment laide. » La cour ne pouvait pas non plus rivaliser avec l'extraordinaire panoplie de vizirs et d'eunuques qui étaient aux petits soins pour Moulay Ismaïl. De nature timide, le roi George Ier fuyait la pompe des grandes occasions formelles. Quand il voyageait, il faisait des détours pour éviter « beaucoup de gêne et une grande foule de gens ». Il dit un jour à ses courtisans de faire en sorte « qu'il y ait aussi peu de témoins bruyants que possible à son débarquement et sur la route de Londres ».

Son apparition devant les esclaves était donc fort surprenante. Il émergea de la salle où étaient discutées la plupart des affaires de la cour, et descendit dans les jardins qu'il affectionnait. Quand il fut confortablement installé et prêt à les voir, les

ex-captifs furent conduits dans le parc. « Une fois [à St James], ils furent introduits dans le jardin situé derrière le palais, où Sa Majesté et leurs Altesses les examinèrent. » Le roi George Ier parlait rarement l'anglais en public – il était beaucoup plus à l'aise en français –, ce qui pourrait expliquer pourquoi il déclina l'invitation à s'adresser aux hommes. Mais il parut sincèrement ému par leur détresse et leur pauvreté, « [et] fit apporter cinq cents livres pour les soulager ». D'autres membres de sa maison l'imitèrent, donnant deux cents livres de plus au fonds ainsi constitué. La collecte faite à St Paul – qui se montait à cent livres – fut aussi remise aux hommes. « On estime qu'une somme beaucoup plus considérable aurait pu être réunie si beaucoup de gentlemen et de citoyens charitables avaient pu se frayer un chemin parmi la foule immense, se lamenta le *Daily Post*. Cependant, on espère que les personnes bien disposées enverront leurs honorables contributions. »

Dans les jours qui suivirent, les anciens esclaves furent beaucoup vus dans la capitale, et des récits pittoresques de leur captivité commencèrent à paraître dans les journaux, de même que le compte rendu détaillé de la mission de sauvetage du commodore Stewart. D'après l'un d'eux, un des hommes libérés n'était pas arrivé jusqu'en Angleterre. « On rapporte parmi les captifs britanniques récemment rapatriés, raconta le *London Journal*, [...] que, le jour de leur départ, un captif anglais et un Maure eurent la tête transpercée de pointes pour avoir commis un meurtre. »

La publicité qui entoura le retour des hommes et l'intérêt de la presse pour leur histoire leur permirent de rassembler facilement des fonds. Outre le cadeau du roi et l'argent collecté à St Paul, la Compagnie des Indes orientales « fit un don de cent cinquante guinées aux captifs rachetés ». L'évêque de Londres leur donna aussi de l'argent, comme plusieurs nobles de la capitale, et bientôt la somme réunie se monta à mille quatre cents livres. « Ils ont pu se vêtir des habits de leur pays natal, nota le *London Journal* quelque quatre semaines après leur retour, et la plupart d'entre eux sont maintenant employés au service du roi ou des marchands. » D'après le même article, plusieurs des capitaines avaient « retrouvé un poste de commandement sur des navires marchands, en récompense des grandes souffrances subies durant leur captivité ».

En quelques semaines, les anciens esclaves retombèrent peu à peu dans l'anonymat. Ceux qui étaient originaires des colonies américaines s'embarquèrent pour retraverser l'Atlantique ; on ignore si oui ou non ils parvinrent à rentrer chez eux. Certains Anglais décidèrent de tenter leur chance en mer. D'autres retournèrent à leurs familles. Après six années de captivité et une explosion de publicité à leur retour, ces hommes désiraient reconstruire leur vie en paix.

Thomas Pellow fut amèrement déçu que le commodore Stewart n'ait pas tenté d'obtenir sa libération. En dépit de sa femme et de sa fille marocaines, il était las de ce pays troublé, et désirait plus que jamais retourner dans le petit port de Penryn. Il avait même eu des contacts secrets avec les rares marchands qui négociaient encore à Salé : « Pourtant, je ne pus, bien que j'aie sincèrement essayé, trouver aucune occasion [...] qui me donne une chance probable de m'évader. » Ces marchands vendaient de la poudre aux corsaires et ne tenaient aucunement à mettre en péril ce commerce lucratif en aidant un fugitif. « [Plutôt que] de faire de stupides tentatives de cette manière, conclut Pellow, je jugeai préférable de me débrouiller seul. »

Fuir le Maroc de Moulay Ismaïl était en effet une entreprise hasardeuse. Meknès se trouvait à quatre ou cinq jours de marche de l'océan Atlantique, les campagnes regorgeaient d'espions et la garde noire surveillait constamment les mouvements des esclaves et des renégats. Pis encore, beaucoup des enclaves chrétiennes avaient été reconquises par Moulay Ismaïl, et, hormis Ceuta ou Mazagan, les possibilités de refuge étaient rares.

Il y avait des saisons et des jours plus favorables pour s'évader – des moments où les esclaves de Meknès avaient légèrement plus de chances de s'éclipser sans être remarqués. Le père Busnot avait conseillé de partir à l'époque de l'équinoxe, car les Maures ne sont pas aux champs, et les grandes chaleurs sont terminées. Selon Germain Moüette, le vendredi était le jour « le plus propice » pour s'échapper, car beaucoup des meneurs d'esclaves et la redoutée garde noire passaient le plus clair de leur temps à la mosquée. Il allait sans dire que toute évasion devait se faire sous couvert de l'obscurité. Aucun esclave

ou renégat n'était assez audacieux ou assez fou pour risquer sa vie en s'enfuyant en plein jour.

La marche était longue et pénible jusqu'à l'Atlantique, et il était impossible de se procurer des provisions en route. Le fugitif devait accumuler des restes de nourriture pendant les mois qui précédaient son entreprise, et était souvent forcé de se nourrir de plantes sauvages, d'insectes et de blé vert. L'eau posait un problème plus sérieux, car il était hors de question de fuir Meknès en emportant plus d'un gallon ou deux. Sources et points d'eau étaient rares, éloignés les uns des autres, et ceux qui avaient de l'eau toute l'année étaient utilisés par la population locale. Beaucoup d'esclaves priaient pour qu'il pleuve quand ils étaient sur le point de partir, mais leurs vœux étaient rarement exaucés.

Il était également possible de s'attacher les services d'un *metadore*, ou guide professionnel. Pour une somme déterminée au préalable, celui-ci conduisait l'esclave en fuite des abords de Meknès aux portes du *presidio* espagnol le plus proche. Connaissant le terrain et déguisé en marchand ambulant, il pouvait éviter beaucoup des périls qui menaçaient les fugitifs seuls. Mais les services du *metadore* étaient strictement limités. Il refusait d'aider les esclaves à s'échapper de leurs quartiers, et ne fournissait pas non plus de nourriture, s'engageant seulement à les mener aux portes du *presidio* rapidement et sans encombre. « [Ils] voyagent souvent toute la nuit, écrit le père Busnot, [...] avec une abondance de signaux sur leur route, connus seulement de leur guide. » Les journées étaient passées dans des bois ou dans des grottes, où les fuyards tentaient de grappiller quelques heures de repos. Même dans ces conditions, c'était une entreprise épuisante pour des hommes qui souffraient souvent de fatigue et de malnutrition depuis des années. Pour Busnot, rien ne pouvait être plus difficile qu'un tel voyage, toujours accompli de nuit, à travers des déserts et des montagnes impraticables, avec peu de provisions et une peur continuelle.

Beaucoup redoutaient que le *metadore* n'abandonne ou ne tue les esclaves dont il avait la charge. De fait, s'il craignait d'être découvert, il disparaissait dans la nuit pour sauver sa propre peau. Il y avait de bonnes raisons à une telle prudence. Les *metadores* étaient méprisés par Moulay Ismaïl, qui ne leur témoignait aucune clémence en cas de capture. Busnot relate

le sort de deux *metadores* qui avaient été arrêtés alors qu'ils aidaient des esclaves espagnols à s'échapper. Le sultan battit les esclaves, comme c'était habituel, mais réserva le pire de sa fureur aux *metadores*. Il condamna les Maures à avoir les mains clouées aux nouvelles portes de la cité, et à être dévorés par des bêtes sauvages. Un des hommes vécut trois jours, après lesquels son corps sans vie fut abandonné aux charognards. Le second parvint à arracher sa main, mais fut poignardé à mort.

Thomas Pellow connaissait bien les histoires d'évasion et il était conscient des risques qu'il courait. Il savait aussi qu'il tournait le dos à une vie qui, en dépit des dangers qu'elle comportait, n'était pas dénuée de privilèges. Un dilemme plus grave encore était la pensée de ne plus jamais revoir sa femme et sa fille. Pourtant, son désir de s'enfuir du Maroc était si profond que la possibilité d'être libre – aussi minime fût-elle – l'emporta sur toutes les autres considérations.

En tant que renégat, il avait plusieurs avantages sur les esclaves européens encore détenus à Meknès. Sa maîtrise de l'arabe lui permettait de se faire passer pour un marchand ambulant sans difficulté – et il pouvait choisir le meilleur moment pour s'évader. Contrairement à la plupart des esclaves, qui s'enfuyaient en petits groupes, Pellow était persuadé d'être plus en sécurité s'il partait seul.

Sa dernière affectation en date était à Agoory, à environ trente kilomètres de Meknès. Il résolut de se diriger vers la garnison portugaise de Mazagan, aujourd'hui appelée El-Jadida, où ex-esclaves et renégats avaient été bien accueillis par le passé. Il donne peu de détails concernant sa fuite d'Agoory – négligeant même d'en noter la date –, mais il n'eut aucun mal à rallier la côte sans être remarqué. Il ne lui fallut que trois jours et demi pour atteindre les marais salants balayés par le vent de la façade atlantique ; peu après, il aperçut au loin les remparts et citadelles de Mazagan. « La quatrième nuit, écrit-il, j'arrivai sans aucun accident, et à mon indescriptible joie [...] à cent mètres tout au plus des remparts du château. »

Pellow avait du mal à croire que sa fuite d'Agoory ait pu être aussi facile. Il était parvenu à passer au travers du réseau d'espions et d'informateurs du sultan, et n'avait dû affronter aucune des épreuves habituelles durant son périple à travers le Maroc. Maintenant, il se trouvait si près des murs de Mazagan qu'il pouvait distinguer les blocs de pierre dont ils étaient

construits. La liberté était à portée de main ; il n'avait qu'à escalader les remparts et se rendre au gouverneur portugais.

Mais sa chance le déserta brutalement. Dans le noir absolu, il tentait de trouver un endroit propice pour escalader la muraille quand il fut « attrapé par quatre Maures, qui étaient allés cette nuit-là piller les jardins, mais avaient été dérangés par les sentinelles portugaises ». Pellow les vit trop tard : « [...] la nuit étant excessivement noire et venteuse, ils me heurtèrent dans un passage étroit entre deux murs de jardin et m'attrapèrent. » La situation était critique, mais pas désespérée. Pellow parlait leur langue et aurait pu se sortir d'affaire en concoctant quelque histoire à la hâte. Mais il commit « une erreur très malheureuse ». Convaincu que les hommes étaient des Portugais, il les informa qu'il était chrétien, et qu'il tentait de s'échapper.

Il comprit aussitôt sa méprise. Les Maures, ravis de leur prise, resserrèrent leur étreinte sur Pellow impuissant. « Ils m'emportèrent bien vite à leur garde principal, et me mirent aux fers, et tôt le lendemain matin, je fus ramené sous bonne escorte à Azzemour. » Ses gardes ne lui témoignèrent aucune pitié et le raillèrent au sujet de son exécution imminente. « Après avoir été sévèrement malmené par eux, écrit Pellow, je fus traîné devant Simmough Hammet Beorsmine [Si Mohammed ben Othman], leur commandant. »

Ce dernier n'avait pas le pouvoir d'exécuter quiconque sans autorisation du gouverneur de la ville, qui se trouvait en visite auprès du sultan à Meknès. Par conséquent, « [il] ordonna aux Maures de me remettre en prison jusqu'au retour de ce dernier, leur disant que je serais très sévèrement puni alors ».

Déconcertés par l'attitude du commandant, les hommes qui avaient capturé Pellow protestèrent, affirmant qu'il n'avait pas besoin de l'approbation du gouverneur pour exécuter un fugitif et arguant que Pellow « était un chrétien, sur le point de fuir en terre chrétienne ». Leurs paroles finirent par avoir un effet. Bien que le commandant eût refusé d'envoyer immédiatement Pellow à la potence, il assura aux Maures que ses jours étaient comptés. « Il fut enfin décidé entre le gouverneur et eux, raconte Pellow, que je serais gardé jusqu'au prochain jour de marché, et mis à mort sur la place. » Le commandant rappela aux hommes qu'il y avait un marché quatre jours plus tard, « et que, pendant ce temps, les habitants entendraient parler de l'exécution et viendraient y assister ».

Pellow était terrifié. Pour avoir été témoin de la sauvagerie de la foule en maintes occasions, il savait à présent qu'il avait peu de chances d'échapper à la mort. Il était passé si près de la réussite, « et maintenant, disait-il, je suis, comme on peut le supposer, dans le pire des tourments ». Il ne pouvait que prier pour une exécution rapide et sans douleur.

Pellow fut encadré par un détachement de gardes, « emmené par une multitude de ces vilains assoiffés de sang, et mis dans un cachot très profond et très sombre ». On lui dit que la nourriture était du gaspillage pour un prisonnier qui attendait son exécution, et qu'il n'aurait « rien d'autre que du pain et de l'eau ». Il fut donc fort surpris en voyant un membre de l'entourage du commandant lui apporter dès le premier soir un bol de viande. Il fut encore plus perplexe quand ce domestique lui glissa un message secret – dicté par l'officier – lui conseillant « de ne pas avoir peur de la populace en colère, car il avait sincèrement examiné mon cas [... et] me sauverait de leur rage, même au péril de sa propre vie ». Le serviteur ne put rien lui dire des raisons qui avaient déterminé l'extraordinaire décision de son maître, et Pellow douta un temps qu'il ait dit vrai. Pourtant, le serviteur réapparut deux fois par jour, toujours chargé de nourriture et d'un message similaire.

À l'approche du jeudi, jour de marché, Pellow se sentit de plus en plus nerveux, mais « quand il [le serviteur] m'apporta mon petit déjeuner ce matin-là (pour lequel je n'avais guère d'appétit), il m'exhorta à ne point désespérer ». L'homme lui affirma que le commandant avait l'intention de lui épargner la furie populaire.

Bien que mourant d'envie de le croire, Pellow avait l'impression de se cramponner à des chimères. « Ce n'était que la promesse d'un infidèle, écrit-il, donnée par le truchement d'un autre, ce qui la rendait encore plus incertaine. » Il était à demi malade d'angoisse quand « à dix heures, ces coquins assoiffés de sang arrivèrent, [le] tirèrent du cachot, et [le] conduisirent sur la place du marché ».

Sa panique redoubla quand il se trouva « entouré par une foule insolente, qui augmentait à mesure que nous avancions, de sorte que quand nous arrivâmes à la place du marché, qui était suffisamment pleine de barbares, impatients de se repaître du spectacle du sang d'un chrétien innocent, j'étais presque sur le point d'expirer ». Les pires craintes de Pellow se

confirmèrent à la vue de Si Mohammed, le commandant qui avait promis de le sauver, debout à côté du bourreau de la ville. « Je [ne pus] m'empêcher, écrit-il, d'être saisi par une très grande terreur à la vue du long couteau d'assassin dans la main du bourreau. » Bien que l'officier eût promis d'intervenir pour empêcher l'exécution imminente, Pellow pensait « qu'il était fort douteux que cela suffise à [lui] sauver la vie ».

Les clameurs de la foule s'intensifièrent et la vie de Pellow défila devant ses yeux. Certain que tout espoir était perdu, il regarda avec effroi le bourreau se préparer à la tâche. « [Il] avait maintenant son couteau prêt dans la main droite, et, de la main gauche, m'avait soulevé le menton pour mieux me couper la gorge. » Terrifié, Pellow ferma les yeux en imaginant les souffrances à venir tandis que la foule rugissait de plus belle. Une seconde s'écoula, puis une autre. Soudain – et sans avertissement – le ton des hurlements changea. L'exultation avait cédé la place à la rage.

Pellow ouvrit les yeux et, stupéfait, vit le commandant Mohammed, debout devant lui, s'adresser au bourreau en gesticulant. « Mon ange gardien, écrit-il, s'avança et lui prit le couteau. » Pellow nota qu'il était intervenu juste à temps. « S'il n'avait pas fait [cela] à cet instant, il [le bourreau] m'aurait sans doute [...] retiré le peu de vie qui me restait. »

Le geste inattendu de l'officier provoqua la fureur de la foule rassemblée, brutalement privée du spectacle d'une exécution sanglante. « Et à présent, il y a une violente discussion parmi la foule, écrit Pellow, quant à savoir si je dois mourir ou non. » Mais il avait été sauvé de manière spectaculaire par le commandant Mohammed, dont les partisans s'étaient postés sur la place du marché et exigeaient la libération immédiate de Pellow.

Pellow ne devait jamais comprendre pourquoi le commandant avait défendu sa cause avec un tel acharnement, mais il semble qu'il ait été un pion dans la lutte pour le pouvoir qui opposait depuis longtemps différentes factions dans la ville – lutte dont le commandant Mohammed entendait bien sortir vainqueur. En sauvant la vie de Pellow, contre le désir de la populace, il avait démontré son autorité sur ses rivaux.

Pellow n'était pas encore sorti d'affaire. Il fut renvoyé au cachot sous les quolibets de la foule, qui continuait à affirmer que le prochain jour de marché serait vraiment son dernier.

Mais le commandant Mohammed lui « dit de ne pas désespérer », assurant Pellow qu'il serait libre dès que le gouverneur de la ville serait de retour. Néanmoins, il fallut deux mois avant que Pellow soit enfin relâché et puisse quitter Azzemour. « En plein jour, [il] me délivra de mon horrible prison et me laissa m'en aller. »

Pellow partit pour sa garnison à Agoory sans plus de cérémonie. La raison pour laquelle il ne poursuivit pas son évasion reste un mystère. Dans son récit de l'incident, il affirme qu'il voulait respecter la parole donnée au commandant Mohammed et à son entourage. « Comme je leur avais promis, sur mon honneur, de retourner à Agoory, écrit-il, c'est ce que je fis. » Il regagna la casbah après une absence de quatre mois, s'attendant à être sévèrement puni. Pourtant, ni son commandant ni les autres soldats ne firent la moindre allusion à sa disparition. « Ce qui m'a beaucoup surpris, écrit Pellow, c'est que l'empereur ne souffla jamais mot de ma tentative de fuite. » La seule explication concevable était que Moulay Ismaïl n'en avait jamais été informé.

L'évasion de Pellow avait bien failli lui coûter la vie, et il eut une chance inouïe de ne pas être exécuté. Un homme moins déterminé que lui aurait peut-être abandonné tout espoir de fuir le Maroc, mais Pellow se jura de mourir en essayant plutôt que de passer le reste de sa vie dans la servitude. « En dépit du fait que j'avais miraculeusement échappé au couteau sanglant à Azzemour, écrit-il, [...] j'étais alors complètement résolu à recommencer. »

Mais il s'écoula quelques années avant qu'il puisse entreprendre sa seconde tentative. La date précise en est inconnue; la mention que fait Pellow de troubles civils suggère qu'elle n'eut peut-être pas lieu avant 1728 ou 1729. Ce qui est plus certain, c'est qu'il décida de s'associer à un autre renégat anglais, William Hussey, « un homme du Devonshire », qu'il savait être « très digne de confiance et honnête ». Non sans prudence, Pellow informa Hussey de son désir de s'enfuir et lui demanda s'il était prêt à se joindre à lui. Hussey ne se fit pas prier, confiant à Pellow que « c'était ce que son âme désirait depuis fort longtemps; et qu'il était prêt à tenter l'expérience, même s'il devait perdre jusqu'à la dernière goutte de son sang ».

Les hommes se dirigèrent vers Salé et commencèrent à sillonner la côte à la recherche d'une embarcation qui leur

permettrait de s'enfuir. Pellow avait abandonné son idée précédente de chercher refuge dans une des garnisons portugaises, et pensait aussi qu'il était vain d'attendre un navire de commerce anglais. Au lieu de cela, il avait l'intention de voler un bateau et de gagner à la voile le territoire britannique de Gibraltar. « Et à présent, mes yeux sont fort employés à inspecter les bateaux dans le port, et mes pensées [...] concentrées sur l'aide que je pourrais me procurer. »

Le lendemain de leur arrivée à Salé, Pellow et Hussey eurent une chance inespérée. Ils remarquèrent dans le port un petit sloop à l'ancre – qui paraissait convenir parfaitement à leur dessein – et Pellow se lia d'amitié avec deux des membres de l'équipage maure. Il leur assura qu'il pouvait leur fournir du vin, s'ils en désiraient, et les marins ravis l'invitèrent immédiatement à venir à bord. Comme ils ramaient vers le sloop, Pellow leur dit qu'il « était un des soldats de l'empereur [et] qu'il occupait un poste d'une certaine distinction ». Tout en bavardant, il jaugeait « les dimensions du sloop, les voiles et le reste ». Avec une excitation croissante, il comprit que ce bateau était idéal pour leur évasion. « Maintenant, j'ai le cœur si enflammé, écrit-il, que le sang bouillonne dans mes veines quand je pense à comment mener à bien cette entreprise. »

De retour sur la terre ferme, Pellow informa Hussey de sa conviction de pouvoir s'enfuir dans ce sloop. « Je ne doute pas le moins du monde, dit-il, que si nous le manions prudemment, [ce vaisseau] répondra à nos attentes à tous les deux, sans que nous perdions une goutte de sang dans l'affaire. » Il n'y avait qu'un seul obstacle à surmonter. Le sloop exigeait un équipage de trois personnes et Pellow demanda à Hussey s'il connaissait « une troisième personne digne de confiance, car deux hommes ne suffisaient pas pour manœuvrer le bateau ».

Hussey avait en effet une suggestion. Il avait autrefois servi aux côtés d'un renégat anglais nommé William Johnston, « un homme du Kent » qui était actuellement affecté à Salé. Johnston avait été capturé en mer pendant le même été que Pellow, alors qu'il se rendait de Lisbonne à Amsterdam, et il s'était volontairement converti à l'islam – le seul membre de son équipage à avoir abjuré. « Je ne peux complètement répondre de sa loyauté, avertit Hussey, bien que je n'aie jamais entendu dire qu'il ne soit pas un homme honnête. » Les deux hommes s'ouvrirent à Johnston avec une extrême prudence et furent

soulagés d'apprendre qu'il était « fort désireux de s'enfuir ». Sans perdre de temps, les trois renégats se mirent à élaborer un plan.

Ils décidèrent d'offrir un tonneau de brandy aux deux Maures chargés de garder le bateau et de les encourager à boire. Une fois qu'ils seraient ivres et incapables de leur résister, Pellow et ses amis s'empareraient du sloop et sortiraient discrètement du port. Ensuite, ils mettraient le cap sur le nord et Gibraltar, qu'ils étaient sûrs d'atteindre en l'espace de quelques jours.

Ils décidèrent de mettre le plan en œuvre sans tarder. Quand Pellow parla de nouveau avec les gardes, il se montra amical et leur promit d'apporter du brandy, du sucre et des citrons le lendemain soir à dix heures, puis leur demanda s'ils voyaient un inconvénient à ce qu'il amène ses camarades : « [...] deux hommes aussi honnêtes que n'importe qui en Barbarie, et nous irons tous à bord et nous nous amuserons tout notre soûl. »

Les trois Anglais passèrent la journée du lendemain avec une impatience mêlée de nervosité. Ils étaient optimistes, car les gardes s'étaient déjà révélés être des ivrognes, mais aussi tendus, car certains d'être exécutés en cas d'échec.

« Nous fîmes tous nos petits préparatifs, raconte Pellow, deux pistolets, le brandy, etc. » Les hommes n'avaient ni carte ni instruments de navigation, mais ne s'en inquiétaient guère. Ils savaient qu'ils pouvaient suivre les côtes du Maroc jusqu'au cap Spartel – l'entrée de la Méditerranée – puis se fier aux étoiles pour les guider vers le nord-est à travers le court mais périlleux détroit de Gibraltar.

À dix heures ce soir-là, les trois hommes descendirent jusqu'au bord de l'eau. Pellow fut ravi de voir approcher la petite barque du sloop et se prépara à amener ses amis à bord. Mais soudain – sans crier gare – William Johnston annonça qu'il avait changé d'avis. « À ma grande surprise, écrit Pellow, [il] nous dit qu'il ne pouvait en aucun cas partir cette nuit-là. »

Pellow et Hussey furent pris complètement au dépourvu. La barque était sur le point d'atteindre le rivage, et ils n'avaient pas le temps de discuter, ni d'essayer de raisonner Johnston. Les deux hommes, craignant à présent d'être trahis par leur compagnon, comprirent qu'ils n'avaient d'autre choix que de renoncer à leur projet. Avec une grande présence d'esprit, ils

descendirent sur le quai, laissant leur ex-camarade caché plus haut. Ils dirent aux Maures : « Étant donné que nous avions de bonnes raisons de croire que des gens étaient à l'affût, nous avions reporté notre visite à bord au lendemain. » Comme les deux hommes espéraient toujours fuir à bord du sloop et ne désiraient pas éveiller les soupçons des gardes, ils ajoutèrent que « par souci des bonnes manières, [ils] leur [avaient] apporté deux bouteilles de brandy, du sucre et des citrons ». Les deux Maures parurent satisfaits. « [Ils répondirent], de manière très agréable, qu'ils iraient à bord et boiraient à notre santé, et que nous pouvions compter sur eux pour revenir le lendemain. »

Une fois les Maures partis, Pellow et Hussey se retournèrent violemment contre Johnston, lui disant avec colère que « dans une affaire de cette nature, se comporter comme il l'avait fait était fort mal, vis-à vis d'eux et de lui-même ». Pellow l'accusa d'avoir gâché une vraie chance d'évasion. « S'il était venu de bon cœur comme il l'avait promis, dit-il, nous aurions certainement atteint quelque rivage chrétien, hors d'atteinte des Maures. » Les deux hommes étaient d'autant plus frustrés que le sloop était rempli de pistolets, de cire d'abeille et de cuivre « d'une valeur de cinq ou six mille livres ». Un tel chargement aurait été un immense atout s'ils étaient parvenus à Gibraltar.

Johnston n'était pas d'humeur à discuter ; à vrai dire, il était tout aussi furieux contre Pellow et Hussey. Ayant réfléchi au projet, il jugeait l'entreprise bien hasardeuse. Il s'était également interrogé sur la question de savoir s'il voulait vraiment s'enfuir. En Angleterre, sans argent ni perspective d'avenir, il serait condamné à une vie d'abjecte pauvreté. Là, au Maroc, il était nourri et avait une sorte de profession en tant que fantassin du sultan. Avec arrogance, il déclara à Pellow « qu'il avait mûrement considéré l'affaire [...] et l'avait trouvée tout à fait différente de la façon dont elle lui était d'abord apparue ». Il affirma que leur plan n'était rien de plus « qu'un caprice ridicule qui leur était passé par la tête [et qui était] impossible à exécuter ». Il ajouta que, si les deux hommes persistaient dans leurs intentions, il en informerait le gouverneur de Salé.

Pellow était atterré, car il savait qu'un tel acte mènerait à son exécution immédiate. Il demanda à Johnston s'il était sincère, et le renégat répliqua avec un certain plaisir qu'il l'était. Quand Pellow entendit ces paroles, il ne put se maîtriser. « [Je] ne pus

le supporter plus longtemps, écrit-il, et je tirai mon épée et lui infligeai une blessure très profonde au visage. » Il était regrettable qu'il n'ait pas tué Johnston, car après avoir été blessé, « il alla droit au gouverneur ». Résolu à prendre sa revanche, l'homme révéla tous les détails du plan d'évasion.

Le gouverneur de Salé, stupéfait d'apprendre que ces esclaves en fuite avaient tenté de s'évader à son nez et à sa barbe, ordonna que Pellow lui fût immédiatement amené. « Il me regarda avec des yeux perçants et pleins de colère, écrit Pellow, [et] me dit qu'il n'avait jamais pensé que je puisse être un tel bandit. » Déclarant que Johnston ne méritait que louanges pour avoir dénoncé ses anciens camarades, le gouverneur informa Pellow qu'à moins qu'il ne puisse expliquer ses actions – ce qu'il pensait fort peu probable – il serait « puni de la manière que méritait un crime aussi épouvantable ».

Pellow avait réfléchi à la meilleure façon de se défendre. Il affirma au gouverneur que Johnston mentait et qu'il pouvait le prouver – mais qu'il ne le ferait qu'en présence de Johnston lui-même. Le gouverneur, savourant à l'avance le plaisir de voir les deux Anglais plaider pour leur vie, ordonna que le renégat fût amené sur-le-champ.

Johnston parla le premier, répétant les détails du projet de Pellow. Mais quand ce fut le tour de ce dernier, sa version fut bien différente. Il affirma que c'était Johnston qui avait eu l'idée de s'enfuir et qu'il « le pressait depuis très longtemps de se joindre à lui ». Pellow mit de l'huile sur le feu en disant au gouverneur que Johnston avait tant insisté dans son désir de s'enfuir qu'il n'avait eu d'autre choix que de lui donner un coup d'épée. « [Pour] ses si abominables importunités, dit-il, je lui infligeai l'entaille. »

D'abord incrédule, le gouverneur écouta avec une attention croissante, ébranlé par l'éloquence de Pellow qui affirmait avoir un témoin prêt à confirmer ses dires. William Hussey, convoqué et interrogé à son tour, comprit aussitôt que sa vie, et celle de Pellow, étaient en jeu. Il s'avéra être un alibi en or, informant le gouverneur que si Pellow n'avait pas blessé Johnston, il « l'aurait certainement fait lui-même ». Quand on le pressa de s'expliquer davantage, Hussey donna le coup de grâce. « Il y a longtemps, affirma-t-il, que je suis troublé par les fréquentes sollicitations de Johnston pour l'accompagner dans son évasion. » Il ajouta que ce dernier avait prétendu plusieurs

fois que Pellow avait aussi l'intention de s'évader – ce dont il avait toujours douté. « Je dois dire, monsieur, que cela m'a beaucoup surpris, dit-il, car j'ai toujours eu l'impression que Pellow était très satisfait de sa situation. »

Le gouverneur réfléchit longuement avant de prendre la parole. Enfin, le sourcil froncé, il se tourna vers Johnston, et lui dit « qu'il ne pouvait comprendre ce qui avait pu le pousser à inventer un mensonge aussi coupable », ajoutant que si Hussey n'avait pas témoigné en faveur de Pellow, « [il] aurait sans doute pris la vie d'un innocent ». Il ordonna que Johnston fût mis aux fers et informa Pellow et Hussey qu'ils étaient libres de partir.

Les deux hommes eurent peine à croire que leur récit, concocté à la hâte, ait pu convaincre le gouverneur de leur innocence. Pellow, en particulier, avait une fois de plus montré son instinct de survie – un homme dont la vivacité d'esprit et l'éloquence lui avaient épargné un châtiment exemplaire. Bien qu'encore furieux contre Johnston pour avoir gâché une très réelle chance d'évasion, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver des remords en songeant aux punitions que celui-ci ne manquerait pas de subir, et supplia le gouverneur de lui accorder son pardon. Il lui donna aussi la somme de quarante ducats, « [qu'il avait] mis très longtemps à rassembler », dans l'espoir d'obtenir la prompte libération de Johnston.

La trahison de son camarade eut un effet marquant sur Pellow. Plus que jamais conscient des extraordinaires dangers qu'il y avait à vouloir fuir le Maroc, il se jura de ne plus jouer avec sa vie et d'être plus prudent à l'avenir. Plusieurs années devaient s'écouler avant qu'il trouve le courage d'entreprendre, par désespoir, une ultime tentative d'évasion.

11. Frères ennemis

Après la mission victorieuse du commodore Stewart à Meknès, deux années s'écoulèrent sans apporter de changement à la situation des autres esclaves européens. Le chantier de l'immense palais se poursuivait à un rythme soutenu, et des milliers de captifs continuaient à s'échiner sur les interminables remparts. Leur nombre était variable. De nouveaux vaisseaux étaient constamment amenés à Salé, avec leurs équipages prisonniers, assurant à Moulay Ismaïl le renouvellement régulier de sa main-d'œuvre. Cependant, une bonne partie des hommes retenus à Meknès avaient choisi d'abjurer, abandonnant ainsi leurs anciens camarades. Les autres esclaves ne pouvaient que prier pour que leurs propres gouvernements envoient un émissaire négocier avec le sultan.

En 1723, leurs prières semblèrent enfin sur le point d'être exaucées. Par une éclatante matinée d'octobre, cette année-là, un groupe de religieux français débarqua dans la baie de Tétouan. Le père Jean de la Faye et sa communauté, chargés de coûteux présents et d'argent, espéraient répéter l'extraordinaire succès du commodore Stewart, et racheter tous leurs compatriotes en captivité.

Les Français avaient mené un certain nombre de missions à Meknès au début du règne de Moulay Ismaïl, et chaque fois ils avaient réussi à délivrer plusieurs centaines de leurs compatriotes asservis. Mais le sultan était devenu de plus en plus irritable au cours des dernières années, et les pères avaient consacré leurs fonds à la rédemption des esclaves d'Alger, de Tunis et de Tripoli, où ils avaient plus de chances de succès. Maintenant, alors que le triomphe britannique était encore

dans tous les esprits, le père Jean et ses compagnons jugeaient qu'il était temps de reprendre les négociations avec Moulay Ismaïl.

Leur arrivée à Tétouan ne fut pas saluée avec le même enthousiasme que celui qui avait accueilli le commodore Stewart. Le pacha Hamet, gouverneur local, insista pour inspecter les présents du père Jean, et l'informa brutalement que les caisses de faïence chinoise et de brocarts ne convenaient pas. Il prit ombrage de l'attitude de l'ecclésiastique et montra son déplaisir en faisant enfermer plusieurs de ses esclaves français dans la prison de la ville. Quand le père Jean alla les voir, il fut horrifié. « L'humidité, la puanteur et la quantité de vermine dans cette prison étaient capables de les faire mourir en très peu de temps », écrit-il.

Bien qu'à court de provisions et de matériel, les religieux décidèrent de continuer vers Meknès. « Depuis notre départ de Tétouan, écrit le père Jean, nous n'avons pas trouvé une seule goutte de bonne eau. » Ses hommes et lui remplissaient leurs gourdes dans les rivières, mais « l'eau y était fort puante, trouble, pleine de vers et d'insectes, parce qu'il n'y a pas de courant ».

La plupart des dignitaires en visite se voyaient accorder un semblant de respect à leur arrivée dans la capitale impériale. Mais le père de la Faye et ses hommes furent mal traités dès le départ et logés dans des quartiers qui n'étaient guère supérieurs à ceux des esclaves. « Nous ne pouvions voir le jour que par une ouverture qui était au plafond du salon », écrit le père Jean. Il ne comprenait pas la raison du mépris que leur témoignait le sultan. Peut-être regrettait-il d'avoir libéré ses captifs britanniques. Peut-être s'agissait-il tout simplement d'un autre de ses caprices.

Après quelques nuits à Meknès, les religieux furent surpris d'entendre frapper à leur porte. Ils furent salués par une poignée de captifs français qui avaient soudoyé leur garde pour qu'il les laisse sortir. « À peine eûmes-nous jeté les yeux sur leur misère, écrit le père Jean, que la compassion [...] fit succéder la douleur à la joie. » Il pleura sans retenue en voyant l'état pitoyable des esclaves et voulut passer la soirée à prier avec eux. Mais les hommes devaient retourner dans leurs quartiers sans délai, car ils craignaient d'être découverts. « Après une petite exhortation pour les fortifier et les animer à la persévérance, ils se retirèrent. » Plus tard ce soir-là, le père Jean fit porter aux esclaves un peu d'argent, afin de leur permettre de soudoyer leurs gardes pour qu'ils leur apportent des rations supplémentaires.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que le père Jean et ses hommes obtiennent la permission de rendre visite aux captifs français dans leurs quartiers. Ils furent consternés par les conditions de vie et durent refouler leurs larmes en écoutant les récits déchirants des esclaves. Les hommes se plaignaient des travaux forcés : « [...] un travail qui commence à la pointe du jour jusqu'à la nuit sans discontinuer, par la pluie, par les ardeurs du soleil, sans aucune relâche ». Le père Jean apprit que la nationalité ne faisait aucune différence dans le traitement des esclaves. Hollandais, Portugais, Génois et Espagnols, tous racontèrent une histoire similaire. On lui dit aussi que les captives étaient traitées avec une cruauté encore plus grande. Une femme qui avait refusé de se convertir à l'islam avait été si durement torturée qu'elle avait succombé à ses blessures. « Les Noirs lui brûlèrent les seins avec des bougies; et avec une extrême cruauté, ils avaient versé du plomb fondu dans ces parties du corps que la décence ne permet pas de nommer. »

Après plusieurs jours d'attente à la cour, le père Jean fut averti que le sultan était prêt à lui accorder une audience. C'était la première bonne nouvelle depuis qu'il était arrivé au Maroc, et il s'empressa de rassembler ses présents : deux énormes miroirs, un fusil de chasse garni d'argent, deux pièces de brocart à fond d'or et trois caisses de faïence. Puis il gagna le palais impérial où Moulay Ismaïl attendait avec impatience ses cadeaux.

À soixante-seize ans, le sultan commençait enfin à paraître son âge. Il s'était tassé, dodelinait constamment de la tête, et ses yeux noirs perçants – qui avaient toujours été petits – s'étaient enfoncés profondément dans leurs orbites. Ils accentuaient ses lèvres extraordinairement charnues, « sur lesquelles il repose sa langue quand il ne parle pas, ce qui signifie qu'il bave continuellement ». Pourtant, entouré de dizaines de domestiques empressés, il demeurait imposant. « Nous aperçûmes que, quand le roi voulait cracher, écrit le père Jean, les Maures les plus chéris approchaient pour recevoir son crachat dans un mouchoir. L'un d'eux le reçut dans ses mains et s'en frotta le visage comme d'une liqueur précieuse. »

Les prêtres remarquèrent vite que Moulay Ismaïl portait du jaune, couleur dénotant chez lui une humeur meurtrière, « qui indiquait qu'il allait ordonner des exécutions ». Ils n'eurent pas à attendre longtemps pour être témoins d'une effusion de sang. Quatre criminels furent introduits dans la cour et le sultan ordonna qu'on leur tranche la gorge. Quand ils le supplièrent de les épargner, il commua temporairement la condamnation en une sévère correction. On leur donna trois cents coups de bâton et on les lança trois fois en l'air, après quoi ils furent ligotés et exécutés.

Horrifiés par ce spectacle, les religieux se sentirent pris de nausée, au bord de l'évanouissement. Leur malaise fut encore aggravé par le fait qu'ils devaient rester debout en plein soleil, sur ordre de Moulay Ismaïl, ce que le père Jean trouva « très piquant ». Cependant, il n'osa pas s'en plaindre et finit par réussir à entamer des négociations pour libérer les esclaves.

Le père Jean fut choqué d'apprendre qu'il n'y avait que cent trente captifs français – une fraction du nombre qu'il avait compté trouver. La mort et la maladie en avaient tué beaucoup, tandis que d'autres avaient choisi d'abjurer pour être libérés. Les rares survivants étaient en captivité depuis des décennies. Germain Cavelier, âgé de soixante et un ans, était esclave depuis quarante ans, Nicolas Fiolet, depuis trente-huit. La plupart des autres avaient passé au moins deux tiers de leur vie dans le quartier des esclaves, sans jamais abandonner l'espoir d'être secourus un jour.

Le père Jean ne tarda pas à comprendre que Moulay Ismaïl n'était pas prêt à les libérer contre la somme d'argent dont il disposait. Il exigeait au contraire le prix exorbitant de trois cents piastres par captif et refusait d'accepter les coûteux présents en tant que partie du paiement. De plus en plus frustrés par l'attitude récalcitrante du vieux souverain, les religieux tentèrent de marchander. Avec une colère croissante, ils l'informèrent que leur seul désir était d'aboutir à « un traité raisonnable, dans l'espérance de retirer avec nos fonds une bonne partie de nos esclaves, si nous ne pouvions avoir le tout ».

Mais le temps pressait. Beaucoup d'hommes étaient à l'article de la mort, et les pères assistèrent impuissants aux souffrances d'un des captifs, Bertrand Massion, qui s'effondra des suites des blessures infligées par les meneurs d'esclaves. « Il

avait souffert plusieurs fois le martyre des coups de corde et de bâton, écrit le père Jean. Nous vîmes son corps chargé de mille plaies qu'il avait reçues. » Il avait aussi reçu un coup de couteau et « subi le tourment d'avoir la tête comprimée dans un étau en fer ». Massion ne goûterait jamais la liberté qu'il désirait depuis si longtemps. Il mourut à l'infirmerie, après avoir enduré plus de trente-cinq années de captivité.

Le père Jean passa encore plusieurs semaines à négocier avec Moulay Ismaïl, mais finit par se rendre compte que ses efforts étaient vains. Le sultan accepta de libérer quinze des esclaves les plus âgés en échange des cadeaux, mais refusa catégoriquement de laisser partir les autres. Le cœur lourd et à regret, le père Jean concéda la défaite. Le 11 novembre vint le moment le plus difficile de tous. « Nous allâmes au *canot* [quartier des esclaves] dire adieu à ceux qui restaient en captivité, écrit-il. Nous les exhortâmes à demeurer fermes dans la foi, nous leur fîmes espérer que d'autres de nos pères reviendraient dans un temps plus favorable. »

Aux yeux du père Jean, sa mission avait été un échec et il se fit d'amers reproches, bien qu'il eût persuadé Moulay Ismaïl de relâcher deux esclaves de plus, ce qui portait le total à dix-sept. « Dix-sept esclaves ne satisfaisaient pas notre désir de retirer les fers d'un nombre plus grand », écrit-il. Les religieux résolurent de se rendre à Alger, où ils estimaient avoir plus de chances de succès. Cependant, ils se heurtèrent à une réticence inhabituelle chez le dey au pouvoir, et ne purent racheter que quarante-sept captifs. C'était un résultat des plus décevants, pourtant le père Jean décida néanmoins d'organiser une procession en grande pompe à leur arrivée en France. Ce ne fut pas tout à fait le triomphe qui avait salué le retour du commodore Stewart à Londres, mais la vue de ces malheureux en haillons suffit à émouvoir bien des gens quand on les exhiba dans les villages du nord de la France.

Le comportement imprévisible de Moulay Ismaïl dissuada le clergé espagnol d'envoyer à son tour un ambassadeur au Maroc. Jugeant qu'il y avait peu de chances de racheter des captifs espagnols, les religieux abandonnèrent ces hommes à leur sort, et décidèrent de se rendre à Tunis et à Alger, où la population d'esclaves se montait encore à vingt-cinq mille personnes. Au cours de trois missions entre 1722 et 1725, le père Garcia Navarra parvint à libérer mille soixante-dix-huit

esclaves. Parmi eux se trouvaient des protestants, que le dey l'avait obligé à accepter. Quand le prêtre espagnol, furieux, lui fit remarquer que ces derniers étaient des hérétiques et donc des indésirables, le dey explosa de rage. « Ce que je veux, Dieu le veut, rugit-il, et le roi d'Espagne devra le vouloir aussi. »

Une des dernières actions du commodore Stewart avant de quitter le Maroc avait été de persuader le consul Hatfeild de rester à son poste. Bien qu'extrêmement réticent, celui-ci succomba au charme considérable du commodore et, pendant quatre années de plus, continua à lutter tant bien que mal contre une grande misère. Cependant, au début de l'été 1726, il était au désespoir. Une fois de plus, ses coffres étaient vides et personne à Londres ne semblait s'en soucier. Quand les corsaires de Salé remorquèrent de nouveaux vaisseaux britanniques et promenèrent en triomphe leurs captifs à travers Meknès, Hatfeild se résigna à partir, ne pouvant plus supporter l'indignité de l'impuissance diplomatique.

Au printemps 1727, son successeur, John Russell, arriva au Maroc avec l'intention de se rendre immédiatement à la cour de Moulay Ismaïl, sans savoir que sa rencontre avec le sultan n'aurait jamais lieu. À la fin mars, de sombres rumeurs avaient commencé à circuler à Meknès – des rumeurs dont la véracité fut bientôt confirmée.

Moulay Ismaïl était tombé malade quelques mois plus tôt, et ses courtisans les plus proches comprirent vite qu'il n'y avait guère d'espoir. Il exigea que ses médecins travaillent plus dur afin de trouver un remède et fut de plus en plus frustré de voir que leurs élixirs et potions ne parvenaient pas à lui rendre la santé. « Sa maladie à la fin devint si nauséabonde que personne ne pouvait supporter la pièce où il reposait, en dépit de tout l'art des parfums », écrit John Braithwaite, qui accompagnait le consul Russell lors de sa mission au Maroc. Malgré sa décrépitude physique, Moulay Ismaïl demeurait toujours aussi viril, et, d'après le Français Adrien de Mairault, convoquait ses femmes et concubines à son chevet pour qu'elles soulagent ses souffrances, exigeant « pour sa guérison, des complaisances si dégoûtantes qu'on ne peut avec bienséance les rapporter ».

Sa vieille carcasse était déjà envahie par la maladie quand il contracta une « mortification dans le bas-ventre ». Il fut bientôt paralysé, et le chef des eunuques devina que la fin était immi-

nente. Le 22 mars, « à l'heure où le muezzin appelle les fidèles à la prière de midi », le grand Moulay Ismaïl expira enfin. Il avait quatre-vingts ans et avait gouverné le Maroc pendant la durée remarquable de cinquante-cinq ans.

Aucun des courtisans du sultan ne nota ses dernières paroles, et il est impossible de savoir s'il mourut la conscience en paix. Au cours de son règne, il avait ordonné l'exécution de milliers d'hommes et de femmes, et en avait tué de ses propres mains. Il avait fait traîner d'innombrables courtisans par des mules jusqu'à ce que mort s'ensuive, et avait assassiné des dizaines de membres de sa garde impériale. Plusieurs de ses fils avaient été exécutés, et il avait estropié et mutilé nombre de ses épouses. Au moins deux de ses sujets avaient été sciés en deux et de nombreux caïds et officiers avaient perdu un œil ou un membre. Mais Moulay Ismaïl avait réservé son plus grand mépris à ses esclaves, qui avaient été torturés, mutilés et massacrés.

Les survivants se seraient sans doute réjouis de la mort du sultan, mais il fallut presque deux mois pour que la nouvelle se répande hors du palais. D'après Thomas Pellow, qui se trouvait à Casbah Temsna à l'époque, le secret fut gardé « pour des raisons d'État ». Le compte rendu que donne John Braithwaite de la mort du sultan fournit beaucoup plus de détails. Il affirme que Moulay Ismaïl lui-même avait exigé cette tromperie afin d'éviter l'orgie de pillage et de violence qui suivait traditionnellement la mort d'un sultan. Des palais impériaux étaient souvent pillés et mis à sac, et des usurpateurs rivaux assemblaient des armées pour s'emparer du trône.

Moulay Ismaïl avait espéré confier le pouvoir au fils qu'il avait choisi, et les rares courtisans présents à son lit de mort avaient dû jurer de ne rien dire de son décès. Il était impératif que la cour continue à fonctionner normalement, afin de faire croire que Moulay Ismaïl était encore vivant. Les caïds du sultan – qui ignoraient tout du complot – étaient accueillis au palais comme si de rien n'était. Ils n'obtenaient pas d'audience, mais leurs cadeaux étaient acceptés par le chef des eunuques. Des messagers allaient et venaient. Des ordres étaient donnés au nom du sultan. Huit semaines entières s'écoulèrent sans que personne, hormis l'élite des courtisans, fût au courant de la mort du sultan.

Moulay Ismaïl avait à l'origine nommé son fils Abdelmalek comme successeur. Mais le caractère rebelle de ce dernier

l'exaspérait, et il offrit le trône à un autre de ses fils, Ahmed ed-Dehbi. Informé en secret de la mort de son père, celui-ci s'empressa de regagner Meknès afin de prendre discrètement les rênes du pouvoir. Abdelmalek, tenu dans l'ignorance, observait les mouvements de son frère avec une méfiance croissante. Convaincu qu'un complot se préparait, il entra de force dans le palais afin de découvrir la vérité. Quand il se vit évincé par les courtisans de son père, ses soupçons furent confirmés.

Le cercle intime des courtisans comprit que le secret ne pouvait être gardé plus longtemps, d'autant plus que des rumeurs naissaient dans Meknès. « Les gens qui, n'ayant pas vu l'empereur depuis un certain temps, soupçonnaient quelque chose, commencèrent à murmurer », écrit Braithwaite, ajoutant que des foules se rassemblaient aux portes du palais, « d'une manière agitée, exigeant de voir leur roi ».

Sachant qu'il était temps de proclamer Ahmed ed-Dehbi sultan, le chef des eunuques décida de procéder de la manière la plus spectaculaire possible. Il fit répandre le bruit que Moulay Ismaïl allait beaucoup mieux et qu'il irait bientôt en visite officielle au sanctuaire tout proche de Moulay Idris. « Comme prévu, le jour choisi, un carrosse fermé s'y rendit, dans lequel le roi était censé se trouver, accompagné de toute la cour. » Les badauds se pressaient tout au long du parcours, et se jetaient par terre sur son passage. Tous croyaient que le grand Moulay Ismaïl était vivant et en bonne santé, et espéraient apercevoir ce vétéran des survivants quand il atteindrait le sanctuaire. « Quand le carosse arriva, écrit Braithwaite, les gens étaient impatients de voir leur empereur. » Ils crièrent son nom, le pressant de descendre. Pendant plusieurs minutes, les courtisans assemblés restèrent à plat ventre dans la poussière, les gardes du corps immobiles, tandis que la foule attendait, retenant son souffle. Soudain, un garde ouvrit brusquement les portes du carrosse, et la vérité apparut dans toute son horreur. À l'intérieur, calé contre des coussins en soie, se trouvait le cadavre putréfié de Moulay Ismaïl.

Le premier choc passé, le chef des eunuques s'adressa à la foule. Il expliqua que ce stratagème avait été conçu pour assurer dans de bonnes conditions la passation du pouvoir à Ahmed ed-Dehbi, et il ajouta que le nouveau sultan avait pris ses fonctions. La guerre civile avait été évitée et Meknès était à

l'abri. Le corps pouvait désormais être inhumé dans le mausolée que Moulay Ismaïl lui-même avait fait construire à cet effet.

La nouvelle de la mort du sultan fut proclamée dans tout le royaume, atteignant de lointaines garnisons et casbahs avec une vitesse remarquable. Thomas Pellow était encore à Casbah Temsna quand il reçut la visite d'un des officiers de Moulay Ismaïl, le caïd el-Arbi ben Abbou ould ej-Jebli. Pellow, tout d'abord méfiant, lui dit « que s'il désirait [lui] parler, il devait avancer avec quelques [troupes] et s'arrêter au pied des remparts ». Le caïd l'assura qu'il n'avait rien à craindre. « [Il] m'apprit que le vieil empereur était bien mort, et que Ahmed ed-Dehbi, avait été, par le consentement général de l'armée noire, proclamé sultan à Meknès. »

Ce dernier affermit très vite sa position. On lui présenta officiellement les clés de Meknès le jour même de l'annonce de la mort de Moulay Ismaïl, et il pénétra dans la cité quelques heures plus tard. Son premier geste fut d'offrir à l'armée noire la somme de deux cent vingt mille ducats – un cadeau accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Les gardes saluèrent leur nouveau sultan et, d'après Pellow, « menacèrent de mort et de destruction ceux qui refuseraient de le reconnaître ». Le souverain prit aussi le contrôle des finances du royaume. Il fit dresser un inventaire de tous les objets en or contenus dans le palais de Meknès, et confisqua les bijoux des épouses de son père pour les ajouter au trésor. Il envisagea même de vendre ses esclaves blancs dans le but d'accroître sa fortune, et renvoya deux esclaves de chaque nation européenne dans leurs pays respectifs afin « d'encourager les princes qui y régnaient à racheter ceux de leurs sujets qui étaient en esclavage ».

La nouvelle de la mort de Moulay Ismaïl fut saluée par de grandes réjouissances dans la capitale impériale. « Dès que sa mort fut connue, écrit Pellow, tous les habitants de Meknès se retirèrent chez eux, abandonnant tous les chantiers publics où Moulay Ismaïl les gardait constamment employés sans les payer. » L'armée d'esclaves européens du sultan n'eut pas cette chance. Ahmed ed-Dehbi décida bien vite de ne pas les revendre à leurs gouvernements respectifs. Il avait hérité de son père une passion pour la construction, et les captifs ne tardèrent pas à servir un nouveau maître tout aussi mégalomane que le premier. « Il embellit d'une manière surprenante son palais de Meknès, écrit Adrien de Mairault. Il fit revêtir d'or en

feuilles tous les dedans du sérail. Les salles les plus vastes furent sur ses ordres ornées de grands bassins en marbre où coulait une eau claire et transparente, et où on mit une quantité prodigieuse de poissons. » Les plafonds de ces pièces étaient tout à fait extraordinaires, garnis de miroirs qui reflétaient tout ce qui se trouvait au-dessous, « de sorte qu'on y voyait les poissons nager ».

Le sultan Ahmed ed-Dehbi avait agi avec une grande prudence en accédant au trône, mais il devint vite évident qu'il ne possédait pas le caractère impitoyable qui avait permis à son père de conserver le pouvoir si longtemps. D'après Pellow, il ne maintenait son autorité qu'en distribuant constamment des cadeaux à ses troupes d'élite. « [C']était un homme d'une nature très généreuse, voire sotte, écrit-il, presque toujours ivre, donnant aux Noirs une grande quantité d'or et beaucoup d'autres présents coûteux, si bien que leurs cœurs lui étaient pour l'instant acquis. »

Le nouveau sultan était aussi un gourmet et un dilettante, qui consacrait le plus clair de ses journées aux plaisirs de la table. « Ne trouvant point assez de variété dans les mets en usage parmi les Maures, écrit Adrien de Mairault, il avait recours à tous les ragoûts étrangers qui pouvaient exciter sa sensualité et réveiller son appétit. » Choisissant quatre esclaves venus des quatre coins d'Europe, il leur ordonna « de préparer des mets conformes au goût et à l'usage de leur pays ». Avant peu, le souverain avait pratiquement abandonné les affaires de l'État au profit de longues périodes consacrées à manger et à boire.

Malheureusement pour John Russell, son arrivée au Maroc coïncida avec la mort de Moulay Ismaïl. Bien que l'accession au trône d'Ahmed ed-Dehbi eût été arrangée de manière à éviter les troubles, la campagne ne tarda pas à grouiller de brigands. Le consul Russell resta six semaines à Tétouan, ne sachant s'il devait ou non se rendre à Meknès, avant de conclure que les avantages potentiels l'emportaient sur les risques. Les corsaires de Salé menaçaient de capturer encore d'autres vaisseaux, et il était impératif que le nouveau sultan ratifie le traité signé par Moulay Ismaïl six ans auparavant.

Comme Russell se dirigeait vers Meknès, accompagné de domestiques et de porteurs, il fut stupéfait par le nombre de

renégats qu'il rencontra en route, ne s'étant jamais rendu compte que tant d'esclaves avaient choisi d'apostasier plutôt que d'endurer les travaux forcés. Soucieux d'en apprendre davantage sur la vie au service du sultan, à son arrivée à Fès, il parvint à parler avec un des renégats anglais, un homme nommé Daws. « Il est devenu renégat il y a environ quarante-six ans, écrit Braithwaite, [...] et a eu deux épouses dans ce pays. » Quand Russell et Braithwaite lui demandèrent pourquoi il avait abjuré, Daws répliqua que « c'était parce que le défunt roi avait menacé de le tuer ». Il ajouta qu'« à cette époque, il n'y avait aucune chance d'être racheté ». D'après Daws, beaucoup des renégats anglais étaient « des charpentiers, des calfats, et des fabricants de voiles » – des hommes dotés de compétences dont la Grande-Bretagne avait désespérément besoin pour sa marine en rapide expansion.

La cité de Fès était en rébellion contre le nouveau sultan et dans un état de siège constant. Russell et Braithwaite furent surpris de voir un grand nombre de renégats européens dans le camp des assaillants. « Je fus accompagné hors du camp par un certain Nugent, écrit Braithwaite, un renégat irlandais, et trois Anglais. » Comme il admirait un des lourds canons, on l'informa que le canonnier était français. On l'emmena aussi voir un bataillon entier de renégats – six cents hommes – qui venaient de toute l'Europe. « [Il y avait] surtout des Espagnols, quelques Français, quelques Portugais et une trentaine d'Anglais et de Hollandais. » Tous avaient été condamnés aux travaux forcés à Meknès et s'étaient convertis à l'islam pour échapper à leurs chaînes. « Comme nous retournions dans nos quartiers, écrit Braithwaite, nous fûmes conduits dans une cour où nous vîmes plusieurs charpentiers chrétiens qui fabriquaient des affûts pour les canons, sous la direction d'un vieux renégat espagnol. » Il fut horrifié par le pitoyable état physique des renégats européens. « Ceux que j'ai vus à Fès étaient des individus tristes, ivrognes, débauchés, à demi nus et à demi affamés. » Il ajouta que beaucoup d'autres avaient été « envoyés dans des garnisons lointaines aux confins du pays, où ils sont obligés de voler pour subsister, jusqu'à ce que les gens du pays les assomment ».

La troisième semaine de novembre, le consul Russell et son entourage quittèrent Fès pour Meknès. On avait assuré à Russell qu'il n'y avait pas d'esclaves britanniques dans la capitale du

sultan, mais deux captifs parvinrent à le contacter peu après son arrivée. Argalus Carter était esclave depuis neuf ans et il avait servi dans la maison d'un des fils de Moulay Ismaïl, tandis que William Pendergrass avait été capturé sur un navire hollandais trois années auparavant.

Russell fut introduit à la cour le lendemain de son arrivée. Braithwaite et lui comprirent aussitôt que l'ordre et la discipline si habilement imposés par Moulay Ismaïl appartenaient désormais au passé. « Nous attendîmes environ une heure dans l'antichambre du roi », écrit Braithwaite, qui vit avec inquiétude des courtisans se battre entre eux. « Tout [était] dans un tel chaos, écrit-il, [que] l'on se serait cru dans une vulgaire prison plutôt que dans le palais d'un grand empereur. » Enfin, les Anglais furent informés que le sultan était prêt à les recevoir. « [...] deux grandes portes en bois furent ouvertes à la volée et nous découvrîmes sa bestialité impériale assise sous un dais en bois. »

Le consul Russell se conduisit avec une extraordinaire solennité, offrant ses cadeaux au sultan et lui présentant ses condoléances pour la mort de son père. « Mais il aurait bien pu s'en passer, commenta Braithwaite, car son altesse impériale était si ivre qu'elle pouvait à peine tenir la tête droite. » Ses eunuques durent l'aider à se lever, et ils eurent beaucoup de mal à lui faire traverser la pièce, tandis que les courtisans terrifiés rampaient à genoux alentour.

Russell et Braithwaite furent dégoûtés par la dépravation du sultan. Sa peau était « très marquée par la variole », et il avait « le visage bouffi ». Ses dents de devant manquaient, ce qui lui donnait « un visage très laid » et son turban en soie verte, à demi défait, « pendait comme celui d'un ivrogne ». L'audience de Russell prit fin avant qu'il ait eu l'occasion de parler du traité. Le sultan fut emmené par ses eunuques, ayant à peine prononcé un mot. Son chef vizir fut plus chaleureux, se cramponnant aux pans de chemise de Russell et l'assurant que ses demandes seraient satisfaites. « Il affirma qu'il aimait les Anglais et promit monts et merveilles, se souvint Braithwaite. Il compara les Anglais à la prunelle de ses yeux, et fit plusieurs compliments curieux et extravagants. »

Russell avait espéré obtenir la restitution des vaisseaux britanniques capturés en infraction au traité de paix. Au lieu de quoi, Braithwaite et lui se trouvèrent assaillis par un flot

constant de renégats européens en quête d'argent ou d'assistance. Parmi eux, une Irlandaise nommée Mrs Shaw raconta aux deux hommes un récit affligeant. Elle avait été emprisonnée dans le sérail de Moulay Ismaïl, et le sultan, « ayant une inclination pour elle, la força à se convertir ».

La relation sexuelle qui s'ensuivit ne fut pas très heureuse, et le sultan la donna à un renégat espagnol qui la traita avec une grande brutalité. « La pauvre femme était à demi nue et affamée, écrit Braithwaite ; [...] elle avait presque oublié son anglais, et inspirait une profonde pitié, avec dans les bras un pauvre enfant qui n'avait pas plus de deux semaines. » Russell, ému par sa détresse, lui dit qu'elle pouvait venir le voir aussi souvent qu'elle le désirait pendant qu'il était à Meknès.

Le lendemain de la visite de Mrs Shaw, on informa Russell qu'un renégat du sud-ouest de l'Angleterre demandait une audience. Il invita ce dernier à entrer et apprit que son nom était Thomas Pellow. « Aujourd'hui, nous avons eu la visite d'un Pellow, écrit Braithwaite, un jeune homme issu d'une famille respectable de Cornouailles, mais maintenant converti. » Pellow avait à présent vingt-trois ans et il avait quitté l'Angleterre depuis douze longues années. Braithwaite avait déjà entendu parler de son histoire par les esclaves qu'il avait rencontrés à Meknès. « Les captifs chrétiens décrivent ce jeune homme comme un personnage remarquable, écrit-il, et affirment qu'il avait enduré assez de souffrances pour tuer sept hommes avant que son maître puisse le forcer à se convertir. » Tous dans les geôles respectaient le courage et la résolution de Pellow, et admiraient son étonnante capacité à survivre.

Russell et Braithwaite purent donc entendre tous les détails de sa capture et de ses épreuves de la bouche même de Pellow, qui savourait le plaisir de parler à nouveau sa langue maternelle. Il narra ses aventures au service du défunt Moulay Ismaïl et se lamenta du fait qu'il avait passé presque la moitié de sa vie au Maroc. Avec sa peau hâlée par le soleil et sa longue barbe, il dut frapper les deux Anglais comme plus marocain qu'anglais. « Pellow, ayant été capturé très jeune, parlait la langue arabe aussi bien que les Maures », se souvint Braithwaite. Il fut impressionné par l'éloquence de Pellow et la grande clarté avec laquelle celui-ci évoqua les événements dont il avait été témoin dans le pays, « en donnant une très bonne description ». Pellow leur raconta aussi ses escapades militaires et sa

tentative désespérée de fuir le Maroc après avoir été laissé là par le commodore Stewart. « Il est à présent soldat, écrit Braithwaite, comme tous les renégats qui n'ont pas de vocation ou de métier particuliers. » Il ajouta que Pellow s'en était beaucoup mieux tiré que les autres anciens esclaves, dont « l'allocation de salaire et de blé est si minime qu'ils meurent de faim, et sont obligés de voler et de piller pour assurer leur subsistance ».

Il est presque certain que Pellow présenta Russell et Braithwaite à l'expert en chef des armes du sultan, le renégat irlandais nommé Carr. Cet ancien esclave avait acquis une position élevée dans la hiérarchie de la cour, et il avait même ses propres esclaves européens pour le servir. « M. Carr nous a donné un très élégant dîner à la manière anglaise, écrit Braithwaite. Nous fûmes assis sur des chaises, et mangeâmes dans des assiettes en étain, avec des couteaux, fourchettes, du linge de table, etc. » Les hommes n'avaient pas mangé de véritable repas depuis leur départ de Tétouan, et l'invitation de Carr fut la bienvenue. « Nous eûmes du vin, du punch et un petit concert joué par des esclaves chrétiens. » Pendant que ces derniers jouaient de la musique, l'accueillant M. Carr remplissait les verres de ses invités.

En dépit de cet agréable interlude, le consul Russell commençait à comprendre que son séjour à Meknès était vain, et qu'il perdait son temps. Pour comble de malchance, un violent orage causa une inondation dans sa chambre. « Il a plu sur le lit de M. Russell, écrit Braithwaite, et dans toute sa chambre, au point qu'on pouvait à peine y entrer ou en sortir. » Le lendemain matin, quelques instants seulement après que Russell eut quitté sa chambre, le plafond qui était gorgé d'eau s'effondra entièrement.

Russell espérait revoir le sultan, mais Ahmed ed-Dehbi devenait de plus en plus instable. Le 21 décembre, « [il] ordonna que le garçon qui s'occupait de ses pipes et de son tabac fût jeté du haut d'un précipice pour avoir trop bourré sa pipe ». Russell sollicita à plusieurs reprises une audience, mais se heurta chaque fois à un refus. « Le fait est, écrit Braithwaite, que Sa Majesté était ivre, et qu'il y avait de fortes chances pour qu'elle le soit le lendemain et le jour d'après. » Cela fut confirmé par le médecin du sultan, un ancien esclave espagnol, qui affirma que la routine quotidienne du sultan n'était qu'une suite

de débauche et de boisson. « Il buvait avec ses ministres jusqu'à ce qu'il tombe, et puis les eunuques le portaient à son lit, jusqu'à ce qu'il se remette de ses derniers excès. »

Pendant que Russell tentait de persuader les courtisans de lui obtenir une entrevue, Braithwaite saisit l'occasion de visiter le quartier des esclaves, et observa qu'il « n'était remarquable que par son odeur pestilentielle », bien que les conditions se soient quelque peu améliorées au cours des mois qui avaient suivi la mort de Moulay Ismaïl. Les esclaves jouissaient d'une certaine liberté de mouvement, et des renégats entreprenants avaient installé des étals de nourriture pour les rares personnes qui parvenaient à mendier ou à voler un peu d'argent. Néanmoins, la vie restait dure pour la plupart des captifs, surtout ceux qui étaient originaires d'Europe du Nord. « Je ne connais pas de spectacle plus émouvant que la vue des Hollandais, écrit Braithwaite. Ces malheureuses créatures avaient – dès notre arrivée dans ce pays – compté sur leur liberté, et M. Russell la leur avait promise. » Russell avait sincèrement espéré négocier leur libération, mais ses efforts n'avaient abouti à rien. « Les femmes étaient inconsolables, écrit Braithwaite, et la plupart d'entre elles presque folles de chagrin. »

Le 10 janvier, plus de cinq semaines après la première audience accordée à Russell, ce dernier fut abordé au palais impérial par un courtisan hors d'haleine, qui lui annonça que le sultan désirait le voir, et qu'il apparaîtrait dans quelques minutes. Le consul eut à peine le temps de se préparer mentalement avant que les grandes portes s'ouvrent, livrant passage à Ahmed ed-Dehbi armé d'un gros pistolet, et flanqué par des gardes imposants arborant des lances à pointe dorée. Il s'arrêta devant Russell, marmonna « *buono Christiano* », et le pria de lui montrer la lettre du roi britannique. Ayant exprimé le plaisir que lui procurait la vue de son propre nom écrit en lettres d'or, il promit de ne plus capturer de marins britanniques. Puis il offrit à Russell « six captifs en cadeau », et sortit majestueusement.

Le consul était à la fois surpris et ravi. Braithwaite et lui avaient rempli leur mission, la ratification du traité de 1721, et pouvaient enfin échapper aux horreurs de Meknès. « Nous étions si heureux à la pensée d'être libres, écrit Braithwaite, car nous nous considérions comme dans une sorte de captivité, que nous nous hâtâmes de rentrer. » Ils partirent pour Tétouan

presque immédiatement, et les esclaves libérés les suivirent quelques jours plus tard. Ce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient savoir, cependant, c'était que leurs efforts avaient été vains. Une série de sanglantes révolutions allait balayer du pouvoir le sultan et son successeur, et le chaos qui s'ensuivrait aurait des conséquences tragiques pour Thomas Pellow, les esclaves européens et les milliers de renégats du Maroc.

Thomas Pellow eut vent des troubles un mois ou deux après sa rencontre avec Russell et Braithwaite. Il était retourné à Agoory où il apprit que la garde noire s'était soulevée contre le sultan et avait affirmé son soutien à son frère, Abdelmalek. « Ils avaient surpris Moulay [Ahmed] ed-Dehbi dans sa propre maison, écrit Pellow, et le maintenaient là sous bonne garde. »

Cette action avait été déclenchée par un événement choquant du printemps 1728. L'ivrognerie du sultan scandalisait depuis longtemps ses courtisans, qui avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour la dissimuler aux citoyens de Meknès. Mais ceux-ci eurent bientôt la preuve évidente de sa débauche. « Allant un vendredi à la mosquée pour prier, il était si ivre que quand il se prosterna, conformément à la coutume des Mahométans, il vomit son vin. » La foule fut consternée, et le sultan dut se retirer au palais, où il essuya la colère de ses épouses. D'après John Russell, qui envoya immédiatement un rapport à Londres concernant l'incident, ces femmes courageuses « lui reprochèrent son impiété pour avoir souillé son corps avec de l'alcool si près du Ramadan ». Elles étaient si révoltées qu'elles sortirent dans les rues, attisant une tempête de protestations contre l'attitude scandaleuse de leur mari.

La populace marocaine se laissa vite convaincre que le sultan n'était pas digne de gouverner. La cité de Fès, déjà en rébellion ouverte, refusait de reconnaître « un prince plongé dans les débauches de la table et abruti par le vin ». Maintenant, les habitants de Meknès les imitaient. Le sultan aurait encore pu s'accrocher au pouvoir, mais quand les *ulémas*, ou conseillers religieux de la cour, se retournèrent contre lui, Ahmed ed-Dehbi lui-même comprit que ses jours étaient comptés. En proie à la panique, il s'enfuit de Meknès, et le trône fut offert à son frère, Abdelmalek. Selon la chronique arabe de Muhammad al-Qadiri, le nouveau sultan fut choisi pour « sa détermination, son autorité, l'excellence de sa conduite et de ses

principes, son sens aigu de la justice [et] son amour du savoir ». Peut-être possédait-il ces qualités, mais il était aussi stupide et négligent. Sa première erreur fut de permettre à son frère de s'enfuir de Meknès. Sa seconde fut de critiquer tout haut la garde noire.

Thomas Pellow était extrêmement inquiet de la tournure des événements, car le nouveau sultan avait exprimé l'intention de se servir des renégats européens pour punir tous ceux qui s'opposaient à lui. Il fut encore plus réticent en apprenant que la garde noire hésitait à lui être loyale et semblait au contraire sur le point de donner son soutien à Ahmed ed-Dehbi. Quand Pellow entendit dire que le sultan déposé était dans la région et qu'il avait rassemblé un grand nombre de troupes pour l'aider à recouvrer son trône, il « alla aussitôt le trouver et marcha avec lui sur Meknès ».

La cité impériale avait été construite de telle manière qu'aucune armée d'invasion ne puisse escalader ses remparts. La seule chance de s'emparer de la ville était de bombarder les assiégés jusqu'à ce qu'ils soient forcés de se rendre. Ahmed ed-Dehbi procéda précisément ainsi, ordonnant de tirer salve après salve sur la cité. Les forces du sultan Abdelmalek opposèrent une résistance farouche, mais essuyèrent un feu de plus en plus nourri de la part des assaillants. Quarante-huit heures durant, la bataille fit rage autour des portes de la ville. Finalement, les soldats d'Ahmed ed-Dehbi – y compris Thomas Pellow – parvinrent à ouvrir une brèche dans les remparts et s'emparèrent de la casbah, au cœur de Meknès. Tous ceux qui étaient à l'intérieur furent sommairement passés au fil de l'épée. « Ce qu'on vit alors, écrit Adrien de Mairault, fut moins l'image de la guerre que celle d'une boucherie. »

Après ce premier massacre, les troupes victorieuses pillèrent et saccagèrent tout sur leur passage, attaquant même le quartier des esclaves sans défense. « Il n'y eut aucune distinction du Mahométan, du Juif ou du Chrétien, écrit de Mairault. Les pères Récollets [furent] tués ou blessés [et] les vases sacrés profanés avec indignité. » D'après Muhammad al-Qadiri, il y eut « de nombreux vols et viols, et d'autres actes honteux commis dans la casbah ». Le gouverneur de la cité et les principaux officiers ne se virent accorder aucune pitié. « [Ils] furent crucifiés par les mains et les pieds à une des portes de la ville, écrit Pellow, et vécurent trois jours dans cette affreuse condition. »

Les mains et les pieds du gouverneur « étaient si déchirés par le poids de son corps, car c'était un homme corpulent, qu'il tomba de la porte ». Il eut la chance d'être achevé d'un coup de cimeterre.

Ce furent des moments terribles pour les esclaves chrétiens, qui n'avaient ni épées ni armes à feu pour se défendre contre la garde noire. « On croit devoir remarquer ici à la gloire des Français, écrit Adrien de Mairault, que parmi les Chrétiens qu'on voulut forcer dans tout ce désordre à changer de religion, il n'y en eut aucun de cette nation qui ait renié la foi de Jésus-Christ. » Lorsque chaque quartier de la ville fut sous le contrôle d'Ahmed ed-Dehbi, les esclaves survivants furent forcés de nettoyer les rues en préparation de l'entrée triomphale du chef victorieux.

Ahmed ed-Dehbi avait tué un nombre énorme de gens pendant la bataille de Meknès, mais un insurgé important n'en faisait pas partie. « Quant à Abdelmalek, écrit Pellow, [il] s'enfuit par une petite porte pendant la nuit, dit-on, pour rejoindre le Vieux Fès. » La rumeur était vraie. Il avait effectivement gagné Fès, où il reçut un accueil prudent. Aux yeux de tous, une offre d'asile équivalait à une déclaration de guerre.

Thomas Pellow fut un des soixante mille soldats envoyés pour capturer et tuer Abdelmalek. « À présent, je fais partie de ce groupe devant le Vieux Fès », écrit-il, notant que les défenseurs de la cité étaient « fortement protégés, très résolus et bien armés ». Un sentiment d'optimisme régnait néanmoins parmi les soldats d'Ahmed ed-Dehbi, conscients d'offrir un spectacle imposant tandis qu'ils se rassemblaient sur les collines autour des vieux remparts. « [Ils] encerclèrent Fès, écrit al-Qadiri, aussi étroitement qu'une bague un doigt. »

La véritable bataille commença le 16 août 1728, quand, par vagues successives, les soldats de la garde noire tentèrent de monter à l'assaut des remparts. Pendant ce temps, les renégats européens se mettaient à l'œuvre avec leurs énormes canons. « [Ils] la bombardèrent de toutes parts, écrit al-Qadiri, [et] les boulets causèrent beaucoup de dégâts. » Chaque coup de canon faisait trembler et s'effriter les remparts, mais sans parvenir à ouvrir une brèche dans laquelle les troupes d'élite auraient pu s'engouffrer. Des sapeurs renégats minèrent les murs et firent détoner des explosifs, toujours sans ouvrir de passage. « Par la grâce de Dieu, écrit al-Qadiri, bien que les

murs aient été soulevés par l'explosion, ils se remirent en place sans avoir subi de dégâts. » Les bombardements étaient si intenses que les affûts de canons commencèrent à tomber en morceaux. Ahmed ed-Dehbi était au comble de la frustration. Il fallait absolument remplacer les affûts de toute urgence, mais il savait que les meilleurs artisans étaient à Salé, à presque cent cinquante kilomètres de là. Le sultan avait besoin d'un homme de confiance pour une mission qui pouvait s'avérer cruciale pour le résultat du siège. Il se tourna vers Thomas Pellow, qu'il avait vu se battre à la bataille de Meknès, et lui donna l'ordre de se rendre à Salé avec ses hommes et d'obtenir « la fabrication de nouveaux affûts pour nos canons, les anciens étant si malmenés par le choc répété des lourds boulets [...] qu'ils en étaient devenus inutilisables ».

Conformément aux ordres, Pellow partit pour Salé et supervisa la construction de nouveaux affûts, qu'il fit remorquer jusqu'à Fès, « où [il fut] reçu par Moulay Ahmed ed-Dehbi, le plus aimablement du monde ». Le service accompli par Pellow lui valut les louanges et la gratitude du sultan. Au lieu d'abandonner son offensive devant Fès, ainsi qu'il l'avait craint, Ahmed ed-Dehbi était maintenant en mesure de redoubler son assaut. Une fois les canons remontés sur les nouveaux affûts, ses forces « maintinrent une canonnade continuelle sur la ville ».

Pourtant les assiégés résistaient encore, persuadés que les remparts les sauveraient. Enhardis par l'échec de la garde noire à envahir la ville, ils commencèrent à infiltrer le camp du sultan et à lutter au corps à corps. Lors d'une de ces sorties, ils s'enfoncèrent dans les rangs du bataillon de Pellow. Ce fut seulement en voyant un éclair suivi d'une déflagration assourdissante que ses hommes comprirent ce qui se passait. Quelques secondes plus tard, on tirait sur eux de toutes parts. « J'eus la malchance, écrit Pellow, [...] de recevoir deux tirs de mousquet en l'espace de quelques minutes, l'un traversant ma cuisse droite et l'autre mon épaule gauche. » Il écopa aussi d'« une vilaine éraflure » à la main gauche, qui saigna à profusion. « Et maintenant, j'étais couvert de sang, écrira-t-il plus tard, [...] blessé à trois endroits différents, si bien qu'ayant perdu tout ce sang, j'ai vraiment pensé que je ne pourrais pas survivre longtemps. »

Pellow était effectivement dans un état grave. La blessure de sa main était extrêmement profonde, et l'hémorragie avait été

telle qu'il ne tarda pas à perdre connaisssance. « J'étais à présent allongé sur une civière, se souvint-il plus tard, pour être emmené à l'hôpital. » Alors qu'il était étendu là, en proie à de sévères souffrances, le sultan à cheval passa à côté de lui, le reconnut et lui exprima son regret de voir un compagnon digne de confiance si grièvement blessé. « Il dit qu'il était vraiment désolé pour moi, écrit Pellow, [...] et ordonna à trois médecins de m'accompagner et de faire de leur mieux pour me soigner. » Pour récompenser Pellow du service qu'il lui avait rendu plus tôt, il lui fit don de cinquante ducats d'or et promit aussi qu'« un quartier de mouton frais [lui] serait apporté chaque jour ».

Pendant ce temps, à Fès, le dénouement approchait. Comme ni l'une ni l'autre des factions ne voyait le moyen de sortir de la situation inextricable qui régnait sur le champ de bataille, des émissaires de chaque camp se rencontrèrent à la mi-décembre 1728 afin de négocier une éventuelle trêve. À la surprise générale, les discussions aboutirent presque immédiatement. Il fut décidé que le Maroc – qui était resté uni pendant tout le long règne de Moulay Ismaïl – serait désormais divisé en deux. Abdelmalek serait au pouvoir à Fès, tandis qu'Ahmed ed-Dehbi régnerait comme sultan à Meknès. Il fut également convenu que les frères devaient se rencontrer, afin d'établir entre eux un lien de confiance.

Pellow, que des médecins renégats allemands avaient remis sur pied, fut témoin des extraordinaires événements qui suivirent. Comme Abdelmalek était conduit à la tente de son frère, il fut fouillé par le capitaine des gardes qui trouva sur lui un poignard et un pistolet avec lequel il comptait évidemment assassiner son frère. Les armes furent confisquées, et il fut conduit, tout penaud, en présence d'Ahmed ed-Dehbi. Le sultan feignit l'insouciance, laissant son frère s'en tirer avec quelques réprimandes anodines. « Au lieu de donner libre cours à sa colère et de se venger sur lui, écrit Pellow, [il] se contenta de lui faire quelques reproches, et cela sans sévérité. » Mais Ahmed ed-Dehbi fulminait intérieurement, et n'allait pas en rester là. Abdelmalek fut arrêté et placé sous la surveillance d'un des redoutés gardes noirs du sultan. Ensuite, il fut emmené à Meknès et gardé prisonnier jusqu'à nouvel ordre. Six semaines plus tard, les hommes de main d'Ahmed ed-Dehbi lui rendirent visite et l'étranglèrent. « Et, pour être bien sûr

qu'il soit assez mort, écrit Pellow, ils lui transpercèrent chacun le corps d'un coup de leur long couteau meurtrier. »

Le sultan Ahmed ed-Dehbi avait toutes les raisons de célébrer son triomphe, car il était à présent le maître incontesté du Maroc. Son frère rebelle avait prématurément été expédié au tombeau et la cité de Fès avait capitulé sans conditions. Mais le sultan n'allait pas jouir longtemps des fruits de sa victoire. Le 5 mars 1729 – tout juste quatre jours après l'assassinat de son frère – il mourut subitement.

« Sa mort fut provoquée, écrit Pellow, [...] par l'ingestion d'un petit bol de lait à son entrée à Meknès au retour de Fès. » D'après la rumeur, le lait avait été empoisonné par la mère de Moulay Abdallah, un autre des fils de Moulay Ismaïl. Si tel était le cas, le stratagème fut efficace. Le jour de la mort du sultan, Moulay Abdallah se vit offrir le trône.

Au milieu de ce bain de sang qui avait duré plusieurs mois, les esclaves de Meknès avaient temporairement été dispensés de travaux forcés. Cependant, Moulay Abdallah n'avait aucunement l'intention de les libérer. Il rêvait de rénover le palais d'agrément de son défunt père, d'en réparer les remparts malmenés par la guerre et de créer d'autres appartements luxueux. Les esclaves chrétiens reçurent l'ordre de retourner sur le chantier, et Moulay Abdallah prit personnellement le contrôle du site. « Il avait renforcé les murailles du sérail de vingt-six bastions, écrit de Mairault, [...] sur lesquels il avait fait dresser plusieurs batteries. » Le sultan était mécontent de la vue du sérail principal, qui dominait les vastes quartiers impériaux de Madinat al-Riyad. Construite sous la direction de Moulay Ismaïl lui-même, cette partie du palais contenait les demeures de nombreux grands courtisans, ainsi que des bazars, des bains publics, et un collège. Certains la considéraient comme « la fierté et la joie de Meknès ». Le sultan Abdallah la fit raser, ordonnant à ses esclaves de la détruire avec des pelles et des pioches, et prenant un plaisir particulier à les voir se blesser alors qu'ils étaient occupés à la démolition. « Durant le temps qu'on travaillait, écrit de Mairault, [...] un de ses plaisirs était d'en faire mettre un grand nombre au pied des murs prêts à s'écrouler, et de les voir se faire ensevelir tout en vie sous les ruines. »

Thomas Pellow fut lui aussi témoin de ces atrocités. Il était particulièrement préoccupé par le sort des esclaves détenus à

Boussacran, juste à côté de Meknès, qui étaient traités « d'une manière cruelle ». Le sultan leur faisait « creuser une tranchée large et profonde dans le roc autour de sa résidence, les surveillant lui-même d'un œil sévère ». C'était un travail éreintant, et Abdallah aggravait leurs peines en réduisant leurs rations à un stricte minimum.

Cependant, un événement bien plus terrible allait frapper Pellow. Il se rétablissait encore des blessures reçues à Fès quand un messager arriva à cheval pour l'informer que « quoi qu'il lui répugnât d'être le porteur de mauvaises nouvelles, il ne pouvait [lui] cacher que [sa] femme et [sa] fille étaient toutes les deux mortes, à trois jours d'intervalle ».

Pellow fut éperdu de douleur. Il était marié depuis presque dix ans, et la naissance de sa fille l'avait empli de fierté. Elle avait été sa source de bonheur dans l'adversité, l'aidant à surmonter la solitude et le mal du pays dont il souffrait. Maintenant elle n'était plus, et le chagrin de Pellow était presque insoutenable. « [Je pensais] souvent à la perte de ma femme et de ma fille, écrit-il, [...] surtout à l'enfant. »

La fillette avait fait les délices de Pellow, qui s'était souvent demandé s'il pourrait un jour l'emmener à Penryn. À présent, sa mort lui avait volé ce rêve lointain. Son seul réconfort était la pensée que, parmi les massacres et les bains de sang qui étaient la réalité quotidienne au Maroc, sa femme et sa fille étaient, peut-être, « plus heureuses qu'elles n'auraient pu l'être dans ce monde tourmenté ».

12. Le long chemin du retour

Une période de troubles suivit la mort de l'épouse et de la fille de Pellow. Le pays était ravagé par la guerre et les brigands, et les chefs de clans arrachaient des pans entiers du territoire au contrôle du sultan Moulay Abdallah. Les habitants de Fès se soulevèrent de nouveau, refusant d'accepter pour roi le sultan barbare. Il riposta en ordonnant à la garde noire de les écraser une fois pour toutes.

Pellow avait espéré s'enfuir du Maroc durant ces mois agités, mais il fut enrôlé de force pour participer à la seconde bataille de Fès. Il se trouva « nageant dans une autre mer de sang, la scène ouvrant sur des couleurs nouvelles et plus sombres ». L'armée noire se conduisit avec une totale dépravation pendant cette nouvelle campagne, violant et torturant avec une joie non dissimulée. Pellow fut horrifié, ne voyant « que la mort et l'horreur [...] sept mois durant ». Huit cents de ses compagnons européens furent massacrés, et il fut blessé de nouveau. « [Je reçus] deux balles de mousquet dans l'épaule gauche et la partie charnue de ma fesse », écrit-il. Une fois rétabli, il fut envoyé se battre contre des tribus rebelles à l'intérieur du pays, puis, à l'automne 1731, le sultan lui ordonna de prendre part à une expédition de capture d'esclaves en Guinée, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Pellow fut profondément abattu par cette nouvelle. « [Cela] m'inquiétait vraiment, écrit-il, [...] car c'était une mission de deux ans au moins. » Maintenant âgé de vingt-sept ans, il avait survécu à une foule de dangers au cours des seize années qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son Angleterre natale. Ce nouveau périple s'annonçait extrêmement

périlleux, car il exigeait de traverser le désert du Sahara, des étendues de dunes sculptées par le vent où l'eau était rare ou inexistante. Des caravanes entières avaient disparu au cours des années précédentes – leur terrible sort révélé seulement quand des gens envoyés à leur recherche avaient trouvé des ossements blanchis dans le sable. La chasse aux esclaves elle-même était une entreprise risquée. Les tribus de Guinée étaient farouchement hostiles à de telles expéditions et Pellow craignait de perdre la vie au cours d'un affrontement violent en Afrique équatoriale.

Pourtant, il nourrissait aussi l'espoir que ce voyage puisse faciliter son évasion. La caravane devait se diriger vers le Sénégal, large voie d'eau ralentie par des marécages, qui se jetait dans l'océan Atlantique. Les marchands d'esclaves français exploitaient ce fleuve depuis les années 1630, et ils avaient établi une petite colonie sur l'île Saint-Louis, à son embouchure. Pellow savait que s'il pouvait atteindre ce comptoir et entrer en contact avec les Français, il aurait de bonnes chances de pouvoir rentrer chez lui.

Ses chances de réussir seraient encore meilleures s'il pouvait poursuivre et atteindre la Gambie, qui coulait à environ deux cent trente kilomètres plus au sud. Il y avait un comptoir britannique de traite d'esclaves sur l'île James, dans l'estuaire du fleuve, qui était occupé de façon permanente. Pellow était presque certain que le gouverneur lui offrirait refuge s'il parvenait jusque-là sain et sauf.

De tels espoirs semblaient néanmoins lointains tandis qu'il envisageait le long voyage qui l'attendait. L'expédition était organisée à grande échelle, et plus de douze mille chameaux avaient été rassemblés. Le Sahara ne pouvant être traversé que pendant les six mois qui séparent l'automne du printemps, les préparatifs furent extrêmement hâtifs. Dès que les animaux furent prêts, l'expédition se mit en marche vers le Grand Sud.

La première partie du trajet, de Meknès à Marrakech, suivait une piste bien fréquentée. La caravane fit halte dans plusieurs villages avant d'atteindre les remparts de Marrakech, où marchands et chameliers se réapprovisionnèrent en eau et en nourriture tandis que des nouveaux venus se joignaient au convoi. Ensuite, la caravane prit la direction du sud-ouest. Au bout de neuf jours, elle arriva au port de Santa Cruz, et, de là, obliqua vers l'intérieur des terres, s'arrêtant brièvement au

sanctuaire de Sidi Ahmed ou Moûsa, homme saint révéré par les Maures.

Les vallées dénudées qui entouraient le sanctuaire annonçaient l'approche du désert. Bientôt, les villages berbères cédèrent la place à des camps de nomades et le paysage changea de façon spectaculaire. « L'oasis de l'oued Noun, écrit Pellow, est le dernier où les habitants vivent dans des maisons. » Quelques jours plus tard, il aperçut sa première dune de sable, qui marquait leur entrée dans le Sahara. En route, nombre de marchands et de chameaux s'étaient joints à la caravane, et elle comptait à présent non moins de trente mille hommes, et deux fois plus de chameaux. Même pour l'époque, il s'agissait là d'une énorme entreprise, qui exigeait une organisation méticuleuse. Traverser le désert avec un aussi grand nombre d'individus n'était pas un gage de sécurité. Au contraire, une longue caravane pouvait épuiser rapidement les rares réserves d'eau qu'elle trouverait en chemin. Les retardataires couraient également le risque d'être dépouillés par des Bédouins sans foi ni loi.

Les hommes poursuivirent leur route vers le sud, conscients d'aborder la phase la plus ardue de leur expédition. Huit cents kilomètres de désert séparaient l'oued Noun de Chingit, leur destination, et le paysage n'offrait au regard que sable et maigres arbustes. Les dunes bougeaient constamment, effaçant tout repère, et il n'y avait aucune piste. Dans un environnement aussi aride, où des années pouvaient s'écouler sans qu'il tombe une goutte de pluie, les points d'eau étaient fort éloignés les uns des autres. Il fallait avoir une expérience et une connaissance considérables du désert pour localiser les rares sources d'eau potable, bien que saumâtre.

Pellow fut surpris de constater que leur guide était aveugle et affirmait se servir de son odorat pour les mener d'une mare à l'autre, reniflant le sable afin de déterminer leur exacte position. Sceptique, Pellow s'inquiéta sérieusement quand six jours eurent passé sans qu'il eût trouvé d'eau. Le septième jour, lorsque ses compagnons et lui voulurent boire à leurs gourdes, « à notre grande surprise, [nous] les trouvâmes [...] complètement vides, la chaleur excessive du soleil ayant fait évaporer l'eau à travers les pores du cuir ». Ils n'avaient à présent que leurs rations d'urgence, qui ne pourraient les maintenir en vie que quelques jours. Après, ils seraient condamnés à mourir de soif dans le désert.

Les hommes se plaignirent à leur guide, qui ne parut pas s'émouvoir de leur inquiétude, et demanda à l'un d'eux de ramasser une poignée de sable et de la lui faire sentir. « Après l'avoir reniflée un court moment, il [nous] affirma poliment que nous trouverions d'autres sources avant deux jours, et que nous aurions assez d'eau. » La caravane continua sous un soleil impitoyable. « Au matin du deuxième jour, [...] il [le guide] demanda à sentir une autre poignée de sable. »

Les sceptiques décidèrent de le mettre à l'épreuve afin de voir si ses compétences étaient bien réelles. L'un d'eux avait conservé un petit sac de sable ramassé deux jours plus tôt, et le présenta à l'aveugle. « Après l'avoir reniflé bien plus longtemps que la première fois, relate Pellow, il dit à l'homme que, soit l'armée marchait à reculons, soit il avait abusé de lui de la manière la plus vile qui soit. » Quand on lui avoua que le sable datait de deux jours plus tôt, il se montra furieux que les hommes aient douté de ses capacités. Il exigea de sentir une poignée de sable prise à l'endroit où ils se trouvaient. « Après l'avoir à peine respirée, [il dit] que nous aurions, vers quatre heures de l'après-midi, de l'eau en quantité suffisante. » La caravane reprit son chemin et, finalement, les hommes aperçurent au loin une minuscule tache de vert. « Enfin, écrit Pellow, nous arrivâmes à ces puits tant désirés [...] et bûmes tout notre soûl. » Il n'était que temps, car leurs gourdes étaient complètement à sec.

Cette méthode de détection de l'eau intriguait Pellow, qui questionna son guide à ce sujet. L'homme répondit qu'il avait traversé le désert une trentaine de fois, et que, « s'apercevant que sa vue déclinait peu à peu, il avait fini, à force d'expérimenter [...] par acquérir cette merveilleuse connaissance ». De telles compétences étaient en réalité loin d'être uniques. Elles existaient depuis des siècles parmi les tribus nomades du Sahara ; le voyageur arabe du Moyen Âge Ibn Battuta, et l'aventurier du XVIe siècle Léon l'Africain, en font état tous les deux.

Les hommes se reposèrent quelques jours au puits avant de reprendre leur chemin. L'automne était déjà bien avancé, mais le soleil était toujours aussi ardent. Pendant des journées entières, l'horizon n'apportait aucun soulagement, hormis le vacillement des mirages. Mais ces longues traversées du désert offraient toujours des surprises, et celle de Pellow ne fit pas exception à la règle. « Un jour que j'étais à dos de chameau [...]

le sabot de mon animal heurta quelque chose qui émit un son creux. » Pellow mit pied à terre, intrigué par l'objet qui gisait dans le sable. « C'est un corps humain, expliqua le guide, enfoui depuis quelque temps, si bien qu'à cause de la chaleur intense du sable, il a séché et s'est momifié. »

Plus tard, les hommes trouvèrent une seconde momie, ce qui suggérait qu'ils étaient en présence des restes d'une caravane qui avait péri dans le désert. Consterné, Pellow raconte : « [...] avec la pointe de mon épée, je [le] trouvai, et le déterrai en l'espace de quelques instants. » Le corps semblait être là depuis des siècles. « Il était aussi dur que du stockfish, écrit-il, [et] possédait tous ses membres et sa chair (quoique ratatinée), toutes ses dents dans les gencives. » Il approcha son nez de la peau, s'attendant à ce qu'une puanteur se dégage du corps, et fut surpris de constater que celui-ci n'avait aucune odeur. « Il ne sentait pas mauvais du tout, écrit-il, si bien qu'on aurait pu, sans être incommodé, le porter dans ses bras. »

Au bout de cinq mois passés dans le désert, la caravane approchait enfin de son but. La présence de nomades fut le premier signe leur annonçant qu'ils arrivaient à Chingit. Peu de temps après, les marchands qui cheminaient en tête aperçurent un grand campement dans le désert. Ils avaient enfin atteint l'oasis, isolée mais fertile.

Cette colonie se trouvait à plus de deux mille kilomètres de Meknès, mais elle était sous le ferme contrôle du sultan. Pendant son règne, Moulay Ismaïl avait envoyé plusieurs expéditions militaires dans la région, et forcé les tribus nomades à se soumettre à son autorité. Chingit était une étape commerciale importante, où convergeaient deux grandes routes transsahariennes, et d'où on pouvait atteindre facilement le Sénégal – connu à tort sous le nom de Wadnil ou Haut-Nil. Moulay Ismaïl avait eu l'intention de faire de Chingit une sorte de centre de tri, où les esclaves africains pourraient être rassemblés et marqués avant d'être ramenés à Meknès.

Le sultan n'était pas le seul à exploiter le Sénégal ; les Français avaient envoyé un grand nombre d'esclaves originaires de cette partie de l'Afrique dans leurs plantations aux Antilles. D'après Jean Barbot, un des courtiers français, les Sénégalais étaient « grands, bien bâtis, bien proportionnés et souples », et ils étaient fort appréciés pour la finesse de leurs traits. « Leurs nez sont quelque peu aplatis, leurs lèvres épaisses, leurs dents

aussi blanches que l'ivoire, et bien plantées, [et] leurs cheveux soit bouclés, soit longs et raides. » Barbot, comme Moulay Ismaïl avait été particulièrement séduit par les femmes, qu'il trouvait « bien faites, grandes et souples » et apparemment « vives et dévergondées, prêtes à s'amuser ». Barbot fut heureux de découvrir qu'elles passaient le plus clair de leur temps complètement nues, et affirma qu'« elles avaient toutes un chaud tempérament et aimaient les plaisirs sexuels ».

Les Anglais, eux aussi, exploitaient depuis longtemps cette partie de la côte africaine. Avec l'établissement de la Royal African Company en 1672, le développement du commerce négrier en Guinée avait été spectaculaire. Les négociants anglais s'aventuraient plus au sud le long de la côte d'Afrique, établissant des forts et des « captiveries » ou camps d'esclaves partout où ils pouvaient en capturer en grand nombre. Il est impossible de calculer le chiffre exact de malheureux qui étaient envoyés outre-Atlantique chaque année, mais on sait que sur une petite portion de la Gold Coast on ne comptait pas moins de quarante-trois de ces « captiveries ». L'une d'elles, Cape Coast Castle, possédait des cachots assez grands pour loger mille cinq cents esclaves à la fois.

La traite des Noirs avait connu un nouvel essor en 1713, quand le traité d'Utrecht avait conféré à la Grande-Bretagne le tristement célèbre monopole *Asiento*, qui permettait à ses marchands de fournir cent quarante-quatre mille Noirs d'Afrique à l'Amérique espagnole, en plus des grands nombres déjà vendus pour travailler sur les plantations d'Amérique du Nord et des Caraïbes. Il subsiste de nombreux récits qui décrivent l'horreur de la longue traversée de l'Atlantique. Enchaînés, à demi affamés, encore épuisés par la marche forcée depuis l'intérieur des terres jusqu'aux camps de la côte, les captifs étaient entassés les uns sur les autres dans une chaleur épouvantable, soumis à d'atroces conditions d'hygiène. Pour beaucoup, il aurait été infiniment préférable d'être acheté par un trafiquant d'esclaves marocain que d'être vendu en Amérique du Nord.

Ni les marchands d'esclaves français ni les Anglais n'étaient particulièrement difficiles dans le choix de leurs esclaves. Plus avisé, Moulay Ismaïl exigeait des bambins ou de jeunes enfants qu'il pourrait élever pour en faire des êtres aussi loyaux qu'impitoyables. Ces esclaves-soldats avaient combattu dans des

dizaines de batailles au cours de son règne, et des milliers d'entre eux avaient été tués lors de guerres tribales. Les sièges successifs de Fès avaient encore contribué à amenuiser les rangs de l'armée noire, laissant le sultan Moulay Abdallah en grand besoin de nouvelles recrues.

« Nous allâmes par trois fois au Wadnil, écrit Pellow, et tous ceux qui opposèrent la moindre résistance furent soumis à l'aide de l'épée. » Les indigènes désarmés qui vivaient sur les rives du fleuve ne pouvaient se défendre, et il était facile aux soldats marocains d'exercer un chantage sur les chefs de tribus. « [Ils] étaient obligés de céder aux exigences exorbitantes du sultan, raconte Pellow, ou de subir le pillage de l'armée. » Il ajoutait que les marchands avec qui il avait voyagé étaient sans pitié, « dépouillant les pauvres nègres de tous leurs biens, en tuant beaucoup, et emmenant les enfants par-dessus le marché ».

Lors de sa première visite au fleuve, la chance sembla tourner en faveur de Pellow. Une expédition française de capture d'esclaves coïncidait avec la leur, et il fut ravi de voir un navire de commerce français qui mouillait non loin d'eux. « D'environ huit tonnes, et manœuvré par un équipage de douze hommes », le vaisseau était beaucoup plus imposant que les bateaux à fond plat dans lesquels les Français avaient pour habitude de remonter le fleuve, et il offrait à Pellow la possibilité tentante d'une traversée vers l'Europe. Mais son rêve d'évasion fut de courte durée. Dès que les soldats marocains eurent aperçu le navire, ils résolurent de le piller.

Stupéfait, Pellow les vit mettre leur plan à exécution. « Les Maures nagèrent [jusqu'au bateau], raconte-t-il, ils l'abordèrent et le tirèrent vers la rive. » Ils capturèrent les douze membres d'équipage qui auraient pu sauver Pellow, puis entreprirent de vider le navire de son chargement. C'était une véritable caverne d'Ali Baba – une partie de la cale regorgeait de défenses d'éléphant tandis que l'autre était pleine d'esclaves noirs. Ils furent emmenés à Chingit, et le navire fut incendié, signalant ainsi sans ambiguïté aux Français de l'île de Saint-Louis que les Noirs du Sénégal étaient exclusivement une chasse-gardée marocaine.

Posté à Chingit pendant la majeure partie de l'hiver, Pellow fut forcé d'entreprendre trois voyages vers le fleuve Sénégal : « Nous rassemblâmes [au cours de ceux-ci] un butin très

important, d'or, d'ivoire [et] de Noirs. » Le nombre d'esclaves capturés n'est pas mentionné, mais Pellow affirme que « leur valeur [atteignait] plusieurs millions de livres sterling ». Il est clair que la prise était considérable – tout comme elle l'était à l'époque de Moulay Ismaïl – contribuant de façon non négligeable à la traite négrière, au cours de laquelle on estime que quinze millions d'Africains furent vendus comme esclaves.

Quand il n'y eut plus d'esclaves à capturer, la caravane se prépara à quitter Chingit, apprêtant les chameaux, et répartissant les captifs en groupes pour le voyage de retour. Ce dernier promettait d'être encore plus périlleux que l'aller; il était essentiel qu'une caravane aussi nombreuse maintienne un rythme soutenu afin de ne pas se retrouver à court de vivres. Il y eut une brève discussion parmi les chefs de l'expédition concernant le sort des douze Français capturés. Il fut décidé de les ramener à Meknès, car le sultan Moulay Abdallah serait certainement fort satisfait de cette prise. Par la suite, quatre d'entre eux périrent lors de la longue traversée du désert, et seuls huit survivants à demi morts de faim parvinrent jusqu'à la capitale impériale.

La vue de tant d'esclaves en marche était une tentation pour les Bédouins, et la caravane fut l'objet de plusieurs attaques. Pellow, qui servait dans l'un des groupes armés chargés de défendre la longue file de chameaux, reçut un coup à la tête lors d'un affrontement. Mais la résolution de ses hommes eut raison des Bédouins; « après cette escarmouche, écrit-il, nous poursuivîmes notre route sans être troublés ».

En hiver 1732, après des mois de voyage, la caravane arriva enfin à la forteresse de Casbah Tadla, à mi-chemin entre Meknès et Marrakech, où séjournait justement le sultan. « [Nous] trouvâmes Moulay Abdallah qui nous attendait, écrit Pellow, passant son temps à piller le pays et à tuer ses sujets. »

Les chefs de la caravane ramenaient un grand nombre d'esclaves du Sénégal, et ils avaient compté sur la joie du sultan devant leur butin. Mais ils se méprenaient fort sur le caractère du souverain, qui avait hérité du tempérament capricieux de son père, et de son penchant pour la cruauté. Sans raison aucune, il accusa les chefs de l'expédition d'avoir failli à leurs devoirs, et ordonna que dix-huit d'entre eux soient sommairement exécutés. « Quand le tyran fut repu de sang, écrit Pellow, nous regagnâmes Meknès avec lui à notre tête. » Les jeunes

enfants furent emmenés à part pour recevoir une éducation, les captifs français incarcérés au quartier des esclaves, et « les membres de la caravane séparés et renvoyés dans leurs foyers respectifs ».

À mesure que Moulay Abdallah renforçait son pouvoir au Maroc, il élargissait le champ de ses offensives contre ses ennemis européens. Les corsaires de Salé enfreignaient souvent les traités signés avec les Anglais et les Hollandais, avec la connivence du sultan. En octobre 1732, le vaisseau britannique *Eagle* fut remorqué jusqu'au port de Salé. Les passagers et l'équipage – parmi lesquels soixante-dix Portugais – furent vendus comme esclaves à Meknès. D'autres navires connurent le même sort et le nombre de captifs britanniques au Maroc ne tarda pas à dépasser la centaine.

Une fois de plus, le gouvernement britannique dépêcha un émissaire à la cour du sultan. John Leonard Sollicoffre était accompagné par un interprète juif originaire de Londres, Salom Namias. Les deux hommes trouvèrent Moulay Abdallah de méchante humeur et nullement disposé à négocier la libération de ses esclaves. Quand Namias insista, le sultan se mit en colère. « Emmenez M. Juif, dit-il à ses gardes, et brûlez-le. » Namias le supplia de l'épargner, mais le sultan réitéra son ordre. « Ils s'exécutèrent aussitôt, raconte Pellow, l'allongeant sur le ventre, entassant de la manière la plus cruelle possible du bois sur lui alors qu'il était encore vivant, et en peu de temps, avec des cris affreux, et sans doute des souffrances atroces, il expira. »

La mission de Sollicoffre fut un échec – et un échec coûteux. Il avait dépensé plus de mille trois cents livres lors de son voyage à la cour, sans faire relâcher le moindre esclave. Pis encore, l'acte de défi du sultan encouragea les corsaires de Salé à redoubler leurs attaques. Ils s'emparèrent de quatre autres vaisseaux britanniques – et de bien d'autres appartenant à différentes nations – et envoyèrent leurs équipages à Meknès. Pellow rencontra un groupe de captifs britanniques lors de leur arrivée en ville, et leur demanda si quelqu'un parmi eux venait de Cornouailles. « Ils me dirent que oui, l'un d'eux s'appelait George Davies, et qu'il venait de Flushing. » Pellow reconnut aussitôt Davies et le salua avec chaleur. Mais Davies ne vit rien de familier dans le visage de Pellow, noirci par le soleil, et lui

demanda qui il était. « Eh bien, dis-je, toi et moi sommes allés à l'école ensemble dans la ville de Milar. » Davies le regarda de nouveau et comprit qu'il s'agissait bel et bien de Thomas Pellow, « dont j'ai longtemps entendu dire qu'il avait été emporté enfant en Barbarie avec son oncle ». Pellow lui confirma que tel était le cas, et dit à Davies qu'il était « très heureux de [le] revoir, bien que désolé que ce fût là, dans des circonstances si malheureuses ».

La capture de George Davies et de ses hommes suscita tant d'émoi à Londres que Sollicoffre fut aussitôt renvoyé au Maroc, où il parvint à obtenir une autre entrevue avec Moulay Abdallah. Cette fois, il trouva le sultan de meilleure humeur, et ce dernier promit de libérer les cent trente-six esclaves britanniques – à un prix de trois cent cinquante couronnes par tête – mais refusa de relâcher aucun des Espagnols et Portugais capturés à bord des navires britanniques. Sollicoffre lui remit l'argent avant qu'il ait eu le temps de changer d'avis et se hâta d'embarquer les captifs libérés à bord de son navire.

Il était heureux d'avoir rempli sa mission, mais découvrit bientôt que sa satisfaction était loin d'être partagée par tous en Grande-Bretagne. « Sa Majesté a été très heureuse d'apprendre que vous aviez obtenu la libération des captifs anglais, écrivit le duc de Newcastle à Sollicoffre, [...] mais fort mécontente que vous ayez accepté de payer une somme aussi extravagante. »

Sollicoffre fut accusé d'avoir commis « une grande faute » en versant la rançon et il rentra au pays en disgrâce. Miné par les critiques, et malade de la fièvre, il mourut quelques mois plus tard.

Par une nuit sans lune de 1737, Thomas Pellow se glissa hors de sa caserne à Meknès. Se faufilant dans l'ombre et frôlant les remparts, il franchit discrètement les portes de la capitale impériale. Minuit approchait et la ville était endormie. Pellow s'évadait.

Il était à présent âgé de trente-trois ans et vivait en captivité depuis plus de vingt ans. Sa femme et sa fille étaient mortes presque neuf ans auparavant, et les heures paisibles qu'il avait passées à Casbah Temsna n'était plus qu'un lointain souvenir. Craignant que le sultan ne lui confie une mission plus dangereuse encore, Pellow avait décidé que c'était le moment ou jamais de tenter de recouvrer la liberté.

Il quitta Meknès à la faveur de l'obscurité, mais n'avait pas l'intention de voyager de nuit. Il n'avait pas peur d'être démasqué comme renégat. Il parlait couramment l'arabe, son teint hâlé et sa longue barbe lui permettaient de se faire passer pour un marchand itinérant, et il jugeait qu'il risquait moins d'éveiller les soupçons s'il traversait le pays en plein jour.

Il eut tôt fait de gagner la côte atlantique, mais les méfaits des corsaires avaient provoqué la fuite éperdue de tous les navires de commerce européens. À regret, Pellow décida de poursuivre son chemin vers le sud et le petit port de Santa Cruz. Il se joignit à l'entourage d'un saint homme qui parcourait le Maroc, espérant être plus en sécurité au sein d'un groupe. Malheureusement, les pèlerins désarmés constituaient une proie facile pour les brigands qui infestaient les routes. Ils furent attaqués le matin même où Pellow les avait rencontrés – « pillés et dépouillés » de leurs biens – et laissés quasiment nus sur le bord de la route. On vola à Pellow les rares objets qu'il avait en sa possession, ainsi que la plupart de ses vêtements. « Je fus obligé de supporter mon sort avec la patience d'un chrétien, écrit-il, et de voyager dans ces conditions trois jours entiers par un temps très froid. »

Alors qu'il escaladait les pentes rocheuses de l'Anti-Atlas – la première étape de son trajet vers Santa Cruz –, il rencontra deux renégats espagnols. Ils gagnaient leur vie tant bien que mal comme charlatans, et eurent pitié de son état misérable. « [Ils] furent très bons envers moi, écrit Pellow, et se comportèrent en vrais amis alors que j'étais dans le besoin, me donnant une partie d'une vieille couverture, remplissant mon estomac du peu qu'ils avaient, [et] me donnant des conseils amicaux. » Ils dirent à Pellow qu'il était relativement facile de se faire passer pour un médecin dans les régions isolées des montagnes. La plupart des gens croyaient que les chrétiens avaient des pouvoirs de guérison – sans doute parce que le Christ lui-même avait guéri les malades –, et un certain nombre de renégats faisaient de bonnes affaires parmi les Berbères superstitieux du Haut-Atlas. Les Espagnols donnèrent à Pellow « plusieurs de leurs médicaments, ainsi qu'une vieille lancette et un cautère, pour [qu'il] puisse [s]'établir ».

Pellow comprit qu'un tel stratagème lui permettrait à la fois de traverser le Haut-Atlas en dissimulant le véritable objectif de son voyage et de gagner de l'argent pour subvenir à ses besoins.

Ayant repris espoir, il fit route vers des terres plus désolées, où il comptait commencer à exercer sa nouvelle profession.

L'occasion ne tarda pas. Comme il traversait un camp de nomades, il fut abordé par une femme qui le supplia de l'aider. Elle lui expliqua que son mari était très malade et qu'elle craignait qu'il ne soit à l'article de la mort. Quand Pellow examina l'homme, il vit qu'il était en effet dans un état désespéré « [car] sa maladie était déjà très avancée et son état très dangereux ». Il déclara qu'il essaierait de sauver la vie du patient en le saignant, ce qui était une pratique courante. Si cette méthode ne produisait pas l'effet espéré, il le brûlerait au fer rouge.

Pellow avait reçu de brèves instructions quant à l'utilisation de ses instruments, mais c'était la première fois qu'il s'en servait. Il fit un nœud serré autour du bras de l'homme à l'aide d'une corde en chanvre, ainsi que les Espagnols le lui avaient conseillé, puis tendit la main vers ses instruments. Il fut atterré par l'état de son scalpel, « très mal affûté et extrêmement rouillé », et il hésita, « ne sachant comment procéder ».

Le patient de Pellow souffrait déjà, car la corde en chanvre avait coupé la circulation du sang dans son bras, et il l'exhorta à agir sans plus de façons. « Dans, ou à côté de la veine, écrit Pellow, je le piquai vivement. » Mais sa main glissa alors qu'il enfonçait la lame et il dut répéter l'opération. « Je recommençai deux fois, raconte-t-il, et bien que je l'eusse piqué deux fois plus profondément qu'au début, je ne parvins pas à le faire saigner. » Voyant que le malade hurlait de douleur et s'agitait de plus en plus, Pellow résolut de lui appliquer le cautère et fit chauffer l'instrument à blanc. Quand il le posa sur le front de l'homme, il y eut un grésillement affreux, suivi d'une odeur nauséabonde de chair calcinée. « Il se tordait et se plaignait de la manière la plus pitoyable », écrit Pellow, qui lui reprocha d'être « un soldat bien timoré ».

Le malade n'était guère convaincu par la méthode de Pellow, mais son épouse reconnaissante invita ce dernier à dîner avec la famille. Affamé, il accepta de bon cœur. « Après que j'eus rempli mon ventre de couscous, et reçu six blanquilles pour mes soins, [...] je les laissai à leur prophète Mahomet et à leurs médecins de campagne. » Inquiet du dommage qu'il avait pu causer, il jugea bon de ne pas s'attarder dans le voisinage.

Pellow s'enfonça dans le Haut-Atlas, gagnant de mieux en mieux sa vie. Ses patients lui offraient généralement de la nourriture, mais leurs dons n'étaient pas toujours appétissants. Un jour, on lui tendit un bol de babeurre et de « jerrodes » – sauterelles qui ravageaient le pays tous les six ou sept ans. Pellow rechigna devant l'aspect révoltant de ces créatures. Elles étaient grosses – « au moins cinq centimètres de long » – et aussi dodues qu'un pouce d'homme. Mais la faim eut raison de ses scrupules et il en glissa deux ou trois dans sa bouche. À sa grande surprise, elles étaient délicieuses. « Elles sont vraiment bonnes à manger, écrit-il, et leur goût ressemble à celui des crevettes. » Il nota que la meilleure façon de les cuisiner était de les ramollir d'abord dans de l'eau salée, puis de les faire bouillir et de les conserver dans un saloir.

Après plus de six mois de pérégrinations, Pellow aperçut enfin l'océan Atlantique pour la seconde fois. Dans un élan d'optimisme, il décida de longer la côte vers le nord jusqu'à ce qu'il trouve un navire européen. Il remarqua avec plaisir plusieurs vaisseaux dans le port de Santa Cruz, « pourtant aucun capitaine ne se montra assez chrétien pour accepter de [l]'emmener ».

Pellow fut encore plus frustré quand il atteignit Safi. Deux navires marchands mouillaient dans le port, dont l'un appartenait à Joshua Bawden, un cousin éloigné par alliance. Mais Safi était en proie à des troubles lors de son arrivée, et Pellow dut rester caché. « Bien que je l'aie rencontré à deux reprises, écrit-il, et que le sang ait bouillonné dans mes veines en le voyant, nous n'avons parlé ni l'un ni l'autre. » Amèrement déçu d'être passé si près de l'évasion, Pellow sombra dans une profonde dépression. « J'étais plus désespéré à présent que lors de mon départ de Meknès, écrit-il, songeant à toutes les épreuves et dangers que j'avais affrontés, et cela sans l'ombre d'un changement. » Le cœur lourd, il se résigna à continuer vers le nord et le port de Willadia.

Ses inquiétudes grandirent à mesure qu'il avançait sur le chemin côtier. Le pays grouillait de bandits, et il fut menacé et agressé à plusieurs occasions. La situation se détériora encore alors qu'il escaladait le mont el-Hedid. Les gens de la région étaient méfiants et hostiles, et Pellow – qui n'avait ni pistolet ni mousquet pour se défendre – se sentait de plus en plus vulnérable.

Après avoir grimpé avec peine toute une journée, il parvint à une maison qui semblait abandonnée. « Étant excessivement

las et tombant de sommeil, écrit-il, je m'étendis au soleil et ne tardai pas à m'assoupir. » Il ne dormait pas depuis longtemps quand le propriétaire de la maison redescendit de la montagne. L'homme se montra amical, mais il mit en garde Pellow contre les dangers de cheminer sans arme. Pellow avoua ses craintes et lui raconta que, la veille, il avait rencontré « un grand nombre d'hommes armés, et [...] failli perdre la vie ». L'homme l'exhorta à la plus grande prudence, et l'avertit que le sentier était infesté d'assassins. « Ils comptent parmi les plus vils coquins de Barbarie, dit-il, et ils tuent généralement tous ceux qu'ils croisent. »

Pellow passa la nuit chez l'homme, et se vit offrir du babeurre et du couscous pour le déjeuner. Il remercia chaleureusement son hôte, et partit de bonne heure, avant que le soleil soit trop ardent. Il espérait rallier la côte dans les deux jours, et priait pour que son ascension se déroule sans encombre.

Il était environ dix heures du matin quand Pellow s'aperçut qu'il était suivi par cinq hommes à pied, qui tentaient de déterminer s'il était armé ou non. Pellow eut soudain peur. Dans cette contrée désolée, personne ne pourrait lui venir en aide. De plus en plus effrayé, il continua à avancer, accélérant l'allure dans l'espoir de distancer ses assaillants. Mais quand il se retourna, il se rendit compte qu'ils l'avaient presque rejoint.

Il remarqua une petite construction en pierre située un peu plus haut, et en fit son but. Il marcha de plus en plus vite, puis se mit à courir, mais les bandits le rattrapaient rapidement. Quand Pellow risqua un coup d'œil devant lui, il fut horrifié de voir qu'un des hommes l'avait dépassé et lui barrait le chemin un peu plus haut. « Je fus bientôt dépassé par un messager fort rapide », raconte-t-il. Il comprit avec terreur qu'il était pris au piège.

L'attaque ne se fit point attendre. L'homme qui se tenait plus haut empoigna son mousquet et l'arma. D'un geste précis et délibéré, il pointa le canon directement sur Pellow, dont la silhouette se découpait sur le ciel, lui offrant une cible facile. Sur ce flanc de montagne désertique, Pellow n'avait nulle part où se cacher.

Le coup partit, et résonna dans la montagne. « [Il passa] entre mes jambes, écrit Pellow, et m'égratigna la chair sur un peu plus d'un centimètre de profondeur. » La plaie saigna abondamment, couvrant les vêtements de Pellow d'un sang

épais. Il continua en boitant, prêt à tout pour échapper à ses agresseurs, mais la blessure, plus grave qu'il ne l'avait d'abord pensé, « ralentit [son] rythme au point qu'ils eurent tôt fait de [le] rattraper ».

Pris de vertige, Pellow ne put aller plus loin. Il s'effondra, et ses assaillants se jetèrent sur lui, le rouant de coups jusqu'à ce qu'il ne bouge plus. Ensuite, ils le dépouillèrent de ses biens, avant de l'abandonner dans une flaque de sang.

Quelles furent les pensées de Pellow alors qu'il gisait, là, croyant sa dernière heure venue? Des années durant, il avait rêvé de retourner en Angleterre, et de retrouver la famille et les amis dont il était séparé depuis si longtemps. Étendu là, si proche de la mort, peut-être se souvenait-il de son enfance en Cornouailles, se demandant avec tristesse s'il reverrait jamais les petits ports de Falmouth et de Penryn?

Au printemps de 1738, à l'époque de la brutale agression perpétrée contre Pellow, un loup de mer irlandais naviguait le long des côtes marocaines. Le capitaine Toobin avait à son bord un chargement de marchandises précieuses, qu'il espérait vendre dans un des ports prospères de l'Atlantique. Mais sa tâche s'avérait à la fois difficile et dangereuse. Il devait garder l'œil sur les corsaires de Salé, qui étaient une menace constante, et avait « rencontré beaucoup d'hostilité de la part des marchands maures ». Peu disposé pourtant à renoncer à sa mission, il fit route vers le petit port de Willadia. Alors que son navire mouillait près d'un brick génois, il apprit qu'une assistance inattendue s'offrait à lui. Un jeune Anglais – blessé, contusionné et boitant – venait d'arriver en ville. Il parlait couramment l'arabe et était désireux d'aider le capitaine Toobin.

Étonnamment, après avoir frôlé la mort sur les pentes du mont el-Hedid, Pellow avait survécu à l'attaque. Ses assaillants étaient encore en train de le battre quand ils avaient été surpris par des bandits plus nombreux. Les deux groupes s'égaillèrent dans la nature, abandonnant Pellow à son sort. La nuit tomba, et la température déclina rapidement, faisant coaguler son sang, et arrêtant le flot qui s'écoulait de ses plaies.

Gravement blessé, et dans un état d'extrême faiblesse, Pellow, à demi conscient, remarqua néanmoins que la maison qu'il avait essayé d'atteindre était toute proche. « Je me remuai tant bien que mal [...] et parvins avec beaucoup de douleur à gagner la

maison, écrit-il, où je trouvai quelques herbes et arrêtai le sang, car j'en avais perdu beaucoup. » Le propriétaire ne tarda pas à revenir et fut si horrifié par les blessures de Pellow qu'il prit pitié de lui. « Il me logea pour la nuit, et me donna du couscous », écrit Pellow, ajoutant : « malgré ma blessure, je dormis très bien ».

Pellow s'éveilla de bonne heure, et constata avec soulagement qu'il avait repris quelques forces. Peu désireux de s'attarder sur les lieux, il décida de poursuivre sa route. « [Je] continuai en boitant », écrit-il, espérant avoir quitté la montagne avant la fin de l'après-midi. Il parvint à atteindre l'oued Tensift, où il trouva une communauté de juifs, « dont [il obtint] des remèdes pour [sa] plaie, un bon dîner, et une agréable compagnie pour la soirée ». L'un d'eux refit le pansement le lendemain matin et lui donna à déjeuner avant qu'il se mette en chemin pour Willadia.

Il fit bonne route durant la journée, et eut cette nuit-là un rêve bien agréable : « Il me sembla que je rencontrais le capitaine d'un navire, qui, quoique je ne l'aie jamais vu avant, se montrait des plus chrétiens et courtois, offrant [...] de m'emmener avec lui quel que soit le danger. » Pellow se réveilla de bonne heure, plus déterminé que jamais.

Il arriva à Willadia à midi, et constata avec joie que deux navires européens se trouvaient dans le port. Le vaisseau le plus proche de la plage venait de Gênes, et il était chargé de blé. Contrairement aux équipages de la plupart des navires européens qui commerçaient avec le Maroc, les hommes à bord n'étaient que trop contents de faire la connaissance d'un renégat qui parlait arabe. « Je montai tout de suite à bord et fus courtoisement reçu », écrit Pellow. Les hommes s'adressèrent à lui : « Ils cherchaient désespérément [...] un linguiste, et me demandèrent si j'avais dîné et si j'aimais les rougets. »

Pendant que le poisson rissolait dans la poêle, Pellow interrogea les hommes sur le second navire ancré dans la baie. Il apprit qu'il appartenait au capitaine Toobin, de Dublin, « un homme plaisant et cultivé », qui avait également besoin d'un traducteur. Pellow eut bientôt l'occasion de rencontrer le capitaine irlandais, qui lui fit la surprise de sa vie. « Avant que nous ayons terminé [le dîner], relate Pellow, le capitaine Toobin monta à bord, et dès que je le vis, j'acquis la conviction qu'il s'agissait de l'homme que j'avais si récemment vu en rêve. » Les

deux hommes se plurent aussitôt, et le capitaine Toobin invita Pellow à bord de son navire. « Après que nous eumes bu un verre de vin réconfortant, écrit Pellow, il voulut savoir depuis combien de temps j'étais en Barbarie. » Pellow fit le triste récit de ses vingt-trois années de captivité et de ses épreuves au service du sultan.

Quand Toobin lui demanda pourquoi il avait échoué dans ses précédentes tentatives d'évasion, Pellow expliqua les dangers extrêmes qu'il y avait à vouloir reconquérir sa liberté. « Je lui dis que j'avais souvent essayé, même au risque de ma vie. » Il ajouta qu'il avait rencontré des capitaines anglais à plusieurs reprises, mais qu'ils avaient été trop effrayés pour le prendre à leur bord. Toobin fut consterné d'apprendre que des compatriotes de Pellow avaient pu être si cruels et promit à ce dernier de l'emmener avec lui. « Je vous dis pour vous rassurer que vous avez enfin rencontré un chrétien, et voici ma main. » Pellow en croyait à peine ses oreilles, et demanda à Toobin s'il pensait vraiment ce qu'il disait. Le capitaine irlandais le regarda bien en face et le pressa de ne pas désespérer car il était entièrement résolu à l'emmener avec lui, fût-ce au péril de sa vie.

Ce fut pour les deux hommes un moment d'intense émotion. « Il parlait du fond du cœur, écrit Pellow, et éprouvait pour moi une compassion si sincère, qu'il ne put retenir ses larmes. » Et il ajoute : « [...] son comportement m'emplit d'une telle joie que je ne pus m'empêcher de l'imiter. »

Le 10 juillet 1738, le capitaine Toobin leva l'ancre et appareilla. Comme Pellow courait le risque d'être démasqué jusqu'au dernier moment, Toobin lui ordonna de rester dans l'entrepont. « Pour l'amour de Dieu, Tom, prenez garde qu'aucun Maure ne voit votre visage. » L'équipage connut un instant de panique quand le navire se mit à dériver en direction du dangereux port de La Mamora. Tous passèrent la nuit sur le pont, redoutant une attaque. « Nous plaçâmes nos armes sur le pont, écrit Pellow, [...] mettant une nouvelle pierre à fusil dans chacune, et les chargeant d'assez de plomb pour tirer trois fois. » Mais le vent tourna pendant la nuit, et leur permit de regagner la haute mer. « Avant le lever du soleil, [nous] fûmes repoussés d'environ cinq lieues, écrit Pellow, et cessâmes de craindre que leurs bateaux nous suivent. » Le capitaine Toobin fit route pour Gibraltar, où il espérait se réapprovisionner auprès de la garnison britannique.

Onze jours s'écoulèrent avant que les hommes arrivent enfin en vue du cap Spartel, qui signalait l'entrée du détroit de Gibraltar. Pellow, surexcité, passa « la majeure partie de la nuit à plaisanter ». À l'aube du 21 juillet, il aperçut le rocher de Gibraltar lui-même. Quelques heures plus tard, le vaisseau jetait l'ancre dans la baie et, pour la première fois en vingt-trois ans, Pellow se prépara à mettre le pied sur une terre contrôlée par ses compatriotes. Ce fut un autre moment chargé d'émotion – un moment que Pellow attendait depuis fort longtemps. Il craignait de rêver. « Et j'eus vraiment un débat avec moi-même quant à décider si j'étais bien réveillé. » Mais la vue du fort et des soldats britanniques à l'exercice lui confirma qu'il avait laissé le Maroc loin derrière lui.

Le capitaine Toobin se rendit à terre avant Pellow de manière à avertir le gouverneur Joseph Sabine qu'il ramenait un passager imprévu. « Il lui dit qu'il avait à son bord un pauvre esclave chrétien qui avait été enlevé par les infidèles et emmené en Barbarie à l'âge de douze ans. » Toobin ajouta que Pellow « avait subi beaucoup d'épreuves » et avait désespérément besoin d'aide. Le gouverneur exprima sa compassion et donna aussitôt son autorisation au débarquement de Pellow.

« Il m'est impossible de décrire la joie extrême que j'éprouvai alors que nous ramions vers le rivage, écrit Pellow, mais on peut imaginer qu'après une aussi longue et douloureuse servitude parmi les Barbares, elle allait bien au-delà de l'ordinaire. » Il eut un dernier obstacle à franchir avant de mettre le pied sur la terre ferme. La permission accordée par le gouverneur n'avait pas été transmise aux sentinelles qui gardaient le port, et celles-ci lui barrèrent le chemin, affirmant que leurs ordres étaient d'empêcher tout Maure d'entrer à Gibraltar. « Maure, dis-je, vous faites une grave erreur, car je suis aussi chrétien que vous, bien que vêtu de l'habit maure. » Les hommes refusèrent de le croire, et il fallut l'intervention du gouverneur pour résoudre le malentendu. L'enfer de Pellow avait pris fin. « Je tombai à genoux, écrit-il, et de la meilleure et la plus sincère manière dont je sois capable, offris à Dieu mes remerciements les plus humbles et les plus sincères pour ma délivrance. »

Dès son arrivée, Pellow fut l'objet d'une grande curiosité. La nouvelle se répandit à toute allure dans la caserne, et soldats et sentinelles émergèrent de leurs baraquements pour le rencontrer. Le sergent de la garde fut le premier à lui poser des questions, « [puis] exprima ses chaleureuses félicitations pour sa libération ». Ensuite, ce fut le tour de M. Cunningham, le ministre du culte, « et avec lui plusieurs des officiers supérieurs de la prison ». L'un d'eux, John Beaver, se montra d'abord méfiant envers Pellow, et décida de le mettre à l'épreuve pour voir s'il disait la vérité. Il lui demanda s'il avait rencontré pendant sa captivité Tom Osborne, de Fowey, un marin que Beaver connaissait personnellement. Pellow expliqua qu'il avait effectivement rencontré Osborne à Meknès, et que ce jeune Cornouaillais avait été capturé sur le vaisseau du capitaine Richard Sampson, le *Desire*, en 1715. « Ce à quoi, M. Beaver répondit que tout ce que j'avais dit était indubitablement vrai, car il connaissait très bien Tom Osborne, et qu'il l'avait entendu plusieurs fois parler de moi après sa libération et son retour. »

Pellow, ému par la gentillesse de tous ceux qu'il rencontrait, éprouva le besoin de rendre grâces à Dieu pour son salut. « J'allai à l'église, écrit-il, et remerciai le Dieu tout-puissant, devant l'assemblée des fidèles, pour ma délivrance. » L'assemblée fut profondément touchée par l'histoire de Pellow, et « les respectables *gentlemen* » présents décidèrent d'organiser une collecte. Mais avant qu'ils aient eu le temps de mettre leur projet à exécution, l'*Euphrates*, à destination de Londres, entrait dans le port.

Le capitaine Toobin descendit sur les quais afin de rencontrer son homologue, le capitaine Peacock, et de lui demander s'il acceptait de ramener Pellow en Angleterre, expliquant qu'il avait « subi une longue et douloureuse captivité en Barbarie, et qu'il avait eu la chance de s'échapper ». Le capitaine accéda à sa requête, mais avertit Toobin qu'il se rendait directement à Londres et ne pourrait pas s'arrêter dans un port du Sud-Ouest. De plus, il avait l'intention de partir le soir même, et, par conséquent, Pellow devait embarquer sans délai. Ce dernier n'hésita pas, bien qu'il dût ainsi renoncer à la collecte prévue à son intention.

L'*Euphrates* appareilla à l'heure dite, mais se trouva presque aussitôt pris dans un grain. « Nous rencontrâmes des vents très forts et très contraires, écrit Pellow, et, en regard de la saison, une mer très forte et très agitée. » Le voyage fut terrible, et Pellow souffrait de claustrophobie dans l'entrepont. « Afin de

mieux respirer, je m'installais en général la nuit dans un canot sur les bômes, et dormais là, recouvert d'une vieille voile. »

Au bout de vingt-quatre jours de mer, la vigie repéra à l'horizon la côte découpée de la Cornouailles, à l'ineffable joie de Pellow. Falmouth fut en vue pendant un bref instant, avant de disparaître dans la brume. Il y eut un moment de panique quand un membre d'équipage tomba par-dessus bord, mais on parvint à le repêcher, et l'*Euphrates* poursuivit son chemin vers Londres. Après trente et un jours de mer, le navire remonta l'estuaire de la Tamise et s'amarra à un quai de Deptford.

Pellow n'avait jamais visité Londres auparavant, et il était intimidé par cette perspective. Il demeura à bord quelques jours, pour réfléchir à la manière de regagner la Cornouailles. Le reste de l'équipage se rendit à terre, et les hommes commencèrent à répandre l'histoire de Pellow, racontant dans les tavernes qu'ils arrivaient de Gibraltar avec un ancien esclave anglais. Leurs récits arrivèrent à l'oreille d'une fille dont le frère était encore esclave à Meknès. La sœur de William Johnston – l'homme qui avait saboté la deuxième tentative d'évasion de Pellow – apparut sur l'*Euphrates* pour demander à ce dernier s'il l'avait jamais rencontré. « Oui, pour mon malheur, répondit-il, car si je ne l'avais pas rencontré, cela m'aurait sans doute épargné bien des années de terrible captivité. » Il relata l'histoire de la trahison de Johnston et dit à la jeune fille qu'il regrettait de ne pas avoir tranché la tête de son frère. Quand elle se mit à pleurer, Pellow, envahi par le remords, affirma qu'il était sûr que Johnston s'évaderait bientôt.

Après une semaine passée à bord de l'*Euphrates*, Pellow trouva le courage de débarquer, et « allant immédiatement à l'église, remercia Dieu de lui avoir permis de retrouver, sain et sauf, cette bonne vieille Angleterre ». Il fut invité par le steward du capitaine Peacock, un natif de Cornouailles nommé William James, et présenté à divers notables de Deptford.

Cependant, Pellow était impatient de regagner Penryn. Il ne connaissait personne à Londres, et son seul désir était de retrouver sa famille. Il demanda à William James de l'aider à trouver un passage pour la Cornouailles ; ce dernier lui suggéra de se rendre à Beel's Wharf, près de London Bridge, car c'était là que les navires transportant l'étain de la Cornouailles avaient coutume de s'amarrer. Pellow s'y rendit aussitôt et y trouva trois navires qu'on déchargeait. Leurs capitaines buvaient un verre

au King's Head, sur Pudding Lane, et Pellow entama la conversation avec le capitaine Francis, de Penzance, qui commandait le *Truro*. « [Il] accepta volontiers de m'emmener, écrit Pellow [...], ce dont je le remerciai chaleureusement. » Le petit navire ne devait pas appareiller avant dix jours, ce qui donnait à Pellow le temps de découvrir la capitale.

Pendant qu'il se promenait dans les rues de Londres, il rencontra le neveu d'Abdelkader Peres, un ambassadeur marocain en visite. Pellow connaissait bien le jeune homme et fut heureux de le voir – « beaucoup plus, écrit-il, que je ne l'avais jamais été en Barbarie ». Celui-ci emmena Pellow dans la résidence officielle de son oncle, où il fut « très gracieusement reçu par le vieil homme ». Abdelkader Peres fut charmant, « et me dit qu'il se réjouissait que je me sois échappé d'un pays malheureux ». Il avoua n'avoir aucun désir particulier de retourner au Maroc, où se déroulait une autre lutte pour le pouvoir, et invita Pellow à dîner. « Et après avoir mangé mon plat préféré, du couscous, et quelques plats anglais, je regagnai mon logement sur Pudding Lane. »

Pellow se reposait quand un messager arriva pour l'informer que son extraordinaire histoire venait d'être publiée dans un des journaux de la capitale. Surpris, Pellow demanda à voir l'article. Il relatait son audacieuse évasion du Maroc, « où il avait été esclave pendant vingt-cinq ans, après avoir été enlevé par les Maures à l'âge de dix ans ». Presque tous les détails contenus dans le récit étaient erronés, et Pellow nota avec ironie qu'il était plein « des vérités de M. Lejournaliste ». Il rencontra l'auteur de l'article peu après et le réprimanda : « [...] car je ne lui avais donné aucune permission, et ne pouvais la lui accorder à présent sans confirmer de grandes faussetés. »

Le retour des esclaves d'Afrique du Nord suscitait toujours un vif intérêt de la part du public, et la publication d'un tel article aurait certainement abouti à ce que Pellow soit solennellement promené à travers la capitale. Cependant, il eut la chance de se voir épargner le douteux honneur d'une action de grâces publique. Apprenant que le capitaine Francis était prêt à appareiller à la prochaine marée, il rassembla en hâte ses quelques possessions, et, soulagé d'avoir échappé aux foules, attendit impatiemment l'ultime étape de son long voyage de retour. « La première marée nous amena à Gravesend, la suivante à la Nore, et la troisième jusqu'aux Downs, au-delà des

Flats. » Comme ils entraient dans la Manche, ils eurent la chance qu'un vent d'est vif les entraîne rapidement vers Plymouth. Enfin, le 15 octobre 1738, à quatre heures de l'après-midi, le *Truro* s'amarra à la jetée de Falmouth « qui n'était éloigné de Penryn, mon village natal, que de trois kilomètres, si bien que j'arrivai au village en fin d'après-midi ».

Comme Pellow s'approchait de son village et de la demeure familiale, il fut stupéfait de voir, dans la semi-pénombre du crépuscule, des centaines de gens s'avancer lentement vers lui. Toute la population de Penryn était venue saluer un fils considéré depuis longtemps comme perdu. « J'étais si entouré par les habitants, écrit Pellow, que j'avais du mal à avancer. » Son arrivée à Penryn lui remit en mémoire l'arrivée à Meknès, l'été de 1716, tout en admettant que « l'accueil était d'une nature différente et bien plus agréable que [lors de sa] première entrée à Meknès ». À présent, il était fêté par la foule, ravie de le raccompagner chez lui. « Tout le monde, au lieu de me boxer et de me tirer les cheveux, me saluait, et, d'une manière fort courtoise, me souhaitait la bienvenue chez moi. » Beaucoup de villageois étaient curieux de savoir s'il les reconnaissait, « ce qui n'était pas le cas, écrit-il, car j'étais bien jeune lors de mon départ ».

Enfin, en haut de la ville, Pellow se trouva face à face avec son père et sa mère, qui devaient maintenant être âgés d'une cinquantaine d'années. Ils ne reconnurent pas leur fils immédiatement. Il avait été tellement changé par ses années en Barbarie, et il était si différent du garçon qu'ils avaient vu pour la dernière fois en 1715, qu'ils avaient peine à croire que c'était lui. Pellow ne fut pas moins perplexe en voyant ses parents, qui lui apparurent comme de parfaits inconnus. « Et si nous nous étions rencontrés en n'importe quel autre lieu sans être avertis [...], nous nous serions sans doute croisés sans nous reconnaître, à moins que ma longue barbe ne les ait incités à se renseigner davantage sur moi. »

Tous trois s'étreignirent en pleurant. Comme ils regagnaient la maison familiale, Pellow commença à leur faire le récit de son extraordinaire odyssée. Il raconta sa capture et sa captivité, ses années passées au service du sultan. Il évoqua les châtiments et les meneurs d'esclaves, les sièges violents et les terribles blessures. Il leur parla, aussi, des innombrables hommes et femmes qui avaient perdu la vie en esclavage.

Son histoire, maintes fois répétée à Penryn, finit par arriver aux oreilles d'un journaliste de la région, qui en comprit aussitôt le potentiel. Il aida Pellow à coucher son récit sur le papier et, moins de deux ans après son retour, *The History of the Long Captivity and Adventures of Thomas Pellow* [Histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow] fut publié, donnant aux lecteurs un aperçu fascinant sur les horreurs de l'esclavage des Blancs dans le Maroc de Moulay Ismaïl.

Les parents de Pellow, eux aussi, devaient avoir une histoire à raconter. Ils avaient connu des années d'angoisse et de chagrin, priant pour être un jour réunis avec leur fils unique. Mais leurs malheurs ne sont relatés nulle part, et pas une seule lettre de la famille ne subsiste à ce jour.

Par ailleurs, il y a des omissions dans le récit de Pellow. Il ne fait aucune mention de ses sœurs – qui étaient peut-être mortes jeunes – et ne parle pas davantage de sa conversion forcée à l'islam. Il choisit au contraire de s'attarder sur le miracle qui lui avait permis d'endurer ses épreuves et de survivre pendant si longtemps. « Seule la sainte protection d'un Dieu Tout-Puissant bon et grand a pu me soutenir. »

Après vingt-trois ans d'esclavage, Pellow était rentré au bercail.

ÉPILOGUE

Le retour de Thomas Pellow en Angleterre ne marqua pas la fin de l'esclavage des Blancs. La capture d'Européens et d'Américains – souvent en mer – se poursuivit de façon régulière, ainsi que leur détention dans d'affreuses conditions à Alger, Tunis et dans les grands cachots de Meknès. Un des incidents les plus tristement célèbres concernant des marins britanniques eut lieu en 1746, quand le navire *Inspector* fut coulé dans la baie de Tanger. Les quatre-vingt-sept survivants furent emmenés en captivité.

« On nous mit de gros fers autour du cou, écrit Thomas Troughton, un des membres de l'équipage, et vingt d'entre nous étions attachés ensemble par une seule chaîne. » Il fallut cinq ans pour que Troughton et ses camarades survivants soient rachetés par le gouvernement britannique. Leurs camarades de captivité n'eurent pas cette chance ; le sultan au pouvoir refusa avec obstination de relâcher ses prisonniers français, espagnols, portugais, italiens et hollandais.

Cependant, en 1757, Sidi Muhammad, un individu intelligent, plus ouvert aux influences étrangères que ses prédécesseurs, s'empara du trône vacant du Maroc. D'après le consul français Louis de Chénier, il était « doué de bon sens et de perspicacité », et aimait à converser avec les invités européens à sa cour. Ses opinions éclairées provoquaient maints haussements de sourcils parmi ses conseillers, notamment quand il affirmait que les finances désastreuses du Maroc bénéficieraient plus du commerce international que de la piraterie et de l'esclavage. Son intention était d'encourager les vaisseaux de toutes nations « à faire du commerce et à entrer dans ses ports, car il

était désireux d'être en paix avec le monde entier ». À cette fin, il déclara la guerre aux corsaires de Salé et de Rabat, qui s'étaient opposés à son accession au trône. Attaqués par sa garde impériale, ils se soumirent rapidement. Le gouverneur de Salé fut brutalement lapidé, et les habitants de Rabat durent « subir le ressentiment du prince ».

Le sultan fit suivre cette victoire d'une intense activité diplomatique. Il proposa des traités à toutes les nations qui étaient depuis si longtemps les victimes d'attaques. En 1757, il signa un traité de paix avec le Danemark. Deux ans plus tard, les Britanniques et les Hollandais conclurent également une trêve. La Suède suivit en 1763, et la république de Venise peu après. Presque toutes les nations européennes allaient finir par signer un accord avec le sultan du Maroc : la France et l'Espagne en 1767; le Portugal en 1773; la Toscane, Gênes et l'empire des Habsbourg quelques années plus tard. En 1786, les États-Unis d'Amérique, indépendants depuis peu, acceptèrent à leur tour une trêve.

La flotte autrefois puissante des corsaires de Salé souffrit durement de ces années de paix. Après deux décennies de quasi-inaction, la plupart des navires étaient des carcasses à demi pourries, qui n'auraient pas résisté à un voyage en mer. D'après des observateurs européens, le port ne contenait pas plus d'une quinzaine de frégates, quelques chébecs et une trentaine de galères. On était bien loin des jours de gloire du passé, et de tels navires n'étaient pas de taille à s'opposer aux flottes puissantes de la Grande-Bretagne et de la France. Pourtant, il n'est pas facile de se débarrasser de ses vieilles habitudes, et les corsaires de Salé continuaient à caresser en vain le rêve d'une reprise de la guerre sainte contre la chrétienté. Ils se souvenaient de l'époque où leurs vaisseaux, travaillant de concert avec les corsaires encore redoutables d'Alger et de Tunis, avaient fait des ravages contre les navires européens. En ce temps-là, les grandes enchères d'esclaves blancs avaient rapporté des dividendes infiniment plus lucratifs que l'activité plus pacifique du commerce international.

Le sultan Muhammad mourut en 1790; son successeur, Moulay Sulayman II, témoigna plus de sympathie aux corsaires de Salé – même s'il ratifia les traités signés par son père. Le nouveau sultan alla jusqu'à expédier sa maigre flotte en mer au début du XIXe siècle, avec l'ordre d'attaquer les navires de

commerce européens qui négociaient avec ses ennemis, faisant craindre à certains qu'il s'agisse là d'un prélude à des hostilités ouvertes contre la chrétienté.

Mais les corsaires de Salé, et les marchands d'esclaves en Barbarie, allaient trouver sur leur chemin un adversaire à leur hauteur. Au cours de l'été 1816 – exactement cent ans après que Thomas Pellow fut devenu un des esclaves de Moulay Ismaïl à Meknès – ils subirent un revers dévastateur dont ils ne devaient jamais se relever. Dans ce qui devait être un renversement de situation miraculeux dans l'histoire de l'esclavage blanc, la famille Pellow de Cornouailles était sur le point de prendre sa terrible revanche.

L'appel aux armes contre la Barbarie fut lancé par un amiral britannique excentrique, sir Sydney Smith. Passionné par la question de l'esclavage blanc, il avait fondé un mouvement visant à mettre fin définitivement à cette pratique. La Société des chevaliers libérateurs des esclaves blancs d'Afrique attira rapidement des membres influents venus de toute l'Europe. Quand, à la fin des guerres napoléoniennes, chefs d'État et têtes couronnées se réunirent pour négocier la paix au congrès de Vienne, qui commença en 1814, Smith et ses chevaliers choisirent de se joindre à eux. Ils organisèrent des discussions en marge du congrès et firent pression pour qu'une action militaire soit entreprise contre les dirigeants immoraux d'Afrique du Nord. « Cet esclavage honteux est non seulement révoltant pour l'humanité, tonna Smith, mais il entrave les échanges commerciaux de façon désastreuse. »

Sir Sydney et ses chevaliers avaient réussi à attirer l'attention sur un commerce qui avait concerné au moins un million d'Européens et d'Américains au cours des trois siècles précédents. La plus forte concentration d'esclaves blancs avait toujours été à Alger, où il n'y avait jamais eu moins de vingt-cinq mille captifs entre 1550 et 1730, et parfois presque deux fois plus. Pendant la même période, environ sept mille cinq cents hommes, femmes et enfants étaient détenus à Tunis et à Tripoli. Le nombre d'esclaves dans la capitale impériale de Moulay Ismaïl était plus difficile à estimer, bien que les conditions de détention soient mieux documentées qu'ailleurs en Afrique du Nord. Le chiffre de cinq mille captifs mentionné par les religieux

européens est contesté par Ahmad al-Zayyani, qui l'estime cinq fois plus élevé.

À l'époque du congrès de Vienne, il n'y avait plus que trois mille individus en Afrique du Nord, mais sir Sydney Smith savait qu'il s'agissait là d'une tendance récente. Il était également conscient du fait qu'un tableau statistique « instantané » ne pouvait donner qu'une image incomplète de la situation. Le nombre d'esclaves retenus en Afrique du Nord chaque année était toujours fonction du taux de mortalité, d'abjurations, et de libérations. La dysenterie, les fièvres et les travaux forcés tuaient les captifs par milliers, exigeant des corsaires qu'ils reprennent la mer pour les remplacer. Les demandes de rançon jouaient aussi leur rôle dans le maintien du flux d'esclaves. Pendant deux siècles, trois peut-être, presque cinq mille esclaves blancs étaient arrivés en Barbarie chaque année.

Les plus puissants dirigeants européens lurent avec intérêt la pétition de Smith, mais se contentèrent de voter une résolution condamnant toutes les formes d'esclavage. Smith fut tout d'abord déçu, mais il ne tarda pas à se rendre compte que sa demande d'une action militaire avait fait forte impression sur les chefs d'État d'Europe du Sud, qui continuaient à subir de lourdes pertes aux mains des corsaires. Ils soutinrent son appel aux armes et témoignèrent leur approbation envers l'Amérique, dont le gouvernement avait lancé une action courageuse contre l'Afrique du Nord quelques mois auparavant. Il avait envoyé une flotte à Alger et réussi à forcer les autorités à libérer tous les esclaves américains. Ce succès à l'esprit, les dirigeants d'Europe du Sud commencèrent à harceler le ministre des Affaires étrangères britannique, lord Castlereagh, lui reprochant son manque d'enthousiasme pour attaquer la Barbarie. Ils l'accusèrent de fermer les yeux sur les ravages causés par les corsaires, puisque la Grande-Bretagne tirait profit des attaques perpétrées contre ses concurrents commerciaux.

Lord Castlereagh fut piqué au vif par ces critiques. Il avait lutté avec conviction pour l'abolition de l'esclavage des Noirs; alors il jura de mettre également fin à la traite des Blancs. Au cours de l'été 1816, il persuada le gouvernement britannique d'envoyer une flotte importante en Méditerranée. Sa mission consistait à forcer les souverains de Barbarie à mettre fin à la capture et à la traite des Européens. Il ne devait y avoir aucune discussion, aucun paiement de pots-de-vin, et absolument

aucune concession. « S'il faut recourir à la force, disait la déclaration d'intention britannique, nous aurons la consolation de savoir que nous luttons pour la cause sacrée de l'humanité. »

Il n'y eut aucune hésitation sur le choix de l'homme qui devait prendre la tête des forces britanniques. Dans la vie publique, on le connaissait sous le nom de lord Exmouth, vice-amiral de la flotte méditerranéenne. Mais pour sa famille et ses amis, dans sa Cornouailles natale, il était sir Edward Pellew, descendant d'une branche collatérale de la famille de Thomas Pellow. L'orthographe du nom avait changé au cours des décennies, et sir Edward avait acquis une fortune et un titre qui le plaçaient dans une couche sociale bien différente de celle des modestes Pellow de Penryn. Cependant, il demeurait très attaché à ses racines, et avait choisi de s'installer avec sa famille à Falmouth, tout près de Penryn. Il connaissait bien l'histoire de Thomas Pellow, et s'intéressait passionnément aux esclaves blancs de Barbarie. Invité par sir Sydney Smith à devenir membre de la Société des chevaliers libérateurs, Pellew ne s'était pas fait prier. « Je vous suis fort obligé, cher sir Sidney, de m'inviter à me joindre à vos chevaliers, écrivit-il. Je soutiendrai la Société de mon mieux. »

Sir Edward Pellew était l'homme qu'il fallait pour s'attaquer aux marchands d'esclaves de Barbarie. Courageux et résolu, il était prêt à user de la force pour parvenir à ses fins. Il avait pour destination Alger, la ville la plus difficile d'Afrique du Nord, car il savait pertinemment qu'une défaite des corsaires de la cité enverrait un signal sans équivoque à Tunis, Tripoli et au Maroc. Pellew ne désirait pas moins que la capitulation totale de chaque corsaire et marchand d'esclaves d'Afrique du Nord.

Sa redoutable flotte arriva à Alger à la fin du mois d'août 1816 et son vaisseau amiral, le *Queen Charlotte,* jeta l'ancre dans la baie d'Alger. Pellew envoya un ultimatum au dey régnant, le pacha Omar, lui donnant une heure pour se rendre sans conditions, libérer ses esclaves et abandonner définitivement le commerce d'Européens. Voyant que le dey ne répondait pas, Pellew déclara la guerre.

Sa flotte se mit en position d'assaut, offrant un spectacle impressionnant. Pellew disposait de dix-huit navires de guerre – dont certains étaient armés de plus de cent canons – et il était soutenu par une escadre de six vaisseaux hollandais, mais il n'ignorait pas que la bataille serait rude. Le pacha Omar était

un tacticien rusé, qui avait renforcé les défenses de la cité en prévision d'une attaque et avait fait appel à des milliers de soldats expérimentés.

Les deux hommes savaient que l'enjeu était crucial. Si Pellew gagnait la bataille, l'esclavage des Blancs appartiendrait au passé. Mais s'il perdait, le prestige des corsaires de Barbarie en sortirait considérablement renforcé. Les trois mille hommes encore prisonniers en Afrique du Nord seraient condamnés à la captivité perpétuelle, et les navires européens seraient de nouveau menacés par des attaques.

La bataille débuta par un seul coup de canon tiré depuis une batterie située à terre, près du rivage. On ne saura jamais si le coup était accidentel ou non, mais il provoqua une terrible réaction de Pellew qui, furieux, donna aussitôt le signal de l'offensive à ses capitaines. Se tenant fièrement sur le pont de son navire amiral, il souleva son couvre-chef au-dessus de sa tête, puis le lança sur le pont. Au même moment, tous les navires ouvrirent le feu dans un vacarme étourdissant. Son propre vaisseau, le *Queen Charlotte*, gîta sur bâbord tandis que ses canons de vingt-quatre lâchaient leurs premiers boulets sur les défenses de la cité. À la hune du grand mât et du mât de misaine, les canons de douze se déchaînèrent à leur tour, chacun d'eux envoyant trois cents projectiles de mousquets sur les corsaires. Comme les habitants d'Alger couraient se réfugier, les autres vaisseaux de Pellew tirèrent bordée après bordée, envoyant des centaines de boulets sur les forts, batteries et maisons fortifiées. Le consul américain, William Shaler, a laissé un récit détaillé de la destruction causée par les canons de Pellew. « La canonnade continue avec une furie qui ne peut être comprise que par ceux qui l'ont connue, écrit-il. Obus et boulets fusent autour de ma maison comme de la grêle. »

Les forces du dey offrirent une résistance acharnée, bombardant la flotte de Pellew. Le capitaine de l'*Impregnable* rapporta qu'il avait perdu cent cinquante hommes, tués ou blessés, tandis que le *Glasgow* était frappé par des dizaines de salves. Plus inquiétante encore était la précision des tireurs d'Omar. Plusieurs d'entre eux s'étaient embusqués et tentaient d'abattre les officiers en uniforme sur les ponts des navires britanniques. Certains visèrent Pellew, conscients du fait que sa mort porterait un coup fatal aux forces ennemies. Deux tirs de mousquet traversèrent ses vêtements, mais, miraculeusement, le laissèrent

indemne. Un troisième fit voler en éclats le télescope qu'il tenait sous le bras gauche. Plus tard, dans le feu de l'action, un éclat de bois se ficha dans son menton et une balle perdue le toucha à la jambe.

À mesure que le temps passait, les hommes d'Omar s'enhardissaient de plus en plus. Ils faisaient des ravages sur la flotte de Pellew, fauchant les mâts à coups de boulets, immobilisant câbles et voilures. « Bras, jambes, cervelles et corps en lambeaux étaient éparpillés dans toutes les directions, écrit le lieutenant John Whinyates. Il était difficile de s'empêcher de glisser sur les ponts couverts de sang. » Pourtant, Pellew refusa de battre en retraite, car il croyait que son devoir sacré était de lutter jusqu'à la mort. « La bataille était entre une poignée de Britanniques qui luttaient pour la noble cause du christianisme, écrivit-il, et une horde de fanatiques. »

Alors que le crépuscule tombait sur Alger, la chance commença lentement à tourner. Vers dix heures du soir, les forces britanniques avaient expédié plus de cinquante mille boulets de canon sur la cité, réduisant les principales batteries à l'état de décombres. Pellew pouvait désormais porter son attention sur la puissante flotte corsaire qui mouillait dans le port. Il envoya des grenades et des obus sur les vaisseaux qui se pressaient les uns contre les autres, ce qui eut un effet dévastateur. « Tous les navires dans le port [...] étaient en flammes, écrit-il, et le feu se propagea bientôt à tout l'arsenal, aux entrepôts et aux canonnières, produisant un spectacle à la fois terrible et extraordinaire, plus fascinant qu'on ne peut le décrire. » À une heure du matin, tous les navires qui se trouvaient dans le port flambaient, et la boule de feu s'étendait à toute allure vers la cité.

Quand l'aube se leva, le consul Shaler se frotta les yeux, incrédule devant l'étendue des dégâts. La majeure partie de la ville était en ruine, y compris son propre consulat, et des quartiers entiers d'Alger avaient cessé d'exister. « La ville a énormément souffert, écrit-il. Il n'y a presque aucune maison qui n'ait été touchée, et beaucoup sont détruites. » Le port offrait un spectacle plus terrible encore. « La baie était pleine des carcasses de leurs navires, écrivit l'interprète de Pellew, Abraham Salamé, et de la fumée venait de toutes parts. » Il ajouta que « le plus choquant et le plus affreux était le nombre de corps qui flottaient sur l'eau ». Plus de deux mille Algérois avaient été tués

– des corsaires pour la plupart – et beaucoup plus avaient été mortellement blessés. Par contraste, les Britanniques comptaient cent quarante et un morts et soixante-quatorze blessés.

Pellew était impatient de reprendre les hostilités à la première heure, mais ce ne fut pas nécessaire. Après une brève inspection de sa capitale, autrefois glorieuse, le dey d'Alger, comprit qu'il ne pouvait continuer à se battre. Il se rendit sans condition – un coup terrible pour son amour-propre – et accéda à toutes les exigences du commandant britannique, à savoir la libération des esclaves encore à Alger, et l'abolition – définitive – de l'esclavage des chrétiens.

Les mille six cent quarante-deux captifs détenus à Alger eurent du mal à croire que leurs épreuves étaient enfin terminées. Pendant la bataille, ils avaient été enchaînés ensemble et emmenés dans une grotte à flanc de colline au-dessus de la cité. Quand ils apprirent la victoire de Pellew, et découvrirent que leurs gardes s'étaient enfuis, ils se libérèrent de leurs entraves et s'échappèrent de leur prison temporaire. « Nous courûmes hors de la grotte, écrit un esclave français, Pierre-Joseph Dumont, et traînant nos chaînes, avançâmes à travers ronces et taillis, sans se soucier du sang qui dégoulinait sur nos visages et nos corps. Nous ne sentions plus nos blessures. »

Abraham Salamé fut choqué par l'état des esclaves libérés. « Quand j'arrivai à terre, ce fut le plus pitoyable des spectacles que de voir tous ces malheureux, dans la terrible condition où ils se trouvaient. » Les intéressés eux-mêmes, qui rêvaient de ce moment depuis des années, crièrent et chantèrent de joie puis, d'une seule voix triomphante, s'exclamèrent : « Vive l'amiral anglais ! »

Pellew lui-même était immensément fier du rôle qu'il avait joué dans la destruction d'Alger, et fut plus satisfait encore d'apprendre que Tunis, Tripoli et le Maroc avaient également renoncé à l'esclavage. Les grands marchés aux esclaves seraient fermés à perpétuité, et tous les captifs restant seraient libérés sur-le-champ. « Avoir été l'un des humbles instruments de la Divine Providence, écrit Pellew, [...] et avoir détruit à jamais le système horrible et intolérable de l'esclavage chrétien, ne peut jamais cesser d'être une source de joie de réconfort sincère. » Le nom de Pellew fut fêté dans toute l'Europe, et beaucoup des nations qui avaient souffert de l'esclavage des Blancs lui témoignèrent leur gratitude pour sa victoire triomphale. Il fut fait

chevalier de l'ordre espagnol de Charles III et chevalier de l'ordre napolitain de Saint-Ferdinand. Les Pays-Bas lui conférèrent aussi un titre de chevalier honoraire, tout comme la Sardaigne. Le pape fut si ravi qu'il offrit à Pellew un camée rare et de grande valeur.

Quand Pellew regagna enfin sa Cornouailles natale, il fut accueilli en héros. Pour la première fois depuis des siècles, les marins et commerçants de la région pouvaient prendre la mer sans danger d'être capturés et asservis. Les ministres à Londres ne se montrèrent pas moins reconnaissants, comblant Pellew d'honneurs. Il fut élevé à un nouveau rang de noblesse et récompensé par une fabuleuse addition à ses armoiries. Désormais, le blason des Pellew porterait un esclave chrétien tenant un crucifix et se délivrant de ses entraves. C'était un symbole approprié pour une famille qui avait une profonde expérience personnelle des horreurs de l'esclavage.

Salé, septembre 2002. Une rafale venue du large apporte des embruns salés. Sur cette promenade qui fait face à l'Atlantique, le vent pique les yeux et les oreilles. Mais à l'abri de la tempête – protégé par une casemate côté terre des remparts – l'air est aussi moite qu'une éponge.

À l'embouchure du Bou Regreg, des brisants lourds d'écume déferlent sur la barre de sable. Deux barques luttent dans les eaux tumultueuses et traîtresses de l'estuaire, où bien des marins salétins ont été happés par les vagues alors qu'ils étaient en vue des lumières de la ville. C'est là que le capitaine Hakem et l'amiral el-Mediouni avaient perdu autrefois leurs navires. C'est là aussi que Thomas Pellow fut jeté à la mer avant d'être repêché par ses ravisseurs.

J'escalade les rives limoneuses de l'estuaire et j'entre dans la cité fortifiée de Salé par la Bab Mrisa, une des huit portes défensives qui percent les épais remparts. Il y a trois siècles, c'était le chemin foulé par les esclaves européens – hommes, femmes et enfants – dont les pas étaient ralentis par le poids des fers et des entraves. Des meneurs d'esclaves noirs les traînaient vers le lieu des enchères, qui se tenaient chaque semaine dans le souk el-Kebir.

Je marche sur leurs traces vers l'enfer, me frayant un chemin à travers les ruelles encombrées qui mènent à la place du marché. Tout le monde à Salé semble se diriger vers le même

endroit, et le cœur de la cité est une masse dense d'humanité qui se pousse, se bouscule, joue des coudes en criant. Les bébés sont pressés contre la poitrine de leur mère ; un âne est poussé à travers la foule. Une marée humaine nous propulse en avant ; nous nous retrouvons coincés dans un goulot. Il y a la puanteur fétide d'un étal de boucher, le parfum du cumin et l'odeur piquante de la menthe écrasée. Au milieu de ce chaos étouffant, où les coudes sont utilisés comme des rames, les marchands vendent leurs produits. Un gros maquereau argenté est tiré d'un panier ; un porteur d'eau sonne sa cloche.

Les esclaves européens furent frappés, malmenés, harcelés dans ces passages étroits. Un coup de pied final les envoyait sur le souk el-Kebir, où convergent toutes les ruelles tortueuses de la cité. La place du marché n'a pas beaucoup changé depuis le XVIIe siècle. Quelques tristes arbres protègent un peu du soleil de midi ; une fontaine répand son eau sur des dalles. On peut tout acheter au souk el-Kebir : des passoires en plastique, un poulet rôti à la broche, un bouquet d'œillets en chintz. Il y a trois cents ans, on n'y trouvait qu'une seule marchandise – au prix de trente-cinq livres par personne –, des esclaves blancs.

Thomas Pellow et ses camarades devaient connaître un sort plus terrible encore que les malheureux vendus à Salé. Emmenés au palais inachevé de Meknès, ils se retrouvèrent en train de construire leur épitaphe en pisé, une nécropole si vaste que ni tremblement de terre, ni guerre ne sont parvenus à l'effacer du paysage. Le sultan avait conçu son palais impérial sur une échelle qui a encore le pouvoir de laisser une impression durable, troublante, et qui inspire le respect.

Pour les bardes et les chroniqueurs du Maroc, ce fut le triomphe du règne de Moulay Ismaïl ; ils écrivirent des pages dithyrambiques, louant l'ampleur et la splendeur de la cité. « Nous avons visité toutes les ruines de l'Orient et de l'Occident, écrit l'un d'eux, mais nous n'avons jamais vu son égal. » Le même chroniqueur ajoute : « Notre sultan ne s'est pas limité à construire un palais, ni dix, ni vingt. Il y a plus de monuments à Meknès que dans tout le monde entier réuni. »

Alors que le crépuscule tombe sur les ruines, j'erre vers les confins de cette folie impériale – des bâtiments depuis longtemps abandonnés qui étaient autrefois les villas coiffées de dômes des eunuques et des vizirs du sultan. C'était là que les soldats de la garde noire défilaient avec arrogance sous le soleil

d'Afrique du Nord ; c'était là qu'ils battaient et fouettaient les esclaves européens dont ils avaient la charge.

Ces murs en ruine ont coûté la vie à d'innombrables captifs – hommes, femmes et enfants de toute la chrétienté. Personne ne saura jamais combien précisément sont morts ici, ni combien de corps gisent emmurés dans les remparts de pisé. Ils se sont évanouis à jamais, transformés en fantômes par la chaux vive.

Le sultan Moulay Ismaïl savait que les morts ne parlent pas. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que Thomas Pellow survivrait à vingt-trois années d'esclavage et d'aventures, et qu'il rentrerait chez lui, vivant.

NOTES ET DOCUMENTS

Captifs en Barbarie s'est largement inspiré de lettres et de journaux inédits, ainsi que de récits publiés à l'époque par les ambassadeurs européens, les religieux et les esclaves eux-mêmes. Les sources arabes comprennent des chroniques du XVIIe et du XVIIIe siècle, des travaux effectués par des historiens marocains et des lettres rédigées par des courtisans marocains et par le sultan Moulay Ismaïl. Tous les documents arabes ont été consultés dans leur traduction française ou anglaise.

Une référence complète pour chacun des ouvrages cités sera donnée lors de sa première mention. Sauf indication contraire, le lieu de publication est Londres. Je n'ai pas cherché à donner des références de pages pour les centaines de citations qui apparaissent dans cet ouvrage. Seules celles qui me semblent particulièrement révélatrices – ou difficiles à trouver – font l'objet de références précises. On trouvera une liste utile de récits écrits par des esclaves ainsi que des voyageurs et aventuriers dans l'ouvrage de Robert Playfair et Robert Brown, *A Bibliography of Morocco from the Earliest Times to the End of 1891* (1892).

Le manuscrit original du récit de Thomas Pellow n'existe plus, pas plus que les lettres ou notes que Pellow aurait pu écrire pendant ses vingt-trois ans au Maroc. Le lieutenant-colonel Thomas James, qui a servi dans le Royal Regiment of Artillery, a affirmé en 1771 dans son livre, *The History of the Herculean Straits*, en deux volumes, avoir vu un manuscrit écrit par Pellow. C'est le seul témoignage sur l'existence d'un tel document.

Le travail de Pellow fut d'abord publié en 1740 sous le titre prolixe de *The History of the Long Captivity and Adventures of*

Thomas Pellow, in South Barbary. Giving an Account of his being taken by two Sallee Rovers and carry'd a Slave to Mequinez, at Eleven Years of Age: His various Adventures in that Country for the Space of Twenty-three years: Escape, and Return Home. In Which is introduced, a particular Account of the Manners and Customs of the Moors; the astonishing Tyranny and Cruelty of their Emperors, and a Relation of all those great Revolutions and Bloody Wars which happen'd in the Kingdom of Fez and Morocco, between the years 1720 and 1736. Together with a Description of the Cities, Towns, and Public Buildings in those Kingdoms: Miseries of the Christian Slaves; and many other Curious Particulars. Written by Himself. [L'histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow en Barbarie du Sud. Un récit de son enlèvement par les bandits de Salé à l'âge de onze ans et de son esclavage à Meknès; ses diverses aventures dans ce pays pendant vingt-trois ans, sa fuite et son retour au pays. Où l'on trouvera une introduction aux mœurs et coutumes des Maures; l'étonnante tyrannie et la cruauté de leurs empereurs, et un récit des grandes révolutions et guerres sanglantes qui eurent lieu dans le royaume de Fez et du Maroc entre 1720 et 1736; avec une description des villes et édifices publics dans ces contrées; les malheurs des esclaves chrétiens, et bien d'autres choses curieuses. Écrit par lui-même].

J'ai consulté ce document ainsi que deux éditions plus récentes. La première a été publiée en 1890 sous le titre *The Adventures of Thomas Pellow, of Penryn, Mariner.* Elle a été éditée par Robert Brown, dont les excellentes notes m'ont beaucoup aidé à vérifier l'authenticité de la narration de Pellow. Toutes les citations de Pellow dans *Captifs en Barbarie* sont tirées de cette édition. Une publication plus récente et tout à fait remarquable est *La Relation de Thomas Pellow*, écrite par Magali Morsy et publiée aux Éditions Recherche sur les civilisations (Paris, 1983). Cet ouvrage possède une excellente introduction et des notes détaillées. Il donne également une liste des passages que l'éditeur de Pellow a plagiés ou adaptés d'autres ouvrages.

Aucun des autres documents concernant les camarades de Thomas Pellow n'a été publié. La plupart d'entre eux – notamment les lettres et les pétitions – sont conservés aux National Archives (PRO) à Kew. Des références complètes sont données ci-dessous.

P. 17-18. Le goût du sultan pour la pompe et l'étiquette est bien documenté par de nombreux ambassadeurs européens à la cour. Leurs rapports et journaux sont cités dans les notes ci-dessous. Le plus perspicace des récits en anglais est celui de John Windus, *Journey to Mequinez* (1725). Windus, qui accompagna le commodore Charles Stewart lors de sa mission à Meknès en 1720-1721, eut la chance de voir l'extraordinaire carrosse du sultan alors qu'il faisait la visite du palais.

P. 19-23. Pour plus de détails quant aux descriptions du palais de Meknès aux XVIIe et XVIIIe siècles, voir mes notes pour les chapitres 5 et 9. Lors de ma visite à Meknès en 1992, mon « guide » fut le père français Dominique Busnot, dont l'excellent livre *Histoire du règne de Moulay Ismaïl* (Rouen), publié en France en 1714[1], parut en 1715 à Londres sous le titre : *The History of the Reign of Mulay Ismael, the Present King of Morocco.*

1. Un ennemi nouveau et impitoyable, p. 25-42

P. 25-27. Le récit de l'attaque perpétrée sur le sud-ouest de l'Angleterre en 1625 est largement tiré de lettres et notes trouvées dans les diverses archives des Calendar of State Papers. Voir notamment John Bruce (ed.), *Domestic Series, 1625-1626* (1858). À la p. 83 se trouve un rapport rédigé par le maire de Plymouth sur l'attaque de Looe, et la liste des gens et des navires capturés; voir également p. 89.

Pour d'autres références à ces attaques, voir Allen B. Hinds (ed.), *Calendar of State Papers, Venice, 1625-1626* (1913), p. 149 et note. Ce volume contient également un rapport écrit par Zuane Pesaro, ambassadeur de Venise à Londres, qui raconte comment les corsaires « ont pillé le pays, emmené un grand nombre d'esclaves, causé d'immenses dégâts et commis des

1. Ce texte a été réédité au Mercure de France en 2002, de même que l'*État présent de l'empire du Maroc* de François Pidou de Saint-Olon et la *Relation de captivité* de Germain Moüette (collection « Le petit Mercure »). Les numéros de pages indiqués ici concernant ces ouvrages se réfèrent à ces éditions. *(N. d. É.)*

actes de cruauté qui ont provoqué une terreur telle que sept grands districts ont envoyé des protestations à la cour, ce qui est sans précédent ».

La lettre de James Bagg au premier lord de l'Amirauté, qui relate les méfaits des corsaires, est publiée dans l'œuvre monumentale d'Henry de Castries, *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc* (16 vol., Paris, 1905-1948). Voir la première série, vol. 2, 1925, article CLXXII, p. 583. Le rapport de Francis Stuart au duc de Buckingham est publié dans le même volume, article CLXXIV, p. 586 *sq.*

P. 27-30. La description la plus intéressante de Salé et de Rabat au XVIe siècle se trouve dans Robert Brown (ed.), *The History and Description of Africa*, par Léon l'Africain (3 vol., 1896). La description de Salé apparaît dans le vol. 2, p. 407 *sq.* Voir également la longue note concernant le lent déclin de Salé, p. 574-580.

Le meilleur ouvrage et le plus complet sur l'ascension des corsaires de Salé est celui de Roger Coindreau, *Les Corsaires de Salé* (Paris, 1948), qui explique l'histoire des Hornacheros et raconte en détail leurs attaques les plus audacieuses sur des cibles européennes. On y trouve aussi des informations sur leurs navires, leurs étonnants pavillons et leurs tactiques en mer.

Le classique de Budget Meakin, *The Moorish Empire* (1899), contient lui aussi beaucoup d'informations intéressantes sur les corsaires de Salé. Plus récemment, le succès des bandits de Salé a été analysé par Peter Earle dans son excellent livre, *The Pirate Wars* (2003), et par Stephen Clissold dans *The Barbary Slaves* (1977) ; voir en particulier ch. 9.

Pour plus de détails concernant la ferveur religieuse des corsaires islamistes de Barbarie, voir Daniel J. Vitkus (ed.), *Piracy, Slavery and Redemption: Barbary Captivity Narratives from Early Modern England* (New York, 2001). L'excellente introduction de Nabil Matar apporte un éclairage particulièrement intéressant sur les motifs des corsaires ; voir p. 11-12.

En ce qui concerne l'échec de l'Angleterre face à la crise, et les commentaires de sir Francis Cottingham, voir Stanley Lane-Poole, *The Barbary Corsairs* (1890), p. 229. On trouvera d'autres observations de l'époque sur le développement de la piraterie en Barbarie dans William Lithgow, *Rare Adventures*, p. 114 *sq*, et John Smith, *The True Travels*, publié plus récemment sous le

titre *The Complete Works of Captain John Smith* (3 vol., Chapel Hill, 1986). Voir notamment chap. 28. Le témoignage personnel de Vincent de Paul sur l'esclavage à Tunis révèle les horreurs du marché aux esclaves. Voir *Tunis, Kairouan and Carthage*, de Graham Petrie (1908), p. 91-95.

Les expéditions extrêmement audacieuses de Mourad Raïs sont relatées dans Coindreau, *Les Corsaires de Salé*, surtout p. 66-68. Voir également Clissold, *The Barbary Slaves*, p. 31, pour des informations générales sur les dégâts causés par les corsaires.

Le père français Pierre Dan se trouvait à Alger quand Mourad Raïs revint de Baltimore, et fut témoin de la vente des esclaves irlandais. Voir son *Histoire de la Barbarie et de ses Corsaires* (Paris, 1637), notamment livre 3, p. 277 et livre 2, p. 178.

John Ward fut l'un des pirates renégats les plus fascinants d'Afrique du Nord. Son histoire est racontée dans *The Crescent and the Rose: Islam and England during the Renaissance* de Samuel C. Chew (New York, 1937), p. 347-362. De nombreux pamphlets et documents de l'époque font état de ses méfaits. Le meilleur et le plus complet est celui d'Andrew Barker, *A True and Certain Report* (1609). Voir également *Newes from Sea of two notorious pyrats* (1609), d'un auteur anonyme. Le personnage de Ward est évoqué dans F. Brown (ed.), *Calendar of State Papers, Venetian, 1607-1610* (1904), p. 140 *sq.* L'infamie de Ward était telle que des ballades furent écrites à son sujet. Voir A. E. H. Swain (ed.), *Anglia, 1898*, vol. 20, p. 180. Voir également C. H. Firth (ed.), *Naval Songs and Ballads* (1908), publié par la Naval Records Society, où est réimprimée *The Famous Sea-Fight Between Captain Ward and the Rainbow*, avec cette strophe mémorable censée avoir été prononcée par Ward :

> *Go tell the King of England, go tell him from me,*
> *If he reign king of the land, I will reign king at sea*[1].

Pour en savoir plus sur la décision des corsaires de Salé de déclarer la cité une république, voir la *Relation de la Captivité du Sr Moüette dans les Royaumes de Fez et de Maroc* de Germain

1. Va voir le roi d'Angleterre, dis-lui de ma part, que s'il est le roi sur la terre, je suis roi sur la mer. *(N. d. T.)*

Moüette[1] (Paris, 1683). J'ai consulté la version anglaise publiée dans l'ouvrage du capitaine John Stevens : *A New Collection of Voyages and Travels* (1710, 2 vol.). Le récit de Moüette se trouve dans le vol. 2. Voir également les premières pages de la *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie [...] en l'année 1666*, de Roland Fréjus, Paris 1670.

P. 31-36. La lettre de Robert Adams se trouve au Public Record Office (PRO), SP71/12, f. 107.

John Harrison a mené une vie fascinante. Il a combattu en Irlande, été serviteur du prince Henry, puis shérif à l'île de Somers, aux Bermudes. Il est également l'auteur de cinq livres. Pour plus de détails, voir le *Dictionary of National Biography*, vol. 25 (1891).

Les diverses missions de Harrison au Maroc sont évoquées dans *A History of Anglo-Moroccan Relations to 1900*, de P. G. Rogers (1977), p. 24-30. Tous les documents qui subsistent concernant cette mission – y compris la lettre de Charles Ier au sultan marocain et les pétitions présentées par les épouses des marins captifs – se trouvent dans *Les Sources inédites* d'Henry de Castries. Voir la première série, vol. 2 et 3. Pour plus de détails concernant la cruauté du sultan marocain, voir *The Tragicall Life and Death of Muley Abdala Melek, the late King of Barbarie*, de John Harrison (1633).

P. 36-42. L'ordre de mission de William Rainsborough pour son voyage de 1637 est publié dans *Les Sources inédites*, première série, vol. 3, p. 276. Son récit de la bataille se trouve dans le même volume, p. 309 *sq.* Pour un compte rendu plus détaillé de l'expédition et de la bataille, voir *A True Journal of the Sallee Fleet*, de John Dunton, publié dans le vol. 2 de la *Harleian Collection of Voyages* (2 vol., 1745).

Pour plus d'informations sur la mission d'Edmund Cason à Alger en 1646, voir *Barbary Legend*, de sir Godfrey Fisher (Oxford, 1957), p. 210 *sq.* La mission de Cason est également relatée en détail dans *The Scourge of Christendom*, de R. L. Playfair (1884). Voir le chap. 5, p. 63 *sq.* La lettre de

1. Voir note 1, p. 271

Thomas Sweet à sa famille est citée dans Vitkus (ed.), *Piracy, Slavery and Redemption.*

La meilleure description, et la plus complète, des attaques des corsaires en Espagne se trouve dans *Spanish Captives in Africa in the Early Modern Age*, d'Ellen Friedman (Wisconsin, 1983). Pour plus d'informations sur les attaques perpétrées sur les navires des colonies d'Amérique du Nord, voir l'excellent ouvrage de Charles Summer, *White Slavery in the Barbary States* (Boston, 1847).

2. *Sultan d'esclaves, p. 43-61*

P. 43-50. Pour des informations générales sur l'ascension au pouvoir de Moulay Ismaïl, voir la biographie de Wilfred Blunt, *Black Sunrise: The Life and Times of Mulai Ismail, emperor of Morocco, 1646-1727* (1951). Voir également Simon Ockley, *An account of South-West Barbary; containing what is most remarkable in the territories of the King of Fez and Morocco* (1713), notamment p. 83-88. Autre excellente source, le livre de Francis Brooks, *Barbarian Cruelty. Being a true history of the distressed condition of the Christian captives Under the tyranny of Mully Ishmael, Emperor of Morocco* (1693) ; voir en particulier p. 62-63. Pour en savoir plus sur le frère décédé de Moulay Ismaïl, Moulay Rachid, voir Fréjus, *Relation d'un voyage*. Voir également Germain Moüette, *Histoire des Conquestes de Moulay Archy [...] et de Moulay Ismaïl* (Paris, 1683). Moüette, dans *Relation de la captivité*, et Ockley, dans *South-West Barbary*, donnent des descriptions des terres désolées du Tafilalet.

L'émouvante histoire de Jean Ladiré est relatée par Dominique Busnot dans son *Histoire*, p. 58 et 113.

La brève description du Maroc au XVIe siècle est tirée pour l'essentiel de *L'Histoire et la description de l'Afrique*, de Léon l'Africain. La description de al-Badi par l'ambassadeur espagnol en 1579 est publiée dans *Les Sources inédites*, première série, vol. 2, paragraphe XI, sous le titre *Relation d'une Ambassade au Maroc*.

P. 50-61. Le meilleur ouvrage historique concernant la garnison anglaise à Tanger est celui de E. M. G. Routh, *Tangier: England's Lost Atlantic Outpost, 1661-1684* (1912). Dans *The Tangier*

Campaign: The Birth of the British Army (2003), J. M. Smithers examine le long siège de la ville. Voir également Rogers, *Anglo-Moroccan Relations*, et *Captives: Britain, Empire and the World*, de Linda Colley (2002). Pour plus d'informations sur la vie quotidienne à Tanger, et le colonel Percy Kirke, voir Edwin Chappell (ed.), *The Tangier Papers of Samuel Pepys* (1935), notamment p. 48, 90 et 102. La mission de Kirke à Meknès est décrite dans un pamphlet anonyme intitulé *The Last Account from Fez, in a letter from one of the Embassy, etc.* (1683). Voir aussi Routh, *Tangier*, p. 201-208.

La meilleure évocation du séjour du caïd Mohammed ben Haddu Ottur à Londres se trouve dans William Bray (ed.), *Memoirs illustrative of the life and writings of John Evelyn* (2 vol., 1818) ; voir notamment vol. 1, p. 505 *sq.*

L'esclave anglais Thomas Phelps finit par rentrer en Angleterre et écrivit un récit de ses expériences, qui fut publié en 1685 sous le titre *A True Account of the Captivity of T Phelps at Mechaness in Barbary, and of his strange escape.*

Pour plus de détails concernant l'abandon anglais de Tanger, voir Routh, *Tangier*. Le meilleur bref compte rendu des négociations qui suivirent le retrait des troupes se trouve dans Rogers, *Anglo-Moroccan Relations*.

3. Capturés en mer, p. 63-81

P. 63-68. La seule évocation de l'enfance de Thomas Pellow et du départ du *Francis* de Falmouth se trouve dans les *Adventures* de Pellow. Pour plus d'informations concernant Penryn, et les familles de marins qui vivaient dans ce village, voir *Penryn in the Eighteenth Century*, de June Palmer, publié à compte d'auteur en 1991. Voir également Daniel Defoe, *A Tour thro'the Whole Island of Great Britain* (3 vol., 1724-1727). Pour les remarques de Peter Mundy, voir John Keast (ed.), *The Travels of Peter Mundy, 1597-1667* (1984).

Une grande partie des informations concernant la capture de vaisseaux britanniques et américains dans la période 1715-1720 est tirée de documents conservés au PRO. Voir notamment le dossier SP71/16, qui contient une foule d'informations, y compris des lettres, des pétitions et des rapports rédigés par les consuls.

Pour plus de détails concernant les navires utilisés par les corsaires de Barbarie, voir *The Barbary Corsairs*, de Lane-Poole, et *Les Corsaires de Salé*, de Coindreau. Pour les préparatifs d'usage avant de prendre la mer, voir Dan, *Histoire de la Barbarie*. Dan évoque également la violence de leurs attaques, décrivant les pirates surgissant sur le pont supérieur, les manches relevées, leur cimeterre à la main, hurlant tous ensemble de manière terrifiante.

P. 68-74. Le récit fait par Joseph Pitts de sa capture et de ses années de captivité est l'un des plus intéressants sur l'esclavage en Afrique du Nord. Il fut publié en 1704 sous le titre *True and Faithful Account of the Religion and Manners of the Mahommetans, with an Account of the Author's Being Taken Captive.*

Le récit passionnant que fait Abraham Browne de sa propre capture est peu connu. Il figure dans Stephen T. Riley (ed.), *Seafaring in Colonial Massachusetts*, publié par la Colonial Society of Massachusetts (Boston, 1980). La mort atroce du capitaine Bellamy est relatée dans *Barbarian Cruelty*, de Brooks.

On ignore encore à ce jour si Delgarno était l'officier qui commandait le mystérieux vaisseau vu au large de Salé. Son navire amiral, le *Hind*, était en réparation à Gibraltar après une intervention militaire au large du cap Cantin. Voir Morsy, *La Relation de Thomas Pellow*, p. 71, n. 13.

P. 74-81. La meilleure description de Salé à l'époque se trouve dans la *Relation* de Moüette. Voir également *The History of the Revolutions in the Empire of Morocco* (1729), p. 343 *sq.*

L'arrivée à Salé était toujours une expérience épouvantable pour les nouveaux esclaves. L'ambassadeur français Pidou de Saint-Olon affirme qu'ils étaient exposés « aux huées de tout le peuple, et en particulier des plus jeunes, dont certains ne [les] suivent que pour le seul plaisir de [les] injurier ou de [leur] jeter des pierres ». Son excellent ouvrage, *État présent de l'empire de Maroc*, publié à Paris en 1694[1], fut traduit en anglais l'année suivante sous le titre *The Present State of the Empire of Morocco.*

La meilleure description du traitement des esclaves en Barbarie se trouve dans Clissold, *The Barbary Slaves*. Voir également

1. Voir note 1, p. 271.

Christopher Lloyd, *English Corsairs on the Barbary Coast* (1981). Pour plus d'information sur l'esclavage à Tripoli, voir Seton Dearden, *A Nest of Corsairs* (1905). L'esclave anglais George Eliot a laissé un récit très intéressant de sa vie en captivité. Son livre *A true narrative of the life of Mr G. E. who was taken and sold for a slave*, fut publié en 1780; voir p. 11-16. Voir également Adam Elliot, *A Narrative of my travails, captivity and escape from Salle in the kingdom of Fez* (1682). La meilleure description des matamores de Salé, et des conditions de détention des esclaves se trouve dans Moüette, *Relation.*

Presque tous les récits laissés par les anciens esclaves comprennent une description du marché aux esclaves et des ventes aux enchères. L'un des témoignages les plus intéressants figure dans William Okeley, *Ebenezer: or, A Monument of Great Mercy, Appearing in the Miraculous Deliverence of William Okeley* (1675). Ce livre fort rare a été réimprimé dans Vitkus (ed.), *Piracy, Slavery and Redemption*; voir p. 150 *sq. A True and Faithful Account*, de Pitts, contient aussi une description intéressante du marché d'Alger.

Pellow et ses camarades eurent la chance de ne pas trop souffrir durant leur marche vers Meknès. John Whitehead fut l'un des nombreux esclaves qui, en 1693, avaient enduré d'affreux tourments. « Après la fatigue de notre voyage, dormir dehors chaque jour dans une brume malsaine et parfois sous la pluie nous a tous rendus malades; certains d'une fièvre et d'une douleur, d'autres seulement d'une fièvre. » Whitehead a laissé un témoignage remarquable de sa vie d'esclave. Le manuscrit, intitulé « John Whitehead: His Relation of Barbary », n'a jamais été publié. L'original se trouve à la British Library, MS Sloane, 90.

4. Les tourments de Pellow, p. 83-98

P. 85-93. Il y a de nombreuses descriptions de Moulay Ismaïl, de son caractère, de son physique et de ses vêtements. Deux histoires marocaines ont été particulièrement utiles dans l'analyse de son long règne. *Le Maroc de 1631 à 1812* est une traduction éditée de l'ouvrage de Ahmad al-Zayyani, *Ettordjeman elmoarib an douel elmachriq ou'Imaghrib.* La traduction française d'Octave Houdas a été publiée par l'École des langues orientales

vivantes (Paris), série 3, vol. 18. Le second texte est d'Ahmad ben Khalid al-Nasari, *Kitab al-istiqsa li-akhbarduwal al-Maghrib al-Aqsa*, traduit en français par Eugène Fumey sous le titre *Chronique de la Dynastie Alaouite du Maroc*, et publié dans les vol. 9 et 10 des *Archives marocaines, Publication de la Mission scientifique du Maroc* (Paris, 1906-1907).

Pour les descriptions les plus perspicaces et les plus intéressantes de l'époque, voir Busnot, *Histoire*, et Brooks, *Barbarian Cruelty.* Whitehead, dans « His Relation of Barbary », donne quantité d'autres exemples de la cruauté du sultan, tandis que Saint-Olon, dans *État présent*, raconte l'accueil réservé par le sultan aux ambassades étrangères. D'autres récits passionnants concernant Moulay Ismaïl se trouvent dans les divers mémoires de Jean-Baptiste Estelle; voir de Castries, *Les Sources inédites*, deuxième série, vol. 3. Pour une analyse moderne du personnage, voir Blunt, *Black Sunrise*, et Defontin-Maxange, *Le Grand Ismaïl, empereur du Maroc* (Paris, 1928). On trouvera une analyse en profondeur du règne du sultan dans *Moulay Ismaïl et Jacques II*, d'Henry de Castries (Paris, 1903).

Une des particularités du sultan était que son teint changeait de couleur selon son humeur. C'était « un mulâtre de par sa couleur, dit Francis Brooks, mais quand il est en colère, il devient [...] aussi noir qu'une créature de l'enfer ». Jean-Baptiste Estelle nota lui aussi que le sultan devenait « inexplicablement noir » quand il était fâché. Busnot s'étonna également de cet étrange phénomène. Quand il était de bonne humeur, le sultan était « plus blanc qu'à l'ordinaire ». En colère, il « devient noir et ses yeux sont tout en sang ».

Le Kubbat al-Khayyatin se visite encore aujourd'hui. Un labyrinthe de tunnels s'enfonce sous la terre, où ils débouchent sur des entrepôts et d'autres tunnels. Les parties les plus profondes sont interdites d'accès depuis les années 1950, après la disparition d'un couple de touristes français descendus dans le labyrinthe.

Les châtiments auxquels étaient soumis les esclaves sont bien documentés dans tous les récits écrits par d'anciens captifs. Okeley, Moüette, George Elliot et Brooks évoquent tous les bastonnades, ainsi que Dominique Busnot.

La conversion forcée était répandue en Barbarie, mais il y avait aussi beaucoup de captifs qui décidaient de se convertir pour échapper aux horreurs du quartier des esclaves. Pitts

relate sa propre expérience de conversion forcée dans *A True and Faithful Account.* Il y a également un excellent compte rendu dans Dan, *Histoire de la Barbarie.* Une description antérieure se trouve dans *A True Relation of the Travels and Miserable Captivity of William Davis, Barber-Surgeon of London, circa 1597.* Ce récit passionnant fut publié dans *A New Collection of Voyages,* de Stevens. Voir également Moüette, *Relation,* p. 69 *sq.*

P. 93-98. Une grande partie de la section sur La Mamora est tirée de documents trouvés dans de Castries, *Les Sources inédites,* série 2, vol. 2. Voir notamment Germain Moüette, *Histoire des Conquestes,* réimprimée dans ce volume. Les documents concernant la campagne de Larache se trouvent dans le vol. 3 et comprennent des rapports rédigés par Jean Périllié, le consul français, et beaucoup d'informations intéressantes concernant les négociations qui suivirent la prise de la garnison. Voir aussi *Voyage en Espagne d'un Ambassadeur Marocain, 1690-1691* (traduction de H. Sauvaire, Paris, 1884).

Il subsiste de nombreux documents relatant le siège de Ceuta, qui se poursuivit par intermittence sur plusieurs années. Les plus intéressants se trouvent dans de Castries, *Les Sources inédites,* série 2, vol. 4 et 5.

Pour des informations générales et une analyse de la présence espagnole au Maroc, voir Friedman, *Spanish Captives,* et Blunt, *Black Sunrise.*

5. *Le quartier des esclaves, p. 99-114*

P. 99-106. Les descriptions des cachots de Meknès sont nombreuses et variées. Une des plus intéressantes est celle de Nolasque Néant, *Relation des Voyages au Maroc des Rédempteurs de la Merci en 1704, 1708 et 1712,* publiée dans *Les Sources inédites.* Il y a des centaines d'autres références à ces cachots dans cet ouvrage. Brooks, Busnot et Saint-Olon donnent également de nombreuses informations sur les conditions de détention des captifs.

Des récits relatant les souffrances des esclaves anglais se trouvent au PRO. La lettre de John Willdon à sa femme est conservée dans le dossier SP71/16, f. 503, et la lettre de John Stocker dans SP71/16, f. 465. Le manque de nourriture et la

piètre qualité du pain font l'objet de multiples plaintes. Voir notamment Busnot, *Histoire,* p. 110 *sq*; Ockley, *South-West Barbary,* et Whitehead « His Relation of Barbary ».

Le tableau que brosse Pellow des affreuses conditions à Meknès est entièrement corroboré par les lettres de ses camarades.

P. 107-114. Pour une description générale du palais de Meknès, voir Blunt, *Black Sunrise,* chap. 6. On trouve une excellente explication du rôle joué par Moulay Ismaïl dans la construction du palais dans al-Zayyani, *Le Maroc,* p. 25 *sq.* Voir également al-Nasari, *Chronique.*

On trouve aussi de bonnes descriptions du palais de Meknès vers 1690 dans le *Mémoire de Jean-Baptiste Estelle,* daté du 19 juillet 1690, figurant dans de Castries, *Les Sources inédites,* série 2, vol. 3, p. 312 *sq.* Voir également la description d'Estelle dans le vol. 4, p. 389 *sq.* et 689 *sq.*

Parmi d'autres témoignages intéressants, voir Busnot, *Histoire,* et Saint-Olon, *État présent,* p. 74 et 77. On trouve des descriptions des exquis jardins de Meknès dans Moüette, *Histoire des Conquestes,* et de Castries, *Les Sources inédites,* série 2, vol. 2, p. 141.

Presque chaque récit d'esclave survivant fournit des descriptions de la terrible routine quotidienne des travaux forcés. Voir notamment Moüette, *Relation,* et Whitehead, pour les épreuves physiques endurées par les captifs. Moüette souligne les dangers de la peste dans sa *Description du Maroc.* Celle-ci forme la troisième partie de son *Histoire des Conquestes* et se trouve également dans de Castries, *Les Sources inédites,* série 2, vol. 2, p. 174.

La lettre de Thomas Goodman se trouve au PRO, réf. SP71/16, f. 506, et celle de Thomas Meggison également, réf. SP71/16, f. 505. Quand John Willdon se plaint d'avoir été oublié par son pays natal, il exprime une angoisse fréquente parmi les esclaves; la plupart d'entre eux craignaient de ne jamais revoir leurs famille et amis.

6. *La garde des concubines, p. 115-132*

P. 115-122. Le roi George Ier était aussi impopulaire auprès de ses sujets qu'il l'est auprès des biographes royaux. La biographie la plus complète est celle de Ragnhild Hatton, *George I:*

Elector and King (1978). Voir également H. M. Imbert-Terry, *A Constitutional King: George the First* (1927). On trouve aussi de fascinants détails sur le roi dans *The Story of St James's Palace*, de Bruce Graeme (1929). Pour plus d'informations sur la vie à la cour, voir J. M. Beattie, *The English Court in the Reign of George I*, Cambridge (1967), p. 279 *sq.* On trouvera une vision d'ensemble des manœuvres politiques durant les années 1715-1718 dans *Stability and Strife*, de W. A Speck (1977).

La pétition des femmes et veuves d'esclaves anglais se trouve au PRO, réf. SP71/16, f. 497. Le dévouement sans relâche de Jezreel Jones à la cause des esclaves est mentionné dans *Anglo-Moroccan Relations*, de Rogers.

Pour plus d'informations concernant la carrière politique de Joseph Addison, voir Peter Smithers, *The Life of Joseph Addison* (1968). La mission de l'amiral Cornwall à Gibraltar et au Maroc est relatée p. 405 *sq.* du livre de Smithers. Voir aussi Rogers, *Anglo-Moroccan Relations*, et Stetson Conn, *Gibraltar in British Diplomacy in the Eighteenth Century* (New Haven, 1942).

Les récits pittoresques de Lancelot Addison furent publiés en 1671 sous le titre *An Account of West Barbary*. L'essai de Joseph Addison sur Moulay Ismaïl se trouve dans *Addison, Works* (6 vol., 1901), édité par Richard Hurd et Henry Bohn. Voir vol. 4, p. 436 *sq.* Le document qu'il emporta à la réunion du Conseil des ministres le 31 mai 1717 se trouve au PRO, réf. SP71/16, f. 507. La lettre de Moulay Ismaïl à l'amiral Cornwall est citée dans J. F. P. Hopkins, *Letters from Barbary, 1576-1774* (Oxford, 1982).

Le récit de la mission de Coninsby Norbury à la cour marocaine, y compris les divers rapports rédigés par le caïd Ahmed ben Ali ben Abdallah et d'autres, se trouve au PRO, réf. SP71/16. Rogers, dans *Anglo-Moroccan Relations*, évoque longuement le consul Hatfeild. Une grande partie de la correspondance de ce dernier se trouve au PRO, réf. SP71/16. Voir également Dominique Meunier, *Le Consulat anglais à Tétouan sous Anthony Hatfeild* (Tunis, 1980).

P. 122-127. Une grande partie de la section concernant le sérail est basée sur les *Adventures*, de Pellow. Le récit captivant que fait Maria Ter Meetelen de sa vie au harem fut publié pour la première fois aux Pays-Bas en 1748. Ce document est aujourd'hui épuisé. J'ai consulté l'édition française de 1956, parue sous

le titre *L'Annotation Ponctualle de la description de voyage étonnante et de la captivité remarquable et triste pendant douze ans de moi*, traduite par G.-H. Bousquet et G. W. Bousquet-Mirandolle (Paris).

P. 127-132. La partie concernant le sultan est aussi largement tirée du récit de Pellow. La brutalité de Moulay Ismaïl est amplement confirmée par des dizaines de témoignages oculaires. La pratique du sultan d'élever des esclaves est également notée ailleurs. L'histoire de Chastelet des Boyes fut publiée dans la *Revue africaine* (Paris, 1869), vol. 12, n° 67, p. 28 *sq.*, sous le titre *L'Odyssée, ou diversité d'aventures, rencontres et voyages en Europe, Asie et Afrique par le sieur Du Chastelet des Boyes*, L. Piesse (éd.).

7. *Les rebelles du Haut-Atlas, p. 133-155*

P. 133-136. La lettre anonyme, qui semble avoir été écrite au cours de la première semaine de mars 1717, se trouve au PRO, réf SP71/16, f. 499. Pour plus de détails sur le chantier du palais, voir al-Zayyani, *Le Maroc*, et al-Nasari, *Chronique*. Il y a une description intéressante des écuries dans Saint-Olon, *L'État présent*, p. 76. Voir aussi Busnot, *Histoire*, p. 78 *sq.* Busnot remarque avec ironie que « les femmes et les enfants du roi de Maroc auraient un sort plus heureux s'il les aimait autant que ses chevaux ». La taille des écuries, aujourd'hui en ruine, reste extraordinairement impressionnante.

L'obsession du sultan pour les chats est notée par divers observateurs. Voir Busnot, *Histoire*, p. 82.

Les esclaves qui parvinrent à regagner l'Angleterre ne laissèrent que peu d'écrits concernant leurs pratiques religieuses dans les cachots de Meknès. Le sermon de Cotton Mather, qui comprend des détails concernant les souffrances des captifs américains, fut d'abord publié à Boston en 1703 sous le titre « The Glory of Goodness », et réimprimé en 1999 dans Paul Baepler (ed.), *White Slaves, African Masters: An Anthology of Barbary Captivity Narratives* (Chicago). Le récit poignant de Joshua Gee fut d'abord publié à Hartford en 1943 dans Charles A. Goodwin (ed.), *Narrative of Joshua Gee, of Boston, Mass., while he was a captive in Algeria of the Barbary pirates, 1680-1687*. D'après Sumner, dans *White Slavery*, Mather était un ami de la

famille Gee. En janvier 1715, « il dîna avec M. Gee, pour fêter l'anniversaire du retour de son fils d'Alger ».

Ellen Friedman, dans *Spanish Captives*, donne quelques informations concernant les pratiques religieuses dans les quartiers des esclaves et notamment les services catholiques qui y étaient tolérés par Moulay Ismaïl. Voir p. 85 *sq.* pour des informations sur le père Francisco Silvestre. Elle évoque également en détail le père espagnol Francisco Jiminez, qui travaillait à l'époque dans les *bagnios*, ou prisons d'esclaves, à Alger. Pour plus d'informations, voir « The Exercise of Religion by Spanish Captives in North Africa », publié dans *The Sixteenth Century Journal*, vol. 6, n° 1, 1975, et « Christian Captives at Hard Labour in Alger », du même auteur, publié dans *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 13 (1980).

Brooks, dans *Barbarian Cruelty*, donne son témoignage sur les pratiques des esclaves anglais à Meknès (p. 71). Busnot donne quelques informations concernant les catholiques dans *Histoire*, p. 109. L'une des descriptions les plus intéressantes de la vie religieuse des chrétiens esclaves à Alger fut rédigée par un pasteur captif, Devereux Spratt. Son récit est publié dans *Travels and Researches in Crete*, T. A. B. Spratt (2 vol., 1865), vol. 1, annexe II, p. 384. Spratt finit par être libéré, mais il choisit de rester parmi ses anciens camarades captifs, « [...] jugeant que je pourrais être plus utile à mon pays en continuant à endurer des malheurs avec le peuple de Dieu plutôt qu'à goûter la liberté chez moi ».

P. 136-145. La majeure partie de la section concernant la fuite de Pellow est tirée de son propre récit. Morsy, dans *La Relation de Thomas Pellow*, fournit une foule de notes intéressantes sur les endroits traversés par Pellow et les divers personnages qu'il y rencontra. Saint-Olon avait raison de noter le rôle important des renégats européens dans l'armée de Moulay Ismaïl. Tout comme son frère Moulay Rachid, Moulay Ismaïl dépendait de l'expertise militaire pour venir à bout de ses nombreux ennemis.

P. 145-155. La plupart des récits écrits par d'anciens esclaves comprennent des informations sur les milliers de renégats qui étaient au service de Moulay Ismaïl. Pour plus de détails sur Carr, voir Braithwaite, *History*, p. 185. Le cas de Laureano est

mentionné dans l'*Histoire* de Busnot. Les remarques de Joseph Morgan sont citées dans *A Voyage to Barbary*, 1736. La deuxième édition de ce livre fut publiée sous le titre plus connu de *Several Voyages to Barbary*. Voir également Clissold, *The Barbary Slaves*, pour plus d'informations sur les renégats dans toute la Barbarie.

La tristement célèbre garde noire était redoutée par les esclaves européens. Voir Brooks, *Barbarian Cruelty*, p. 60 *sq.*; Saint-Olon, *État présent*, p. 97 et 104. Al-Zayyani, dans *Le Maroc*, donne une description très intéressante de la manière dont les membres de la garde noire étaient élevés depuis leur plus tendre enfance. Voir aussi Blunt, *Black Sunrise*, p. 45 *sq.*, et Budget Meakin, *Land of the Moors* (1901), p. 155 *sq.*

La situation des juifs au Maroc est évoquée par Busnot dans *Histoire*, p. 68 *sq*, et Ockley, dans *South-West Barbary*, p. 99; voir aussi Saint-Olon, *État présent*, p. 77 *sq*, et Blunt, *Black Sunrise*, p. 43.

Il existe malheureusement fort peu de descriptions de la monstrueuse Laïla Zidana, hormis celles de Busnot dans *Histoire*, p. 75, et d'Ockley. Il est possible que Moulay Ismaïl ait été séduit par sa corpulence, car d'après Saint-Olon, « comme les femmes les plus grosses sont les plus estimées, elles ne mettent jamais d'habits qui les serrent, afin de devenir telles [...] ».

Le poème marocain célébrant les vertus de Moulay Ismaïl est cité dans *Le Maroc*, d'al-Zayyani, p. 141. La ferveur religieuse du sultan était sincère. Il observait tous les jeûnes et fêtes de l'islam, priait souvent en public et consultait continuellement le Coran.

8. La conversion, p. 157-169

P. 157-160. Pour en savoir plus sur l'histoire de Penryn, voir Palmer, *Penryn*. Cet ouvrage contient également de précieuses informations sur Valentine Enys, de même que *Cornwall, the Canaries and the Atlantic: The Letter Book of Valentine Enys, 1704-1719*, June Palmer (ed.), Institute of Cornish Studies (1997).

La liste d'esclaves fournie par Hatfeild se trouve au PRO, réf. SP71/16, ff. 584-587, et elle est intitulée « List of English Captives in Mequinez ».

La lettre de John Pitts à son fils fut publiée dans Pitts, *A True and Faithful Account*. Les messes de repentir et d'action de

grâces étaient souvent célébrées pour les captifs de retour. Le rite Laudian pour le retour des renégats, d'abord publié en 1637, est réimprimé dans Vitkus (ed.), *Piracy, Slavery and Redemption.*

P. 160-166. The Renegado a récemment été publié dans Daniel J. Vitkus (ed.), *Three Turk Plays from Early Modern England* (New York, 2000). Ce livre contient également *Selimus* et *A Christian Turned Turk.* Les diverses pétitions des épouses d'esclaves anglais se trouvent au PRO, réf. SP71/16.

Pour en savoir plus sur Alexander Ross, voir l'excellent ouvrage de Nabil Matar, *Islam in Britain* (Cambridge, 1998), p. 73 *sq.* Voir également Bernard Lewis, *Islam and the West* (New York, 1993). La British Library possède un exemplaire datant de 1688 de la traduction de Ross, *The Alcoran of Mahomet.* Le livre de Humphrey Prideaux, *The True Nature of Imposture, Fully Displayed in the Life of Mahomet,* a fait l'objet de nombreuses éditions. Je me suis référé à l'édition de 1697.

La critique du monde musulman n'était pas limitée aux ouvrages théologiques et pseudo-historiques. *The Noble Slaves* (1722), de Penelope Aubin, raconte l'histoire imaginaire de quatre nobles capturés par les corsaires de Barbarie. Dans sa préface, Aubin rappelle à ses lecteurs que l'esclavage des Blancs se poursuit depuis de nombreuses décennies en Afrique du Nord. Dans l'épilogue, elle note « qu'un grand nombre d'esclaves chrétiens sont attendus de retour en Europe, rachetés des mains de ces cruels infidèles, parmi lesquels nos nobles esclaves ont tant souffert pendant si longtemps ». Voir également G. A. Starr, « Escape from Barbary : A 17th Century Genre », dans le *Huntingdon Library Quarterly,* 29 (1965).

Le sermon de 1698 de Cotton Mather fut d'abord publié à Boston sous le titre « A Pastoral Letter to the English Captives in Africa ». Ce texte rare est disponible sur microfiche à la British Library.

Simon Ockley est un personnage fascinant, très intéressant à étudier; voir le *Dictionary of National Biography,* vol. 41. On trouve aussi des informations sur sa vie dans l'édition de 1847 de son livre, *History of the Sarracens* (2 vol., 1708-1718).

P. 167-169. La description de la campagne de Guzlan est tirée des *Adventures* de Pellow.

9. À la cour de Moulay Ismaïl, p. 171-191

P. 171-172. Pour en savoir plus sur les années passées par le consul Hatfeild au Maroc, voir sa correspondance au PRO, réf. SP71/16. Sa lettre évoquant la torture à Tétouan fut publiée par Windus, dans *Journey to Mequinez,* p. 199. Voir également Rogers, *Anglo-Moroccan Relations.* Pour les plaintes des marchands de Londres, voir Leo Stock (ed.), *Proceedings and Debates of British Parliament, respecting North America* (Washington, 1924), vol. 3, p. 432 *sq.*

P. 173-191. On ne sait presque rien du commodore Charles Stewart. Il existe une courte biographie dans Edith Johnston-Liik (ed.), *History of the Irish Parliament, 1662-1800* (6 vol., Belfast, 2002), vol. 6. Stewart est également mentionné dans Romney Sedgwick (ed.), *History of Parliament: The House of Commons, 1715-1754, Members* (2 vol., 1970), vol. 2, p. 447 *sq.* Voir aussi John Charnock, *Biographia Navalis* (6 vol., 1794-1798), vol. 3, p. 304 *sq.*

La liste des présents que Stewart emporta à la cour marocaine est citée dans SP71/16, f. 613. Une grande partie du reste de ce chapitre, notamment la période passée par Stewart à Meknès, est tirée de Windus, *Journey to Mequinez.* Windus était très observateur et il a écrit une des plus belles descriptions du palais de Meknès. Pour une étude moderne de la construction du palais et une analyse complète des ruines, voir Marianne Barreaud, *L'Architecture de la Qasba de Moulay Ismaïl à Meknès* (Casablanca, 1976).

10. L'évasion ou la mort, p. 193-209

P. 193-197. Le retour en Angleterre du commodore Charles Stewart fit l'objet de nombreux articles dans la presse. Le compte rendu du *Daily Post,* daté du mardi 5 décembre 1721, est le plus complet. Voir également les articles du *London Journal* des 16, 23 et 30 décembre 1721. *A Tour,* de Daniel Defoe, offre une description pittoresque de Londres à l'époque. La plupart des autres détails ont été tirés de journaux de Londres.

Le sermon de William Berryman fut publié en 1722 sous le titre « A Sermon Preached at the Cathedral Church of St Paul, December 4, 1721, before the Captives Redeem'd by the late treaty with the Emperor of Morocco ».

P. 198-209. Le récit des deux tentatives d'évasion de Pellow est tiré de ses *Adventures.* D'autres captifs ont laissé des descriptions des dangers courus par les esclaves qui fuyaient le Maroc de Moulay Ismaïl. Voir Moüette, *Relation* ; Phelps, *A True Account,* p. 504 ; Brooks, *Barbarian Cruelty,* p. 86 ; Busnot, *Histoire.*

Busnot donne aussi des détails sur la remarquable évasion de deux esclaves français, Jean Ladiré et Guillaume Croissant. L'évasion la plus spectaculaire fut entreprise par William Okeley et un petit groupe de ses amis. Ils fabriquèrent un bateau démontable, parvinrent à le faire passer jusqu'à la côte et à rallier Minorque à la voile. Voir Vitkus (ed.), *Piracy, Slavery and Redemption,* p. 124-192.

11. Frères ennemis, p. 211-232

P. 211-215. Le récit de la mission de Jean de la Faye se trouve dans un ouvrage très rare intitulé *Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux royaumes de Maroc & d'Alger pendent les Années 1723, 1724 & 1725, par les pères Jean de la Faye, Denis Mackar, Augustin d'Arcisas, Henry le Roy* (Paris, 1726). Un exemplaire est conservé à la Middle East Library, St Anthony's College, Oxford. Pour en savoir plus sur les missions du père Garcia Navarra en Afrique du Nord, voir M. Garcia Navarra, *Redenciones de cautivos en Àfrica, 1723-1725* (Madrid, 1946).

P. 216-220. Pour plus de détails sur John Russell, voir Rogers, *Anglo-Moroccan Relations.* Il existe une foule d'informations sur sa mission à Meknès, notamment dans *History,* de Braithwaite. Les circonstances de la mort de Moulay Ismaïl sont relatées dans Adrien de Mairault, *Relation de ci qui s'est passé dans le royaume de Maroc depuis l'année 1727 jusqu'an 1737* (Paris, 1742) ; voir en particulier p. 42 *sq.* Voir également Blunt, *Black Sunrise.*

Pellow donne beaucoup d'informations sur la rivalité et les batailles entre Abdelmalek et Ahmed ed-Dehbi. Sa version des

événements est dans l'ensemble corroborée par Muhammad al-Qadiri dans Norman Cigar (ed.), *Nashr al-Mathani : The Chronicles* (1981). Ce document relate année par année les troubles qui ont suivi la mort de Moulay Ismaïl, et sa chronologie précise permet de dater les événements les plus importants. Pour en savoir plus sur le personnage d'Ahmed ed-Dehbi voir de Mairault, *Relation,* pp. 56-57, Al-Nasari, *Chronique,* et Louis de Chénier, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire de l'Empire du Maroc* (3 vol., 1787).

P. 220-232. Le récit du voyage de Russell pour Meknès est tiré de Braithwaite, *History.* Ce livre contient une foule d'informations sur les renégats européens vivant au Maroc, ainsi que sur Pellow et le changement intervenu chez lui à la suite de son séjour au Maroc. Voir notamment p. 192 *sq.* Les archives du PRO sont également intéressantes concernant la mission de Russell. Voir SP17/17, première partie.

Les événements qui ont mené à la guerre civile sont relatés dans Pellow, *Adventures* ; Braithwaite, *History* ; de Chénier, *Recherches historiques* ; et al-Qadiri, *The Chronicles.*

Moulay Abdallah devait s'avérer aussi imprévisible et aussi violent que son père. Voir de Chénier, *Recherches historiques,* et al-Qadiri, *The Chronicles.*

12. Le long chemin du retour, p. 233-255

P. 233-242. Une bonne partie de ce passage est tirée du récit de Pellow. Voir les notes dans Morsy, *La Relation,* notamment p. 161 *sq.* Pour en savoir plus sur l'exploitation française de la Guinée, voir P. E. H. Hair, Adam Jones et Robin Law (eds.), *Barbot on Guinea: The Writings of Jean Barbot on West Africa, 1678-1712* (1992). Voir également William Smith, *A New Voyage to Guinea* (1744).

Pour plus de détails sur la mission de Sollicoffre au Maroc, voir PRO ; SP17/18. La mission est également évoquée dans Rogers, *Anglo-Moroccan Relations.* La lettre du duc de Newcastle à Sollicoffre se trouve au PRO, réf. SP17/18, f. 97.

P. 242-255. La dernière étape du voyage de Pellow est tirée des *Adventures.* Voir également Colley, *Captives,* p. 95-96. Malgré

mes recherches, je n'ai pu retrouver l'article de journal concernant l'arrivée de Pellow à Londres.

Épilogue, p. 257-267

P. 257-259. La capture de l'équipage de l'*Inspector* est relatée dans *Barbarian Cruelty*, de Thomas Troughton (1751). Pour des informations générales sur le règne de Sidi Muhammad, voir Meakin, *The Moorish Empire*, p. 262 *sq.* Pour une analyse plus détaillée de sa personnalité et de sa politique étrangère, voir de Chénier, *Recherches historiques*, p. 279-364. De Chénier dresse la liste de tous les traités signés par le sultan Muhammad avec les puissances européennes. Voir également Clissold, *The Barbary Slaves*, p. 152 *sq.* ; Lloyd, *English Corsairs*, p. 157 *sq.* ; John B. Wolf, *The Barbary Coast: Algiers Under the Turks, 1500-1830* (1979) ; et Lane-Poole, *The Barbary Corsairs*, p. 273 *sq.* Dans les années qui suivirent la guerre d'Indépendance, les navires américains furent durement frappés par les corsaires de Barbarie. Sumner, dans *White Slavery*, donne une excellente vue d'ensemble des diverses attaques perpétrées sur les vaisseaux américains et la réaction produite ; voir notamment p. 30-42. Pour une analyse plus complète, voir James A. Field, *America and the Mediterranean World, 1776-1882* (Princeton, 1969), et R. W. Irwin, *The Diplomatic Relations of the United States with the Barbary Powers* (Chapel Hill, 1931).

P. 259-267. Nombreux étaient ceux, qui, au XIXe siècle, pensaient que le temps était venu de lancer une grande offensive militaire contre la Barbarie. Voir Filippo Pananti, *Narrative of Residence in Algiers* (1818). Pour en savoir plus sur sir Sydney Smith, voir Clissold, *The Barbary Slaves*, et Howard (ed.), *Memoirs of Admiral Sir Sydney Smith* (1839, 2 vol), notamment vol. 2, p. 194.

Il est extrêmement difficile de connaître le nombre exact d'esclaves détenus en Afrique du Nord tout au long de cette période. Le père Pierre Dan a écrit en 1637 qu'il y avait déjà plus d'un million d'esclaves – sans toutefois étayer son affirmation. Le chiffre d'environ vingt-cinq mille esclaves à Alger, également fourni par Dan, est sans doute plus fiable, car corroboré par de nombreux autres récits, tels que celui de Diego de Haedo, qui écrivait dans le dernier quart du XVIe siècle ; voir sa *Topografía* (Valladolid, 1612). Le père Emanuel d'Aranda donne des chiffres similaires pour Alger dans les années 1650 ; voir sa *Relation de la Captivité à Alger* (Leyde, 1671). Felipe Palermo, un captif, écrivit en septembre 1656 qu'il y avait trente-cinq mille esclaves à Alger ; voir Friedman, *Spanish Captives*. Dans ses *Mémoires du Chevalier d'Arvieux* (Paris, 1735), le chevalier Laurent d'Arvieux prétend qu'il y en avait près de quarante mille. Les diplomates Laugier de Tassy et Joseph Morgan, écrivant au XVIIIe siècle, confirment ce point de vue. Voir Laugier de Tassy, *Histoire d'Alger* (Amsterdam, 1725), et Morgan, *A Voyage to Barbary*.

La question des esclaves blancs en Afrique du Nord a été traitée récemment, et de manière très complète dans l'ouvrage intitulé *Christian Slaves, Muslim Masters: White Slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast and Italy, 1500-1800*, par Robert C. Davis (2003). Davis a produit une analyse détaillée de l'activité corsaire entre le XVIe et le XVIIIe siècle et dressé une liste de tous les comptes d'esclaves pour la même période. De plus, il s'est penché sur le taux de mortalité des captifs – qu'il soit dû à la torture ou à la maladie – et le nombre d'esclaves rachetés par les religieux et les ambassadeurs. Il en conclut que, entre 1530 et 1780, « il y eut certainement un million, voire un million deux cent cinquante mille Européens blancs asservis par les musulmans de la côte de Barbarie ». Voir première partie, ch. 1 et 2.

Pour en savoir plus sur sir Edward Pellew, voir Cyril Northcote Parkinson, *Edward Pellew, Viscount Exmouth* (1934). Le meilleur ouvrage relatant la campagne de Pellew contre Alger est celui de Roger Perkins, *Gunfire in Barbary* (Havant, 1982). Le livre de Playfair, *The Scourge of Christendom*, contient de longues citations des rapports rédigés par Pellew, et le témoignage de William Shaler ; voir p. 258-280.

INDEX

Abdallah, caïd Ahmed ben Ali ben : 119-121
Abdallah, Moulay : devient sultan, 231 ; sa cruauté, 232 ; perd le contrôle du pays, 233 ; recrute pour son armée et capture des esclaves, 239, 240 ; rupture des traités avec les Européens, 241 ; consent à libérer des esclaves, 242
Abdelmalek : 217, 218, 226-228, 230
abid al-Bukari : 147-149, 178, 187
Abigail (navire) : 115
Adams, Robert : 31, 34
Addison, Joseph : 115-119, 121, 171, 172
Aden : 40
Afrique du Nord : 19, 21, 32, 40, 42, 78, 90, 91, 253, 259-262, 267
Agoory : 200, 204, 226
Ahmed, Moulay : 46
Ahmet, Sidi (Laureano) : 146
Alcoran de Mahomet, L' : 161-163
Alexandrie : 40
Alger : marché aux esclaves, 21, 29, 30, 34, 37, 40, 41, 69, 75, 77-79, 257 ; pirates, 28, 66, 258 ; traitement et conversion des esclaves, 90-92, 131, 159, 161 ; nombre d'esclaves, 106, 259 ; liberté de culte, 135, 147 ; menaces du dey, 172 ; rachat des esclaves, 211, 215 ; libération des esclaves américains, 260 ; la flotte de Pellew détruit la ville, 261-263 ; les esclaves sont libérés, 264
Allemagne : 115, 153
Amérique du Nord : 39, 42, 65, 157, 163, 164, 238, 260
Amizmiz : 141
Amsterdam : 205
Andalousie : 28, 181
Angleterre : 18, 22, 25, 26, 28, 30, 31, 33, 34, 36, 37, 39, 41, 49, 55-59, 61, 65, 67, 68, 100, 104, 114, 126, 153, 158, 162, 165, 167, 172, 189, 190, 194, 196, 197, 207, 223, 233, 247, 251, 252, 257
Anne, reine d'Angleterre : 60, 61, 65, 67, 115, 157
Antilles : 157, 237
Arabique, péninsule : 40
Aricha (el-), oued : 139
Arzila : 49
Atlantique : 39, 72, 198, 199, 234, 238, 245, 247, 265
Atlantique Nord : 28, 49, 66, 172

Atlas : 20, 141, 142, 166, 167, 243-245
Ayyachi (el-), Sidi Mohammed : 33-39
Aziza (el-), Halima : 122
Azzemour : 201, 204

Bab Mansour, Meknès : 20
Bab Mrisa, Salé : 265
Babylone : 19, 108, 182
Badi (al-), palais de Marrakech : 48, 49, 107
Bagg, James : 25
Baltimore, Irlande : 29
bandits (corsaires) de Salé, *voir* Salé
Barbade : 65, 124
Barbarie : corsaires de, 18, 22, 23, 25, 26, 29, 30, 41, 64, 73, 157, 164; captifs en, 40-42, 65, 75, 79, 89, 118, 242; apostasie des esclaves, 90, 92, 160-164; voyage de Stewart, 175; fête du Ramadan, 187; bandits, 246; captivité de Pellow en, 249-251, 253, 254; appel au combat contre la, 259-262
Barbot, Jean : 237, 238
Barker, Andrew : 30
Barnicoat, George : 63, 190
Bawden, Joshua : 245
Beaver, John : 251
Bédouins : 235, 240
Bel'ayd, Yahyâ ben : 142
Bellamy, capitaine : 71
Berbères : 235, 243
Berryman, révérend William : 195, 196
Bologne : 48
Boston : 135, 164
Bou Regreg, oued : 27, 73, 265
Boufekrane, vallée de la : 19, 176
Boussacran : 232
Bragance, Catherine de : 49
Braithwaite, John : 96, 145, 146, 216-218, 221-226
Brest : 158
Bristol : 26, 65
Brooks, Francis : 71, 85, 97, 104, 123, 124, 135, 148, 150
Brown, John : 187
Browne, Abraham : 70, 71, 78, 79
Bruster, Mary : 41
Buckingham, duc de : 26
Bukhari (al-), théologien : 147
Busnot, père Dominique : 46, 80, 84, 86, 87, 90, 101, 105, 108, 110, 111, 122, 124, 133, 134, 136, 146, 150-155, 198, 199

Calabre : 41
Calpé : 42
Cambridge : 56, 165
Canaries : 63
Cantin, cap : 73
Caraïbes : 39, 238
Cardiff : 38
Carr : 145, 146, 224
Carter, Argalus : 222
Casbah Tadla : 240
Casbah Temsna : 137, 139-141, 166, 167, 180, 217, 219, 242
Cason, Edmund : 40, 41
Castlereagh, lord : 260
Catherine, navire : 65, 115
Cavelier, Germain : 214
Ceuta : 49, 60, 98, 176, 198
Charles Ier : envoie Harrison à Salé, 32, 34, 35; jure de faire cesser le commerce des esclaves, 36; signe un traité avec le Maroc, 39
Charles II : 42, 49, 51, 55-59
Charles III : 265
Chastelet des Boyes : 131
Chenier, Louis de : 257
Cherif (ech-), Moulay : 167, 168
Cherrat, oued : 138, 139
Chingit : 235, 237, 239, 240
Christian Turned Turk (A) : 161
Church, capitaine Benjamin : 72

Clarke, Briant : 63, 77, 100, 104
Conseil privé : 26, 31, 33
Constant John (The), navire : 115
Constantinople : 64
Coran : 161-163
Cornouailles : 18, 25, 30, 32, 63-65, 89, 127, 158, 159, 163, 196, 223, 241, 247, 252, 259, 261, 265
Cornwall, amiral Charles : 118, 119, 121, 122
Corse : 41
Cottingham, sir Francis : 29
Cragg, James : 172
Crimes, John : 63
Cunningham : 261

Daily News : 193
Daily Post : 196, 197
Dan, père Pierre : 29, 67, 92
Danemark : 258
Dar al-Mansour, Meknès : 109, 133
Dar el-Makhzen, Meknès : 19, 108, 181, 183
Dar Kbira : 19, 21, 108, 181, 183
Dar Oum es-Soltan : 80
David, navire : 65, 115
Davies, George : 241, 242
Davies, Lewis : 63, 74, 77, 100, 190
Daws : 221
Defoe, Daniel : 196
Dehbi (ed-), Ahmed : succède à son père, 218; passion pour la construction, 219; caractère, 220; audience accordée à Russell, 225; soulèvement de la garde noire, 226; reconquête de Meknès, 227, 228; gratitude envers Pellow pour son aide, 229; fait étrangler son frère et rival, 231
Delaval, capitaine George : 60
Delgarno, capitaine : 73, 87
Deptford : 252
Desire, navire : 115, 251
Devon : 27, 30, 159, 196, 204
Dewstoe, capitaine Anthony : 158
Djenné : 49
Douglas, John : 194
Douvres : 173
Draa : 147
Dumont, Pierre-Joseph : 264
Dunnal, John : 63, 105
Dunton, John : 36, 38

Eagle, navire : 241
Édimbourg : 41
Elizabeth, reine d'Angleterre : 27
Elliot, George : 75, 78
Elliot, Matthew : 104
Endeavour, navire : 65, 72, 115
Enys, Valentine : 63, 65, 158, 159
Espagne : captifs espagnols, 21, 216, 221; expulsion des Maures en 1610, 27, 28; traité de paix avec Jacques Ier, 30; Charles Ier et l', 33, 34 ; raids dévastateurs contre l', 42 ; colonies au Maroc, 49; commerce avec l'Angleterre, 65, 66; attaques des colonies, 94, 95, 97, 98,; franciscains espagnols au Maroc, 103; juifs expulsé d', 150 ; mépris de Moulay Ismaïl pour le roi d', 153 ; traité avec le sultan du Maroc, 258
Estelle, Jean-Baptiste : 145
États-Unis d'Amérique : 258
Euphrates, navire : 251, 252
Europe : 18, 21, 23, 27, 29, 39, 41, 42, 48, 66, 77, 85, 93, 99, 115, 116, 154, 183, 220, 221, 225, 239, 259, 260, 264
Evelyn, John : 55, 56
Exeter : 144
Exmouth, lord : 261

Falmouth : 63-65, 157, 247, 252, 254, 261

Faye, père Jean de la : 19, 22, 211-215
Ferris, capitaine Richard : 18, 69-71, 88, 104
Fès : 107, 151, 186; Moulay Ismaïl s'empare du trône, 43-45; splendeur et décadence de la ville, 47, 48; festivités, 97; esclaves renégats, 145, 221; rébellion de la ville, reprise par le sultan, 226, 228-233, 239
Finisterre, cap : 68
Fiolet, Nicolas : 214
Flushing : 241
Foster, John : 104
Fowey : 251
Fowler, capitaine Robert : 68, 69, 105
France : 22, 52, 108; attaques des corsaires de Salé, 28; mission des Français pour racheter les esclaves, 211-215; intérêts des Français au Sénégal, 237-240; puissance maritime, 258
Francis, capitaine : 253
Francis, navire : 18, 22, 23, 63, 65-70, 72, 79, 84, 105, 110, 113, 114, 157-159, 190
Freeholder (The) : 117

Gambie, fleuve : 234
Gascogne, golfe de : 68
Gee, Joshua : 135
Gênes : 63, 64, 66, 68, 107, 248, 258
George, navire : 18, 66, 68-70, 72, 77, 79, 84, 104, 105, 110, 115
George Ier : 115, 116, 171, 174, 179, 185, 196, 197
Gibraltar : 29, 41, 49, 66, 73, 173, 205-207, 250, 252
Glasgow, navire : 262
Gonsalez, dom Louis : 45
Gonzales, Gaspar : 96
Goodman, Thomas : 63, 77, 113, 157, 158, 190
Grande-Bretagne : 39, 87, 113, 115-117, 165, 196, 221, 238, 242, 258, 260
Gravesend : 253
grecs, captifs : 21
Guardian (The) : 117
Guillaume III d'Orange : 59, 60
Guinée : 39, 146, 147, 233, 234, 238
Guzlan : 167, 168

Habsbourg, empire des : 258
Hakem, capitaine Ali : 67-70, 72, 73, 80, 86, 87, 129, 265
Hamet, pacha : 174, 176, 212
Harrani (al-), Moulay : 46
Harrison, John : 32-35
Hatfeild, Anthony : 121, 159, 171, 172, 216
Hattar, Moses ben : 150, 181, 182, 189
Hayes, Alice : 41
Hayes, Richard : 195
Hearne, Thomas : 165
Henry and Mary, navire : 115
Heppendorp, Jan Smit : 59
Héraclius : 154
Hill, James : 61
Hollande : 60
Hornacheros : 28, 38
Hudson, Charles : 172
Hull : 38, 66, 72
Hussey, William : 204-209

Ibn Battuta : 236
Ifrani (al-), Mohammed : 153
Ilfracombe : 26
Impregnable, navire : 262
Inspector, navire : 257
Irlandais, captifs : 29, 93
islam : 26, 46, 47; conversion forcée des esclaves, 21-23, 95, 97, 128, 160, 161, 221; de Pellow, 89-91, 132, 159, 255; conversions volontaires, 145, 146, 205; piété du Sultan, 154, 155, 180; écrits contre l'islam, 163-166; refus de se convertir, 213
Ismaïl, Moulay : 75, 196, 198; autorité de, 17; examine les nouveaux esclaves, 18, 81; cruauté, 23; s'empare du trône à la mort de son frère, 43-47; ambitions de bâtisseur, 49; négociations avec les Anglais, 50-54, 58-61; rupture des accords, 65, 67, 157; fait venir les esclaves de Salé à Meknès, 79; vie quotidienne et traits de caractère, 83-87; donne Pellow à son fils favori, 88; cruauté, 90; apprend la conversion de Pellow, 92; fait tuer son fils, 93; prend La Mamora, 93-95; capitulation de Larache, 96-98; traitement des esclaves, 101, 102, 104, 106, 113, 135, 136; garde noire du sultan, 103, 105, 111, 147-149; construction du palais : 107-111; inspection du chantier, 112; opinion des Anglais sur, 117; négociations avec Addison pour la libération des esclaves, 118-121; le sultan et ses femmes, 122-127; Pellow domestique personnel du sultan, 127-129; marie ses esclaves, 130-132; le sultan et ses chevaux, 134; rébellion des tribus de l'Atlas, 141; se sert des esclaves renégats contre les rebelles, 141-145; relations avec la communauté juive, 150-151; influence de sa première épouse, 151, 152; pouvoir du sultan, 153; orthodoxie religieuse, 154, 155; rébellion et massacre de Guzlan, 167-169; mépris pour les envoyés britanniques, 171; mission de Stewart, 173-183; visite des appartements, 185-187; procession du Ramadan, 187, 188; libération des esclaves britanniques, 189-191; châtiment des *metadores*, 199, 200; ignore la tentative d'évasion de Pellow, 204; négociations pour la libération des esclaves français, 211-216; maladie et mort, 216-220; division du Maroc à la suite de sa mort, 230; succession, 231; louanges posthumes de son règne, 266, 267
Istanbul : 40
Italie : 63, 66

Jacques Ier, roi d'Angleterre : 29, 30
Jacques II, roi d'Angleterre : 59
James, William : 252
Janszoon, Jan, *voir* Mourad Raïs
Jebli (ej-), caïd el-Arbi ben Abbou ould : 219
Jersey : 38
juifs : et le commerce d'esclaves, 79, 150; circoncision, 92; fournisseurs d'alcool, 106; à Casbah Temsna, 140; taxe spéciale, 123; relations avec Moulay Ismaïl, 150, 151, Salom Namias est brûlé vif, 241; au secours de Pellow blessé lors de son évasion, 248
Johnston, William : 205-209, 252
Jones, Jezreel : 116

Kacem, al-Hasan bin : 44
Kasri (el-), Abdallah ben Ali : 37
Kemach, Abraham : 66
Kéroual, Louise de : 56
King's College, Cambridge : 57
Kirke, colonel Percy : 50-54

Ladiré, Jean : 46
La Mamora : 49, 93-95, 249

La Mecque : 134
Larache : 49, 95-97, 182
Laudien, rite : 160
Laureano, *voir* Achmet, Sidi
Le Caire : 40
Le Clerc, François : 101
Le Magdeleine : 73
Léon l'Africain : 47, 48, 236
Leghorn : 66, 69
Leslie, sir James : 51-54
Lisbonne : 65, 205
London Journal : 197
Londres : 26, 33, 38, 40, 41, 53-57, 60, 66, 69, 115, 119, 158-160, 171, 172, 174, 181, 188, 193-197, 215, 216, 226, 241, 242, 251-253, 265
Looe : 26
Louis XIV, roi de France : 20, 107, 108, 153, 154
Lucas, Hamet : 54, 58
Lundy : 26

Madère : 158
Madinat al-Riyad : 109, 186, 231
Magiri (al-) : 28
Mahomet, le Prophète : 28, 44, 81, 154, 162, 163, 165, 244
Maimaran, Abraham : 150
Maimaran, Joseph : 150
Mairault, Adrien de : 216, 219, 220, 227, 228, 231
Majorque : 41
Manche : 25, 29, 63, 157, 173, 254
Maroc : esclavage des Blancs, 17, 21-23, 90, 91, 115 ; réputation de Mourad Raïs, 30 ; Moulay Rachid contrôle le sud, 45 ; Moulay Ismaïl contrôle la majeure partie du pays, 47 ; garnisons espagnoles et portugaises, 49, 97, 98 ; envoie un ambassadeur à Londres, 54-58 ; commerce des esclaves blancs, 77, 79, 81 ; missions de Cornwall puis d'Addison, 117-119 ; envoi d'un consul britannique, 121 ; description d'une casbah, 139 ; troupes noires au, 148 ; communauté juive, 150, 151 ; guerre contre les enclaves chrétiennes, 153, 154 ; Stewart ambassadeur britannique, 173, 174 ; tentatives de fuite de Pellow, 204 ; John Russell consul britannique, 220 ; soulèvement de la garde noire, 226 ; troubles dans tout le pays, 233 ; le nouveau sultan (1757) déclare la guerre aux corsaires de Salé, 257, 258 ; traités avec les puissances étrangères, 258 ; fin de l'esclavage, 264
Marrakech : 20, 43, 46, 48, 107, 139-141, 151, 234, 240
Marten, sir Henry : 32
Massachusetts : 42, 135,
Massion, Bertrand : 214, 215
Mather, Cotton : 135, 164
Maures : 28, 56, 59, 64, 70, 77, 80, 81, 89, 90, 99, 117, 119, 155, 168, 177, 197, 198, 200, 201, 206, 207, 213, 220, 223, 235, 239, 247, 249, 250, 253
Mazagan (El-Jadida) : 49, 198, 200
Mediouni (el-), amiral Abderrahman : 67-69, 72, 73, 80, 87, 265
Méditerranée : 18, 28, 30, 42, 49, 116, 158, 173, 175, 206, 260
Meggison, Thomas : 114
Mehdiya, *voir* La Mamora
Mehemet : 116
Meknès : 193, 194, 198, 200, 251, 252, 259, 266 ; arrivée de captifs anglais, 18, 19, 241, 254 ; Moulay Ismaïl gouverneur puis sultan, 45-47 ; séjour de Leslie 58 ; les captifs sont rassemblés à, 93, 95, 98 ; le quartier des esclaves, 99-106 ; construction d'un palais monumental, 107-109 ; climat de violence, 137 ; rôle de la garde noire, 147-149 ; Thomas Pellow retrouve sa femme et sa fille, 166 ; accueil fastueux des troupes victorieuses dans le Haut-Atlas, 169 ; arrivée du commodore Stewart, 176 ; visite du palais et des ateliers, 181-186 ; missions des Français, 211-215 ; rumeurs de la maladie de Moulay Ismaïl, 216 ; proclamation du nouveau sultan, 219 ; arrivée du consul britannique Russell, 221-222 ; la ville se retourne contre le sultan, 226 ; Ahmed ed-Dehbi reprend le pouvoir, 227-230 ; destructions et atrocités dans la ville, 231 ; arrivée de nouveaux esclaves noirs et douze Français, 240, 241 ; évasion de Pellow, 242, 243, 245
Mérinides : 48
Middleton, sir Henry : 40
Milar : 242
Minorque : 41
Mohammed, Moulay : 152
Montagu, lady Mary Wortley : 115
Moore, J. : 194, 195
Morgan, Joseph : 147
Moüette, Germain : 30, 44-46, 75-77, 91, 95, 101, 103, 104, 106, 110, 111, 198
Mount's Bay : 26
Mourad Raïs : 29, 30
Muhammad, Sidi : 257, 258
Mundy, Peter : 64
Mustafa : 116

Nabuchodonosor : 19
Namias, Salom : 241
Naples : 41
Nasari (al-), Ahmad ben Khalid : 23, 134
Navarra, père Garcia : 215
Néant, Nolasque : 99, 108
Newcastle, duc de : 242
Newgent, Thomas : 88
Newmarket : 56
Nfis, oued : 141
Norbury, capitaine Coninsby : 119-121
Norvège : 41
Noun, oued : 235
Nouvelle-Angleterre : 66, 72, 159, 164

Ockley, Simon : 46, 94, 102, 112, 152, 165, 166
Okeley, William : 78, 79, 90
Omar, caïd : 50, 53, 94, 95
Omar, pacha, dey d'Alger : 261-263
Osborne, John : 104
Osborne, Tom : 251
Othman, Si Mohammed ben : 201, 203, 204
Ottur, caïd Mohammed ben Haddu : 54-58
Oxford : 22, 56, 57, 165
Oxford, comte d' : 165

Padstow : 26, 163
Pays basque : 42
pays de Galles : 29
Peacock, capitaine : 251, 252
Pellew, sir Edward : 261-265
Pellow, capitaine John : à bord du *Francis*, quitte la Cornouailles pour Gênes, 18 ; origines, 63 ; traversée facile jusqu'à Gênes, 65-67 ; capturé au retour, 68-70, 72 ; début de la vie d'esclave à Salé, 75, 77, 79 ; envoyé à Meknès, 80, 81, 85 ; arrivée et captivité à Meknès, 95, 97, 99-102, 105, 106, 109, 110 ; mort, 114

Pellow, Elizabeth (mère de Thomas) : 157, 158, 254, 255
Pellow, Thomas : 259, 261, 265-267 ; embarque à bord du *Francis*, 18 ; captif, remarqué par le sultan, 19 ; récit de son expérience, 22, 23 ; embarque à onze ans, 63, 66, 68-70 ; capturé à bord du *Francis*, 72, 77 ; envoyé à Meknès, 80, 81, 83-87 ; employé à l'arsenal puis donné à Moulay es-Sfa, 88-90 ; forcé à se convertir à l'islam, 91-93 ; enterrement d'un des marins du *Francis*, 105 ; découvre le chantier du palais, 109-113 ; apprend la mort de son oncle, 114 ; témoin de la colère du sultan devant Norbury, 121 ; domestique au palais, 122 ; gardien du sérail, 123, 125-128 ; Pellow à seize ans, 136 ; mariage forcé, 129-132 ; envoyé défendre Casbah Temsna, 137-145 ; sur l'éducation des *abid*, 148, 149 ; ses parents apprennent sa capture, 157-160 ; retrouve son épouse, 166-167 ; attaque de Guzlan, Pellow est blessé, 168 ; retour à Meknès, 169 ; traducteur et conseiller de l'envoyé britannique Stewart, 180, 191 ; tentatives d'évasion, 198, 200-209 ; secret entourant la mort du sultan, 217, 219 ; juge le nouveau sultan, 220 ; récit de son aventure au consul Russell, 223, 224 ; marche sur Meknès avec le sultan déposé, 226 ; blessé au cours du siège de Fès, 229, 230 ; mort de sa femme et de sa fille, 232 ; prend part à une expédition pour capturer des esclaves, 233-240 ; retour à Meknès, 241 ; nouvelle tentative d'évasion, 242-245 ; victime d'une agression 246, 247 ; arrivée au port de Willadia et embarquement pour l'Angleterre, 248-251 ; arrivée à Londres, 252 ; retour au pays natal, 254, 255
Penalosa y Estrada, don Juan : 94
Pendergrass, William : 222
Penryn : 63, 64, 132, 136, 157, 160, 167, 191, 198, 232, 247, 252, 254, 255, 261
Penzance : 253
Pepys, Samuel : 51
Peres, Abdelkader : 253
Phelps, Thomas : 58, 79, 110
Philippe III, roi d'Espagne : 27
Phoenix, théâtre de Londres : 160
Pidou de Saint-Olon, François : 54, 85, 86, 134, 137, 145, 148, 153
Pitts, John : 159, 160
Pitts, Joseph : 68, 69, 72, 78, 79, 91, 92, 159
Plymouth : 25-27, 38, 254
Pocock, Edward : 57
Portsmouth : 56, 69, 72, 173
Portugal : 28, 39, 45, 49, 65, 258
Prideaux, Humphrey : 163-165
Princes, navire : 66, 72,
Prosperous, navire : 66, 72, 115
Purcell, Henry : 57

Quadiri (al-), Muhammad : 23, 226-228
Queen Charlotte, navire : 261, 262

Rabat : 27, 28, 107, 258
Rainsborough, capitaine William : 36-40
Rachid, Moulay : 43, 45
Rebecca and Mary, navire : 66, 72
Renegado (The), pièce de théâtre : 160

Reykjavik : 29
Rayobi, Amurates : 28
Rif : 45
Rifi (al-), caïd Ahmed ben Haddu : 96
Ripley, Sarah : 41
Rome : 48
Ross, Alexander : 161-163
Royal Society : 57, 116
Russell, John : 216, 220-226
russes, captifs : 93

Sabine, Joseph : 250
Sackville, colonel Edward : 51
Safi : 30, 245
Sahara : 46, 49, 234-236
St Anthony's College : 12, 22
Saint-Louis, île : 234, 239
Salamé, Abraham : 263, 264
Salé : 84, 184 ; port de commerce, 27, 198 ; les bandits (corsaires) de Salé, 28-32, 47, 49, 55, 57, 60, 65-74, 87, 100, 115, 118, 162, 172, 216, 220, 241, 247, 258, 259 ; commerce des esclaves, 30, 33, 37, 75, 77, 78, 79 ; la mission de Harrison, 32-35 ; attaque de Rainsborough et libération d'esclaves, 37-39 ; description, 74, 75 ; les *matamores*, 76, 77, 79, 80 ; séjour de Pellow, 138 ; tentative d'évasion de Pellow par la mer, 205-208 ; Pellow va y chercher des affûts de canon, 229 ; marché aux esclaves du souk el-Kébir, 266
Salé-le-Neuf : 28, 37
Sampson, Richard : 251
San Juan del Puerto : 99
Santa Cruz : 234, 243, 245
Sarah, navire : 65, 72, 100, 115
Sardaigne : 41, 265
Savoie, Eugène de : 157
Scandinavie : 93
Sebou : 93
Sénégal, région du : 237, 239, 240
Sénégal, fleuve (Wadnil) : 234, 237, 239
Sfa (es-), Moulay : 88-93, 122, 129
Shaler, William : 262, 263
Shaw, Mrs : 223
Shott, Larbe : 177
Sicile : 41
Silvestre, père Francisco : 136
Smith, amiral Sidney : 259-261
Société des chevaliers libérateurs des esclaves blancs d'Afrique : 259, 261
Solent : 173
Solicoffre, John Leonard : 241, 242
Southwark, navire : 18, 69, 70, 72, 77, 79, 84, 104, 110
Southwell, Seth : 42
Spectator : 117
Srhir (es-), Ba Ahmed : 122
Stanhope, James : 117
Stewart, commodore James : 173-185, 187-191, 193, 194, 197, 198, 211, 212, 215, 216, 224
Stocker, capitaine John : 72, 100
Stuart, Francis : 27
Suède : 21, 258
Sulayman II, Moulay : 258
Sweet, Thomas : 41

Tafilalet : 44, 45, 147
Tamise : 36, 193, 194, 252
Tanger : 45, 49-55, 57, 59, 94, 117, 257
Taroudant : 46, 47
Tatler : 117
Tensift, oued : 248
Ter Meetelen, Maria : 123, 124
Terre-Neuve : 25, 29, 36, 41, 65, 159, 172
Tétouan : 32, 60, 119, 121, 159, 171, 174, 175, 180, 211, 212, 220, 224, 225

Tiflit, oued : 80
Tilbury : 36
Tombouctou : 49
Toobin, capitaine : 247-251
Topsham : 65, 68, 72
Toscane : 41, 258
Triffoe, commandant Hammo : 137-144
Tripoli : 21, 40, 66, 77, 79, 161, 211, 259, 261, 264
Troughton, Thomas : 257
Truro, navire : 253, 254
Tunis : 21, 28, 30, 37, 40, 66, 77, 79, 136, 161, 211, 215, 257-259, 261, 264

Union, navire : 72, 115
Utrecht : 238

Venise : 147, 258
Versailles : 20, 107, 108, 151, 183
Vienne : 259, 260
Volubilis : 21, 107, 176, 184

Wadnil, *voir* Sénégal, fleuve
Waller, James : 88
Ward, John : 30
Weldon, Anthony : 161
Westminster : 40, 57
Whinyates, John : 263
Whitehall : 55, 115, 116, 162, 172
Whitehead, John : 22, 101, 102
Willadia : 245, 247, 248
Willdon, John : 99, 101, 104, 114
Winchester, navire : 173
Windsor : 56
Windus, John : chez le pacha Hamet, 174, 175 ; crainte de Moulay Ismaïl, 176 ; exécution de Shott, 177 ; rencontre Moulay Ismaïl, 178-181 ; visite du palais, 181-187 ; témoin de la procession du Ramadan, 187, 188 ; nouvelle rencontre avec le sultan, 190
Wren, sir Christopher : 57, 195

Youthgall, 41

Zayyani (al-), Ahmad, 23, 107, 109
Zélande : 29
Zidane, sultan Moulay : 32
Zidana, Laïla : 151, 152
Zidane, fils de Moulay Ismaïl : 127, 152

TABLE

Remerciements 11

Cartes 13, 14-15

Prologue 17
1. Un ennemi nouveau et impitoyable 25
2. Sultan d'esclaves 43
3. Capturés en mer 63
4. Les tourments de Pellow 83
5. Le quartier des esclaves 99
6. La garde des concubines 115
7. Les rebelles du Haut-Atlas 133
8. La conversion 157
9. À la cour de Moulay Ismaïl 171
10. L'évasion ou la mort 193
11. Frères ennemis 211
12. Le long chemin du retour 233
Épilogue 257

Notes et documents 269
Index 293

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

Page 9 (en bas, à gauche) : *The Cryes of the City of London* (vers 1688), © British Library, Londres. Pages 1, 3, 4, 7 (en bas, à gauche), 8, 10 (haut), 12 (bas), 13 (bas) : Pierre Dan, *Histoire van Barbaryen*, Amsterdam, 1684. Page 10 (bas) : Pierre Dan, *Histoire de Barbarie et de ses Corsaires*, Paris, 1637. Pages 5 (haut), et 9 (haut) : Joseph Morgan, *Several Voyages to Barbary*, 1736. Page 7 (en bas, à droite) : François Pidou de Saint-Olon, *The Present State of the Empire of Morocco*, 1695. Pages 2 (bas) et 7 (haut) : Thomas Troughton, *Barbarian Cruelty*, 1751. Page 13 (haut) : F. Brooks, *Barbarian Cruelty*, 1698. Page 2 (en haut, à gauche) : J. Davis, *History of the Second Queen's Royal Regiment*, 1887. Page 12 (haut) : J. de la Faye, *Relation du Voiage pour la Rédemption des Captifs*, 1726. Pages 11 (haut et bas) et 14 : © National Maritime Museum, Londres. Pages 5 (bas) et 9 (en bas, à droite) : The National Archives, Kew, Surrey. Pages 15 et 16 : © Giles Milton. Page 6 (en bas, à droite) : G. Moüette, *Histoire des Conquestes*, 1682. Pages 6 (en haut, à droite et en bas, à gauche) et 11 (au centre) : collections privées. Page 2 (en haut, à droite) : collection privée, © 2004, Sa Majesté la reine Elizabeth II. Page 6 (en haut, à gauche) : John Windus, *A Journey to Mequinez*, 1725.

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN MARS 2006

N° d'impression 65213
Dépôt légal : mars 2006
Imprimé en France

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

Page 9 (en bas, à gauche) : *The Cryes of the City of London* (vers 1688), © British Library, Londres. Pages 1, 3, 4, 7 (en bas, à gauche), 8, 10 (haut), 12 (bas), 13 (bas) : Pierre Dan, *Histoire van Barbaryen*, Amsterdam, 1684. Page 10 (bas) : Pierre Dan, *Histoire de Barbarie et de ses Corsaires*, Paris, 1637. Pages 5 (haut), et 9 (haut) : Joseph Morgan, *Several Voyages to Barbary*, 1736. Page 7 (en bas, à droite) : François Pidou de Saint-Olon, *The Present State of the Empire of Morocco*, 1695. Pages 2 (bas) et 7 (haut) : Thomas Troughton, *Barbarian Cruelty*, 1751. Page 13 (haut) : F. Brooks, *Barbarian Cruelty*, 1698. Page 2 (en haut, à gauche) : J. Davis, *History of the Second Queen's Royal Regiment*, 1887. Page 12 (haut) : J. de la Faye, *Relation du Voiage pour la Rédemption des Captifs*, 1726. Pages 11 (haut et bas) et 14 : © National Maritime Museum, Londres. Pages 5 (bas) et 9 (en bas, à droite) : The National Archives, Kew, Surrey. Pages 15 et 16 : © Giles Milton. Page 6 (en bas, à droite) : G. Moüette, *Histoire des Conquestes*, 1682. Pages 6 (en haut, à droite et en bas, à gauche) et 11 (au centre) : collections privées. Page 2 (en haut, à droite) : collection privée, © 2004, Sa Majesté la reine Elizabeth II. Page 6 (en haut, à gauche) : John Windus, *A Journey to Mequinez*, 1725.

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN MARS 2006

N° d'impression 65213
Dépôt légal : mars 2006
Imprimé en France

C'est un chapitre fascinant et méconnu des relations entre l'Europe et l'Afrique du Nord aux XVIIe et XVIIIe siècles qu'aborde dans ce récit Giles Milton. Il s'agit de l'aventure cruelle de dizaines de milliers d'Anglais, de Français, d'Espagnols… capturés en mer par les corsaires de Barbarie, et vendus comme esclaves sur les grands marchés d'Alger, de Tunis, ou de Salé au Maroc.

Lorsque Thomas Pellow quitte à onze ans sa Cornouailles natale pour embarquer en qualité de mousse sur le bateau de son oncle qui va commercer en Méditerranée, il est loin de se douter de l'odyssée extraordinaire qui l'attend. Le bateau est arraisonné, le jeune Thomas, captif des bandits, est vendu au terrible sultan Moulay Ismaïl, et rejoint les milliers d'esclaves qu'il emploie à la construction d'un palais gigantesque, dans des conditions épouvantables. Comme beaucoup, sous la torture, il se convertit à l'islam. Mais Pellow, grâce à son ingéniosité et sa vivacité d'esprit parvient, malgré son jeune âge, à attirer l'attention puis l'estime du sultan qui lui confiera la garde de son harem et même des missions militaires. Vingt-trois longues années plus tard, lorsqu'il parvient enfin à s'évader, il sera l'un des rares survivants à pouvoir raconter son histoire.

Outre le récit autobiographique de Pellow, Milton a utilisé pour cet ouvrage une documentation exceptionnelle et inédite. À travers des lettres, journaux et documents d'époque, il reconstitue avec sa verve habituelle et un œil clinique d'historien les épisodes troublants de ce commerce singulier, où se mêlent horreurs et malentendus et qui ne prendra fin qu'en 1816.

Giles Milton, journaliste et écrivain anglais, est spécialiste de l'histoire des voyages et des explorations. Il collabore à nombre de revues et journaux anglais et étrangers. Il a publié plusieurs ouvrages, dont trois traduits en français aux Éditions Noir sur Blanc : *La Guerre de la noix muscade* (2000), *Les Aventuriers de la Reine* (2002) et *Samouraï William* (2003).

9 782882 501707

Diffusion Seuil
ISBN 2.88250.170.6

25 €

Illustration : © Neil Gower, © AKG-IMAGES.